De l'émigration en Amérique latine à la crise migratoire : histoire oubliée de la Nouvelle-Aquitaine XIXe-XXIe siècle

Ouvrage publié avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine
et dans le cadre du projet EMILA Écritures Migrantes
Latino-Américaines porté par l'Université Bordeaux Montaigne

cairn

Les éditions Cairn bénéficient du soutien de la DRAC
et de la Région Nouvelle Aquitaine

Couverture © Paquebot Pérou, 1908

ISBN : 978-2-35068-924-1
© Cairn 2021

Table des matières

Introduction 5

Première partie. L'émigration en Amérique latine au cours du long XIXe siècle : recrutements et migrations collectives 19

Claude Mehats - *Samuel Lafone et Alfred Bellemare, détonateur et promoteur de l'émigration basque vers le Rio de la Plata* 21
Isabelle Tauzin-Castellanos - *Les agents d'émigration à Bordeaux* 39
Beñat Çuburu - *Émigrer au Mexique à quinze ans. Présentation de la correspondance de Jean-Baptiste Lissarague (1902-1906)* 59
Maryse Esterle - *L'autre et le lointain : étrangers/émigrés, regards croisés en Béarn à travers la presse locale* 77
Carmela Maltone - *Les pionniers italiens au Brésil et en Argentine au XIXe siècle. Itinéraires et mémoire* 103

Deuxième partie. Projets individuels et représentations dans le pays d'accueil 127

Ronald Soto Quiros - *Victor Herran et la promotion d'un projet pour le Costa Rica (1849-1854)* 129
Alexis Medina - *De la Lorraine à Quito : Sébastien Wise, ingénieur et scientifique au service de l'Équateur (1843-1863)* 149
Carlos Estela Vilela - *« Indios » et « incas » : les types indigènes dans la photographie d'Émile Colpaert, explorateur français à Cuzco* 165
Bernard Lavallé - *André Cazaux l'Indien béarnais : l'émigration dans la pampa, du témoignage à la création littéraire selon Alfred Ébelot* .. 181
Rosmeliz Alva Zapata - *Sur les traces du peintre péruvien Ricardo Grau* 195

Troisième partie. Des représentations médiatiques au parcours sémiotique : migrations/migration 207

Marluza Da Rosa - *La construction de l'image des migrants au Brésil : interroger les dispositifs victimaire et médiatique* 209

Glaucia Muniz Proença Lara - *Migrations contemporaines et récits de vie en France et au Brésil* 223

Valériane Mistiaen - *Modalités discursives sur l'immigration à la télévision belge : une comparaison de chaînes publique et commerciale* 237

Laura Ascone - *Immigration et internet : le processus de distanciation dans le discours de haine contre les migrants sur YouTube* 255

Maxime Fabre - *Traces du passage : le « phénomène migratoire » au prisme de la photographie de presse* 271

Claire Courtecuisse - *La présence des migrants dans les espaces ruraux en France : une inversion des représentations par les médias ?* 281

Sémir Badir - *Migration : du mot au concept politique et journalistique. Un parcours sémiotique* 297

Résumés. Resúmenes. Abstracts 313

Présentation des auteurs 337

Introduction

Une actualité chasse l'autre. La crise Covid 19 – le discours de l'urgence – a fait passer en arrière-plan la crise migratoire qui dure depuis de longues années. Curieusement, un des algorithmes qui oriente la recherche googlisée « histoire + émigration » fait remonter comme première réponse, une prise de position de l'épidémiologiste Didier Raoult interrogé en 2014, avant les crises migratoire et sanitaire, par *Le Point*. Didier Raoult observe à partir de l'histoire de Marseille que « l'émigration et l'immigration suivent les mêmes routes. Nous avons envahi et avons été envahis tout au long de notre histoire ».

La même recherche sur « histoire + émigration » donne d'autres réponses quelques minutes plus tôt ; le discours de l'épidémiologiste n'apparaît pas, la recommandation du moteur de recherche est : « Essayez avec cette orthographe : histoire immigration. » Et les premières réponses concernent l'immigration, et le rôle moteur du Musée National de l'histoire de l'immigration, inauguré plusieurs années après son ouverture au cœur de la tourmente politique.


MENU Le Point

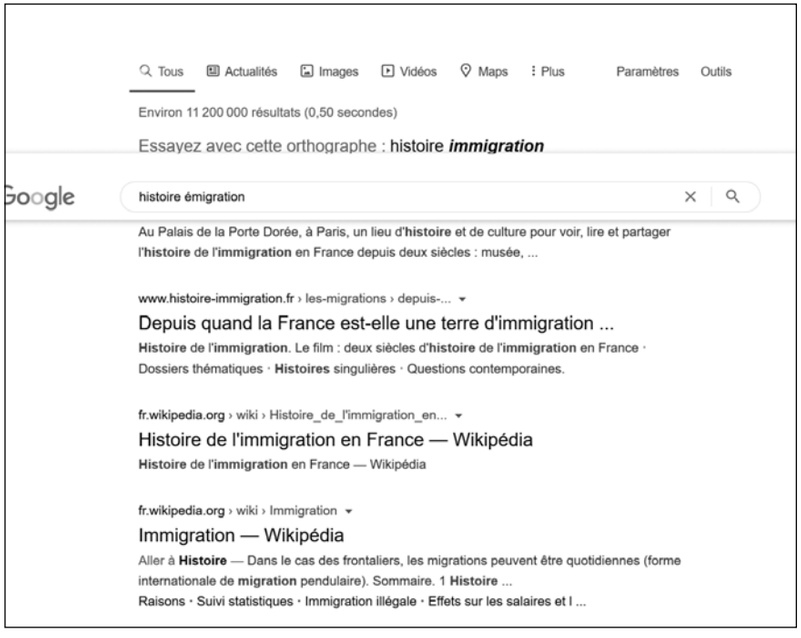
Actualité > Les invités du Point > Didier Raoult

Émigration et immigration : l'histoire et la géographie sont têtues

Le Pr Didier Raoult rappelle que les chemins qu'ont pris les immigrés pour venir jusqu'à nous, nous les avions ouverts il y a bien longtemps.

*Par le professeur Didier Raoult**

Publié le 26/11/2014 à 06:12 | Le Point.fr



La dichotomie de ces réponses sur le web correspond à la réflexion dans laquelle s'inscrit cet ouvrage : à la fois réfléchir sur l'appréhension communicationnelle de l'immigration et la relier à l'histoire de l'émigration française. Globalement, l'émigration française est absente de l'histoire de France, comme si ce phénomène qui a concerné plusieurs centaines de milliers de personnes n'avait pas eu lieu. Cette dénégation contraste avec la reconnaissance d'autres pays européens, comme l'Espagne et le Portugal, qui ont assumé leurs passés migratoires et ont longtemps été épargnés par le discours xénophobe malgré des vagues migratoires qui ont marqué le visage de la péninsule ibérique dans les années 2000.

Le mot « émigration » s'impose dans le lexique politique français au moment de la Révolution française. Les décrets de 1793 exproprient ceux qui sont partis à l'étranger, les bannissent « à perpétuité du territoire français », les déclarent « morts civilement, leurs biens sont acquis à la République », et « l'infraction au bannissement […] sera punie de mort ». En 1798, la cinquième édition du Dictionnaire de l'Académie, est la première à inclure les mots « émigration » et « émigrer », et à donner un exemple d'usage avec un double sens dans la référence historique qui reste non dite : « Une foule de cultivateurs a émigré d'Europe en Amérique. Cette Loi est trop dure, elle fera émigrer bien du

monde ». L'émigration ici est à la fois économique et également politique du fait de « cette loi trop dure ». En Espagne, le mot « emigración » considéré comme « purement latin et non utilisé » selon la première occurrence du dictionnaire de l'Académie espagnole de 1732 est ensuite intégré en 1780 comme simple départ d'un lieu vers un autre. À partir de l'édition de 1791, ce sera « l'abandon d'une famille, d'une population ou d'une nation de son pays pour s'établir dans un autre pays ». L'édition de 1822 introduit les formes « emigrar » et « emigrado », en maintenant la même définition tandis qu'à la fin du siècle, en 1884, la définition sera complétée par cette observation : « S'applique aujourd'hui à celui qui prend ce parti [d'émigrer], obligé par des circonstances politiques », autrement dit, la dimension économique est effacée du discours académique malgré l'essor de cette émigration au départ de l'Espagne, comme de la France et des autres pays européens en direction de l'Amérique et des autres continents.

Comme on l'aura pressenti de l'exemple hispanique qui précède, la première partie de cet ouvrage est centrée sur l'histoire des émigrants en Amérique latine au cours du grand siècle de l'émigration européenne, du Congrès de Vienne au traité de Versailles (1815-1919). Le discours dominant aujourd'hui tend à présenter les migrations comme un phénomène d'histoire immédiate, le transbordement sur les côtes européennes de milliers de vies humaines après un périple chaotique. L'économie de l'émigration est pointée du doigt et unanimement condamnée comme enrichissant les passeurs et profitant aux pays de transit. Cependant, comme le démontrent la paléontologie, l'archéologie et la démographie, les migrations font partie inhérente de l'histoire de l'humanité : les circulations d'un continent à l'autre ont défini le peuplement des continents américain et européen, au départ des côtes d'Afrique, d'Asie et d'Océanie.

À partir des années 1820, après la défaite de l'empire napoléonien (1815), un puissant mouvement d'émigration économique prend forme en direction des jeunes républiques libérées de la colonisation ibérique[1].

L'histoire de l'émigration au Mexique a été marquée par la représentation d'une communauté, comme prépondérante, issue des Alpes de Haute-Provence, les Barcelonnettes. Des recherches comme celle des historiens mexicains Delia Salazar Anaya et Gerardo Medina, exposées dans le cadre du projet régional « Écritures Migrantes Latino-Américaines : histoire et traces de/en Nouvelle-Aquitaine » ont remis en cause ce paradigme et montré la forte présence d'émigrants du sud-ouest aquitain au Mexique tout comme

1 Sur l'émigration ibérique des XVe-XVIIe siècle, on consultera Alain Hugon, *La grande migration. De l'Espagne à l'Amérique (1492-1700)*, Paris, Vendémiaire, 2019.

en Argentine ou en Uruguay, et non seulement du sud-est provençal. Il ne s'agit pas ici d'une provinciale querelle de clochers ; les traces de l'émigration ont marqué les histoires familiales par-delà la génération migrante. Les échecs dans l'installation ont été dramatiques pour des centaines de colons débarqués dans les terres inhospitalières de Coatzacoalcos en 1830 ou dans le Chaco paraguayen en 1855. Afin d'être intégrés dans la société d'accueil et dans la communauté francophone déjà sur place, les nouveaux arrivants tendent à l'assimilation avec l'identité de la communauté d'immigration régionale dominante, provençale ou basque pour trouver un toit et un premier emploi.

Cet ouvrage propose un itinéraire de lecture qui sillonne la majeure partie du continent latino-américain à partir d'un fort ancrage basque et aquitain, l'embarquement des ports de Bayonne et Bordeaux, puis ceux de La Pallice, Saint-Nazaire et Le Havre d'où partirent les goélettes et les paquebots convoyant ce capital humain parmi d'autres articles d'exportation tels que les vins et les modes de Paris. Le Mexique, l'Amérique centrale, le Brésil, le Rio de la Plata accueillent d'innombrables migrants au cours du XIXe siècle, tandis que les principaux ports du Pacifique sud, Valparaiso, Le Callao et Guayaquil reçoivent une main-d'œuvre plus urbaine dont les traces sont cherchées parfois fiévreusement par des descendants en quête d'un blanchiment rétrospectif en accord avec l'idéologie qui reste dominante dans le continent, imprégnée par l'histoire de la Conquête espagnole.

Avant la grande traversée, il y a eu fréquemment l'enrôlement par une agence d'émigration, ayant pignon sur rue, en France. L'activité des agents d'émigration qui ont recruté dans le Grand Sud-Ouest, leurs origines et les carrières individuelles sont susceptibles d'apporter un nouvel éclairage sur l'histoire des migrations du XIXe siècle en Amérique latine. Claude Méhats nous fait connaître dans la première partie de cet ouvrage, le profil des initiateurs de l'émigration basque dans le Rio de la Plata devenu indépendant de la monarchie espagnole. Ainsi, Samuel Lafone est un Britannique d'ascendance protestante française, arrivé à Buenos Aires en 1825 avec un capital financier et l'esprit d'un entrepreneur libéral comme on en retrouve dans tout le continent à la même époque, au Chili comme au Pérou. Lafone investit en Uruguay et en Argentine, dans les mines et dans les terres, il achète aussi des centaines de milliers d'hectares sur les îles Malouines (les Falkland pour les Anglais). Confronté au manque de main-d'œuvre pour exploiter ses domaines dans la République orientale, il s'engage auprès du gouvernement uruguayen à faire venir des émigrants britanniques, canariens et basques. Les uns seront artisans, les autres cultivateurs et bergers. Une prime sera versée par le gouvernement de Montevideo pour le recrutement des étrangers. Lafone

emploie un Français, un Normand dénommé Bellemare qui a vécu dans le Rio de la Plata et qui s'est installé à Bayonne pour expédier ou introduire les émigrants, tout comme des marchandises. L'Atlantique sépare et unit à la fois ; le maillage des relations locales des deux côtés et des intérêts transnationaux permet la captation d'une main-d'œuvre dépendante qui remplace la traite africaine, rendue impossible par les nouvelles législations sud-américaine et britannique. En 1841, le président du Tribunal de Commerce de Bayonne Bernard Lanne dénonce cette « traite des blancs », un marché de dupes par lequel de très jeunes gens ou des pères de famille apposent un signe de croix au bas d'un contrat de travail sans comprendre un mot de français et se condamnent à une forme d'esclavage dans des terres lointaines.

Le rêve sud-américain vers « le territoire le plus fertile et situé sous le climat le plus sain et le plus beau du globe[2] » se transforme en cauchemar lorsque le navire transportant les émigrants, fait naufrage comme la *Léopoldine Rose*, partie de Bayonne en 1842, et oubliée de la mémoire collective nationale malgré la disparition en mer de plus de deux cents migrants basques, abandonnés par l'équipage à proximité du littoral de l'Uruguay. Un autre témoignage de cette réalité dramatique est issu de la correspondance[3] de trois jeunes gens depuis l'avant-port de Pauillac, en aval de Bordeaux, à l'intention de l'agent d'émigration Guillaume Apheça concernant les conditions à bord en novembre 1911 :

> *Chez nous les cochons sont mieux logés qu'ici […] Il y a en tout entre huit-cents et quelques passagers […] nous sommes à peine quatre-vingt-un Français […] vous nous aviez assuré que c'était un très bon bateau de premier choix et exprès pour les passagers, tandis qu'il n'a jamais porté de passagers que nous.*

Contre les abus, une législation a été promulguée sous le Second Empire afin d'anticiper les risques et éviter que la manne financière des voyageurs français et étrangers en transit sur le territoire national, ne soit perdue s'ils étaient acheminés vers les ports du nord de l'Europe, au lieu d'embarquer en France. Sous l'égide des préfets, la solvabilité et la réputation des candidats à la fonction d'agents d'émigration sont vérifiées à partir de 1855. Tout paraît organisé et encadré, vérifié par les commissaires d'émigration, y compris les portions journalières de nourriture par passager. Cependant, comme le montrent les dossiers des agents maritimes installés à Bordeaux, et étudiés

2 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*, vendredi 18 février 1842, n° 25, p. 2, cité par C. Mehats.

3 Urrutibéhéty, Clément, « L'émigration basque en Argentine et les frères Apheça », *Bulletin du Musée Basque* n° 156, 2nd semestre 2000, p. 11.

ici par Isabelle Tauzin, les accusations dénonçant toute sorte d'escroqueries, d'abus et de détournements, y compris de mineures vouées à être prostituées à Buenos Aires, sont en nombre dans les enquêtes sur les activités des agents d'émigration. Les différents pays du continent américain financent des agences européennes d'immigration, qu'il s'agisse du Pérou enrichi par le guano, ou du Chili qui souhaite exploiter des mines dans les terres les plus au sud, en installant des migrants accoutumés aux longs hivers. Les agents maritimes deviennent des notables locaux. Cependant, malgré les profits que représente l'envoi de plusieurs milliers de passagers, ni le Bordelais Colson ni le Basque Apheça n'ont laissé des successions de millionnaires américains à leurs descendants.

L'expérience de l'émigration reste dans la mémoire familiale, sous la forme de traces dans les conversations des parents et grands-parents qui imprègnent le souvenir enfantin. Ce sont parfois aussi des lettres reçues de l'autre bout du monde et pieusement conservées. Les lettres donnent à entendre la voix de l'émigrant, son expérience du voyage, son arrivée et son vécu dans le pays lointain. L'édition de la correspondance de Jean-Baptiste Lissarague par Beñat Çuburu révèle les détails de la vie d'un émigrant de quinze ans, parti de la petite ville basque d'Hasparren en 1902 pour rejoindre un oncle au Mexique. L'invasion de l'espace – quel paradoxe ! – est vécue à bord du navire qui transporte sur quatre ponts des voyageurs de toute l'Europe, à la recherche éperdue d'un peu de commodité. Le romancier Edmondo de Amicis a rapporté les tensions du périple en route de l'Italie vers l'Uruguay :

> *Entre ces quelques êtres qui dix jours plus tôt ne se connaissaient pas, qui après dix autres jours se sépareraient à jamais, et qui pendant ce temps n'auraient dû penser à rien d'autre qu'aux affections ou aux intérêts qu'ils avaient laissés en Europe ou à ceux qui les attendaient en Amérique, là, sur ces quatre planches suspendues au-dessus de l'abîme s'était déjà ourdie toute une trame enchevêtrée d'antipathie et d'inimitiés, de rancœurs nationales entre le Chilien et les Argentins, entre le Péruvien et le Chilien, entre les Italiens et les Français*[4].

Les querelles pour un peu d'air frais sur le pont sont le quotidien de ces semaines avant de débarquer dans un pays dont le jeune Lissarague découvre la langue en même temps qu'il travaille sans rémunération, nourri et logé par son oncle parti vingt ans plus tôt après la faillite de la tannerie familiale. Dès qu'il le peut, au bout d'un an, à Noël 1903, le jeune Basque envoie ses économies

4 De Amicis, Edmondo, *Sur l'océan. Émigrants et signori de Gênes à Montevideo,* Paris, Payot, rééd. 2004 [1889], pp. 101-102.

comme le font aujourd'hui les immigrants avec le même esprit de solidarité familiale, qu'ils soient Vénézuéliens installés en Colombie ou Maliens en France. Ce sont les « remesas », les transferts de fonds qui représentent 38 milliards de dollars pour le Mexique et 1 milliard pour le Mali, selon la Banque Mondiale en 2019. Parmi les dommages collatéraux, la pandémie a entraîné une baisse évaluée à 20 % du fait de la crise économique qui affectent les plus précaires, en particulier les migrants travailleurs domestiques ou agricoles.

La chaîne de migration illustrée par le parcours de Jean-Baptiste Lissarague a été cassée par la Première Guerre Mondiale : le jeune homme est mort sur le front, après avoir été mobilisé comme des milliers d'émigrants dans le nord et l'est de la France. Héros anonyme, il a laissé pour héritage le récit d'un quotidien de labeur loin du pays natal, grâce à ces lettres devenues un patrimoine collectif partagé par une petite-nièce aujourd'hui nonagénaire, Mayou Haristoy. L'émigration au Mexique comme en Argentine s'est tarie du fait du naufrage démographique de la « Grande » Guerre.

Le dépeuplement local consécutif à l'exode rural n'avait cessé d'être dénoncé par les préfets des piémonts pyrénéens. Toutefois, comme le montre Maryse Esterle, en étudiant la presse locale béarnaise, c'est un double mouvement migratoire qui affectait le Béarn, entre les 120 000 Béarnais partis pour l'Amérique et les Espagnols venus de la Navarre et de l'Aragon voisins, femmes et hommes, migrants saisonniers qui arrivaient pour travailler dans les fermes et dans les filatures. *Le Glaneur d'Oloron* publie entre 1882 et 1887 une série d'articles concernant l'Argentine qui « s'accroît annuellement d'un grand nombre de nos compatriotes qui s'expatrient et vont chercher là où d'autres se sont déjà fait aimer et ont su s'enrichir, une fortune ou un bien-être presque certains ». Le discours officiel vante une colonisation aux dépens des populations autochtones définies par des « tendances serviles et tyranniques qui sont le signe héréditaire caractéristique des races arriérées ». Le racisme à l'œuvre est celui de l'époque, que l'on retrouve dans les discours d'un Jules Ferry ou sous la plume de Paul Broca, l'un des pères de l'anthropologie, et qui justifie toutes les entreprises de conquête militaire. L'hebdomadaire béarnais prend ensuite ses distances par rapport à la tentation migratoire, peut-être du fait d'un rappel à l'ordre des autorités locales, et publie cet avis en 1883 : « Nous nous faisons un devoir de dire notre appréciation et nous souhaitons qu'elle serve à faire comprendre combien nous sommes hostiles à l'émigration. » Les négociants transfrontaliers sont indispensables à l'économie locale, mais les stéréotypes ne manquent pas à l'égard de ces étrangers qui seraient prompts à sortir un long couteau de leur ceinture. La désignation comme Espagnol joue comme un stigmate, un marqueur de dangerosité que reflète un long poème publié en 1880 dans *Le Glaneur* et dont voici quelques vers :

Un Espagnol! Comme ça rime
À tout! Qu'on ait commis un vol
Une erreur simple, ou bien un crime :
C'est l'Espagnol!

L'immigration de masse a marqué la démographie des pays du Rio de la Plata, comme le rappelle Carmela Maltone. D'Italie, il y a eu 1 260 000 départs pour le Brésil et 1 893 000 pour l'Argentine au cours des années 1870-1920 du fait d'un vaste réseau d'agents recruteurs, qui font miroiter un voyage gratuit et des terres à cultiver, un investissement remboursé par la main-d'œuvre corvéable. La violence des hommes de main des grands propriétaires terriens est l'instrument utilisé pour perpétuer une forme d'esclavage aux dépens de la population arrivée d'Europe, dénuée de tout. La confrontation est brutale aussi avec les populations autochtones, dépouillées par les nouveaux arrivants persuadés de leur supériorité et de leur légitimité. Un siècle plus tard, Indiens et Afro-descendants sont minoritaires dans une population où l'immigration italienne a fini par intégrer la classe moyenne et contribuer à la construction de l'identité brésilienne. Les Européens sont censés incarner l'attachement au travail, à la différence des natifs qui seraient gouvernés par l'indolence, le *far niente* en quelque sorte. Les lettres au pays des émigrés italiens sont contradictoires ; elles reflètent la désillusion et rarement la sérénité, qui apparaît parallèlement à l'éloignement émotionnel du pays d'origine et à l'assimilation rendue obligatoire par les politiques publiques dans le Cône Sud.

La deuxième partie de cet ouvrage porte sur des parcours individuels de l'émigration d'élite, ingénieurs, médecins, pharmaciens ou peintres qui ont été nombreux à partir vivre en Amérique latine, engagés par les nouveaux États, partisans du régime républicain et hostiles à la monarchie, ou attirés par une nouvelle vie.

La route des immigrants est parfois balisée par des agents diplomatiques comme le Béarnais Victor Herran chargé d'affaires en France pour le Costa Rica, missionné sous le Second Empire, pour lancer le chantier de la construction d'un canal interocéanique employant de la main-d'œuvre européenne qui sera attirée dans ce pays d'exception où « les indigènes sont très doux, très laborieux, très probes, ayant beaucoup de sympathie pour les étrangers[5] ». Selon Ronald Soto Quiros, spécialiste du Costa Rica, les conflits politiques internes expliquent en partie l'abandon du projet de canal de Victor Herran, en 1859, projet repris maintes fois jusqu'à l'inauguration au Panama, à la veille de la Première Guerre Mondiale, en 1914.

5 Herran, *Notice à l'appui du projet de jonction des deux océans sur le territoire de la République de Costa Rica*, Paris, Dupont, 1851, p. 2.

L'est et le nord de la France ont eux aussi été pourvoyeurs d'émigrants en partance pour l'Amérique du Sud, embarqués le plus souvent du port du Havre. Entre 1843 et 1863, pendant deux longs séjours, l'ingénieur lorrain Sébastien Wisse est installé à Quito afin de cartographier l'Équateur et de contribuer à la construction des voies de communication pour désenclaver le pays à la géographie tourmentée. À défaut de sources manuscrites de Wisse, l'historien Alexis Medina s'appuie sur les documents officiels et des travaux scientifiques pour décrire le parcours de ce savant oublié, disciple de Humboldt et dont les enseignements à l'Université Centrale de Quito sont formateurs pour le futur président équatorien Gabriel García Moreno. Dix ans après son premier séjour, Wisse est rappelé par l'homme politique grand admirateur de Napoléon III, pour construire une route entre la Côte, le port de Guayaquil, et l'intérieur du pays, Quito au cœur des Andes. Si la construction est inachevée à la mort de l'ingénieur français, Alexis Medina insiste sur les réseaux scientifiques locaux, auxquels l'histoire européenne s'attache peu et qui cependant joue un rôle fondamental dans la construction de la connaissance à l'échelle du continent : la circulation des informations est loin d'être unidirectionnelle, les savoirs qui y sont produits sont le résultat d'un effort collectif dont les scientifiques résidant en Équateur sont des acteurs de plein droit.

Le Flamand Émile Colpaërt obtient lui en 1859 un document qui l'accrédite du ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics pour réaliser des études « sur la situation littéraire, artistique et industrielle » du Pérou, au moment où les relations diplomatiques entre les deux pays sont critiques du fait de contentieux juridiques. Depuis l'indépendance du Pérou, plus de trois mille Français sont installés dans ce pays qui est exotique vu du côté français, avec ces langues étrangères et ces coutumes insolites qui ont inspiré les aquarelles du diplomate Léonce Angrand conservées à la Bibliothèque Nationale de France. Comme l'écrit Carlos Estela en reconstruisant le parcours de vie de Colpaërt, les enquêtes individuelles sur les migrations mettent au jour quelque chose de très intime, au-delà de l'Histoire avec un H majuscule : la généalogie permet de renouer les fils entre passé lointain et présent immédiat, en interrogeant les descendants des migrants, et ainsi compléter le puzzle des identités mixtes.

Pour Isabelle Tauzin, le concept de mixité est préférable à ce lieu commun qu'est devenu le métissage qui hiérarchise les cultures en contact. C'est dans cette perspective postcoloniale que se situe la biographie de Colpaërt, comme tant d'autres, à la recherche de vestiges incas au Pérou, plus de trois siècles après l'effondrement de leur empire, et à la recherche de richesses naturelles, comme la feuille de coca. Les commentaires qui accompagnent les clichés

photographiques qu'il prend sur place des « types » humains, disqualifient la population : « L'indolence et la paresse des Indiens sont trop endémiques à leur caractère » écrit Colpaërt en 1864. Les hommes et femmes photographiés sont dépouillés de patronyme et réduits à l'étiquette d'Indiens, récusée au Pérou depuis l'accession à l'Indépendance en 1821. Après la remise de ces photos en France, Colpaërt est reparti dans les Andes et n'a plus donné signe de vie, jusqu'à l'échange de Carlos Estela avec les descendants péruviens installés au Cuzco, intéressés par ce lointain aïeul dont ils ont hérité le nom légèrement déformé, hispanisé en « Colparte ».

L'émigrant, qui outre Atlantique devient immigrant, a inspiré l'imagination de nombreux auteurs après avoir vécu eux-mêmes l'expérience de devenir des étrangers. L'ingénieur Alfred Ébelot établi à Buenos Aires au début des années 1870, est l'auteur d'un feuilleton paru dans *La Revue des deux Mondes* sous le titre de « La guerre dans la pampa, souvenirs et récits de la frontière étrangère (1876-1879) ». « André Cazaux l'Indien » donne vie à un jeune Béarnais installé dans la pampa et qui, avec son père, fait le choix de l'assimilation, de devenir Indien plutôt que de retourner à la « civilisation ». Ils combattent aux côtés des populations nomades, deviennent des renégats hostiles aux envahisseurs, les soldats de l'armée argentine qui fait la guerre dans le « désert » de la Pampa et de la Patagonie. Ensauvagé, l'émigré de l'intérieur finit par retourner à la vie occidentale, épouser la blonde prisonnière qu'il avait enlevée et revenir à son destin initial de colon, témoin de l'absence d'avenir des Indiens auxquels il livre des barils d'eau-de-vie, des montures et de l'herbe mate (*yerba mate*), en provenance des tropiques.

La vie du peintre Ricardo Grau est une autre aventure, entre la France et le Pérou. Né à Bordeaux en 1907, Ricardo Grau est déclaré à l'état-civil, mais ne reçoit pas de nom de famille à la naissance, comme le montre Rosmeliz Alva Zapata qui a reconstitué la biographie de l'artiste, à partir de recherches en Gironde. Intégré à la famille péruvienne d'un héros militaire, Grau est tout au long de sa vie, partagé entre ses deux cultures, européenne et latino-américaine, si bien que son contemporain Fernando de Szyszlo qui a aussi longuement séjourné en France dans les années 50, émet ce commentaire comme un couperet : « Grau est un peintre français, pour le meilleur et pour le pire. Les plus grandes réminiscences de sa peinture proviennent du nord des Pyrénées. »

Après s'être focalisé sur l'histoire de l'émigration aquitaine en Amérique latine, le dialogue interdisciplinaire permet d'opérer un décentrage spatio-temporel prenant appui sur les apports des sciences de la communication. La troisième partie de cet ouvrage explore le temps présent. Du grand siècle de

l'émigration européenne à la crise migratoire contemporaine, les dissemblances sont nombreuses. La construction de l'image des migrants au Brésil a varié d'une mondialisation à l'autre. Les émigrants européens qui s'installaient par milliers au XIXe siècle, ont été et sont perçus comme des agents du progrès, par opposition aux autochtones amazoniens qui bloqueraient indéfiniment le développement. Les masses laborieuses exogènes ont contribué à la formation de l'identité brésilienne, et ont accepté la contrainte de la langue unique et l'effacement de la langue maternelle, selon Marluza Da Rosa. A contrario, pour les Vénézuéliens qui sont arrivés au Brésil au cours des dernières décennies, la métaphore biblique a été reprise ; leur migration est définie comme un exode. L'exode est une fuite du pays d'origine, et non pas un projet initial de vie, ni un investissement opiniâtre dans le pays d'arrivée. Ainsi, les pratiques langagières, le choix du mot exode plutôt que migration, met en lumière la distanciation politique. Ces migrants latino-américains du XXIe siècle sont perçus comme des intrus, au pire des envahisseurs et au mieux des victimes. Le passé du Brésil montre aussi qu'il n'y a pas de relation naturelle entre migration et victimisation : les personnes n'ont pas forcément migré parce qu'elles étaient des victimes, elles ont été recrutées en partie pour compenser par le salariat, la fin de l'esclavage. Aujourd'hui, les « pionniers » sont devenus dans les représentations discursives des « victimes » des rouages économiques par lesquels ils se trouvent happés dans une descente aux enfers. La comparaison entre les deux siècles est à relativiser par l'impact de l'immédiateté et du fait de l'incomplétude des sources historiques sur la mémoire de l'immigration.

Au XXIe siècle, c'est une crise des États-nations face à l'accueil des étrangers comme l'a écrit Michel Agier[6], plus qu'une « crise de la migration », qui affecte l'Europe. Le migrant se trouve confronté à une triple frontière à la fois géographique, socio-politique et culturelle. Il doit tout réapprendre dans le pays où il finit par arriver, devenu *alien*, figure de la radicale altérité, tout comme les Espagnols et Portugais ont perçu au XVIe siècle les « sauvages » du « nouveau monde ».

Les récits de vie d'immigrants en France et au Brésil présentés lors de deux manifestations en 2015 et 2019 dans chaque pays sont l'occasion de comparer comment des migrants ont transcrit leur trajectoire dans un contexte d'écoute bienveillante. Selon Glaucia Muniz Proença Lara qui propose une analyse comparative sur les ressentis, les difficultés des arrivants ne se limitent pas à l'installation et aux conditions de vie souvent insalubres. La nostalgie de la famille et de la vie d'avant va de pair avec la confrontation aux préjugés et à la dévalorisation sociale lorsque la cordialité brésilienne ou « la France

6 *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, Paris, 2018, Seuil.

pays des droits de l'homme » s'avèrent des stéréotypes que les immigrants déconstruisent dans leurs pratiques quotidiennes.

Les modalités discursives sur l'immigration varient suivant le média, comme le montre la comparaison menée par Valériane Mistiaen, entre les télévisions publique et privée belges lors de la « crise des réfugiés » de l'été 2015. Les chaînes adoptent une rhétorique en fonction de l'écoute prévisible du public en même temps que des logiques commerciales et de l'environnement politico-social. L'objectivité est forcément biaisée par ces éléments extérieurs à la réalité internationale et à l'impératif laissé de côté de la solidarité humaine. Les vidéos traitant du débarquement des migrants de l'*Aquarius* peuvent être analysées de la même manière, à partir des échanges des internautes italiens et français et de leurs discours xénophobes. Il ressort de l'étude des centaines de commentaires que le processus de distanciation qui se met en place, oppose et éloigne les communautés des utilisateurs, des migrants, avec un sentiment de supériorité de la part des internautes européens et une plus grande violence de la part des utilisateurs français. D'après Laura Ascone, la haine verbalisée est peut-être explicable par des politiques de censure différentes entre les plates-formes, puisque seuls les commentaires mortifères français et non italiens restent en ligne.

La photographie de presse, en médiatisant « la question migratoire », la reconfigure à l'échelle des relations nationales et continentales, comme l'observe Maxime Fabre, tandis qu'une autre partie de cette même question est ignorée, au lieu d'être aussi scénarisée. Le choix d'une luminosité ou d'une granularité de l'image détermine les effets des images de façon à construire la symbolique d'une photographie à vocation mythique. Ce sont les clichés qui deviennent topiques d'un lieu et d'une époque et restent comme traces après la tragédie humaine qu'ils ont mise en exergue en épouvantant brièvement les consciences, le temps de visionner l'image des barbelés qui séparent les familles essayant de franchir une frontière dans l'obscurité de la nuit.

Au prix de laborieuses négociations communautaires et de clés de répartition définies hors des frontières nationales, d'un total de 1,8 million de migrants entrés dans l'espace Schengen en 2015, Paris a accepté 30 000 réfugiés venus de l'autre rive de la Méditerranée, dont une partie est réinstallée dans les territoires ruraux. Comme le montre Claire Courtecuisse, à partir d'une approche à la fois juridique et historique permettant d'observer les représentations médiatiques des immigrants, la visibilité ou l'invisibilité des étrangers dans la presse est un enjeu de communication publique. Si dans cet ouvrage, nous avons mis l'accent sur l'histoire de l'émigration comme un phénomène oublié, il est bien connu que le dépeuplement observé par les autorités dans la seconde moitié du XIXe siècle a conduit le patronat à favoriser

le mouvement inverse pour développer les mines et les industries. Dans les années 1890, l'hostilité vis-à-vis des étrangers prend déjà la forme du refus de « l'invasion » ou de « l'envahissement » dans les villes, tandis que dans les campagnes, les travailleurs agricoles immigrés sont accueillis pour pallier l'exode rural et les nouveaux venus apportent au fil du temps des techniques et des compétences issues d'autres cultures, en renouvelant les pratiques locales ancestrales. Depuis les dernières décennies, le discours médiatique sur l'immigration suit les orientations politiques des territoires concernés, tantôt tendant à l'expression xénophobe, tantôt à la solidarité. Cependant, dans une approche globale, le traitement journalistique s'oriente davantage vers une lecture humanitaire que sécuritaire, et met l'accent sur la dynamisation des espaces ruraux grâce à la volonté des réinstallés qui se projettent dans une nouvelle vie qui leur apportera stabilité et sécurité.

Il n'existe pas de définition universellement acceptée du mot migrant selon l'Organisation Internationale pour les Migrations née en 1951 dans les tensions de l'après-guerre, comme Comité Intergouvernemental Provisoire pour les Mouvements Migratoires d'Europe, et qui a pour finalité l'organisation des migrations dans des conditions humaines et ordonnées de façon à ce que les migrations profitent à la fois aux migrants et aux sociétés au-delà des situations d'urgence extrême résolues par OIM aux côtés du Haut-Commissariat aux Réfugiés.

Nous avons commencé cette synthèse par l'évocation de l'inclusion des mots « émigration » et « émigrer » dans le dictionnaire de l'Académie française et observé les convergences avec les lexicographes espagnols, manifestant l'origine de l'émigration dans les circonstances politiques de la fin du XVIIIe siècle.

Sémir Badir apporte la conclusion à notre ouvrage, dans un parcours propre à la linguistique générative, en recherchant l'engendrement du sens qui s'agrège au mot « migrant » au fur et à mesure de son insertion dans le discours. La démonstration menée révèle d'abord la difficulté majeure à trouver un contraire à « migrant », si ce n'est la catégorie non lexicalisée « non-migrant ». Le « non-migrant » est l'habitant, ou plutôt le résident qui a un logement stable, à la différence du sans-domicile et du migrant. Les expressions « migration des capitaux » et « migration de l'âme » sont métaphoriques, et en même temps du point de vue du sémioticien, neutres ; la migration s'applique ici à l'inerte et univoque, tandis que la migration humaine est un processus double, d'émigration et d'immigration. « Émigrer » et « immigrer » impliquent des transformations qui tendent à un but, de par les préfixes « ex » et « in », tandis que « migrer » correspond soit à l'action dans son déroulement, soit à l'aboutissement. Le migrant ne peut pas « être

en train d'être » migrant, et il « ne va pas non plus » être un migrant, selon les occurrences rapportées par le moteur de recherche Google qui rejette ainsi le futur proche et l'action progressive du point de vue de la langue française. La Belgique flamande a créé la catégorie des « transmigrants », dont la transmigration aboutit à la migration. L'état de migrant n'est plus contingent, mais perçu comme nécessaire, conduisant à forger l'expression « condition migrante » qui enferme l'individu dans une situation qui devait être passagère. Enfin, Sémir Badir observe la différence entre les adjectifs « migrateur » et « migrant », savoir inné de l'oiseau et passivation pour l'être humain lorsqu'il est défini aujourd'hui comme « migrant », une perte d'identité renforcée par l'usage du collectif : « Les migrants. »

La langue espagnole a métaphorisé au XIXe siècle ces étrangers qui arrivent sur le sol sud-américain et sont des « oiseaux migrateurs » ou « *aves de paso* », dont on sait qu'ils ne prévoient pas de s'enraciner, mais juste s'enrichir, intégrer la communauté étrangère ou « colonie » et repartir, une fois fortune faite, au pays natal pour étaler la prospérité en achetant un château et un titre nobiliaire. « L'émigration hirondelle » ou « migración golondrina » est un hispanisme né à la même époque pour la migration temporaire en Argentine puis en France et aux États-Unis, des saisonniers qui reviennent tous les ans, pour travailler dans les champs ou dans les usines, victimes de toutes les précarités d'emploi, de logement et de salaire. Les foyers de contagion du Covid 19 au cours de l'été 2020 ont révélé les désastres en Espagne de cette traite humaine.

Le présent ouvrage propose une lecture en trois parties qui parcourent deux siècles d'histoire forcément fragmentaire, du lendemain de l'indépendance du continent sud-américain à nos jours. La dimension régionale est très présente ainsi que cette introduction l'annonce, avec un focus sur le Sud-Ouest comme terre d'émigration.

La volonté de faire entendre la voix de ces invisibles et oubliés compte beaucoup dans le projet collectif « Écriture Migrantes Latino-Américains : histoire et traces de/en Nouvelle-Aquitaine dont ce livre est l'un des premiers résultats issus des manifestations scientifiques organisées au cours des années 2019-2021.

Les émigrants ont emprunté de multiples chemins pour embarquer vers le rêve américain ; les essais réunis ici se veulent autant de voies ouvertes aux lecteurs, pour un itinéraire sans contrainte, guidé par la seule curiosité individuelle.

Bordeaux, novembre 2020
Isabelle Tauzin-Castellanos

Première partie

L'émigration en Amérique latine au cours du long XIXe siècle : recrutements et migrations collectives

Samuel Lafone et Alfred Bellemare, détonateur et promoteur de l'émigration basque vers le rio de la Plata

Claude Mehats

Lorsque l'on s'intéresse à l'émigration depuis le Pays basque de France et que l'on consulte les ouvrages parus à la fin du XIXe et au début du XXe siècle[1], la première date de ses prémices sous une forme organisée est l'année 1832. Elle figure dans un rapport du préfet des Basses-Pyrénées qui décrit au Conseil Général les agissements de la maison *Lafone and Wilson*, recrutant de la main-d'œuvre pour ses établissements agricoles de Montevideo par le biais d'un agent français nommé Alfred Bellemare. Et fort souvent, l'auteur poursuit ses écrits avec la volonté d'orienter ses lecteurs vers une idéologie favorable ou opposée aux départs[2].

Les connaissances sur les initiateurs d'un mouvement qui a marqué l'ouest des Pyrénées pour deux siècles sont restées longtemps trop succinctes. La

1 Barberen, Pierre, *L'émigration basco-béarnaise*, Pau, Imprimerie Vignancour, F. Lalheugue, imprimeur, 1886.
Barrère, Bertrand, *Emigration à Montevideo et à Buenos Ayres*, Pau, Typographie de E. Vignancour, février 1842.
Etcheverry, Louis, « L'émigration dans les Basses-Pyrénées pendant soixante ans », *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, 1893, tome V, fascicule n° 1, pp. 509-520
Lesca, Jean-Hyppolite, « Les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay. Discours prononcé au congrès annuel tenu en 1907, à l'association basque et béarnaise de Paris », *Société de géographie commerciale*, 1907, XXX, pp. 33-49
Lhande, Pierre, *L'émigration basque, histoire, économie, psychologie*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910.

2 Mehats, Claude, « Pouvoir politique et action législative face à l'émigration depuis les Basses-Pyrénées au XIXe siècle », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 207-220.

reprise des recherches sur ce sujet depuis la dernière décennie du XXe siècle[3] a permis de nouvelles découvertes, quelque peu fragmentées[4]. Il est peut-être opportun aujourd'hui d'essayer de les articuler afin de savoir qui sont Lafone et Bellemare. Comment ont-ils opéré et quelles ont été leurs relations ? Quelle place ont-ils occupée socialement ? Apporter des réponses à ces questions pourra permettre de voir s'il s'agit de cas isolés ou s'ils répondent à un mouvement plus vaste à l'échelle mondiale.

Cette contribution a été réalisée grâce aux investigations réalisées en 2001 et 2003 aux Archives Générales de la Nation de Montevideo, aux articles parus dans le *Mémorial des Pyrénées*[5] mais aussi grâce aux publications universitaires[6] et celles d'érudits locaux[7] parues des deux côtés de l'Atlantique.

Samuel Fisher Lafone : un pionnier de la civilisation britannique[8] ?

L'apparition et l'évolution de l'émigration vers sa forme organisée sont essentiellement dues à l'influence d'un homme, le Britannique Samuel Fisher Lafone. Il naît en 1805 à Liverpool. Sa famille (Lafone) d'origine française et de confession huguenote s'est établie en Grande-Bretagne en 1685, lors de la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV. Voyageant depuis son adolescence (ce qui lui permit d'acquérir une bonne culture), il s'installe à Buenos-Aires en 1825 avec son propre capital, se dédiant à l'exportation. Prospère, il acquiert rapidement une grande fortune et se marie avec une catholique argentine,

3 Grâce aux subventions proposées pour préparer les commémorations des 500 ans de la découverte de l'Amérique par C. Colomb, une nouvelle génération de chercheurs a été propulsée sur le thème migratoire en Espagne. L'existence d'un département consacré à la diaspora dans le gouvernement d'Euskadi a permis de poursuivre les recherches bien au-delà des festivités. Pour la France, il a fallu compter sur l'intérêt porté au sujet par quelques individus, relayé par des laboratoires universitaires (Universités de Pau et Bordeaux).

4 Alvarez Gila, Oscar, « La formación de la colectividad inmigrante vasca en los países del Rio de la Plata (siglo XIX) », *Estudios migratorios latinoamericanos*, 1995, 30, pp. 299-331

5 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*

6 Azcona Pastor, José Manuel, Garcia-Albi Gil De Biedma, Inès, Muru Ronda, Fernando sous la direction de Garcia de Cortazar, Fernando, *Historia de la emigración vasca a Argentina en el siglo XX*, Gasteiz : Eusko jaurlaritzaren argitalpen zerbitzu nagusia, 1992. Los archivos de la diáspora. Archivo del licenciado Fernando Muru Ronda

Alvarez Gila, Oscar, Angulo Morales, Alberto, *Las migraciones vascas en perspectiva histórica (siglos XVI-XX)*, Gasteiz : argitalpen zerbitzua euskal herriko unibertsitatea, 2002. Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2013, pp. 263-281.

7 Chabagno, Albert, « Émigration vers le nouveau monde à partir d'un village bas navarrais au XIXe siècle », *Ekaina*, 1994, 49, pp. 17-25

Irigoyen Artetxe, Alberto, « Inmigración vasca a Uruguay en el siglo XIX. Una peligrosa ilusión » pp. 189-200, dans Peillen, Txomin, *L'immigration des Basques aux Amériques*, Bayonne, colloque des 17 et 18 mai 2001. Utriusque Vasconiae, 2003, 324 pages.

8 Ce titre est proposé à partir de la déclaration de Palmerston, dans son intervention à la Chambre des Communes du 16 février 1842, où il proclame que « le commerce est le meilleur pionnier de la civilisation ».

Maria Quevedo y Alsina, union qui ne fut pas approuvée par la famille de celle-ci. La puissance croissante de Rosas, auquel il paraissait suspect, le poussa à aller s'installer avec toute sa famille à Montevideo en 1833.

Victor Pereira lors de recherches dans les archives de Buenos-Aires s'intéresse à Bellemare et les premières informations qu'il a, datent de 1832. Le Français est alors le témoin de mariage de Samuel Fisher Lafone, négociant anglais, d'une famille huguenote, venu à Buenos-Aires en 1820. Le mariage secret avec la catholique (citée précédemment) issue d'une riche famille tourne au scandale et les deux hommes sont expulsés d'Argentine et s'installent à Montevideo. Lafone entreprend de très nombreuses affaires, bénéficiant d'un réseau commercial familial bien implanté dans la région de la Plata et en Angleterre[9].

Si les 2 versions diffèrent un peu, le trajet de Lafone depuis le port de Liverpool jusqu'à Montevideo via une étape aux amours tumultueuses dans la capitale argentine semble faire l'unanimité.

Ses activités progressistes ont pris différentes formes : il installe dans la côte du Cerro, une fabrique de salaisons et un quai qui portent son nom. Il fonde le premier moulin à vapeur de Montevideo, appelé moulin américain. Il s'essaye dans l'exploitation minière des régions aurifères de Cuñapiru. Il dédie les vastes champs de sa propriété aux travaux agricoles. Il fait aussi partie des fondateurs de la société de change, transformée en 1857 en banque commerciale. Lors de la *Guerra Grande*, sympathisant des libéraux, il coopère à la défense de Montevideo en servant, d'une part, de banquier à un gouvernement toujours en mal d'argent, mais également en servant de lien – par sa nationalité – avec le haut commandement des escadres anglaises intervenantes.

Son amitié avec le commodore Juan Brett Purvis l'entraîne à créer l'Église épiscopale britannique, premier temple protestant construit dans l'Amérique indépendante et dont la première pierre est posée le 19 janvier 1844 sur un terrain acquis grâce à son apport personnel.

En 1837, il émet le souhait d'acheter les îles de « los Lagos », un petit archipel situé dans la « Boca del Puntanoso[10] ». En 1844, il propose au gouvernement d'acheter le groupe d'îles situées dans l'embouchure du Pavon pour 1 200 pesos comptant et 3 000 en crédit, l'île de Saint Gabriel dans le Rio de la Plata (face au port de Colonia) pour 1 500 pesos comptant et 3 000 en crédit, les trois îles du « Viscaino », « Lobos » et « Infante » (dans la confluence du fleuve noir avec le fleuve Uruguay) pour 1 000 pesos comptant et 3 000 en

9 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, 2013, p. 268

10 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 183. Año 1837. Expediente [trad. : dossier] 100 : Don Samuel Lafone pretendió a una isla

crédit pour chaque île. Enfin, il est acquéreur de la grande île du « Queguay », dans le fleuve Uruguay pour 1 200 pesos comptant et 3 000 pesos en crédit. Sa proposition est retenue et l'ensemble des terrains lui est vendu le 15 mai 1844[11].

Comme tout homme d'affaires, il a des associés dont il se soucie, et en l'occurrence, il n'hésite pas à aller au secours de son frère lorsque celui-ci est en difficultés financières. Le 2 mai 1844, il se propose pour payer les 4 000 pesos d'*alcabalas* (impôts) non réglées[12] et le 28 mai 1844, il annule au comptant une dette de 3 918,4 pesos répartie entre six personnes lors d'un achat foncier[13] (José Ramirez : 504,6 pesos ; Agustin Urtubey : 504,52 pesos ; Francisco Larrar : 183,42 pesos ; Manuel Cifuentes : 2 014,64 pesos ; José Maria Reyes : 493,64 pesos ; Lorenzo Rodriguez : 216,7 pesos).

En 1845, ayant obtenu en location une des îles Malouines, il la peuple avec du bétail uruguayen, après avoir uni l'archipel et Montevideo au moyen d'une route maritime. Dans le département de Maldonado, il fait l'acquisition de l'île Gorriti, et associé à son frère Alejandro Ross Lafone, celle de la péninsule de Punta del Este, où plus tard un village est construit, lieu qui est aujourd'hui une des stations balnéaires les plus importantes de la zone avec Mar del Plata (Argentine). Il se rend aussi propriétaire de 600 000 hectares dans les îles Malouines. Alors qu'il se trouve à Buenos-Aires, il meurt durant une épidémie de fièvre jaune le 30 avril 1871. Son corps, rapatrié en Uruguay, repose dans le cimetière britannique de Montevideo[14].

Si cet homme retient tant notre attention, c'est parce qu'il est révélateur d'une des réalités de l'émigration basque. Il est arrivé en Amérique comme beaucoup d'autres Britanniques à la tête d'un capital important et doté d'un savoir-faire commercial et d'un esprit très libéral (les familles nobiliaires issues de la période coloniale qui ont pu passer sans encombre les changements de régimes politiques sont aussi des détenteurs de fortune susceptibles d'investir massivement dans divers projets). Désirant tirer un profit maximum de ses terres et de ses différentes entreprises il s'est rapidement heurté au potentiel démographique uruguayen, incapable de lui fournir la main-d'œuvre nécessaire.

11 Archives générales de la nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 198. Año 1844. Expediente 49 : Don Samuel Lafone proponiendo comprar unas islas [M. Samuel Lafone proposant d'acheter des îles]

12 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 198. Año 1844. Expediente 60.

13 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 198. Año 1844. Expediente 68.

14 Fernandez Saldana, J., *Diccionario uruguayo de biografias*, Montevideo, 1945, pp. 678-679. Castellanos, A., *Nomenclatura de Montevideo*, Intendencia Mapal de Montevideo, 1971, p. 251.

Pour le nom de *Wilson* qui figure avec le sien dans la dénomination de l'entreprise, jusqu'à il y a peu, hormis dans le rapport préfectoral, il a été maintes fois recopié mais personne n'a avancé d'informations supplémentaires quant à son origine.

Ajoutons pour contextualiser qu'un soulèvement populaire, avec à sa tête « les 33 Orientaux », alliés aux Argentins, donna une victoire décisive sur les Brésiliens, le 20 février 1827 à Ituzaingo. Le traité de Rio de Janeiro, signé le 27 août 1828 reconnut l'indépendance uruguayenne. La jeune et peu étendue république orientale doit alors faire face aux appétits territoriaux de ses voisins et lutter contre les influences des puissances européennes.

Quoi de mieux pour cela, que de peupler, pour mettre en valeur son territoire ?

Migration, politique gouvernementale et administration

Cette carence en main-d'œuvre était un des soucis principaux du gouvernement. À partir de 1834, il décide de prendre l'immigration à sa charge. Le ministre Lucas Obes met en pratique un plan de colonisation complété par des lois et des décrets destinés à protéger les nouveaux venus et les futurs arrivants. En tant que ministre, Lucas Obes est soutenu par le président Rivera (1800-1834), et ses projets furent maintenus par le président suivant Manuel Cerefino Oribe.

Lucas Obes qui est le principal instigateur des appels au niveau gouvernemental avait projeté par un décret du 9 septembre 1834 de fonder une ville – Cosmopolis – destinée à accueillir toutes les nouvelles populations[15] (éloigné du centre-ville, ce quartier n'eut que peu de succès, les immigrants préférant s'installer à Tres Cruces, Aldea ou Maroñas). Le 30 septembre 1834, à Montevideo, Samuel Lafone passe un contrat dans lequel il s'engage à faire venir de 700 à 1 000 émigrants dans la République Orientale, personnes originaires des îles Canaries, du Cap Vert et des Basques, « qui devaient être de bonnes gens et de la classe des paysans, artisans, agriculteurs et autres pour tous travaux » (Article 1). Samuel Lafone s'est aussi engagé à prendre à sa charge le passage de ces voyageurs alors que des primes spéciales lui sont promises s'il arrive à répondre à certains critères (10 patacones par émigrants à raison de 400 artisans dont 200 Anglais). La demande de main-d'œuvre est déterminée dans des secteurs précis (80 fabricants de fil de fer, 35 charpentiers, 35 forgerons, des fourniers – *illisible* – et 25 briquetiers) et pour la mener des chefs de chantier sont réclamés. Dans ce contrat, le gouvernement uruguayen

15 Cooligan Maria Luisa, Arteaga Juan José, *Historia del Uruguay desde los orígenes hasta nuestros días*, Montevideo, Barreiro y Ramos, 1992, p. 321.

s'engage à donner 70 patacones à Lafone pour chaque émigrant, alors que l'entrepreneur d'émigration s'engage à faire venir ces gens dans un délai de 13 à 20 mois[16].

Le 4 octobre 1834, des modifications sont apportées au contrat précédent. Il s'agit plutôt de précisions, qui déterminent les conditions de responsabilité du gouvernement uruguayen. Les points les plus sensibles sont ceux des délais de livraison et des contrats passés (20 pesos mensuels pour un forgeron par exemple, au-dessus le gouvernement refusait de prendre le contrat en charge). Ce second document[17], outre la signature de Lafone, comporte également celle de Lucas Obes.

Le 17 juin 1837, Samuel Lafone passe un nouveau contrat avec le gouvernement uruguayen, portant encore sur l'introduction de colons. Cette fois, l'accord porte sur une durée de cinq années et des individus originaires d'Europe ou des îles Canaries. Lafone gagnait 80 patacones pour chaque personne de plus de 14 ans et 14 patacones pour ceux dont l'âge est inférieur à cette limite. Dans leurs engagements, les futurs colons devaient signer l'obligation de rembourser le prix de leur traversée au Trésor Public dans un délai de 12 à 24 mois[18].

Le 10 juin 1837, l'entrepreneur fait à nouveau une proposition au gouvernement oriental. Désirant promouvoir la hausse de population de ce « délicieux pays », considérant qu'il s'agit là de son unique source de développement et de prospérité pour en faire un État fort, respectable et sérieux, il souhaite mettre un terme à la carence de main-d'œuvre, en anticipant les déplacements de population. Il prendra à sa charge les frais de transport, si l'État pour sa part admet de les prendre en compte dans les crédits qu'il réalise lors de transactions foncières. Le paiement devait être effectué pour la totalité des passagers au prix de 80 pesos pour chaque personne de plus de 14 ans et de 40 pesos pour ceux qui en avaient moins[19].

Le 13 juin 1837, le gouvernement modifie la proposition de l'entrepreneur se donnant quelques garanties, en particulier sur la nature des colons (il ne prend pas en charge les nourrissons, les individus ayant dépassé 65 ans et les malades rendus inaptes au travail). Une inspection du navire par la police sanitaire du port est nécessaire pour lui permettre de s'amarrer aux quais

16 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 170. Año 1834. Expediente 239 : Don Samuel Lafone por introducción de colonos.

17 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 170. Año 1834. Expediente 239 : Don Samuel Lafone por introducción de colonos.

18 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Año 1837. Expediente 67/837 : Propuesta de Samuel Lafone al gobierno uruguayo para contratar inmigrantes europeos

19 Los archivos de la diáspora. Archivo del licenciado Fernando Muru Ronda. Propuesta de Samuel Lafone al gobierno uruguayo para contratar emigrantes colonos de Europa

uruguayens. Par les subtilités introduites dans ce document[20], le gouvernement oriental se décharge de toutes les erreurs que pouvait commettre l'entrepreneur et intégrait aux contrats des colons une clause pouvant leur permettre d'acquérir la citoyenneté uruguayenne (il fallait faire le service militaire après six années passées dans la république, en ayant été déclaré apte). En 1837, un contrat supplémentaire est conclu, mais s'il a été enregistré, son contenu s'est égaré[21]. L'arrivée de chaque expédition amenait les contractants (Lafone et des membres du gouvernement) à se présenter chez le notaire pour rappeler tous leurs engagements et vérifier dans quelles mesures ils les avaient respectés[22].

Si Lafone propose au gouvernement uruguayen ses services pour assurer la colonisation du territoire en faisant venir des immigrants, il est doublement récompensé de ses efforts car payé une première fois pour le recrutement (en valeurs monétaires ou foncières), il a la possibilité d'embaucher les individus nouvellement arrivés pour travailler dans ses différentes entreprises. Et pour assurer le meilleur recrutement possible, il confie cette tâche à l'un de ses proches. V. Pereira confirme que dans les années 1835-1836, Bellemare se trouve à Bayonne où il est agent des maisons *Lafone, Wilson & Cie* de Montevideo ; *Lafone, Robinson & Cie* de Buenos-Aires et *Georges Barkers & Cie* de Liverpool. Il recrute des Basques désireux de se rendre en Uruguay[23]. Wilson, Robinson et Barkers, voici probablement des associés de Samuel Lafone dont nous ne savons encore rien.

Alfred-Gustave Bellemare : un notable transatlantique au service de qui ?

Devant l'impossibilité de Samuel Lafone de mener à bien, d'une part, ses affaires en Amérique du Sud et, d'autre part, le recrutement des colons en Europe, il engage un jeune Français pour accomplir la seconde tâche. Alfred-Gustave Bellemare est alors un célibataire de 26 ans venu de Buenos Aires, sans profession le 20 octobre 1834, jour de son arrivée à Montevideo[24]. Les deux

20 Los archivos de la diáspora. Archivo del licenciado Fernando Muru Ronda. El gobierno uruguayo modifica la propuesta de Samuel Lafone [trad. : Le gouvernement uruguayen modifie la proposition de Samuel Lafone]

21 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Escribana de gobierno y hacienda. Caja 183. Año 1837. Expediente 67 : Don Samuel Lafone - por introducción de colonos

22 Los archivos de la diáspora. Archivo del licenciado Fernando Muru Ronda. Carta de Samuel Lafone dando cuenta de la llegada a Montevideo de un buque de inmigrantes vascos a bordo (1838) [trad. : Lettre de Samuel Lafone rapportant l'arrivée à Montevidéo d'un navire d'immigrants basques à bord]

23 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, p. 268.

24 Archives Générales de la Nation. Montevideo. Livre n° 939, Police de Montevideo. Livre de passagers : 1833-1835.

hommes se connaissent déjà, vu que Bellemare était témoin lors du mariage de Lafone. Victor Pereira dans son article rédige une biographie de Guret Bellemare, son père. C'est un Normand, diplômé en droit qui émigre en 1822 en Argentine et s'installe à la tête d'une colonie agricole. Très rapidement, il se dirige vers Buenos-Aires où il fait valoir ses compétences juridiques. Il est « bien introduit » dans son milieu professionnel et obtient la nationalité argentine. Il rentre en France en 1837 pour une raison indéterminée[25].

En 1835, Alfred Bellemare arrive à Bayonne où il publie au mois de juillet une *Notice sur la république orientale de l'Uruguay, suivie d'un recueil de pièces officielles*[26]. Le premier voyage a lieu et lorsque les 160 premiers émigrants arrivent à Montevideo à bord de l'*Hellvellyn*, les autorités du port refusent leur débarquement pour des raisons sanitaires. C'est le consul de France Raymond Baradère qui met fin à cette situation difficile en intervenant de manière énergique[27].

Pour remédier au mal provoqué dans l'opinion publique, Bellemare publie au Havre une *Notice statistique et commerciale sur la République Orientale d'Uruguay*. Il négocie âprement avec le consul espagnol pour obtenir de ce dernier des autorisations afin de passer des contrats avec des Basques originaires des provinces d'Espagne. Il y parvient au prix de plusieurs concessions (papiers en règle, documents certifiant la bonne conduite, moralité et amour de l'ordre du partant[28]…). Le 16 novembre 1836, Bellemare écrit une carte au consul d'Espagne pour lui annoncer le départ d'un navire depuis le port de Bordeaux avec l'Uruguay comme destination[29].

Il lui écrit à nouveau le 17 novembre 1836 en qualité de « représentant de la maison anglaise Samuel Lafone ». Il lui fait part de l'accueil défavorable du gouvernement français par rapport au projet migratoire, alors qu'un préfet avait déclaré qu'il fallait assurer la promotion de la situation uruguayenne, paroles qui furent finalement prises en compte, vu que 500 plaquettes ont été publiées et distribuées. L'exemple français est utilisé par Alfred Bellemare, car celui-ci espère que l'Espagne va reconnaître l'indépendance uruguayenne. Cet acte politique, bien au-delà du symbole, aurait autorisé les Hispaniques à se rendre

25 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 265-268. Guret a été retranscrit en Argentine à la place de Guéret. Les Gueret-Bellemare ont vécu à partir de 1843 alliés à la famille Buisson, sur la commune de Rontignon, près de Pau. (Note de l'éditrice).

26 Bellemare, Alfred, *Notice statistique sur la République Orientale de l'Uruguay suivie d'un recueil de pièces officielles*, Lamaignère, Bayonne, 1835.

27 Irigoyen Artetxe, Alberto, *Laurak Bat de Montevideo. Primera euskal etxea del mundo. 1876-1898*, Gasteiz : Eusko jaurlaritzaren argitalpen zerbitzu nagusia, 1999, p. 26.

28 *Sentinelle des Pyrénées. Journal de Bayonne et de la péninsule, politique, commercial, littéraire et maritime.* 1835, n° 677, jeudi 10 décembre, p. 2.

29 Archives générales de l'administration. Montevideo. Lettre d'Alfred Bellemare du 16 octobre 1836 (copie).

dans la République orientale et aurait ouvert au « représentant » de nouvelles opportunités de recrutement[30]. Par une lettre datée de 1836, adressée au général Manuel Oribe (alors Président de la République) et reçue le 11 août 1837, Alfred Bellemare fait le récit de la situation française, espérant secrètement (il faut le penser car il y va de son intérêt) une intervention diplomatique pour régulariser la situation et mettre fin aux discours des gouvernements européens en défaveur de l'Uruguay[31]. Peu d'initiatives locales semblent alors se dresser contre les activités de l'agent, les responsables préférant se renseigner sur ce nouveau phénomène[32]. De l'inaction, l'administration passera à des

30 Archives Générales de l'Administration. Montevideo. Lettre d'Alfred Bellemare du 17 novembre 1836.

31 Archives Générales de l'Administration. Montevideo. Lettre d'Alfred Bellemare au général Manuel Oribe (reçue le 11 août 1837).

32 « Nous transcrivons ci-après un document datant de 1837, rédigé à Montevideo, document que nous avons pu consulter récemment à Saint-Étienne-de-Baïgorry dans un fonds privé. Intitulé *Notes sur la conduite et la position des émigrés alldudiens qui se trouvent dans la République Orientale de l'Uruguay*, il fait état de la situation matérielle et morale dans laquelle se trouvaient quelques émigrés de fraîche date. L'auteur du rapport était un jeune médecin, Salvat Larre, qui avait exercé sa profession pendant quelque temps aux Aldudes. Il s'adressait au maire du village pour lui décrire les conditions dans lesquelles vivaient ses administrés en résidence outre-Atlantique. […]
Bastanchurry (briquetier)
Labadie (contremaître de forge)
Pierre Tihista et Etcheverrygarai (reviennent de San Salvador où ils ont échoué dans une entreprise à leur compte)
Les Herguy (deux frères, apprennent le métier de tanneur, l'aîné boit)
Anchagno
Arrambide, cadet de « Chabagno » (vieillard domestique)
Saroiberry (maçon)
Sa malle est encore au magasin de M. Lafone qui, au commencement, ne voulait pas remettre les malles aux passagers sans qu'ils présentent une personne établie à Montevideo pour répondre du payement de leur passage […]
Arambel (travaille dans une carrière, conduite exemplaire)
Çaldubehere (exploite une carrière, très bonne conduite)
Arrambide (« Dgo Aguerre »)
Les Elgart (Cattalin, gouvernante ; Manech, cordonnier ; Marigno, couturière ; Guerechina, servante)
Harguinarenecoa
Salaberricoa
Il se conduit ici comme il se conduisait aux Aldudes et ne fait par conséquent que des dettes. […]
Landaburu […]
Vous serez sans doute bien aise d'avoir aussi de mes nouvelles. […] Effrayé de l'argent que j'employais, je fus sur le point de m'embarquer pour la France, mais les quatre mois suivants je réparai la brèche que j'avais faite au billet de change que j'avais chez M. Lafone, et le seul mois de mars j'ai économisé plus d'argent que je n'économisais dans un an aux Aldudes. […]
Je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que tous les Basques sont mieux ici qu'en France s'ils sont de bonne conduite. Ils se fatiguent moins, gagnent plus et sont mieux nourris puisque la base de leur nourriture est le pain blanc et la viande de bœuf. Lorsque les passagers expédiés par M. Bellemare arrivèrent ici, M. Lafone ayant pu ou n'ayant pas pu trouver de travail eux-mêmes à cause de la guerre civile, étant d'ailleurs sans argent et envoyèrent chez eux des lettres pleines de mauvaises nouvelles. En cela il n'y a rien d'étonnant ; mais maintenant que ceux qui veulent s'occuper à quelque chose ou travailler peuvent le faire avec beaucoup de profit, s'ils envoient de mauvaises nouvelles, vous pourrez dire, sans crainte d'être démenti, que ceux-là se sont adonnés au vin, aux femmes, à la paresse ou au jeu, à moins qu'ils n'essuient une maladie d'un à deux mois, qu'ils ne fassent de mauvais calculs dans le commerce ou qu'ils n'éprouvent des banqueroutes. L'argent donne ici de 18 à 24 pour cent par an : c'est l'intérêt légal ».
Chabagno, Albert, « Émigration vers le nouveau monde à partir d'un village bas-navarrais au XIXe siècle », *Ekaina*, 1994, 49, pp. 17-24

interventions indirectes, le préfet des Basses-Pyrénées essayant de décourager des départs que Bellemare encourage par voie de presse. L'argumentaire rejoint des discours déjà analysés[33] et la rhétorique réactionnaire pointée par Albert Hirschman et que l'on retrouve dans de nombreux contextes (Limousin, sud des États-Unis, Portugal de Salazar)[34].

C'est par des écrits, 7 au total, que nous retrouvons la trace de Bellemare.

Dans le premier, titré *Affaire de la Plata. Réfutation des nouvelles allégations du ministère, 8 mars 1841*, il signe à plusieurs reprises[35] comme « Alfred Gustave Bellemare, Délégué de la population française de la rive gauche de la Plata ». Il se lamente de l'attitude du général Rosas à la tête de l'Argentine et invite la France à prendre position en faveur de ses ressortissants. Il écrit une seconde brochure sur la situation politique dans la Plata en 1841 (lors d'un retour de Montevideo – stipulé en introduction), intitulée *Résumé de la dernière époque de la question française dans la Plata*. Il y détaille en 54 pages les préjudices subis par les commerçants français, leurs intérêts (où les siens sont mêlés). Il nous apprend qu'il fait partie d'un groupe de sept Français ayant écrit à l'amiral de Mackau lors de son arrivée à la Plata (p. 21). Quatre sont des « représentants du haut commerce et de l'industrie » alors qu'il fait partie « des représentants de la population française de la rive gauche du fleuve ». Hélas pour nous, il tait intentionnellement le nom des corédacteurs[36]. *Affaire de la Plata. Protestation* est le dernier ouvrage à paraître en 1841. Bellemare y déclare avoir demandé une audience au ministre des Affaires Étrangères, ses préoccupations étant toujours les mêmes[37].

Le 3 avril 1842, *Note relative à l'affaire de la Plata, pour Messieurs les Pairs et Messieurs les Députés* est une petite brochure de 3 pages où Bellemare chiffre les échanges réalisés entre la Plata et les ports du Havre, de Saint-Malo, Bordeaux et Marseille. Il regrette de ne pas avoir eu à temps les documents pour y intégrer Nantes et Sète. Cependant, il fait l'aveu de l'utilisation du port de Passages en

33 Mehats, Claude, « Pouvoir politique et action législative face à l'émigration depuis les Basses-Pyrénées au XIXe siècle », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 207-220.

34 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, p. 269

35 Dans une lettre écrite au général Lavalle depuis Montevideo, le 18 novembre 1840, pp. 13-14, dans une lettre adressée au Marquis de Dreux-Brézé, Pair de France, depuis Paris, le 3 mars 1841, p. 15, dans une lettre adressée à M. Mermilliod, membre de la chambre des députés, à nouveau depuis Paris, le 3 mars 1841, p. 16. L'ensemble de ces documents figurent en annexe de sa publication.
Bellemare, Alfred-Gustave, *Affaire de la Plata. Réfutation des nouvelles allégations du ministère, 8 mars 1841,* <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5659801s>

36 Bellemare, Alfred-Gustave, *Résumé de la dernière époque de la question française dans la Plata,* <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55766321>

37 Bellemare, Alfred-Gustave, *Affaire de la Plata. Protestation,*<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5664559p/f1.image>

Guipuscoa, sans préciser que sa probable utilisation permet d'embarquer les personnes en situation administrative défavorable au départ[38].

En 1853, il publie *Question internationale. Capture et confiscation de propriétés anglaises, Blocus français de Buenos-Ayres, 1847-1848, phase de la révision*. Cette fois-ci, il s'adresse aux autorités impériales pour y défendre la cause de MM. Wright Parlane et Cie dont le brick *The Fame* a été capturé par le vapeur de guerre français *la Chimère*, le 11 février 1848[39]. Bellemare réclame la restitution du navire et des dédommagements pour cette prise considérée comme illégale. Il est surtout très intéressant de constater que pour une fois, il fait pression sur le gouvernement, directement pour des intérêts britanniques. Il n'a pas été possible de trouver qui a bien pu commanditer une telle intervention. Les 2 ouvrages qui paraissent en 1854 sont *Questions importantes d'actualité* et *La confiscation du brick anglais « The Fame[40] » et La confiscation du brick anglais The Fame et la déclaration de neutralité des puissances maritimes. Note additionnelle[41]*. Dans le premier, Bellemare ajoute que le brick a été vendu (ce qui est illégal, s'il s'agit d'une prise abusive) et insiste, tout comme dans le second, sur des points du droit maritime international.

Si nous revenons en 1841-1842, sa situation professionnelle semble avoir évolué, car il ne se présente plus comme agent d'émigration mais comme délégué de la colonie française à la Plata[42]. Agent du gouvernement, il rend compte d'une manière positive des installations de ses compatriotes sur la rive gauche de la Plata, dans laquelle « depuis quinze ans il n'y a pas eu dix faillites » (il évalue leur quantité à quinze mille Français majoritairement Basques et Béarnais[43]).

Le 12 février 1842, le *Mémorial des Pyrénées* retranscrit un courrier que Bellemare a adressé aux deux chambres de commerce des Basses-Pyrénées. Il

38 « Les navires, expédiés de Bordeaux et de Bayonne pour la Plata, sont employés, principalement à transporter des Basques et des Béarnais qui vont augmenter la colonie toute française que nous avons déjà sur ces bords ; elle compte aujourd'hui plus de 14 000 de nos compatriotes. Depuis le commencement de l'année, il en est parti au moins 1 500 tant de Bayonne que de Bordeaux que du port du Passage en Espagne ; et il y a en ce moment, dans ces ports, 5 navires en partance qui en emporteront encore plus de 1 000 d'ici à six semaines. » Bellemare, Alfred-Gustave, *Note relative à l'affaire de la Plata, pour Messieurs les Pairs et Messieurs les Députés, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5673263h/f1.image>*

39 À cette date, l'auteur estime que le blocus était terminé et que l'armée française n'avait pas à intervenir. Bellemare, Alfred-Gustave, *Question internationale. Capture et confiscation de propriétés anglaises, Blocus français de Buenos-Ayres, 1847-1848, phase de la révision, < https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5675655z/f1.image>*

40 Bellemare, Alfred-Gustave, *Questions importantes d'actualité* et *La confiscation du brick anglais « The Fame »,* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97537964?rk=128756;0>

41 Bellemare, Alfred-Gustave, *La confiscation du brick anglais The Fame et la déclaration de neutralité des puissances maritimes. Note additionnelle,* https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97537964?rk=128756;0

42 Pereira lui trouve déjà ce titre en 1841 alors qu'il essaie de faire pression sur les autorités françaises afin que le premier blocus de Buenos Aires (lors de la guerre de la Confédération de 1836 à 1839) entamé en 1838 ne s'achève qu'avec un départ du pouvoir de Rosas. (C'est un échec).

43 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*, vendredi 18 février 1842, n° 25, p. 2

souhaite que le gouvernement s'engage à intervenir en Uruguay, en faveur des nombreux Français qui sont alors sans protection face à la menace du général argentin Rosas[44]. Pour cela, il s'appuie sur les plaintes des commerçants de Liverpool (ville de naissance de Samuel Lafone, il est dommage que Bellemare ne cite pas les commerçants les plus importants) envers leur gouvernement, ces derniers semblant fort préoccupés par l'agitation politique qui règne en Amérique du Sud et qui peut devenir nuisible à un commerce jusque-là en plein développement. Il reprend le même argument financier en faveur des ressortissants français et ajoute qu'en dehors du territoire et des colonies d'outre-mer, c'est sur ce point du globe que se trouve le nombre le plus important de ses compatriotes. Afin de mettre en exergue tout le profit potentiel que pourrait en retirer la France, il n'hésite pas à indiquer que cette population « est disséminée sur une étendue de 41 000 milles carrés du territoire le plus fertile, et situé sous le climat le plus sain et le plus beau du globe[45] ».

Une semaine plus tard, sans céder à la panique, Alfred Bellemare émet par voie de presse un avis à la population[46] où il conseille à ceux qui avaient l'intention d'émigrer de différer leur départ jusqu'à ce que le gouvernement français ait pris des mesures pour protéger ses ressortissants. Il tente également de rassurer les familles des expatriés par des commentaires confiants sur l'évolution de la situation. Pendant huit mois, Alfred-Gustave Bellemare ne fait plus aucune apparition dans les colonnes du *Mémorial*, jusqu'au 1er octobre[47], où il remet au ministre de la Marine, une pétition, demandant de mettre en jugement l'équipage de la *Léopoldina-Rosa*[48].

C'est John Lelong (qui semble avoir été consul de l'Uruguay à Paris), vice-délégué de la colonie française à La Plata, qui prendra le relais de Bellemare.

44 Juan Manuel de Rosas, grand propriétaire d'origine noble, recruta parmi les paysans une milice privée avec laquelle il contribua à réprimer le soulèvement de Buenos Aires tête des fédéralistes en 1828, il fut proclamé gouverneur de Buenos Aires à la faveur d'une guerre civile (1829) et se fit donner les pouvoirs dictatoriaux en 1835. Son tempérament autoritaire et brutal l'amena à mettre en place un régime très centralisé. Devant la fuite de ses opposants en Uruguay, il fit le siège de Montevideo, mais ses actions répréhensibles vis-à-vis des ressortissants européens déclenchèrent une action militaire – blocus de Buenos Aires par les Français et les Anglais.

45 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*, vendredi 18 février 1842, n° 25, p. 2.

46 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*, jeudi 24 février 1842, n° 28, p. 3.

47 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*, samedi 1er octobre 1842, n° 137, p. 3.

48 Mehats, Claude, « Approche de l'émigration basque en Amérique en 1842 à travers le *Mémorial des Pyrénées* », dans *Pierre Haristoy. Historia jardunaldia – journée d'histoire*, 2005, pp. 153-165.
Un bilan contemporain du naufrage est de 231 morts, 72 rescapés, pour un total de 303 passagers, deux femmes décédées durant la traversée ayant été déjà décomptées. Dans sa pétition, Alfred Bellemare demande de mettre en jugement l'équipage de la *Léopoldina-Rosa*, accusé d'avoir eu une conduite honteuse lors du naufrage (fuite à bord d'une chaloupe et non-assistance aux passagers). Il informe également sur la création d'une souscription de soutien, aide destinée à la famille du capitaine, mort dans des conditions exemplaires.

Il émet essentiellement de brèves communications où il décrit la situation politique de la Plata. Il a laissé des traces de ses activités entre avril 1842[49] et 1884, où il publie un article sur l'émigration[50].

Victor Pereira porte de nombreuses précisions quant à la vie d'Alfred-Gustave Bellemare en France. Ce dernier s'installe à Pau en 1842 où il réside un temps à la Chartreuse de Rontignon[51] avant de s'installer à la Place Gramont. Les deux emplacements suggèrent sa fortune et sa volonté de s'afficher en notable. Il est très fortement intégré dans les réseaux britanniques autant dans la Plata qu'à Pau. Après 15 années de résidence béarnaise, il est nommé vice-consul de la République d'Argentine à Pau. L'incendie des archives de 1908 empêche de dater pour l'instant la mise en place du consulat et d'en expliquer les raisons. Quoi qu'il en soit, c'est vers 1842 que Bellemare semble cesser ses activités de recrutement des migrants[52].

En dépouillant la correspondance de Bellemare avec le ministre de la République Argentine en France, Mariano Balcarce (nommé ambassadeur en 1860), Pereira nous apprend que la position de consul est une récompense avant tout « honorifique » qui lui a été faite. Ceci ne l'empêchera pas de s'impliquer avec zèle dans le différend qui oppose l'Argentin au marquis de Nadaillac alors préfet des Basses-Pyrénées. Bellemare a dénoncé la diffusion d'une circulaire préfectorale dans la presse à Balcarce. Il y répond par la même voie, alors que l'agent diplomatique fait pression sur la France en s'offusquant de l'atteinte portée à la réputation de l'Argentine. Après quelques semaines d'agitation, le préfet doit nuancer ses propos dans un nouvel article[53].

Derniers éléments intéressants, Pereira soulève l'ambiguïté de la position de Bellemare qui doit favoriser l'émigration de manière non ostentatoire. Concrètement, en 1873, il surveille un agent nommé Louis Docteur qui opère dans la région de Pau. Son action se limite pourtant à empêcher ce dernier de se présenter ou prétendre être un représentant du gouvernement argentin.

49 *Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces*, lundi 11 avril 1842, n° 51, p. 3.

50 Lelong, John, « L'émigration et la colonisation française aux rives de La Plata », *Revue de Géographie*, Paris, 1884.

51 Cette résidence est confirmée (novembre 1853) dans l'une des brochures qu'il a produites (p. 15), ainsi qu'en janvier et en mars 1854 dans les parutions suivantes.
Bellemare, Alfred-Gustave, *Question internationale. Capture et confiscation de propriétés anglaises, Blocus français de Buenos-Ayres, 1847-1848, phase de la révision, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5675655z/f1.image>*

52 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 271-273.

53 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 275-277. Dans sa circulaire, transmise aux sous-préfets et maires du département, Nadaillac enjoint les édiles locaux à décourager les départs vers la Plata où les migrants ne trouveront que des désillusions et où il n'existe plus « ni sécurité pour les personnes, ni garantie pour les propriétés ».

La trace d'Alfred-Gustave Bellemare se perd en 1874. Lors des derniers échanges épistolaires, Balcarce lui assure son soutien pour installer un de ses fils à Buenos-Aires[54].

Que ce soit au nom de ses compatriotes établis en Amérique du Sud ou de celui des négociants britanniques, Bellemare déploie une intense activité qui en fait un personnage à première vue très altruiste. Sachant qu'il est arrivé dans les Basses-Pyrénées en travaillant pour le compte de Samuel Fisher Lafone, il devient assez clair que lorsqu'il déclare défendre les intérêts des Français de la Plata, il prend surtout le parti de son patron et du commerce qu'il pratique. Ajoutons à cela, l'énergie déployée pour tenter d'obtenir des dédommagements pour la capture du brick *The Fame* et il est possible de se rendre compte qu'Alfred-Gustave Bellemare est surtout au service de sa majesté… d'outre-Manche !

***

Pays de naissance d'une émigration massive et encadrée par des agents de recrutement, la République orientale de l'Uruguay est un terrain de prédilection pour ce sujet. Ce pays « pionnier » ou « laboratoire » a connu les premières initiatives, les premières vagues d'arrivées, les premières installations, mais aussi les premières difficultés et désillusions.

Samuel Fisher Lafone représente un exemple type du négoce international britannique du XIXe siècle. Né en Europe dans une famille de la haute société, il utilise à merveille un savoir-faire et une éducation qui font de la Grande-Bretagne la première puissance mondiale. Il dirige ses affaires et n'hésite pas à déléguer, en n'intervenant qu'en cas de difficultés de ses associés ou subalternes. Très bien intégré dans les élites dirigeantes de la Plata (en dépit du désaveu de son union matrimoniale), il a l'oreille des ministres malgré l'alternance des gouvernements en place. Il correspond bien aux tentatives de mise en place d'un Empire britannique informel (dont 10 % des importations et des exportations sont réalisées avec l'Amérique latine) présenté par de nombreux historiens[55]. Ses très nombreuses associations professionnelles méritent encore d'amples investigations.

Alfred-Gustave Bellemare ne jouit pas d'un positionnement social aussi enviable à ses débuts. Issu d'une bourgeoisie moyenne, il a comme son

54 Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, p. 280.

55 Christophe Charle, « Le monde britannique, une société impériale (1815-1919) ? », *Cultures & Conflits* [En ligne], 77 | Printemps 2010, mis en ligne le 13 septembre 2011, consulté le 17 août 2020. URL : http://journals.openedition.org/conflits/17849 ; DOI : https://doi.org/10.4000/conflits.17849.

prédécesseur un vécu et des attaches des deux côtés de l'Atlantique. Favorisé par une amitié probable avec Lafone, il travaille en son nom (et celui de Wilson ?) au recrutement de migrants, gagnant là une accession sociale au niveau des notabilités départementales. Il va continuer à œuvrer plus discrètement en faveur des départs et prendre soin de ses réseaux britanniques avant que l'on ne perde sa trace.

Si à travers des documents des archives nationales uruguayennes et quelques biographies sommaires, des zones d'ombre ont pu être levées sur Samuel Fisher Lafone et Alfred-Gustave Bellemare, force est de constater que le chemin est encore long.

À tous ceux qui affirment que les émigrations basques, béarnaises sont des sujets bien connus, il est possible de rétorquer que nous ne savons encore que très peu de choses sur Louis Mortier « agent spécial pour toute l'Europe » de la *Sociedad de Inmigración Europea* recrutant depuis Bordeaux des candidats pour aller au Pérou. Les archives de Guillaume Apheça (œuvrant avec son frère Jean à Buenos-Aires), en activité de 1856 à 1913 (sous-agent pour la société Colson de Bordeaux) à Saint Palais sont à dépouiller et à étudier minutieusement. Celles d'Adolphe et Jean-Pierre Etchebarne à Saint-Jean-Pied-de-Port (sous-agents d'Apheça) sont à localiser. En 2015, la découverte du fonds Vigné, couvrant les activités de l'agent éponyme de 1885 à 1925 révèle que ce commerçant domicilié à Tardets est aussi un sous-agent de la société Colson. Jean Vigné est associé avec son frère Alexis qui vit à Buenos-Aires[56]. Des chapitres de cet ouvrage ont le mérite de partiellement lever le voile sur des personnages qui n'avaient jusqu'à présent fait l'objet d'aucune investigation.

Des amis, des frères, les réseaux qui unissent les littoraux atlantiques de part et d'autre se doivent d'être aussi solides que les maillons d'une chaîne qui en assure le lien. La mise en mouvement de l'engrenage migratoire n'est rendue possible que par les investissements de sociétés transnationales. Des migrants aux recruteurs, les recherches remontent petit à petit un maillage complexe de relations qui convergent vers des agences de recrutement et des compagnies maritimes transatlantiques. De Samuel Lafone, détonateur d'une émigration organisée, jusqu'à Charles Iriart, dernier agent en activité, de captivants voyages d'investigations entre l'Europe et l'Amérique sont encore à faire pour améliorer et approfondir ce sujet passionnant.

56 R. Elissondo, Association Ikerzaleak, Maison du Patrimoine, 64130 Mauléon-Licharre, septembre 2015 <http ://ikerzaleak.wordpress.com>.

Bibliographie

Dossiers d'archives en Uruguay

Archives Générales de la Nation. Montevideo
Escribana de gobierno y hacienda. Caja 170. Año 1834
Dossier 239
Escribana de gobierno y hacienda. Caja 183. Año 1837
Dossiers 49, 60, 67, 68, 100
Escribana de gobierno y hacienda. Caja 198. Año 1844
Livre n° 939, Police de Montevideo. Livre de passagers : 1833-1835

Presse locale citée

Mémorial des Pyrénées, politique, judiciaire, agricole, industriel et feuille d'annonces, Pau, 1842.

Sentinelle des Pyrénées. Journal de Bayonne et de la péninsule, politique, commercial, littéraire et maritime, 1835.

Ouvrages et articles

Alvarez Gila, Oscar, « La formación de la colectividad inmigrante vasca en los países del Rio de la Plata (siglo XIX) », *Estudios migratorios latinoamericanos*, 1995, 30, pp. 299-331.

Alvarez Gila, Oscar, Angulo Morales, Alberto, *Las migraciones vascas en perspectiva histórica (siglos XVI-XX)*, Gasteiz : argitalpen zerbitzua euskal herriko unibertsitatea, 2002.

Azcona Pastor, José Manuel, Garcia-Albi Gil De Biedma, Inès, Muru Ronda, Fernando sous la direction de Garcia de Cortazar, Fernando, *Historia de la emigración vasca a Argentina en el siglo XX*, Gasteiz : Eusko jaurlaritzaren argitalpen zerbitzu nagusia, 1992. Los archivos de la diáspora. Archivo del licenciado Fernando Muru Ronda.

Barberen, Pierre, *L'émigration basco-béarnaise*, Pau, Imprimerie Vignancour, F. Lalheugue, imprimeur, 1886.

Barrère, Bertrand, *Émigration à Montevideo et à Buenos Ayres*, Pau : Typographie de E. Vignancour, février 1842.

Bellemare, Alfred, *Notice statistique sur la République Orientale de l'Uruguay suivie d'un recueil de pièces officielles*, Lamaignère, Bayonne, 1835.

Bellemare, Alfred-Gustave, *Note relative à l'affaire de la Plata, pour Messieurs les Pairs et Messieurs les Députés, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5673263h/f1.image>.*

Bellemare, Alfred-Gustave, *Question internationale. Capture et confiscation de propriétés anglaises, Blocus français de Buenos-Ayres, 1847-1848, phase de la révision*, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5675655z/f1.image>.

Bellemare, Alfred-Gustave, *Questions importantes d'actualité* et *La confiscation du brick anglais « The Fame »,* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97537964?rk=128756;0>.

Bellemare, Alfred-Gustave, *La confiscation du brick anglais The Fame et la déclaration de neutralité des puissances maritimes. Note additionnelle,* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97537964?rk=128756;0>.

Chabagno, Albert, « Émigration vers le nouveau monde à partir d'un village bas navarrais au XIXe siècle », *Ekaina*, 1994, 49, pp. 17-25.

Etcheverry, Louis, « L'émigration dans les Basses-Pyrénées pendant soixante ans », *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, 1893, tome V, fascicule n° 1, pp. 509-520.

Irigoyen Artetxe, Alberto, « Inmigración vasca a Uruguay en el siglo XIX. Una peligrosa ilusión », pp. 189-200, dans Peillen, Txomin, *L'immigration des Basques aux Amériques*, Bayonne, colloque des 17 et 18 mai 2001. Irigoyen Artetxe, Alberto, *Laurak Bat de Montevideo. Primera euskal etxea del mundo. 1876-1898*, Gasteiz : Eusko jaurlaritzaren argitalpen zerbitzu nagusia, 1999, Utriusque Vasconiae, 2003.

Lelong, John, « L'émigration et la colonisation française aux rives de La Plata », *Revue de Géographie*, Paris, 1884.

Lesca, Jean-Hyppolite, « Les Basques et les Béarnais dans l'Argentine et l'Uruguay. Discours prononcé au congrès annuel tenu en 1907, à l'association basque et béarnaise de Paris », *Société de géographie commerciale*, 1907, XXX, pp. 33-49.

Lhande, Pierre, *L'émigration basque, histoire, économie, psychologie*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910.

Mehats, Claude, « Pouvoir politique et action législative face à l'émigration depuis les Basses-Pyrénées au XIXe siècle », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 207-220.

Mehats, Claude, « Approche de l'émigration basque en Amérique en 1842 à travers le *Mémorial des Pyrénées* », dans *Pierre Haristoy. Historia jardunaldia – journée d'histoire*, Bayonne, 2005, Lankidetzan, pp. 153-165.

Pereira, Victor, « Les Bellemare : des notables transatlantiques », dans *Des Pyrénées à la Pampa - Une histoire de l'émigration d'élites XIXe-XXe siècles*, Pau, 2013, Presses Universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 263-281.

Les agents d'émigration à Bordeaux

Isabelle Tauzin-Castellanos

Plus de 150 000 émigrants ont quitté le port de Bordeaux pour l'Amérique entre 1830 et 1914, les deux tiers pour rejoindre les pays du Rio de la Plata[1]. Bordeaux est alors le troisième port d'émigration et se substitue à Bayonne à partir de 1860 pour le flux d'émigration sud-américaine. Entre 1865 et 1877, 3 000 émigrants embarquent tous les ans pour l'Amérique latine, de sorte que c'est un fort contingent de 35 000 individus, français et étrangers qui transitent au cours de la décennie dans le port de la Gironde.

Le rapport d'étape établi en 1858 pour le ministre de l'Intérieur après le décret de 1855 conduit à une nouvelle législation (loi du 18 juillet 1860) pour ne pas négliger « une industrie lucrative ».

Le nombre de dossiers de demandes d'autorisation et de remboursements d'agents d'émigration est demeuré stable au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, malgré l'accroissement des départs : 6 à 8 demandes sont instruites en Gironde et envoyées au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Colonies. L'ensemble des dossiers déposés sont consultables aux Archives Nationales ; un répertoire numérique facilite l'accès aux demandes individuelles[2].

Sous l'Empire, les enquêtes concernant Ernest Gomez, Oscar de Lagoanère et Eugène Lévy sont les plus significatives. Un seul dossier d'agent déposé en 1869 est encore ouvert dans les années 1880, celui d'Eugène Depas. Ce sont les

1 Otero, *Historia de los franceses en la Argentina*, Buenos Aires, 2012, Biblios, p. 31

2 On se reportera à la fiche descriptive et au répertoire numérique détaillé par le lien <http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/pdf/sm/F12_4880_4887.pdf>

parcours de vie qui seront étudiés ici, Lagoanère, Lévy et Depas faisant l'objet des plus graves accusations qui illustrent la vulnérabilité des émigrants. Puis, dans les années 1870 Jules Mortier est choisi par les autorités étrangères pour favoriser l'émigration au Pérou. Après 1880, l'agence Colson occupe la place bordelaise en particulier pour expédier des migrants au Chili ; le mode de fonctionnement et le réseau de Mortier et Colson feront l'objet de la dernière partie de ce chapitre. À la fin du siècle, les procédures sont allégées et les dossiers des agents d'émigration réduits à des autorisations d'exercer et aux remboursements des cautionnements.

Les demandes d'autorisation d'émigration sont le fait de négociants domiciliés au centre de Bordeaux à quelques encablures du fleuve ou directement sur les quais. Aucun ne réside dans une petite commune à la différence de la situation des Pyrénées Atlantiques et d'une émigration de ruraux. Antonio Lopez avait sollicité une autorisation en mars 1855 pour le Paraguay, peu après la publication du décret du 15 janvier 1855 réglementant l'accès à la carrière d'agent d'émigration. Quelques mois plus tard, la même démarche est réalisée par Ernest Gomez qui se déclare natif du New Jersey et fils de Français. Il s'occupe depuis déjà huit ans du transport de voyageurs, vers La Nouvelle Orléans et La Plata. Il apporte le cautionnement d'un proche, négociant rue Sainte-Catherine. Le consul des États-Unis appuie la demande en signalant la satisfaction des capitaines qui ont eu recours à Gomez, c'est-à-dire qui l'ont chargé de trouver les émigrants pour remplir les navires, 170 à 200 émigrants selon les indications du recruteur. L'activité est interrompue de 1859 à 1862. Pour cette courte période de la fin des années 50, la société Lamaud, Cortés et Cie est autorisée elle aussi au convoiement ; elle organise des départs fréquents vers la Martinique et la Guadeloupe. Le président du Tribunal de Commerce, E. Cortés qui exerce aussi le mandat de conseiller départemental, soutient la demande d'autorisation dans laquelle il est partie prenante. La fonction élective et la proximité des autorités facilitent les démarches administratives qui pour d'autres candidats s'éternisent ou requièrent un cautionnement plus élevé, faute de notabilité : l'armateur Alphonse de Cahuzac paie ainsi l'engagement de plusieurs agents d'émigration, dont 40 000 francs pour Achille Gauthrin en 1858, sans doute pour remplir ses propres navires.

La loi du 30 juin 1861 a réglementé les opérations de recrutement et de transport des émigrants, comme le rappelle l'*Annuaire général de la ville de Bordeaux* avec la liste des agents autorisés : Depas fils et Pujibet, quai Louis XVIII, Jacquetti, rue Saint Rémi, Lagoanère quai de Bourgogne, les frères Lévy et Méric quai des Chartrons. Toutefois, il s'agit d'une liste indicative dans un secteur de l'économie très mobile.

Oscar de Lagoanère : une double culture et le négoce de l'émigration (1855-1869)

Le cas Lagoanère est représentatif de l'affairisme et des rivalités commerciales autour du commerce du transport d'émigrants. Oscar de Lagoanère est issu d'une famille noble marquée par une longue tradition de vie hors de France, entre l'Amérique, l'Espagne et la France, les ports de Galice et des Asturies et les garnisons militaires aux frontières de la France. Lui-même rappelle l'expérience de son grand-père diplomate sous le Premier Empire, tandis que son père et son oncle ont servi dans les armées de Napoléon pendant la guerre d'Espagne, et ont reçu la légion d'honneur sous Louis-Philippe. La mère et la grand-mère d'Oscar de Lagoanère sont espagnoles. Lui-même a été « attaché au consul de France à Bilbao, auprès de [son] oncle en 1840[3] ». Le jeune commis-négociant se marie à Bordeaux en 1848. Dans sa demande d'exercer comme agent d'émigration, il indique qu'il a été consul à Bilbao. Par ses attaches locales et espagnoles, il est bien placé pour se consacrer au commerce international. Lorsque la nouvelle législation contrôlant les agents d'émigration est mise en place à partir de 1855, il dépose un dossier comme armateur établi à Bordeaux, et est autorisé à entreprendre le recrutement et le transport des émigrants avec un cautionnement de 40 000 francs apporté le 26 mars 1857.

Le 3 octobre 1857, le consul de France à Buenos Aires Jules Doazan informe Paris qu'il enquête suite à la plainte déposée par cinq émigrants français. Des passagers partis de Pauillac pour Buenos Aires lui ont adressé un courrier pour dénoncer la privation d'aliments et des injures subies. Au retour du navire dans le port de Marseille, en mai 1858, la plainte paraît infondée. Lagoanère est déclaré en faillite en juillet ; l'autorisation de recruter des émigrants, retirée, est à nouveau accordée en 1859.

Le quotidien *La Gironde* publie l'information sur le mouvement maritime ; on y apprend que Lagoanère vend les billets pour les passagers d'entrepont et a en charge le fret sur les navires qui partent plusieurs fois par mois pour Buenos Aires, tandis qu'un armateur nommé Cabanes est l'interlocuteur des passagers en chambre, les plus aisés. La presse locale rend compte de la relaxe dont Lagoanère bénéficie en tant qu'agent d'émigration et affréteur du *Hambourg* qui a embarqué le 23 juin 1864, 46 passagers pour Buenos Aires et Montevideo sans que la liste des voyageurs n'ait été déposée ni l'autorisation accordée pour le transport de 40 passagers, une pièce qui manque souvent au dossier et réapparaît lorsqu'il y a un incident.

3 Archives Nationales. *F 12/48/84*. Lettre du 5 septembre 1867. Le consul Lagoanère est décédé à Bilbao en 1842.

Oscar de Lagoanère diffuse « un appel aux cultivateurs et aux ouvriers de tous les métiers » par le biais d'une affiche publicitaire qui le présente comme directeur de l'agence générale d'émigration de première classe pour la Louisiane. La Guerre de Sécession (1861-1865) vient de s'achever ; à La Nouvelle-Orléans, les migrants seront pris en charge, employés et rétribués suivant une grille des salaires que « l'agence O. de Lagoanère est seule autorisée à offrir ».

Une nouvelle affaire arrive jusqu'aux bureaux du ministère en juin 1866 lorsque le consul de Buenos Aires, Doazan, toujours en poste, rapporte les protestations des émigrants qui sont débarqués tantôt à Montevideo ou à Buenos Aires sans tenir compte des billets achetés. C'est le cas de 5 passagers débarqués par le capitaine du *Formosa* et qui ont présenté au consul leurs billets engageant Lagoanère à les transporter jusqu'à Buenos Aires. Installé dans la capitale argentine, un certain Lassalle a écrit au consul pour signaler qu'il cesse d'être le correspondant de l'agent d'émigration au vu des nombreuses plaintes. Le diplomate signale également des traites remises par Lagoanère sur un dénommé Charaves « qu'il persiste à présenter comme son correspondant, quoique ce dernier ait déclaré à M. Lagoanère qu'il ne voulait pas avoir la moindre affaire avec lui ». Une suspension provisoire est prononcée puis levée le 24 mars 1867. L'agent d'émigration se défend par un courrier du 5 septembre 1867 au ministre, mentionnant l'appui de Drouyn de Lhuys qui a démissionné du ministère des affaires étrangères peu de temps auparavant. *La Gironde* du 1er septembre 1867 annonce les départs mensuels pour Montevideo et Buenos Aires de « superbes paquebots français de 1 200 tonneaux, les 135e, 136e, 137e et 138e navires » affrétés par Lagoanère, comme autant de garanties du sérieux. Dans le dossier qui le concerne, le « directeur de la ligne de La Plata », titre que s'est octroyé Lagoanère, affirme qu'il a « expédié plus de 150 navires avec émigrants à La Plata et la préférence m'est toujours donnée par les familles, parents ou amis des émigrants, ce qui justifie assez que je traite bien et que je fais mieux que celui qui voudrait me préjudicier par de faux rapports ». Il ajoute : « Le Sr. Lévy aîné a expédié le 4 janvier dernier le navire français *Le Bourguignon*, capitaine Goulet, avec 44 émigrants : ce navire s'est perdu corps et biens. » Lagoanère fait parvenir au ministre l'affiche placardée par ce concurrent direct pour inciter à l'émigration à bord du *Lisbon* vers la Louisiane et l'Argentine. Les affiches indiquent que les émigrants seront pris en charge pendant huit jours, y compris en cas de maladies à bord et placés auprès d'employeurs par la Commission d'Immigration :

> *la commission donne cet avis afin que les Émigrants ne soient pas exploités par certaines personnes qui sont à bord des navires leur faisant payer le débarquement et les conduisant dans les auberges où, après avoir dépensé leur argent, ils sont obligés de laisser leurs effets en gage, faute de pouvoir payer.*

Pour remplir d'émigrants ses navires, Lagoanère a conclu un accord en janvier 1867, avec Etchebarne d'Uhart-Cize[4]. Néanmoins, en juillet 1869, suite à de nouvelles plaintes, il cesse son activité d'agent d'émigration vers l'Amérique du Sud, et s'insurge : « Une puissance occulte semble protéger le Sr. Lévy aîné des plaintes graves étant restées jusqu'à ce jour sans suite. »

Eugène Lévy et l'affaire du National (1861-1869)

Le dossier de Lévy aîné est clôturé la même année 1869. Eugène Lévy a été autorisé à exercer comme agent d'émigration le 1er juin 1861. En mai 1867, 38 passagers ont embarqué à bord du *National*. Après la destruction de la grand-vergue, le navire a dû se dérouter vers Saint-Nazaire où il se trouve début juillet. L'accident a suscité une enquête du commissariat général de la marine qui permet d'apprécier la situation des passagers, quoique les courriers soient visiblement antidatés, notamment le rapport du commissaire de police chargé du service de l'émigration à Bordeaux qui écrit au préfet de la Gironde une lettre du 30 avril, jour du départ présumé pour Buenos Aires :

> *On m'assure que le navire Le National, capitaine Cuvier, parti de notre port dans la première quinzaine de ce mois, avec une trentaine d'émigrants, à destination de Buenos Aires, aurait été dans la nécessité de faire relâche à Saint-Nazaire, par suite d'avaries graves. On assure également que les passagers auraient été entassés dans un espace qui aurait à peine suffi à la moitié de leur nombre, et que les vivres embarqués seraient tout à fait insuffisants pour les besoins de la traversée. Afin d'éviter toute perte de temps, j'écris à Saint-Nazaire pour demander des renseignements…*

La liste des passagers visée par Eugène Lévy est datée du 19 mai 1867. Deux émigrants sont âgés de 62 ans et 60 ans, la femme de celui-ci a 43 ans, tous les autres passagers sont jeunes, 17 ont moins de 20 ans dont plusieurs fratries. Un tarif unique est noté : 180 francs. La provenance des passagers et leurs métiers ne sont pas relevés. Très peu de ces émigrants sont partis munis d'un passeport délivré à Bordeaux : c'est le cas du Savoyard Charansonnet, âgé de 62 ans qui apparaît comme jardinier, ou Armand Soubiran, âgé de 30 ans, natif d'Arudy et menuisier. En outre, tous deux ont indiqué qu'ils partaient à bord du *National*, lors de la demande du passeport.

4 L'activité des agents d'émigration basques a fait l'objet de plusieurs publications, notamment de Claude Méhats (cf. chapitre sur l'activité des agents Lafone et Bellemare en Uruguay et en Argentine dans cet ouvrage).

Le dossier Lévy comporte une feuille volante. Il s'agit du procès-verbal du commissaire en charge de l'émigration à Saint-Nazaire, daté du 28 avril 1867[5], qui fait état des plaintes de trois voyageurs sur la situation à bord : un espace exigu sans ventilation, prévu pour moitié moins de personnes, de la « nourriture malsaine et insuffisante inférieure à celle donnée aux hommes de l'équipage ». Le capitaine se défend.

> *… il a comparé les contrats d'engagement qui lui ont été exhibés avec l'inventaire des vivres reçus à son bord, et il a constaté que les oignons, l'ail, le beurre, le riz, les conserves manquaient complètement ; que les quantités de lard salé et de haricots étaient évidemment insuffisantes ; qu'enfin le four installé à bord était certainement trop exigu pour l'usage de 40 personnes ; que dans cet état n'ayant point charge de la nourriture des passagers il ne pouvait suppléer à l'insuffisance des vivres sans y être autorisé par ses affréteurs ou par une autorité compétente qui lui permet d'exercer contre lesdits affréteurs une action légitime afin d'indemnité.*

Le commissaire décide que

> *le Capitaine Cuvier doit s'imputer à faute de ne pas s'être assuré de la qualité et de la quantité des vivres destinés à ses passagers qui ne sont pas des colis ordinaires et que si ses prétentions étaient fondées, il en résulterait que ses passagers seraient exposés à mourir de faim pendant la traversée, ce qui serait contraire à l'humanité et répugnerait à la morale et au plus simple bon sens.*

De sorte que l'officier de marine va procéder aux achats indispensables à la traversée de Saint-Nazaire à Buenos Aires : les 9950 rations initiales sont complétées par un millier de rations selon la liste des vivres figurant au dossier ainsi que les instructions officielles dans ce domaine. *Le National* est arrivé à Buenos Aires le 8 juillet et de retour à Saint-Nazaire à la mi-août[6]. *La Gironde* du 18 décembre 1867 informe de l'arrivée à Bordeaux du *National* avec toute sorte de produits en provenance d'Argentine, représentatifs des cargaisons de retour[7] :

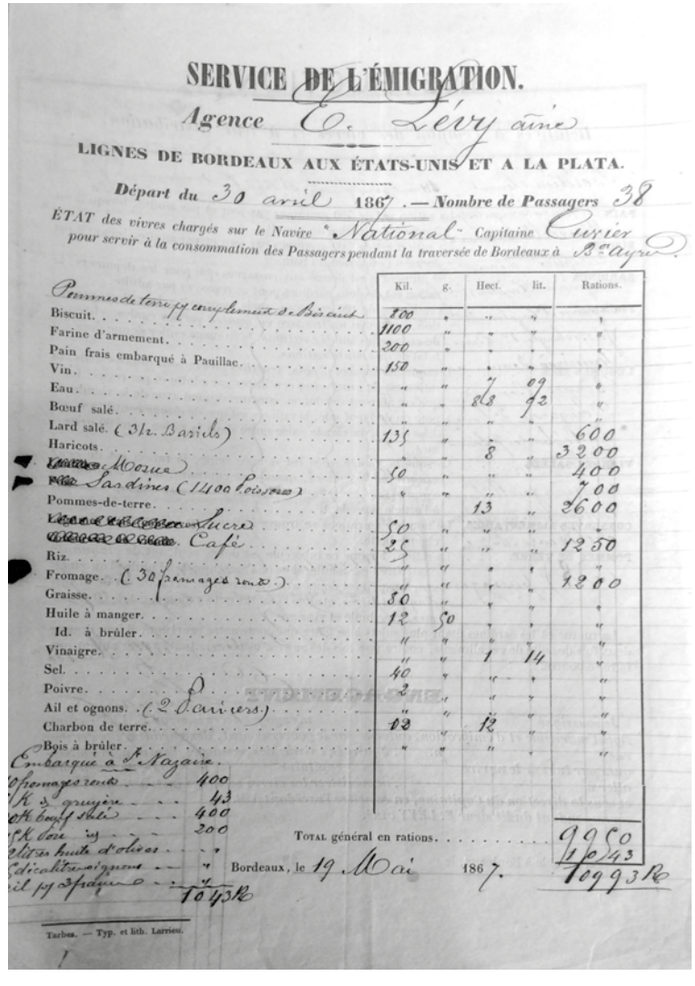
> *558 cuirs secs, 500 dito salés, 4 296 chevaux salés, 720 pipes, 1 108 bordelaises suif, 400 caisses huile, 73 bordelaises graisse, 526 balles laine, 40 balles crin, 66 balles peaux de mouton, 3 balles peaux de chèvre, 2 balles plumes, 5 000 cornes, 6 000 os[8], 35 840 onglons.*

5 Le texte est reproduit en annexe.

6 *Le Phare de la Loire*, 18 août 1867, p. 3.

7 *La Gironde*, 18 décembre 1867, p. 3.

8 Les os et les cornes étaient broyés pour une utilisation sous forme de poudre pour fertiliser les champs. Les nitrates de soude d'origine naturelle (guano et salpêtre) permettent d'améliorer les rendements et sont importés du Pérou, de Bolivie et du Chili à partir des années 1840.



SERVICE DE L'ÉMIGRATION.

Agence C. Lévy aîné

LIGNES DE BORDEAUX AUX ÉTATS-UNIS ET A LA PLATA.

Départ du 30 avril 1867. — Nombre de Passagers 38

ÉTAT des vivres chargés sur le Navire "National" Capitaine Cuvier pour servir à la consommation des Passagers pendant la traversée de Bordeaux à St-Aygo.

	Kil.	g.	Hect.	lit.	Rations.
Pommes de terre en supplément de Biscuit	100	"	"	"	"
Biscuit	1100	"	"	"	"
Farine d'armement	200	"	"	"	"
Pain frais embarqué à Pauillac	150	"	"	"	"
Vin	"	"	7	92	"
Eau	"	"	85	92	"
Bœuf salé	"	"	"	"	"
Lard salé (31 lr. Barils)	135	"	"	"	600
Haricots	"	"	8	"	3200
Morue	50	"	"	"	400
Sardines (1400 Poissons)	"	"	"	"	700
Pommes-de-terre	"	"	13	"	2600
Sucre	50	"	"	"	"
Café	25	"	"	"	1250
Riz	"	"	"	"	"
Fromage (30 fromages ronds)	"	"	"	"	1200
Graisse	80	"	"	"	"
Huile à manger	12	50	"	"	"
Id. à brûler	"	"	"	"	"
Vinaigre	"	"	1	14	"
Sel	40	"	"	"	"
Poivre	2	"	"	"	"
Ail et ognons (2 barriers)	"	"	"	"	"
Charbon de terre	12	"	12	"	"
Bois à brûler	"	"	"	"	"
Embarqué à St Nazaire.					
400 fromages ronds					
43 k. graisse					
400 k. bœuf salé					
200 k. lard					
2 petites hautes d'oignons					
1 Cadeau [illegible]					
1 [illegible] à Pauillac					
Total 10458					
Total général en rations					9950
					493
					10443

Bordeaux, le 19 Mai 1867.

Tarbes. — Typ. et lith. Larrieu.

Figure 1 : L'approvisionnement insuffisant à bord du *National* complété à Saint-Nazaire. AN F12/4884

Un an plus tard, Lévy Aîné essaie d'obtenir une nouvelle autorisation d'exercer et présente la caution de la veuve Depas, qui meurt précisément en 1868. La préfecture de la Gironde ne donne pas suite aux demandes de Lévy Aîné de reprendre son activité en 1868, malgré la garantie de la famille Depas, alliée des Lévy.

Les Depas : des accusations représentatives du quotidien (1847-1889)

À la fin des années 60, les Lévy et les Depas sont aussi actifs à Marseille qu'à Bordeaux. Jacob-Eugène Depas se voit retirer l'autorisation d'entreprendre les

opérations d'engagement et le transport des émigrants au départ de Bordeaux après sept années d'exercice, et est déclaré en faillite. Cependant, Eugène Depas reste actif, installé quai Louis XVIII à Bordeaux pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'il soit révoqué en 1889. Plusieurs autres affaires ont occupé longuement les services du port et de l'émigration et figurent dans le dossier conservé aux Archives nationales.

Ces pièces permettent de reconstruire le parcours des frères Depas, Jacob Eugène et Abraham Victor, agents d'émigration comme leurs cousins Lévy. La confusion entre les frères et associés est aisée. Né à Bordeaux en 1834, fils de Moïse Depas et d'Esther Dacosta, Jacob Eugène a d'abord été envoyé à Buenos Aires en 1851, comme son père et ses oncles avaient réalisé des voyages à La Nouvelle-Orléans dans les années 1830. Le rapport établi par le Cabinet du Préfet de la Gironde en 1886 indique qu'Eugène a pris la suite de son père qui avait fondé l'agence d'émigration en 1847. E. Depas dirige l'affaire familiale depuis vingt-cinq ans, depuis 1861. Il est domicilié à Bordeaux, à une centaine de mètres des quais, en plein centre-ville. Abraham Victor, né au Havre en 1841 et décédé à Bordeaux en 1909[9] a été aussi actif comme agent d'émigration à Marseille et condamné en 1887. L'enquête menée en Gironde fait ressortir toutes les plaintes depuis les six dernières années contre Eugène Depas. L'accusation qui a déclenché l'enquête policière a émané du consulat de Hongrie lorsqu'un dénommé Starck a acheté six billets pour Buenos Aires, pour sa femme et lui-même ainsi que pour « quatre filles publiques d'origine autrichienne ». Eugène Depas affirme avoir été abusé par Starck, qui est arrêté et écrit à l'agent d'émigration pour demander le remboursement de deux billets et signe sa missive « Graef Levy dit Stark Jacob[10] ». Cependant « dans l'instruction qui fut ouverte par le Parquet, on constata que les passagers avaient traité avec le sieur Depas, qui indépendamment du prix de transport, aurait reçu 4 livres sterling pour favoriser l'embarquement et aplanir les difficultés qui pourraient se présenter ». Les passeports présentés étaient faux et les jeunes Autrichiennes mineures. D'autres accusations de malversations sont portées au dossier concernant les embarquements pour Buenos Aires : excédent de bagages, change de monnaie, vente d'une « boîte à musique » à un prix excessif, surclassement forcé d'émigrants, transport non autorisé d'animaux (un chien, un troupeau de moutons). Depas se défend en insistant sur son ancienneté dans le métier et le nombre d'émigrants qu'il a acheminés, avec une marque de mépris réitéré vis-à-vis de la clientèle qu'il a « expédiée » : « Plus de cent mille émigrants pris évidemment dans les classes inférieures

9 L'acte de décès établi à Bordeaux le 10 mai 1909, en présence de cousins du défunt ne mentionne pas le prénom de Victor.

10 La lettre jointe au dossier est une copie faite par Depas qui garde les originaux.

et de toutes les nations. » Deux parlementaires défendent Depas auprès du ministre du Commerce et de l'Industrie. L'acharnement d'un commissaire à l'émigration serait la raison d'une accusation infondée. Selon Depas, un de ses employés à Paris, en 1877, avait été accusé de recruter des officiers français pour les Indes Néerlandaises et cela explique son injuste mise en cause. Les députés radicaux Camille Pelletan et Georges Clemenceau contresignent le courrier qui demande la révocation de l'interdiction d'exercer pour Depas, mais la réponse du ministère est négative et met un terme provisoirement à la carrière de l'agent d'émigration en 1886. Une seconde interdiction est prononcée en 1889 contre les Depas pour du vin frelaté servi aux passagers de la ligne Bordeaux New York ; l'accusation n'est pas sans rappeler une première affaire de viande avariée pour des voyageurs qui partaient à Montevideo grâce aux bons offices des Depas ; la cargaison des conserves livrées en toute hâte s'avéra en partie toxique grâce aux vérifications du capitaine après avoir quitté Bordeaux et être arrivé à l'avant-port de Pauillac avant d'entreprendre la traversée transatlantique[11]. Victor Abraham Depas poursuit son activité rue Saint-Rémi au début du XXe siècle et reçoit les candidats à l'émigration qui lui sont envoyés des confins des Pyrénées.

Les concurrents des Depas : Lamarthonie, Calvinhac, Tourné et Béranger (1886-1894)

Les concurrents des Depas sont nombreux, preuve de la rentabilité du métier d'agent d'émigration. Jean Lamarthonie est autorisé en 1886, aux opérations d'engagement et de transport des émigrants comme entrepreneur de transports de transit, installé place Saint-Projet à Bordeaux. Aucun incident n'apparaît dans le dossier. Huit ans plus tard, il demande le remboursement de la caution qui figurera dans le contrat de son mariage. En 1889, Louis-François Marie de Calvinhac, qui se prévaut d'un cousin député, verse une partie de la caution, grâce au prêt qu'il obtient d'un avoué bordelais, Brunetière. Calvinhac embarque pour le Chili ; il s'y établit comme médecin et disparaît sans rembourser ni donner plus de nouvelles.

Edmond Tourné, un Béarnais installé à Bordeaux, d'abord employé de bureau, clerc d'avoué puis mercier et gérant d'un garni, sollicite l'autorisation d'être agent d'émigration en 1889. L'enquête établit qu'il est de bonnes mœurs et a des opinions républicaines ; pour apporter la forte caution qui lui est demandée, il doit prendre un associé, le fils de son ancien patron, l'avoué

11 Le fabricant de conserves et l'agent d'émigration réussirent à être mis hors de cause après enquête. *La Gironde*, 24 août 1868, p. 2 : « Le capitaine s'aperçut qu'un grand nombre de boîtes [41 sur 157] étaient gonflées et que ce gonflement ne pouvait provenir que de la décomposition des conserves. »

Brunetière. Finalement, un courrier du ministère de l'Intérieur met fin aux espoirs de ce nouveau négoce en rappelant que le règlement de la police de l'émigration établit l'incompatibilité avec la profession d'hôtelier-restaurateur qu'exerce Tourné installé 2 rue des Douanes à Bordeaux.

F. Béranger[12], ancien capitaine au long cours, est autorisé à devenir agent d'émigration après avoir versé la somme de 40 000 francs auprès des autorités bordelaises. Il bénéficie de l'appui de deux parlementaires de la gauche girondine, Lalande et Raynal, pour suppléer à l'avis négatif de la Direction de la Sûreté Générale qui juge que « l'attitude politique du postulant est peu correcte et exigerait une surveillance spéciale de la demande », et qu'il y a déjà assez d'agences d'émigration sur la ville, qu'il faut éviter de « pousser au développement d'un courant trop accentué ». Béranger argumente qu'il a travaillé pendant vingt ans pour les Messageries Maritimes et se prévaut de son expérience du terrain. La Sûreté Générale insiste sur les « dangers que présente la propagande effrénée faite en France pour pousser nos ouvriers des villes et des campagnes à émigrer » et que comme représentant d'une compagnie étrangère, *L'Express Villalonga*, Béranger « pourrait avoir en vue de se servir de son autorisation pour provoquer à l'émigration vers la République argentine et pousser ainsi au développement d'un courant trop accentué ». Béranger présente son projet avec des intentions tout à fait louables et peut-être en accord avec la sensibilité politique qui lui est reprochée :

> *Mon intention n'est pas de chercher des émigrants ou de faire du racolage comme le font en général les agents d'émigration ; je me bornerai à recevoir les gens qui viendront me trouver et leur donner des conseils que je suis mieux que personne à même de fournir et je me ferai un devoir de les mettre en garde contre une expatriation qui pour beaucoup et dans la plupart des cas, est le commencement de la misère.*

Finalement, l'autorisation est accordée et au bout de cinq années, en 1894, Béranger souhaite arrêter ses activités et obtient le remboursement de la caution versée.

Les agents d'émigration vers le Pérou et le Chili : Mortier et Colson

L'argument exposé contre le radical Béranger qui risquerait de favoriser l'émigration vers l'Argentine, reflète le double discours politique vis-à-vis des gouvernements étrangers. D'un côté, certains projets n'avancent pas tandis que d'autres, au contraire, peuvent contribuer au mouvement de

12 Les graphies Béranger et Bérenger figurent dans le dossier.

dépeuplement en faveur d'un pays latino-américain. Les cas de blocage sont les plus nombreux : dans les années 1870, le Pérou et le Venezuela échouent à relancer une politique migratoire visant à attirer des milliers de cultivateurs tout comme l'Équateur et le Paraguay à la même époque. À la fin du siècle, en pleine expansion territoriale, le Chili vainqueur du Pérou et de la Bolivie, et de la résistance intérieure des Indiens Mapuches, peut développer ses projets de colonisation européenne.

Louis Mortier, agent du Pérou

La vie de Louis Mortier est intimement liée au Pérou[13]. Né en 1835 à Saint-André de Cubzac, il part à Lima en 1857, à vingt-deux ans. Il y sert les intérêts des consignataires girondins du guano, les frères Thomas, et se marie dans la capitale du Pérou en 1866, avec la fille d'un ingénieur français, directeur de la toute nouvelle École des Arts et Métiers, Jules Jariez. Mortier est ainsi parfaitement intégré à la communauté française locale ; deux enfants naissent sur place. La famille Mortier enrichie grâce au guano, rentre à Bordeaux en 1873 en laissant la place à un autre Bordelais, Léon Maître et sa femme, Marie Maître Leroy de Saint Arnaud, pour administrer sur place la Maison Thomas, Lachambre et Cie, importatrice du guano.

Le premier président civil du Pérou, Manuel Pardo, élu en 1872, lance un programme de développement national en créant une société d'immigration européenne en charge de promouvoir et de faciliter la venue de migrants ainsi que de prévoir leur placement. Ce n'est pas la première tentative émanant de la république du Pérou. Dans l'organe officiel *El Peruano*, une *Lettre de Bordeaux* (« Carta de Burdeos ») était parue sans signature, comme un long essai vantant les bienfaits qu'apporterait au pays l'introduction de sujets belges (et non pas français) poussés au départ par la pénurie. Le décret du 17 novembre 1872 prévoit le fonctionnement de la société d'immigration en cinq sections, chacune d'elles comprenant cinq membres, en charge d'organiser par pays le recrutement. Le Mexique emploie ses écrivains dans les mêmes missions diplomatiques.

C'est dans ces circonstances que Louis Mortier, domicilié rue Judaïque, au centre de Bordeaux, dépose une demande d'autorisation comme agent d'émigration pour occuper le mandat qui lui est confié : « Favoriser le mouvement d'émigration vers le Pérou et l'embarquement des émigrants », en juin 1874. Une enquête est diligentée par la préfecture de la Gironde qui rend compte par courrier du 17 août 1874, que le 16 avril 1873, le Congrès

13 Le parcours de Mortier rejoint celui d'autres compatriotes comme Auguste Dreyfus, petit négociant de tissus avec ses frères, émigré dans les années 50 à Lima et devenu le banquier du Pérou, marié et remarié à des héritières péruviennes.

péruvien a voté une « loi qui autorise le gouvernement à appliquer chaque année une somme de 500 000 francs à l'émigration ». Le budget est réparti en 5 sections représentant chacune un groupe d'États européens, chargée de :

> *Répartir les fonds votés par le Congrès et d'en surveiller l'emploi […] traiter de leur passage, de leur procurer le logement, la nourriture et les soins médicaux à leur arrivée et pendant huit jours, de les diriger vers les lieux de destination, de distribuer les terres mises à disposition […] fournir les animaux domestiques et les semences nécessaires, procurer un travail aux artisans et aux ouvriers […] les agents de la société en Europe sont autorisés à accorder le passage gratis aux personnes des deux sexes qui, dépourvues de ressources, justifieront qu'elles ont une profession ou une industrie et aux familles pauvres qui compteront dans leur sein plus de deux sujets aptes au travail de l'agriculture ou de quelque industrie […] Jusqu'à présent l'émigration européenne pour le Pérou n'a guère été alimentée que par des Italiens…*

L'autorisation est accordée à Mortier le 7 décembre 1874 avec un cautionnement de 30 000 francs. Cependant, le 26 janvier 1876, le cautionnement n'ayant toujours pas été versé, l'autorisation est retirée. La garantie est versée le 9 février par un « négociant honorable offrant des garanties sérieuses, domicilié à Bordeaux rue du Temple ». Comme les autres agents d'émigration, Mortier fait paraître des avis dans la presse locale et nationale. Mais le Pérou est déclaré en cessation de paiements en 1876 et l'autorisation d'émigration est retirée définitivement le 25 novembre 1878. La famille Mortier trouve de nouvelles ressources dans la viticulture, malgré la crise du phylloxéra et Louis Mortier devient Président de la Société d'agriculture de la Gironde en 1898, propriétaire du vignoble Château Gombaud et administrateur du Château Lafite Rothschild pendant vingt ans jusqu'en 1920. La famille Mortier est ainsi passée en quelques décennies du négoce incertain du guano au vin d'exception.

L'agence Colson (1872-1905)

Les publicités de l'agence Colson sont celles qui ont mieux survécu à l'épreuve du temps, signes d'une grande efficacité et d'une implantation solide.

Comment l'entreprise A. Ch. Colson a-t-elle réussi dans un contexte concurrentiel comme l'émigration ? Les initiales A. Ch. sont celles d'Auguste Charles Jean-Baptiste Colson né à Paris le 16 mai 1839 et demeurant à Bordeaux à la fin du Second Empire. Il est fils d'un peintre alsacien, qui a fait carrière à La Nouvelle-Orléans avant de s'installer dans le Sud-Ouest. Charles Jean Baptiste Colson – père – effectue un voyage comme négociant à Londres avec son fils Auguste Charles en 1871, à l'âge de soixante et un an, la copie des deux demandes de passeport est conservée aux Archives Départementales

de la Gironde. Deux ans plus tôt, en 1869, à 29 ans, Auguste Charles a déjà sollicité un passeport à Bordeaux pour se rendre à Saint-Pétersbourg, puis en 1879, il fera une autre demande pour se rendre en Espagne. En 1871, A.Ch. Colson a épousé une Bordelaise nommée Emma Duclou.

À partir de 1872, *La Gironde* publie des annonces de Colson. Il a des agents à Marseille tout comme dans le sud-ouest ainsi que de l'autre côté des Pyrénées. Le réseau Colson s'étend au cours des années 70-80. Onésime Buisson est le premier agent dont le dossier fait mention d'un cautionnement apporté par MM. Raul et Colson, négociants de Bordeaux. La garantie est modeste, 25 000 francs et Buisson renonce à l'activité d'agent d'émigration dix ans plus tard, par courrier du 2 juillet 1877. Les lettres d'Élie Etcheverry[14], natif de Basse Navarre et employé de bureau à Bordeaux en attendant de faire le grand voyage en Amérique, renseignent son père maire et commerçant de la petite commune d'Arnégui sur les desseins de Colson :

> *M. Colson insiste pour avoir beaucoup d'Espagnols et comme il m'a répété cela deux ou trois fois, je ne serai pas éloigné de croire qu'il ferait quelque petite concession si vous lui expédiez un assez grand nombre de sujets de cette nationalité. Comme le jeu en vaut la chandelle, faites travailler vos amis de l'autre côté des Pyrénées*[15].

Francisco Sarazola, agent de recrutement espagnol, a déposé en 1878 une demande en bonne et due forme auprès du ministère français, avec une caution de 30 000 francs et le soutien de banquiers bayonnais. Sarazola habite Tolosa au Pays basque, et maintient à Bordeaux « un sous agent et un bureau sans importance qui ne suit que le transit » ; l'adresse 12 cours du Chapeau Rouge est celle de Colson. En 1892, Sarazola est déclaré en faillite, l'autorisation comme agent d'émigration est retirée ; les créanciers demandent à être remboursés.

Jean Vigné, autorisé en novembre 1887, a déposé une caution de 15 000 francs, avec les recommandations du député de Pau Émile Garet et d'un conseiller général de Saint-Palais. Il a exercé pendant deux ans comme sous-agent de Colson avant de demander à récupérer le cautionnement en décembre 1889. Toutefois, son activité n'est pas limitée aux années 1887-1889 ; la correspondance de Vigné réunie en 45 volumes et conservée à Tardets révèle quarante années de transferts d'émigrants[16] de 1885 à 1925.

Le projet de colonisation du Pérou porté par Louis Mortier a échoué à la fin des années 70 du fait de la faillite et de la guerre. Le Chili lance un

14 Ariane Bruneton a édité la correspondance sous le titre *Lettres du Chili Élie et Léopold Etcheverry, employés de commerce 1883-1894*.

15 Bruneton, 2012, p. 31.

16 Les registres sont conservés par l'association Ikerzaleak à la Maison du Patrimoine de Mauléon-Licharre.

projet semblable au sortir de la guerre du Pacifique, après avoir développé l'émigration au départ de l'Allemagne dans les années 1850. À partir de 1882, pour occuper les territoires conquis sur les populations indigènes, des agents généraux sont nommés en Europe qui doivent impulser l'envoi de colons cultivateurs et artisans. Charles Colson joue le même rôle que Louis Mortier comme agent de colonisation officiellement nommé par le Chili pour toute la France ainsi que pour le nord de l'Espagne.

Après la guerre civile de 1891 qui met un terme au gouvernement du président Balmaceda, Colson recommandé par les autorités chiliennes en France, se rend sur place et au terme d'une négociation de trois ans, s'engage à introduire au Chili 5 000 familles de colons en 8 années. Ils seront installés au sud du pays et recevront des bœufs et l'outillage nécessaire pour commencer à cultiver des terres en friche. Colson doit donner la préférence aux « Scandinaves, aux Hollandais, aux Suisses, aux Français, spécifiquement Basques, aux Belges, aux Allemands, spécifiquement du Nord, aux Anglais et aux Écossais ». Le climat au sud du Bíobío explique sans doute ce choix d'immigrants issus des climats tempéré et froid, qui excluent les Méridionaux.

L'émigrant envoyé par Colson, règle une somme minime pour embarquer à bord d'un des navires de la *Pacific Steam Navigation* ; le gouvernement chilien paie le reste du billet. La situation hégémonique du réseau de l'agence Colson se prolonge jusqu'au début du XXe siècle. L'agent maritime, ainsi qu'il est défini au moment de son décès, Auguste Charles Colson, est mort à Bordeaux le 13 juillet 1904, à son domicile, 175 rue Judaïque. Le dossier de succession conservé aux Archives Départementales de la Gironde ne révèle pas un enrichissement considérable. Les biens des Colson sont estimés à 188 224 francs. La part investie dans la société d'émigration en 1894 était de 4 638 francs tandis que le cautionnement versé pour être agent d'émigration atteignait 30 000 francs. Des actions sur l'empire russe, sur l'empire ottoman et seulement trois bons sur les Hauts Fourneaux du Chili (900 francs) ainsi que des actions de sociétés françaises constituent l'héritage. Un testament holographe, sur une simple feuille timbrée, laisse l'image d'une vie modeste, car Colson écrit ainsi :

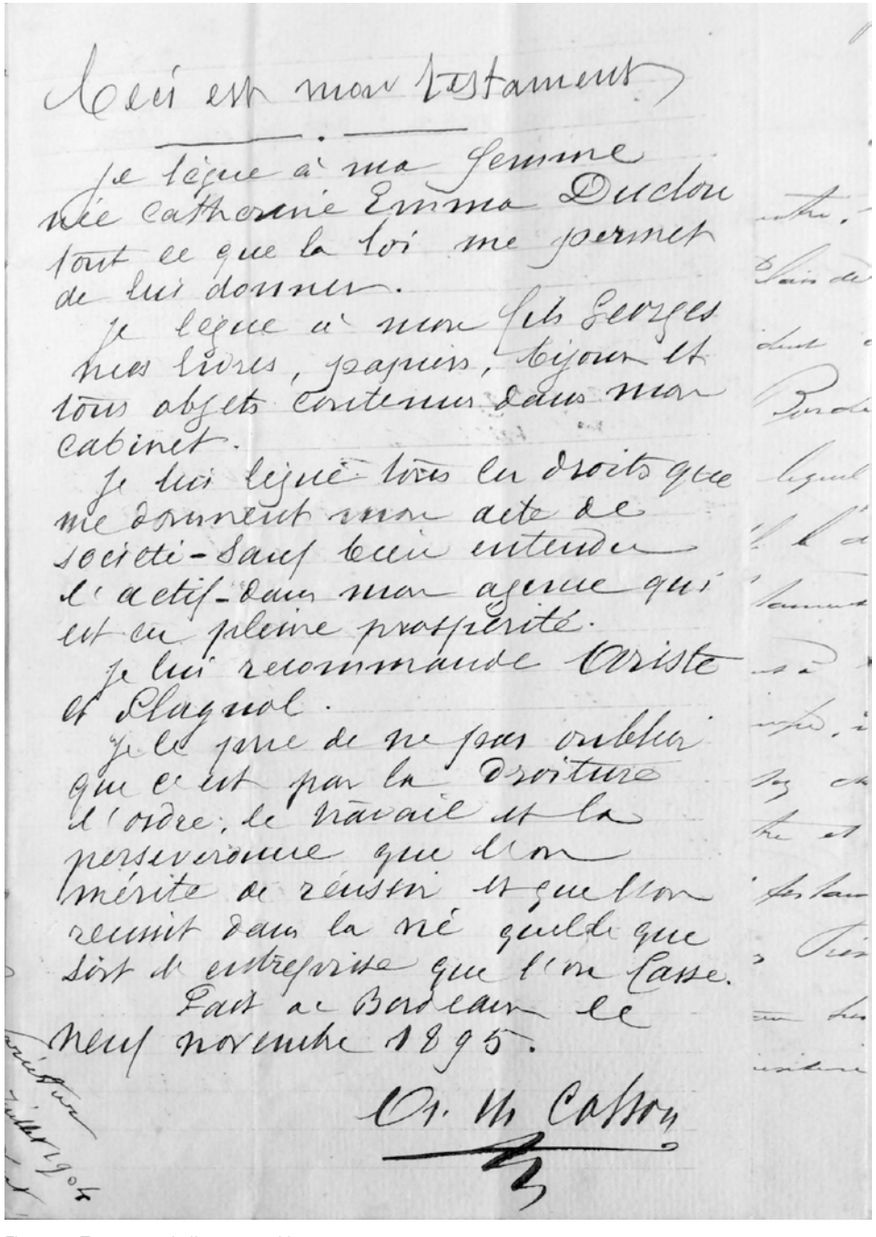
> *Je lègue à ma femme née Catherine Emma Duclou tout ce que la loi me permet de lui donner.*
> *Je lègue à mon fils Georges mes livres, papiers, bijoux et tous objets contenus dans mon cabinet. Je lui lègue tous les droits que me donnent [sic] mon acte de société – sauf bien entendu l'actif – dans mon agence qui est en pleine propriété.*
> *Je lui recommande Ariste et Plagnol.*

> *Je le passe de ne pas oublier que c'est par la droiture, l'ordre, le travail et la persévérance que l'on mérite de réussir dans la vie, quelle que soit l'entreprise que l'on fasse.*
> *Fait à Bordeaux, le 9 novembre 1895. A. Ch. Colson.*

***

Finalement, les liens avec les hommes politiques (maires, conseillers départementaux, députés) ou avec une communauté religieuse ressortent de plusieurs biographies des agents d'émigration implantés dans le Sud-Ouest. Malgré l'incompatibilité affichée avec certains métiers, la collusion d'intérêts est notoire dans ces activités, que ce soit le commandement d'un navire, l'hôtellerie, ainsi que les fonctions électives. Le commissariat à l'émigration, supprimé en 1870, est rétabli en 1878, mais comme le montrent les dossiers Lévy, Depas et Béranger, les réseaux d'influence rendent difficiles l'accès à la réalité des situations.

L'envoi massif des émigrants pauvres s'est substitué à l'économie de la traite d'esclaves, sous couleurs de volontariat. Après la traite des jeunes Basques dénoncée dès 1840 à Bayonne, la traite des blanches est étouffée dans l'affaire Starck de Bordeaux, tout comme à Marseille dans des circonstances similaires. Comme au siècle précédent, tout est organisé et encadré par une législation complexe, les portions exactes de nourriture par passager sont fixées dans le contrat présenté au moment de l'embarquement, donnant une grande sécurité sur le plan formel alors que le nombre d'émigrants susceptibles d'embarquer sans être contrôlés, laisse la possibilité de toute sorte d'abus. Les souffrances de la navigation et les difficultés à l'arrivée favorisent l'oubli, les scandales sont étouffés, tant qu'il n'y a pas naufrage comme celui du *Léopoldine Rose* parti de Bayonne pour Montevideo en 1842 avec plus de 230 victimes mortelles sur les côtes uruguayennes. Mais, sans témoignage contraire, le rêve d'Amérique se prolonge et est renforcé par les nouvelles de cet ailleurs quand elles arrivent enfin au pays natal. La guerre de 14-18 et l'enrôlement de la seconde génération dans le conflit mondial ont mis fin aux illusions des deux côtés.


Ceci est mon Testament.

Je lègue à ma femme
née Catherine Emma Duclou
tout ce que la loi me permet
de lui donner.

Je lègue à mon fils Georges
mes livres, papiers, bijoux et
tous objets contenus dans mon
cabinet.

Je lui lègue tous les droits que
me donnent mon acte de
société - sauf leur entendu
l'actif dans mon agence qui
est en pleine prospérité.

Je lui recommande Christe
et Plagnol.

Je le prie de ne pas oublier
que c'est par la droiture
l'ordre, le travail et la
persévérance que l'on
mérite de réussir et que l'on
réussit dans la vie quelle que
soit l'entreprise que l'on fasse.

Fait à Bordeaux le
neuf novembre 1895.

Ch. Th Colson

Figure 2 : Testament de l'agent maritime bordelais Auguste Charles Colson, 1895. Archives Départementales de la Gironde

Annexe

Agent d'émigration Lévy Aîné
Passagers et accident du *National* Ligne Bordeaux Buenos Aires –
Avril Juillet 1867.
Procès-verbal

Devant nous, Constant Dubigeon, commissaire spécial à la résidence de St Nazaire en charge de la police du chemin de fer du port et de l'émigration — Sont comparus : 1. Lapléchade Louis, domicilié d'Orthez, Basses Pyrénées, 2. Lafargue Antoine, domicilié du canton de Puy-Lévêque (dept du Lot), 3. Médalou Jean-Baptiste, domicilié d'Arudy, Basses Pyrénées, — Lesquels en leur nom personnel, qu'en celui de leurs consorts émigrants pour le Brésil, nous ont dit : — qu'en vertu de contrats d'engagement contractés avec le sieur E. Lévy ainé, demeurant à Bordeaux, rue des Lauriers n° 6, se disant agent maritime et d'émigration autorisé par le gouvernement, 40 émigrants, dont ils font partie, ont été embarqués à Bordeaux, sur le navire à voiles, le *National*, à destination de Buenos Aires. Quelques jours après être sorti de la Gironde, le navire a été assailli par de violentes tempêtes et a éprouvé des avaries qui l'ont forcé à venir relâcher à St Nazaire ; que pendant le temps qui s'est écoulé depuis leur départ jusqu'à ce jour, ils ont eu à souffrir à bord les privations les plus pénibles ; qu'ainsi notamment l'espace leur [illisible] défaut à raison de leur nombre qui en aurait exigé un moitié plus grand ; que, par suite l'air leur manquait ; qu'ils n'ont aucun moyen de ventilation ; que les vivres qui leur ont été promis par leur police d'engagement n'ont point été fournis, et que par suite ils ont été soumis à une nourriture malsaine et insuffisante inférieure à celle donnée aux hommes de l'équipage, ce qui compromet leur santé et même […] que le Capitaine du *National* a refusé de faire droit à leurs réclamations prétendant qu'il ne devait aux émigrants que les vivres embarqués pour eux, et desquels il n'avait point été chargé. —Nous avons […] mandé le sieur Cuvier, capitaine commandant le *National*, lequel s'est de suite transporté à nos […]. Le Capitaine Cuvier, après avoir pris connaissance des dires et observations qui précèdent, nous a répondu qu'il reconnaissait que les plaintes des passagers étaient fondées, du moins en ce qui concerne l'alimentation, mais qu'il ne se trouvait pas autorisé à y faire droit ; qu'il a loué à Bordeaux son navire par le travers à M. Laborde et qu'en dernier, pour compléter le chargement, ont traité avec le Sr. Lévy, entrepreneur d'émigration, qui s'est obligé, à charge sans doute de se conformer aux lois et règlements, sur la matière, à procurer des passagers aux conditions que le Capitaine ignore ; qu'au moment de l'embarquement des provisions ont été chargées pour les besoins des passagers ; qu'après le départ, voulant apprécier les

réclamations qui s'élevaient, il a comparé les contrats d'engagement qui lui ont été exhibés avec l'inventaire des vivres reçus à son bord, et qu'il a constaté que les oignons, l'ail, le beurre, le riz, les conserves manquaient complètement ; que les quantités de lard salé et de haricots étaient évidemment insuffisantes ; qu'enfin le four installé à bord était certainement trop exigu pour l'usage de 40 personnes ; que dans cet état n'ayant point charge de la nourriture des passagers il ne pouvait suppléer à l'insuffisance des vivres sans y être autorisé par ses affréteurs ou par une autorité compétente qui lui permet d'exercer contre lesdits affréteurs une action légitime afin d'indemnité.

Sur quoi, Nous, commissaire spécial, susnommé et qualifié : —Considérant que le navire Le *National*, en relâche à St Nazaire, se trouve en cours de voyage, ce qu'il ne nous appartient pas de vérifier avant le départ, les formalités prescrites par les lois et règlements sur l'émigration ont été… és, ce qui peut avoir l'inconvénient de retarder le départ du navire en prolongeant sa relâche, — Faisons réserve de tous droits à cet égard. Mais considérant qu'en cours de voyage, et dans un port autre que celui de l'armement ou de l'affrètement, le capitaine représente en même temps et l'armateur, et le chargeur ou affréteur ; — Qu'en tout cas le Capitaine Cuvier doit s'imputer à faute de ne pas s'être assuré de la qualité et de la quantité des vivres destinés à ses passagers qui ne sont pas des colis ordinaires et que si ses prétentions étaient fondées, il en résulterait que ses passagers seraient exposés à mourir de faim pendant la traversée, ce qui serait contraire à l'humanité et répugnerait à la morale et au plus simple bon sens ; — Considérant qu'il est constant par les déclarations et reconnaissance des comparants exprimés ci-dessus, que les vivres embarqués sur le *National* pour les besoins des émigrants qu'il transporte sont insuffisants, — Vu l'article 13 du décret du 15 janvier 1855, — Attendu qu'il y a urgence et péril en la demeure ; — Nous autorisons le Capitaine Cuvier à suppléer à ses frais à l'insuffisance des approvisionnements qui ont été remis à son bord pour les besoins de ses passagers pendant la traversée qu'il entreprend de Bordeaux à Buenos-Aires évaluée à 70 jours par le décret susvisé ; et en tant que besoin faisant à ce sujet toute injonction formelle audit capitaine, sauf son recours ainsi qu'il avisera contre ses chargeurs ou affréteurs, ou tous autres qu'il appartiendra.

De tout ce que dessus nous avons dressé procès-verbal, dont une ampliation a été remise par nous aux émigrants, et une autre au capitaine Cuvier, pour leur servir à valoir ce que [illisible]

Fait à Saint-Nazaire sur Loire le 28 avril 1867. — Le Commissaire spécial, C. Dubigeon.

Pour Copie Conforme Le Commissaire Spécial

Bibliographie

Archives Nationales : Agences d'émigration - Inventaire F/12/4880-F/12/4877
F/12/4880 : Bérenger – F/12/4881 : Buisson - Calvinhac
F/12/4882 : Depas - Dreyfus – F/12/4883 : Gauthrin - Gomez
F/12/4884 : Lagoanère - Lamand et Cortès - Lamarthonie - Lévy
F/12/4885 : Mortier – F/12/4886 : Sarazola – F/12/4887 : Tourné - Vigné

Archives Départementales de la Gironde
3E61808 – 3E61810- 3E61817 : Minutier Castéja. Succession Colson

Bertrand, Romain et Boucheron, Patrick, *Faire musée d'une histoire commune*, Paris, Seuil, 2019.

Briones Luco, Ramón, *Glosario de colonización y exposición de las leyes, decretos*…, Santiago, Universitaria, 1905, pp. 235-236

Bruneton, Ariane, *Lettres du Chili Élie et Léopold Etcheverry, employés de commerce 1883-1894*, Pau, Cairn, 2012, p. 30-50.

Lavallé, Bernard, « Bordeaux et l'émigration au Venezuela », *Bulletin Hispanique*, t. 95-1, Bordeaux, 1993, p. 295-347.

Legrell E., *Annuaire et almanach du commerce et de l'industrie*, Bordeaux, Delmas, 1862.

Otero, Hernán, *Historia de los franceses en la Argentina*, Buenos Aires, Biblios, 2012.

Temime, Émile, « Immigration et police portuaire à la fin du XIXe siècle. Le cas de Marseille », in Blanc-Chaléard Marie-Claude, Douki, Caroline, Dyonet, Nicole et alii, *Police et migrants*, Rennes, PUR, 2001, p. 251-262

Émigrer au Mexique à 15 ans
Présentation de la correspondance de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)

Beñat Çuburu-Ithorotz

Le 21 septembre 1902, Jean-Baptiste Lissarrague, jeune émigrant de quinze ans originaire d'Hasparren au Pays basque et fils de tanneur, embarquait à Saint-Nazaire sur le vapeur *La Navarre* à destination de Veracruz au Mexique. Il allait rejoindre son oncle Saint-Martin et ses deux cousins, Laurent et Joseph émigrés dans les années 1880 à Guanajuato où ils possédaient un commerce de tissus réputé, *La Bufa*.

Il rédigea un journal détaillant les péripéties de son voyage qu'il envoya à Hasparren pour que sa famille et ses amis le lisent. Ce document ainsi qu'une centaine de ses lettres nous sont parvenus, exhumés du « coffre à souvenirs » de sa famille. Rédigé avec humour et fraîcheur, ce journal d'adolescent contient de nombreuses informations sur le navire, les conditions de la traversée, l'origine des passagers émigrants, leurs sentiments, les relations à bord, la nourriture, les escales à Santander, La Corogne, La Havane, etc.

Les récits de voyage et les documents de type épistolaire ont grandement contribué au départ d'autres émigrants et ils restent une source d'information de premier ordre pour qui étudie le phénomène de l'émigration. En effet, la chronique et les lettres rédigées par Jean-Baptiste Lissarrague, destinées aux siens et écrites dans le seul but de rapporter dans le détail tout ce que ce voyage avait d'extraordinaire pour lui, deviennent des documents d'appui pour explorer plusieurs pistes de l'émigration basque en Amérique.

Genèse d'un ouvrage

Le présent chapitre est extrait d'un livre récemment publié[1], fruit d'une rencontre fortuite il y a une douzaine d'années.

Ayant entrepris des recherches sur l'émigration en Amérique depuis Hasparren, je me trouvai un jour dans une salle de la mairie de cette commune consultant les archives municipales. En face de moi était assise une dame que je connaissais depuis mon enfance et qui me demanda ce que je faisais. Lui ayant indiqué le sujet de mes recherches, elle me répondit qu'elle faisait des relevés sur la généalogie de sa famille et que plusieurs membres de sa famille (dont son père et son grand-père) avaient émigré au Mexique au XIXe siècle. Elle me confia également qu'elle conservait de nombreuses correspondances, des photos ainsi qu'un journal de voyage rédigé par un autre ancêtre et, devant l'intérêt que je manifestai à ses propos, m'invita à venir les consulter chez elle.

Rendez-vous fut pris et je me présentai chez Mayou Haristoy, puisqu'il s'agissait d'elle. Elle m'attendait avec une véritable malle aux souvenirs. Nous passâmes un après-midi ensemble durant lequel Mayou me conta par le menu détail l'histoire de ses ancêtres et je pus percevoir, à travers le plaisir qu'elle avait à me faire partager son passé, son profond attachement pour toutes ces personnes qui composaient sa famille. Puis, en toute confiance, elle mit à ma disposition pour que je les utilise dans le cadre de mes recherches, le journal de voyage de son oncle Jean-Baptiste, les lettres qu'il envoya du Mexique ainsi qu'une grande quantité de photos et autres documents qui illustraient cette épopée mexicaine.

Je fis rapidement part à Mayou de mes impressions sur l'intérêt de ces documents. Au-delà de l'anonymat des chiffres, de ces millions de personnes qui ont quitté – et quittent encore – leur terre d'origine, l'histoire des migrations est une somme d'histoires et de destins individuels aussi riches et intéressants les uns que les autres. Mais des témoignages aussi complets sont rares pour en mesurer toute la valeur. Convaincu que les documents conservés sur Jean-Baptiste Lissarrague illustraient parfaitement le parcours de vie d'un émigrant, je proposai à Mayou de les faire connaître un jour. Elle me fit comprendre que c'était son histoire familiale et qu'elle intéresserait sans doute peu de monde. Deux ans plus tard elle accepta malgré tout de se livrer un peu dans un documentaire sur les émigrants basques dont l'un des personnages retenus était son oncle Jean-Baptiste Lissarrague[2]. Puis, quelques années après, elle me confia qu'elle souhaitait que son journal de voyage et ses lettres soient

1 Beñat Çuburu-Ithorotz, *Émigrer au Mexique à quinze ans. Correspondance de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)*, Bayonne, 2020, Elkar.

2 *Hitza hitz, Parole de Basque* (auteures : Rubi Scrive Loyer et Libia Matos, réalisation : Enrique Colina, produit par la SMAC, Bordeaux, 2010)

publiés. Ce chapitre n'aurait donc pu voir le jour sans Mayou, qui a accepté qu'une part de son histoire familiale soit publiée et qui s'est prêtée aussi à une série d'entretiens dans le but d'éclaircir des zones d'ombre. Mais il s'agissait de rencontres plutôt informelles, comme des visites à une amie, étalées sur plusieurs années. On y parlait de tout un peu, beaucoup de ses « ancêtres mexicains » et elles étaient souvent suivies d'appels téléphoniques réciproques, de la part de Mayou qui se souvenait d'un détail ou d'une date, ou de ma part pour lui communiquer une trouvaille.

Le legs des émigrants

Ariane Bruneton, citant Michel Papy[3], relevait que « la conservation des missives est le fait de maisons particulièrement stables et conscientes que les histoires familiales ont contribué à faire l'Histoire ». Il est indéniable que la maison et la structure familiale de Mayou Haristoy sont des entités qui jouissent d'une grande stabilité instaurée par ses ancêtres, mais qu'elle s'est elle-même attaché à conserver avec son mari Tote. Pour ce qui est de la seconde partie de l'affirmation de Michel Papy, et pour m'en être entretenu souvent avec Mayou, je peux affirmer qu'elle n'a pas conservé ce legs familial en pensant qu'un jour il pourrait contribuer à l'étude de l'histoire de l'émigration. Non, ce qui l'a guidée tout au long de ces décennies de conservation et d'archivage précieux, c'est l'amour de sa famille, de ses ancêtres émigrants, sa vénération paternelle. Lorsque Mayou parle de son père, on sent une admiration sans faille et une reconnaissance éternelle pour l'homme qu'il était, pour sa droiture, son honnêteté et pour l'éducation qu'il lui a donnée. Autant de qualités qui selon elle n'ont jamais été altérées et qui ont été forgées par les quatre décennies passées au Mexique. Lorsqu'elle évoque son grand-père Martin, ses oncles Tote, Jean-Baptiste et Xalbat (émigrés au Mexique), son oncle Jean-Baptiste (missionnaire au Japon) et son parrain Laurent (émigré au Chili), elle insiste sur leurs qualités humaines avant d'évoquer leurs bonnes ou mauvaises fortunes occasionnées par une conjoncture économique difficile à Hasparren ou des circonstances politiques extraordinaires au Mexique (le Porfiriat qui a souri aux étrangers dans un premier temps, et leur a donné des avantages pour s'installer, puis la Révolution de 1910 qui leur a souvent ôté ce qu'ils avaient acquis après des années de labeur et a occasionné leur départ du pays).

La richesse des documents familiaux conservés par Mayou Haristoy est indéniable. Il est rare de trouver une telle production comprenant un journal de voyage, des lettres suivies sur plusieurs années ainsi que des photographies

3 Bruneton, Ariane, Barthaburu, Michel, *Lettres du Chili – Élie et Léopold Etcheverry, employés de commerce (1883-1894),* Pau, éditions Cairn, 2012, p. 96

envoyées par un même émigrant. Nous parlons de « richesse » car, une fois expurgés en éliminant leur contenu anecdotique, ils deviennent des documents d'étude qui permettent d'expliquer et d'interpréter une multitude d'informations sur la vie de l'émigrant Jean-Baptiste Lissarrague et de ceux qu'il a côtoyés durant ses années mexicaines. Il faut pour cela disposer d'un corpus conséquent et homogène de documents et c'est ici le cas. La mémoire familiale devient ainsi mémoire historique. Car si chaque aventure individuelle appartient à la sphère du privé, nous ne devons pas oublier que nous nous trouvons face à un événement collectif. Les écrits des émigrants sont à la fois des documents intimes et collectifs qui permettent de les considérer comme des documents vivants de première main qui révèlent tout l'aspect humain de l'émigration[4].

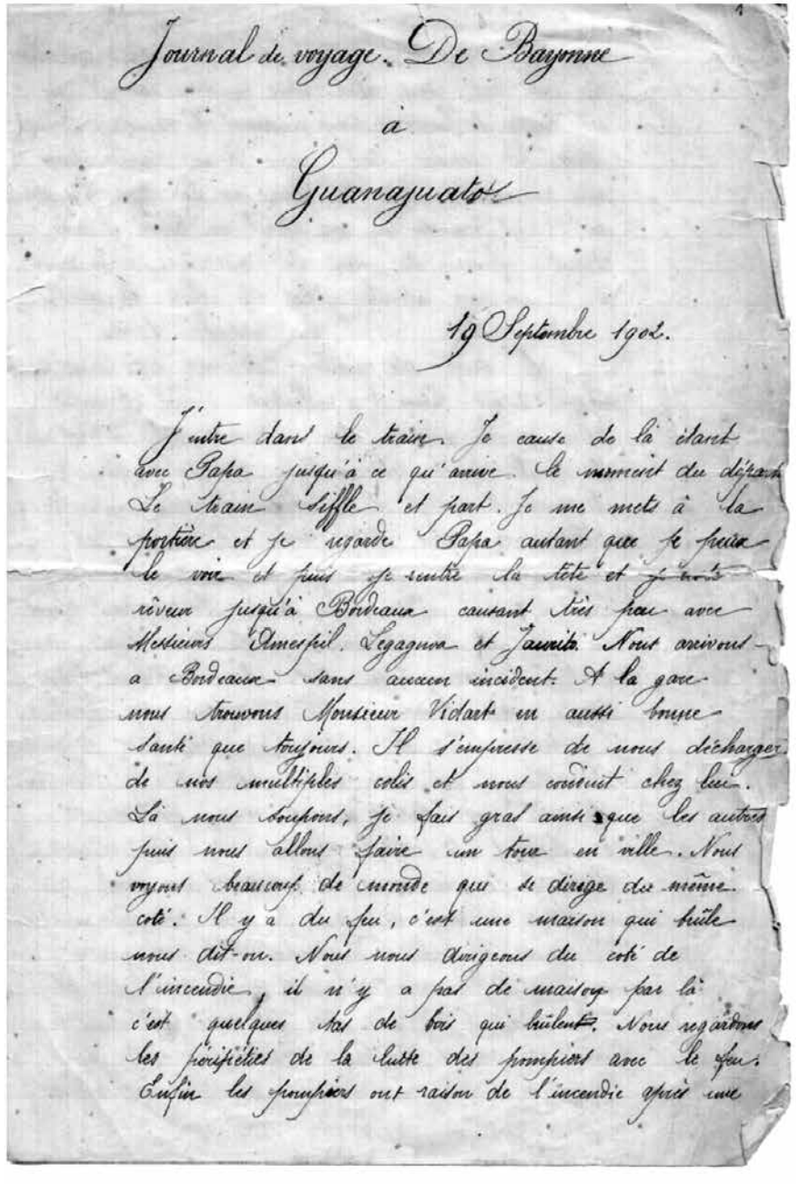
De nombreux chercheurs ont, dès le début du XXe siècle, compris toute la valeur testimoniale et l'intérêt de tels documents écrits par des hommes et des femmes ordinaires. Ils ont entrepris de les conserver afin de les étudier comme de véritables documents historiographiques. En effet, ils contiennent tout un matériau empreint de l'humanité de ceux qui les ont produits qu'aucun document officiel, aucune statistique ne peuvent retranscrire pour comprendre dans toute sa complexité le phénomène migratoire.

Présentation du journal de voyage de Jean-Baptiste Lissarrague

Le journal qu'a rédigé Jean-Baptiste Lissarrague est parvenu à sa famille d'Hasparren quelques mois après l'arrivée du jeune homme à Guanajuato. Il l'avait probablement confié à son cousin Joseph ou à un autre émigrant rentrant en France par la ligne régulière du Mexique de la Compagnie Générale Transatlantique. Dans deux lettres datées, l'une du 21 avril 1903 et l'autre du 26 mai 1903, il demande à ses parents s'ils l'ont bien reçu et qui l'a lu dans le village, notamment parmi ses camarades du collège des Frères des Écoles Chrétiennes.

Le document s'intitule *Journal de voyage de Bayonne à Guanajuato* et compte 31 pages de texte et 16 pages illustrées de cartes postales de Guanajuato et de sa région. Il est écrit à l'encre sur un papier au format de petit cahier. Le récit commence le 19 septembre 1902 et s'achève le 9 octobre 1902. Le 19 septembre, Jean-Baptiste voyage de Bayonne à Bordeaux où il passe la nuit dans un établissement qui accueillait les Basques en partance pour l'Amérique. La journée du 20 est consacrée au voyage en train de Bordeaux à Saint-Nazaire après transbordement à Nantes. La traversée a lieu entre le 21 septembre et le 8 octobre, et le 9 octobre il effectue le voyage en train depuis le port d'arrivée de Veracruz jusqu'à Mexico avant de se rendre à Guanajuato.

4 Sierra Blas, Verónica, « Puentes de papel : apuntes sobre la escritura de la emigración », *Horiz. Antropol.*, vol. 10, n° 22, July/Dec. 2004, p. 126



Journal de voyage. De Baymne
à
Guanajuato

19 Septembre 1902.

J'entre dans le train. Je cause de la classe avec Papa jusqu'à ce qu'arrive le moment du départ. Le train siffle et part. Je me mets à la portière et je regarde Papa autant que je peux le voir et puis je rentre la tête et je suis rêveur jusqu'à Bordeaux causant très peu avec Messieurs Amespil, Legagneux et Jaunito. Nous arrivons à Bordeaux sans aucun incident. A la gare nous trouvons Monsieur Vidart en aussi bonne santé que toujours. Il s'empresse de nous décharger de nos multiples colis et nous conduit chez lui. Là nous soupons, je fais grand amitié avec les autres puis nous allons faire un tour en ville. Nous voyons beaucoup de monde qui se dirige du même côté. Il y a du feu, c'est une maison qui brûle nous dit-on. Nous nous dirigeons du côté de l'incendie, il n'y a pas de maison par là c'est quelques tas de bois qui brûlent. Nous regardons les péripéties de la lutte des pompiers avec le feu. Enfin les pompiers ont raison de l'incendie après une

La première page du journal de Jean-Baptiste.

Il aurait pu intituler son récit *Journal de voyage d'Hasparren à Guanajuato* mais il a choisi de le faire débuter au moment où son père le quitte en gare de Bayonne. Même s'il était accompagné par des adultes pour son voyage, il rédigea le journal lorsqu'il quitta le dernier membre de sa famille. Il n'y avait pas de gare à Hasparren, aussi se rendit-il en carriole à celle de Cambo avec son père pour y prendre le train jusqu'à Bayonne. Un projet de tramway reliant Hasparren à Bayonne avait pourtant vu le jour dès 1888, mais il n'aboutit pas, pas plus qu'un autre qui devait créer une ligne ferroviaire entre Hasparren et Cambo prévu pour le transport de passagers et de marchandises comme chaussures et cuirs. Tout projet de ce type fut finalement abandonné avec le début de la Première Guerre Mondiale.

Les récits de voyage sont des documents extrêmement intéressants et précieux car ils dévoilent des pans de l'histoire de l'émigration souvent méconnus. Si les témoignages de ce type sont nombreux, beaucoup sont rédigés *a posteriori*, inclus dans des lettres ou des témoignages évoquant la vie de certains émigrants et peu sont des récits complets de traversée. Parmi les plus anciens conservés pour le Pays basque, on peut citer les *Impressions et notices de voyages* du souletin Jean-Baptiste Althabégoïty[5]. Quelques pages de son récit sont consacrées aux traversées aller et retour qu'il effectua entre Bordeaux et Buenos Aires en 1858 (retour en 1868 par Marseille) et nouveau départ en 1868 (retour en 1871). D'autres récits ont été rédigés sous forme de journal durant les traversées transocéaniques comme celui d'Edmond Garnier qui embarqua en 1909 sur le *Chili* pour la traversée entre Bordeaux et Buenos Aires[6] ou celui des Sœurs Servantes de Marie d'Anglet qui naviguèrent entre Barcelone et Buenos Aires sur le *León XIII* en 1905 et sur le *Patricio de Satrústegui* en 1907[7]. Ceux qui écrivaient étaient le plus souvent des adultes, d'origines sociales très diverses et le contenu des récits différait selon la classe dans laquelle voyageaient leurs auteurs.

L'un des plus aboutis, bien que livré sous forme romanesque, reste celui d'Edmondo de Amicis[8]. Écrivain et reporter italien, il fut invité en 1884 par le *Nacional*, un grand quotidien de Buenos Aires pour une série de conférences. Il effectua la traversée entre Gênes et Montevideo à bord du *Nord America* (auquel il donna le nom de *Galilée* dans son livre) qui embarquait mille six cents passagers

5 Althabegoïty, Jean-Baptiste, « Impressions de voyages », *Bulletin du Musée basque*, 2e semestre 2008, n° 172, « Voyages et Voyageurs-Bidaia Jakinbide, pp. 11-72.

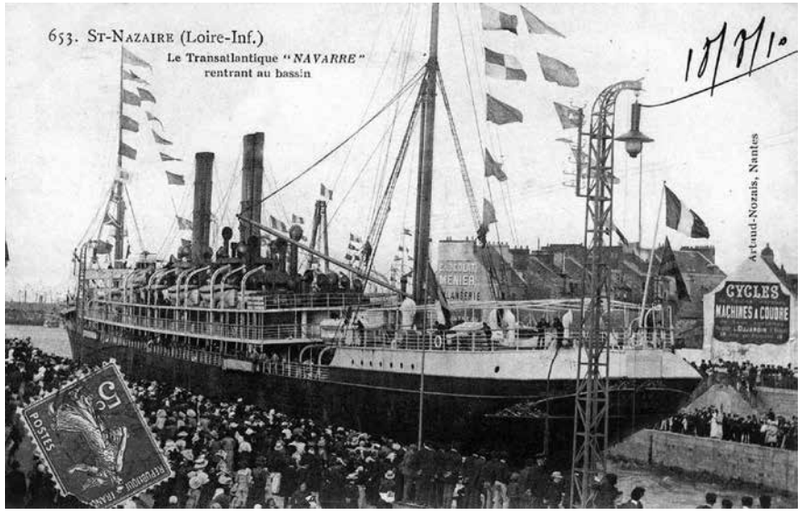
6 Garnier, Edmond, *Autour du monde*. Éditions Figuière, Paris, 1933. Le récit de la traversée est en partie disponible sur le site internet des Messageries Maritimes : www.messageries-martimes.org.

7 Mehats, Claude, *Organisation et aspects de l'émigration des Basques de France en Amérique : 1832-1976*, 1a ed. – Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia/Servicio Central de Publicaciones del Gobierno Vasco, Vitoria-Gasteiz, 2005, pp. 159-163.

8 De Amicis, Edmondo, *Sur l'océan – Émigrants et signori de Gênes à Montevideo*. Traduit par Olivier Favier, Paris, 2004, Éditions Payot.

composés d'une grande majorité d'émigrants italiens, de quelques bourgeois et petits aristocrates déchus de diverses nationalités et deux cents hommes d'équipage. Il y dresse avec force un portrait de la société italienne de son époque, mise à nu sur un paquebot. Son récit est sans concession pour ses compatriotes, mais on y trouve également une foule de détails communs au journal de Jean-Baptiste Lissarrague : la vie quotidienne sur le navire, des descriptions de l'océan, la peur de l'élément liquide, les tensions après quelques jours à bord…

Jean-Baptiste Lissarrague n'avait pas encore seize ans lorsqu'il embarqua sur *La Navarre* – il les accomplit durant la traversée – et il est donc légitime de trouver dans son récit la curiosité, les préoccupations et le ton d'un adolescent de son âge. Le texte est rédigé en français, mais avec quelques phrases en basque. On y retrouve beaucoup de thèmes ou de détails relatés dans d'autres récits de voyage, mais ce qui surprend le lecteur, c'est le naturel, la fraîcheur et l'humour qui s'en dégagent. Jean-Baptiste n'a pas voulu faire une œuvre littéraire, il souhaitait juste témoigner de son expérience et le fait est que si le contenu peut parfois paraître monotone, comme les longues journées de traversée de l'Atlantique, une relecture permet d'appréhender une foule de détails qui éclairent sur les conditions de la traversée, les rapports entre les passagers émigrants, leur origine, les escales, la nourriture et les occupations à bord, les passagers clandestins, l'état d'esprit du jeune homme, etc.



La Navarre.

Ainsi, Jean-Baptiste évoque-t-il les tentatives d'incursion dans les espaces réservés à la première classe, mais aussi les efforts livrés pour conserver leur propre espace en seconde. En effet, les émigrants de quatrième classe cherchaient eux aussi à quitter l'inconfort du deuxième entrepont en se mêlant aux passagers de seconde qui ne les appréciaient guère, les considérant comme des intrus. D'ailleurs, suite à l'épisode de l'abattage d'un bœuf il se produisit un incident qui ne fit pas paraître les émigrants espagnols plus sympathiques aux yeux du jeune homme car certains étaient suspectés d'être montés à bord sans avoir acquitté le prix de la traversée : « On réquisitionne tous les billets car il paraît qu'il y en a qui se sont embarqués sans billet. Comme il ne fait pas bon entre tous ces gens au linge douteux[9]. » L'histoire des migrations foisonne d'anecdotes, parfois malheureuses, de passagers clandestins. En voici une autre contée par Edmond Garnier qui souligne la solidarité régnant entre compagnons d'infortune :

> *Vers 3 heures de l'après-midi, le sous-commissaire rassembla, sur l'avant du bateau, tous les passagers d'entrepont et en fit l'appel ; aussitôt tous les escaliers furent barrés et un par un, chaque émigrant comparut et dut donner ses noms, prénoms, âge, nationalité, profession, lieu de naissance, etc. ; puis la chasse aux passagers clandestins commença ; tous les coins et recoins de l'avant et de la cale furent explorés par les membres de l'équipage. Bientôt deux voyageurs sans billets se sentant pris, vinrent se rendre et naturellement, pensant améliorer leur situation, en dénoncèrent d'autres qui furent rapidement trouvés ; ils furent enfermés dans les cellules disciplinaires du bord, pour être débarqués à Dakar et se voir condamnés à deux mois de prison et rapatriés, à l'expiration de leur peine, à moins que leurs camarades de classe en se cotisant, pussent réunir la somme nécessaire pour payer leurs billets. Les passagers d'entrepont, au nombre de 200 environ, la plupart basques espagnols et français eurent bon cœur, et se solidarisant avec l'infortune de leurs compagnons les tirèrent de la mauvaise situation où ils s'étaient mis, en faisant chacun, un petit sacrifice financier[10].*

Jean-Baptiste n'était pas tendre avec les émigrants espagnols, les jugeant dignes de peu de confiance au vu de leur aspect :

> *Les Espagnols de quatrième veulent venir à notre pont et comme nous n'avons pas trop de place pour nous-mêmes, nous les en empêchons, d'ailleurs ce ne sont pas des types qui semblent dire "venez à moi" on dirait plutôt des bohémiens… Il y a quelques petites disputes. Enfin ils finissent par nous laisser tranquilles[11].*

9 Extrait du *Journal de voyage de Bayonne à Guanajuato*. 3 octobre 1902.
10 Garnier, Edmond, *Autour du monde, op.cit.* Extrait du tome I « De Paris à l'Argentine » 22 janvier 1909.
11 Extrait du *Journal de voyage de Bayonne à Guanajuato*. 30 septembre 1902.

Le lendemain, c'est une bagarre qui éclate à la suite d'une tentative de vol à l'encontre d'un passager de deuxième classe. L'épisode semble assez violent puisqu'une bouteille est cassée sur la tête d'un émigrant français et qu'on réplique en fracassant une chaise longue sur la tête de l'agresseur ; enfin, un coup de feu est tiré avec un revolver côté espagnol (les armes à feu étaient bien entendu prohibées à bord). Cette journée tumultueuse se termine par une dernière escarmouche : les Espagnols lancent un pétard pour agacer les Français.

Au-delà de l'aspect anecdotique de cet épisode raconté par Jean-Baptiste Lissarrague comme un événement qui vient rompre la monotonie du voyage, il nous révèle des facettes intéressantes de la cohabitation des émigrants de nationalités différentes sur un paquebot transatlantique. L'invasion de l'espace « d'autrui » en gagnant le pont supérieur à celui qui leur est réservé ressemble à s'y méprendre à la société de la vieille Europe que nos émigrants viennent d'abandonner et où chacun envie la condition sociale de l'autre. Ils partent vers des pays neufs où ils essaieront de s'extraire de leur propre condition sociale en essayant de gravir rapidement les marches qui les conduiront le plus haut possible dans la société d'accueil.

Edmondo de Amicis souligna le même problème lors de la traversée qu'il effectua et expliquait ces troubles par la chaleur ambiante qui ravivait les contentieux internationaux :

> *Mais déjà la chaleur avait détraqué les choses même sur le gaillard d'arrière, comme je pus fort bien le constater le soir même. C'était à faire pitié vraiment. Entre ces quelques êtres qui dix jours plus tôt ne se connaissaient pas, qui après dix autres jours se sépareraient à jamais, et qui pendant ce temps n'auraient dû penser à rien d'autre qu'aux affections ou aux intérêts qu'ils avaient laissés en Europe ou à ceux qui les attendaient en Amérique, là, sur ces quatre planches suspendues au-dessus de l'abîme s'était déjà ourdie toute une trame enchevêtrée d'antipathie et d'inimitiés, de rancœurs nationales entre le Chilien et les Argentins, entre le Péruvien et le Chilien, entre les Italiens et les Français, de ressentiments entre les Italiens de diverses régions, de misérables rivalités jalouses entre les femmes ; une foule de petites passions honteuses qui se manifestaient en regards mauvais et en étalages réciproques de mépris et d'aversion. La moitié des passagers aurait crevé les yeux à l'autre. Je passe sous silence les mesquineries diverses. Et ce n'était pas mieux dans les premières classes que dans les troisièmes. Vraiment, si le Galilée avait coulé tout à coup, il n'eût pas englouti une grande charge de nobles sentiments[12].*

12 De Amicis, Edmondo, *op. cit.* pp. 101-102.

La défense de l'espace dévolu à chacun incombait également au personnel de bord. Le cloisonnement social était strict à bord et Jean-Baptiste parle des remontrances dont il fut parfois l'objet de la part des « garçons d'hôtel ». Il obtint parfois le sésame pour accéder aux ponts supérieurs mais, grâce à l'intervention de ses amis voyageant en 1re classe et qui durent en faire la demande expresse au commissaire de bord, l'homme providentiel chargé de régler la vie à bord ainsi que tous les litiges.

Il nous faut souligner la richesse de ce document. La jeunesse de son auteur pourrait en faire un récit superficiel et dénué d'intérêt, mais c'est tout le contraire car il permet au contraire d'approfondir les thèmes suggérés dans le discours de l'émigrant. Il est aussi une véritable invitation au voyage et Jean Baptiste sait rendre son récit très vivant en nous contant les péripéties de la traversée au point de nous faire parfois sentir passagers parmi les émigrants de deuxième classe de *La Navarre*.

Par ailleurs, il revêt pour nous un intérêt supplémentaire car il s'insère dans le cadre d'une étude ayant pour objet l'émigration depuis la commune d'Hasparren. La découverte de ce journal a permis d'ouvrir un nouvel axe de recherche autour de l'émigration de tanneurs haspandars vers le Mexique et de voir à quel point ce microcosme fonctionnait en réseau.

Il s'agit bien évidemment ici d'évènements et de personnages relevant de la micro-histoire, mais ils rejoignent toujours l'histoire plus vaste de l'émigration basque et de l'émigration en général. Ils permettent de découvrir des histoires de vie belles et tragiques à la fois comme celle de Jean-Baptiste Lissarrague qui croisa aussi d'autres vies différentes sur *La Navarre* mais également tellement proches de la sienne. La lecture d'un recueil de récits et témoignages d'émigrants de Barcelonnette nous a permis de découvrir un détail insolite[13]. On y révèle l'histoire de Léon Martin à partir des lettres qu'il écrivit à sa famille depuis le Mexique. Celles-ci (une soixantaine) ont été retrouvées dans une malle par des descendants presque un siècle plus tard. On y apprend que Léon Martin émigra au Mexique à l'âge de dix-huit ans, qu'il embarqua à St Nazaire à destination de Veracruz sur *La Navarre* le 21 septembre 1902 et qu'il voyagea en 2e classe, avec Jean-Baptiste Lissarrague, donc. Il mourut au Mexique trois ans plus tard d'une crise d'appendicite.

Le même ouvrage comporte un autre témoignage d'émigrant : celui de Louis Jean Maurin, natif de la commune de Méolans-Revel, à quelques kilomètres de Barcelonnette. Il effectua également la traversée en compagnie de Jean-Baptiste Lissarrague et Léon Martin et séjourna vingt-huit ans au Mexique

13 *Les Barcelonnettes au Mexique : récits et témoignages*, Sabença de la Valeia/Amis du Musée de la Vallée, 2004, pp. 73-92 et 182-186.

avant de rentrer définitivement en France. Il rédigea un bref journal de sa vie au Mexique (six pages seulement en style télégraphique) et on y trouve une liste de vingt-trois noms d'émigrants ayant voyagé sur *La Navarre* le 21 septembre 1902. Nombre d'entre eux sont cités par Jean-Baptiste Lissarrague dans son journal.

Trois émigrants aux origines différentes, des Pyrénées et des Alpes, partis avec un objectif commun, réunis pour une même traversée transatlantique, mais ayant connu des destins différents. La liste de Louis Jean Maurin, avec une ponctuation espagnole, se termine avec cette question : *¿Combien réussiront ?*

Les lettres du Mexique

Durant les premières années de son séjour, Jean-Baptiste écrivit presque chaque semaine à ses parents une lettre d'un ou deux feuillets. Un total de 119 lettres, écrites entre 1902 et 1906, ont été conservées. Elles étaient toutes adressées à ses parents sauf six qui furent envoyées à ses frères et sœur. D'autres lettres ont eu pour destinataires ses grands-parents, oncles et tantes mais elles ne se trouvent pas dans le corpus. Deux lettres de 1902 ont été retrouvées, elles relatent les premiers jours du voyage de Jean-Baptiste. La première fut écrite et envoyée le 21 septembre 1902 depuis le Grand Hôtel de Saint-Nazaire où il passa la nuit avant d'embarquer. La seconde est datée du 22 septembre et fut rédigée à bord du paquebot *La Navarre* et envoyée depuis l'escale de Santander. Les lettres suivantes datent de 1903 et commencent le 4 avril 1903 avec un total de 43 missives pour cette année-là. Celles de 1904 ont toutes été préservées, il y en a également 43. Pour 1905, 27 ont été retrouvées et il manque celles écrites par Jean Baptiste aux mois de juillet, août et octobre. Pour 1906, il n'en reste que 4, envoyées au début de l'année. Une correspondance aussi volumineuse et suivie peut sembler inhabituelle car beaucoup d'émigrants ne savaient ni lire ni écrire. Jean-Baptiste Lissarrague n'était pas analphabète, loin s'en faut. Il parlait le basque et le français, et jusqu'à l'âge de quinze ans, nous l'avons vu, il fréquenta l'école des Frères qui jouxtait sa maison et qui eut une grande importance dans son éducation. Il rédigeait ses lettres en français qui était la langue de l'écriture mais incluait parfois des mots ou des phrases en basque comme dans son journal de voyage. Même si les missives attestent d'une très bonne maîtrise de la langue française, certaines phrases ont, çà et là, une syntaxe propre à la langue basque. Il incluait des mots en espagnol au fur et à mesure de son apprentissage de cette langue et utilisait parfois des hispanismes. Il s'essaya même à plusieurs reprises à rédiger des lettres en espagnol à son oncle Saint-Martin pour lui montrer ses progrès : « Je compte écrire à Otto pour le jour de sa fête en *Español*, ne lui en dites rien, ce sera



Jean-Baptiste Lissarrague à Guanajuato en 1903.

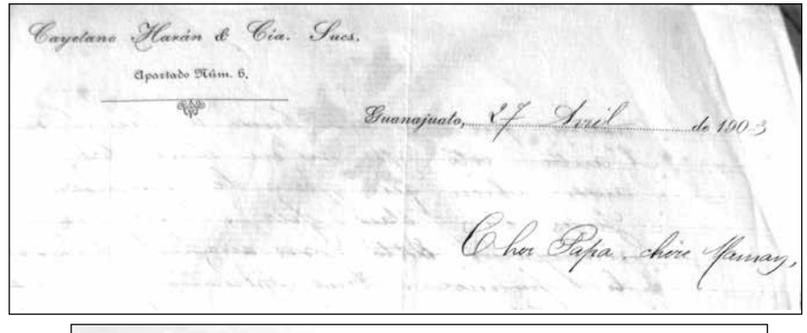
une surprise et ce ne sera pas une surprise désagréable[14]. » Nous comprenons que son âge et les recommandations de ses parents ont grandement influencé son désir de correspondre avec sa famille. Il était très docile et un brin ingénu. Mais Jean-Baptiste reproduisait aussi une sorte de tradition familiale. En effet, son oncle et ses cousins, qui l'avaient précédé dans l'aventure de l'émigration, ont également laissé une grande production écrite et le garçon voulait sans aucun doute les imiter.

Comme nous l'avons dit précédemment, Jean-Baptiste Lissarrague a mis un point d'honneur à écrire à sa famille dès le jour où il l'a quittée, son journal de voyage et ses lettres ou cartes postales avant l'embarquement et durant la traversée l'attestent. Malheureusement, les premières lettres écrites sur le sol mexicain ne sont plus en possession de Mayou Haristoy. Jean-Baptiste a dû en envoyer de très nombreuses et elles nous auraient apporté beaucoup d'enseignements sur les premiers mois de vie du jeune émigrant, ses impressions et ses premiers pas dans son nouvel emploi à *La Bufa,* le magasin de son oncle. Force est de constater que nous devons commencer le récit de

14 Lettre du 19 octobre 1904.

sa vie au Mexique le 6 avril 1903, soit six mois après son arrivée. Le rythme d'envoi de la correspondance étant pratiquement d'une lettre hebdomadaire à partir de cette date, on peut imaginer aisément le nombre de missives qui ont disparu. Nous pensons qu'après avoir débarqué à Veracruz et pris le train, il est resté quelques jours dans la capitale avec ses cousins *Tote* et Laurent (ce dernier y travaillait pour le compte de Carlos Markasuzaa, un richissime émigrant basque et ami de Saint-Martin Lissarrague) puis qu'il s'est rendu à sa destination finale, Guanajuato.

Jean-Baptiste utilisait toujours du papier très fin du magasin *La Bufa* où il travaillait et le papier à en-tête comportait en fait la mention « Cayetano Harán y Cía. Sucesores », l'adresse postale « Apartado Número 6 », le lieu (Guanajuato) et l'emplacement pour la date. Quatre membres de la famille Haran originaire d'Ainhoa figuraient dans le recensement de 1886 effectué à Guanajuato. L'établissement *La Bufa* a probablement été créé par un membre de cette famille qui l'a ensuite cédé à Saint-Martin Lissarrague qui y associa ses deux fils, Laurent et Joseph en conservant le nom d'origine du commerce. Ce papier à en-tête était disponible au magasin et Jean-Baptiste qui vivait dans l'appartement de son oncle juste au-dessus n'avait aucune difficulté pour se le procurer. Lui-même passant quotidiennement les écritures des livres de comptes, se retrouver en situation de scripteur ne lui était pas une activité étrangère. Il rédigeait d'abord un brouillon puis recopiait la lettre à la plume et à l'encre.



Papier à en-tête de *La Bufa* en 1903.



Papier à en-tête de *La Bufa* en 1911.

Ayant fait la promesse à ses parents de leur écrire chaque semaine, il se tint tant bien que mal à ce rituel. Il le faisait le soir, après sa journée de travail et attendait plutôt d'avoir reçu une lettre de ses parents pour leur répondre. Les lettres tardaient entre deux et trois semaines à lui parvenir et il les recevait généralement en fin de semaine :

Je tiens à remplir la promesse que je vous ai faite de vous écrire aujourd'hui. (Lettre du 26 juin 1903)

Je vous écris à la hâte une courte lettre pour ne pas laisser passer plus d'une semaine entre deux de mes lettres. (Lettre du 15 juillet 1903)

J'attends votre lettre depuis samedi, jour où elle arrive ordinairement. (Lettre du 5 mai 1903)

Je n'ai pas reçu votre lettre comme les autres fois le samedi ou au plus tard dimanche et aujourd'hui je n'ai encore rien reçu mais je crois bien que je l'aurai ce soir ou demain. (Lettre du 25 avril 1904)

Si cette régularité dans la réception était entachée de quelque retard, Jean-Baptiste avait toujours une explication :

Je pense que ce retard est dû à ce qu'elle pèse plus que les autres fois ayant avec elle celles de Laurent et Salvat. (Lettre du 5 mai 1903)

J'ai pensé que ça devait être un navire très lent celui qui portait la lettre, mais quand je l'ai reçue, j'y ai vu que c'était ma lettre qui n'allait pas vite. (Lettre du 11 mai 1903)

Si Jean-Baptiste attendait avec impatience les lettres en provenance d'Hasparren, sa famille exigeait aussi de la régularité de sa part et deux ans et demi après son arrivée, on dut le sermonner pour un certain relâchement et lui rappeler sa promesse. Il avouait régulièrement avoir des difficultés pour l'exercice scripturaire :

Aujourd'hui je ne suis pas du tout comme il faut pour vous écrire et je vous quitte jusqu'à ce jour où je serai un peu plus poète ; je pense bien l'être pour la semaine prochaine. (Lettre du 18 avril 1904)

Ce matin j'ai reçu la lettre de Papa ainsi que celle de Saint-Martin. Ce dernier n'est pas content de moi. Il me dit que je ne me suis pas esquinté pour lui écrire. S'il savait combien il m'en coûte de faire une lettre il ne m'aurait pas dit ça. (Lettre du 10 juin 1905)

J'ai pris aussi la résolution de vous écrire au reçu de votre lettre, comme ça, il ne se passera jamais plus de huit jours avant que je vous écrive et je pourrai répondre mieux aux questions que vous me faites. Ne croyez pas que c'est par oubli ou par négligence que j'ai laissé s'écouler plus de huit jours entre mes lettres. Il faut que je commence à écrire deux jours à l'avance. Autrement il m'arrive de rester une demi-heure devant mon papier-à-lettre et de réussir à mettre tout juste « cher Papa chère Maman ». Mais dès à présent je vais noter sur un papier tous les faits de la semaine qui pourront vous intéresser afin d'en faire un bloc plus ou moins gros au reçu de votre lettre. (Lettre du 11 février 1905)

Las, malgré toute sa bonne volonté et ses résolutions, se tenir à sa promesse d'une lettre hebdomadaire était vraiment une tâche difficile pour un jeune travailleur :

Je voulais vous écrire samedi mais j'ai été occupé, ensuite c'était dimanche et j'ai remis ma correspondance jusqu'aujourd'hui après dîner… et ce soir entre sept heures et huit heures qui est le moment où je vous écris d'habitude… (Lettre du 1er mai 1905)

Avant-hier je ne vous ai pas écrit ni hier non plus, pourtant j'avais l'intention de le faire mais je n'ai pas pu. Le turbin n'a pas manqué dans l'usine, nous avons eu un monde fou surtout hier lundi. (Lettre du 5 décembre 1905)

La calligraphie de Jean-Baptiste était assez élégante et travaillée et ce n'est pas surprenant lorsque l'on connaît son goût prononcé pour l'art du dessin. Chez les Frères des Écoles Chrétiennes, on enseignait l'histoire, la géographie, le dessin linéaire, mais aussi la lecture, l'orthographe, l'arithmétique et, bien sûr, l'écriture[15]. Nul doute que Jean-Baptiste fut un élève très appliqué dans cette dernière discipline. Il soignait particulièrement les majuscules et l'ensemble donne une écriture inclinée proche de l'écriture ronde qui était largement utilisée dans les écritures commerciales et administratives jusqu'au XXe siècle.

Les lettres suivent toutes une même architecture : elles débutent invariablement par « Cher Papa, chère Maman » puis Jean-Baptiste se confond en excuses s'il a trop tardé à répondre ou justifie son retard par la lenteur dans la réception de la lettre de ses parents et promet davantage de régularité à l'avenir. Mais il lui arrive également de commencer directement par la description de ses activités récentes ou des dernières nouvelles de Guanajuato. Il termine presque toujours par trois formules : « *Goaintzi*[16] à tous ceux d'habitude » ou « *Goaintzi* à tous ceux de ma dernière lettre » (cette formule est moins présente dans ses lettres à partir de 1905) puis vient la formule « Adieu chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur »

15 À la création de leurs écoles, les Frères des Écoles chrétiennes suivaient pour leurs enseignements un code, la *Conduite des Écoles chrétiennes* qui prévoyait une formation chrétienne accompagnant l'étude des « connaissances nécessaires aux usages de la vie afin que les écoles chrétiennes ne soient en rien inférieures aux autres ». Ainsi, les programmes suivis étaient-ils ceux prévus par la loi Guizot de 1833. Archives des Frères des Écoles Chrétiennes (Rome) – Boîte NC570 Hasparren

16 *Goaintzi* (en langue basque) : *Goraintziak* = Salutations

ou encore « Adieu cher Papa et chère Maman, je vous embrasse du fond du cœur » et enfin « Votre cher fils » ou « Votre fils affectueux ». Sa signature est également très soignée sur le plan calligraphique avec parfois les initiales de son prénom et son nom en entier mais avec le B et le L unis dans une même lettre de manière très esthétique. Ces fantaisies attestent encore, faut-il le rappeler, d'un goût certain pour l'écriture et les arts graphiques mais aussi d'une maîtrise des règles du bien écrire.

Conservées précieusement par sa famille, ses lettres permettent de découvrir l'intégration progressive du jeune émigrant à sa nouvelle terre d'accueil, ses progrès dans la langue espagnole, l'apprentissage de son métier de commis-vendeur et de comptable à *La Bufa* mais aussi le plaisir qu'il prend à découvrir des choses toutes nouvelles pour lui. Il décrit ainsi avec ses yeux et ses mots d'adolescent, les corridas auxquelles il assistait ou les foires ou cirques ainsi que les fêtes et évènements qui rythmaient la vie de Guanajuato. Il nous renseigne aussi sur la petite tannerie que possédait la famille à Guanajuato. Son oncle Saint-Martin, déjà tanneur à Hasparren, avait trouvé tout naturel de poursuivre cette activité au Mexique. Il est à noter que dans plusieurs des pays où ils ont émigré (Uruguay, Chili, Mexique ou Cuba) beaucoup d'Haspandars tanneurs de métier tenaient à conserver ce métier même lorsqu'ils avaient une autre activité principale.

Les lettres de Jean-Baptiste témoignent également d'un grand attachement pour sa famille restée à Hasparren. Si ses parents étaient les destinataires principaux des missives, ses frères cadets, sa sœur, ses grands-parents et son cousin missionnaire au Japon en recevaient aussi régulièrement. Il avait un respect sans faille pour son oncle Saint-Martin qu'il s'attachait à ne jamais décevoir au magasin, et il admirait profondément ses deux cousins Laurent et Joseph.

Les lettres de Jean-Baptiste étaient souvent accompagnées de photographies qui fournissaient des détails ou des informations complémentaires au contenu des lettres. La plupart sont des portraits personnels réalisés chez un photographe professionnel à divers moments de son séjour mexicain. D'autres sont des photographies où on le voit en compagnie de son oncle et d'autres émigrants. Certaines d'entre elles sont postérieures à 1906 et ont été prises après l'arrivée de son frère Xalbat à Guanajuato.

Après une dizaine d'années passées à Guanajuato dans le magasin de tissus de son oncle où il fit son apprentissage de commis-vendeur, Jean-Baptiste s'en fut travailler à Mexico. Il s'y trouvait au mois d'août 1914 lorsque l'ordre de mobilisation poussa des centaines d'hommes de la communauté française du Mexique à rejoindre leur pays pour prendre part au conflit mondial.

Ayant rallié son régiment de rattachement à Pau, Jean-Baptiste fut envoyé au front à la fin du mois de septembre. Il fut tué le 12 octobre 1914 pour son baptême du feu. Nous ne saurons jamais ce qu'il serait advenu de l'émigrant Jean-Baptiste Lissarrague si la mort ne l'avait surpris si jeune. Avec ses lettres et ses photographies, il nous a fait partager son quotidien mais aussi ses sentiments et ses projets d'avenir. Il nous laisse un témoignage à valeur historique mais émouvant dans sa fraîcheur et sa pureté morale. Car Jean-Baptiste est emblématique de ces gens simples, à haute valeur morale, qui forment le socle d'une société et en assurent la pérennité. L'on serait tenté de parler de héros modestes, évidemment sacrifiés à l'occasion des tueries organisées par les puissants de ce monde ! Des facteurs externes historiques et familiaux ont influencé sa vie et en ont sans doute modifié la trajectoire initiale. Nous voulons souligner le fait qu'il s'agit avant tout d'un récit de vie personnel, même s'il fait partie intégrante d'une histoire collective.

***

Comme le souligne Raúl Soutelo, « les lettres écrites par les émigrants font partie de la mémoire collective des migrations et nous renvoient, fondamentalement, aux projets de vie des émigrés, à leurs trajectoires de travail et à leur intégration sociale dans le pays de destination[17] ».

Comme indiqué précédemment, ces documents nous sont parvenus grâce à la volonté d'une personne, Mayou Haristoy, qui les conserve comme un véritable trésor de famille et qui nous a témoigné sa confiance. Il a fallu la convaincre qu'ils étaient dignes d'intérêt et d'étude et que leur divulgation ne constituerait pas une violation de la vie privée de la famille mais une contribution précieuse à l'étude de l'émigration. Nous lui en sommes reconnaissants et qu'elle en soit ici remerciée.

17 Soutelo Vázquez, Raúl, "Esto está medio fulero para los que quieren hacer la América". Buenos Aires y los argentinos en las cartas de los inmigrantes gallegos (1950-1989), Buenos Aires, *Historias de la ciudad, Una revista de Buenos Aires*, año VI, nº 32 y 33, agosto y noviembre de 2005, p. 2

Bibliographie

Althabegoïty, Jean Baptiste, « Impressions de voyages », *Bulletin du Musée Basque*, 2e semestre 2008, n° 172, « Voyages et Voyageurs-Bidaia Jakinbide, pp. 11-72.

Bruneton, Ariane, Barthaburu, Michel, *Lettres du Chili – Élie et Léopold Etcheverry, employés de commerce (1883-1894),* Pau, 2012, éditions Cairn.

Çuburu-Ithorotz, Beñat, *Émigrer au Mexique à quinze ans. Correspondance de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)*, Bayonne, 2020, Elkar.

De Amicis, Edmondo, *Sur l'océan – Émigrants et signori de Gênes à Montevideo*, Traduit par Olivier Favier, Paris, 2004, Payot.

Garnier, Edmond, *Autour du monde*, Paris, 1933, Figuière.

Les Barcelonnettes au Mexique : récits et témoignages, Sabença de la Valeia/ Amis du Musée de la Vallée, 2004.

Mehats, Claude, *Organisation et aspects de l'émigration des Basques de France en Amérique : 1832-1976*, Vitoria-Gasteiz, 2005, Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia/Servicio Central de Publicaciones del Gobierno Vasco.

Sierra Blas, Verónica, « Puentes de papel : apuntes sobre la escritura de la emigración », *Horizontes Antropológicos*, vol. 10, n° 22, July/Dec. 2004.

Soutelo Vázquez, Raúl, « "Esto está medio fulero para los que quieren hacer la América". Buenos Aires y los argentinos en las cartas de los inmigrantes gallegos (1950-1989) », Buenos Aires, *Historias de la ciudad, Una revista de Buenos Aires*, año VI, n° 32 y 33, agosto y noviembre de 2005.

L'autre et le lointain : étrangers/émigrés, regards croisés en Béarn à travers la presse locale

Maryse Esterle

Dans le courant du XIXe siècle, le Béarn a connu un double mouvement migratoire, celui des Espagnols venus des régions limitrophes et celui des Béarnais émigrés en Amérique. La ville d'Oloron-Sainte-Marie accueillit ainsi de nombreux Aragonais et Navarrais, hommes et femmes, venus travailler dans les fabriques de sandales, de bérets, les filatures, les fermes alentour, etc. Dans le même temps, des Béarnais partaient « faire l'Amérique ».

Les hebdomadaires *Le Glaneur d'Oloron et des Basses-Pyrénées* et *Le Messager d'Oloron et des Basses-Pyrénées* s'en font l'écho dans le dernier tiers du siècle : les articles dessinent des représentations[1] de l'étranger en tant que personne (les Espagnols) et en tant que pays (l'Argentine principalement), liées à des considérations économiques et sociales propres à cette période. Nous interrogerons les liens entre ces représentations à partir du dépouillement de numéros du *Glaneur d'Oloron* de 1870 à la fin du siècle et du *Messager d'Oloron*[2] de 1879 à 1881, disponibles à la Bibliothèque nationale de France à Paris.

1 Par représentations, nous entendons des croyances collectives qui influencent la pensée au quotidien et façonnent l'image d'un groupe ou d'un individu.

2 Pour faciliter la lecture et alléger l'exposé, nous utiliserons la dénomination d'Oloron et non Oloron-Sainte-Marie, les deux communes ayant fusionné en 1858. De même nous parlerons du *Glaneur* et du *Messager*, sans ajouter le titre complet des deux journaux.

Le contexte des migrations

Ces migrations sont anciennes et remontent à plusieurs siècles. Plus qu'une frontière à proprement parler, dont les contours ont varié au fil de l'histoire[3], les Pyrénées formaient une région parcourue par les habitants des deux versants, un « espace transrégional » :

> *De ce côté de l'Atlantique, un premier espace réunit les deux versants occidentaux des Pyrénées – plus précisément le Pays basque espagnol, le Pays basque français et le Béarn auxquels on pourrait ajouter la Bigorre. Pour la France, c'est un espace certes divisé en vallées longtemps rivales et en « pays » à l'identité marquée, mais leur unification politique et socio-économique est ancienne. Entre la France et l'Espagne, les Pyrénées ne constituent pas un obstacle absolu et ne séparent pas deux mondes fondamentalement distincts : comme l'a montré Peter Sahlins pour la Cerdagne, les populations des deux versants partagent une culture et des modes d'organisation économique et sociale communs*[4].

De la fin du XIXe siècle au début des années 1930, les hirondelles[5], jeunes femmes navarraises et aragonaises issues des vallées de Hecho, Ansó, Roncal ou Salazar, partaient travailler en automne à Mauléon ou Oloron et revenaient aux beaux jours en Espagne, pour participer aux travaux des champs. Les hommes partaient s'employer dans les fermes, travailler sur des chantiers de construction du chemin de fer ou comme bûcherons[6]. Les Béarnais quant à eux étaient connus pour leurs compétences de hongreurs en Espagne[7]. Un intense trafic de contrebande parcourait les deux versants de la chaîne pyrénéenne, motivé par les taxes douanières.

L'arrivée en nombre des Espagnols à Oloron se fit dans la deuxième moitié du XIXe siècle. S'il ne nous a pas été possible de connaître leur nombre exact, l'importance de cette immigration est attestée par la mise en place d'un consulat devenu ensuite vice-consulat, depuis le milieu du siècle jusque dans les années 1940. Les archives départementales de Pau conservent huit registres du début du XXe siècle qui témoignent d'une importante activité administrative et commerciale.

3 Tomás Faci Guillermo, Laliena Lopez José, *Ansó, historia de un pueblo pirenaico*, Huesca, 2016, Pirineo, p. 262.

4 Dornel Laurent, « Pour une approche transculturelle des migrations d'élites », *Des Pyrénées à la Pampa. Une histoire des migrations d'élites (XIXe-XXe siècles)*, Pau, 2013, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 13-30, p. 21.

5 On les appelait ainsi par analogie avec la migration de ces oiseaux.

6 Inchauspé Véronique, *Mémoires d'hirondelles, une histoire de jeunes filles. L'immigration féminine navarro-aragonaise à Mauléon (1880-1930)*, Maulépn, Ihaitza et Ikherzalek, 2001.

7 Cazaux Rodríguez Esteban, « Pequeña historia de un emigrante bearnés, castrador en España, Petite histoire d'un émigré béarnais, hongreur en Espagne » (trad. Lili Casassus), *Partir. Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne,* Pau, Association pour la Mémoire de l'Émigration n° 20, pp. 10-19. Septembre 2019.

Dans le même temps que la présence espagnole s'affirmait dans la ville, un mouvement migratoire s'y développait vers les Amériques. On estime à environ 120 000 les Béarnais qui émigrèrent entre 1821 et 1920 vers les pays du Río de la Plata principalement (Argentine et Uruguay) et l'Amérique du Nord[8]. Cette migration a fait l'objet de travaux de recherches et est bien documentée aujourd'hui[9]. D'après le site Émigration 64, 800 personnes partirent d'Oloron vers les Amériques entre 1890 et 1900[10]. Si la population de la ville ne baissa pas d'autant, restant relativement stable autour de 9 000 habitants dans la même période, on peut formuler l'hypothèse que l'installation des Espagnols vint compenser les départs.

Les sources

Pour tenter de comprendre comment s'articulaient les représentations concernant les Espagnols et les pays d'émigration, l'Argentine en particulier, nous avons consulté des numéros du *Glaneur* de 1850 à 1909 et du *Messager* de 1879 à 1881. Nous avons consulté également le supplément illustré hebdomadaire du *Glaneur* des décennies 1880 et 1890.

Pour des raisons diverses[11], nous n'avons pu consulter tous les numéros des années concernées. Ce sont donc les années 1879 à 1889 qui retiendront particulièrement notre attention. Nous mentionnerons également un petit nombre d'articles d'autres années utiles à notre exposé. Cette contribution présentera moins d'extraits du *Messager* que du *Glaneur*, car les numéros dépouillés sont moins nombreux. Les deux journaux ont connu une grande longévité : 1841-1944 pour *Le Glaneur* et 1879-1887 pour *Le Messager*, suivi par *l'Écho d'Oloron* jusqu'en 1944.

Les deux journaux étaient rivaux : *Le Glaneur d'Oloron* affiche des opinions républicaines et s'en prend fréquemment aux opinions royalistes du *Messager*. Il est favorable à la colonisation, promeut et défend vivement l'école publique pour garçons et filles. *Le Messager* est nettement clérical et rend compte abondamment des manifestations religieuses catholiques à Oloron, ce que fait aussi *Le Glaneur* dans une moindre mesure. Les attaques et les piques réciproques sont nombreuses dans les deux gazettes.

8 Il s'agit d'une estimation, de nombreux documents n'existant plus. Cf. Bruneton Ariane, *Lettre E comme Émigration* in Marziou Jean (dir.), *L'Abécédaire passionné du Béarn*, Orthez, 2018, Éditions Gascogne, pp. 56-63.

9 Parmi tous les travaux sur le thème, mentionnons les recherches d'Adrian Blazquez, Ariane Bruneton-Governatori, Henri de Charnisay, Michel Papy, Hernan Otero, d'Alberto Sarramone… Plusieurs associations ont également contribué à recueillir des documents et témoignages de ces migrations.

10 <http://www.emigration64.org/2017/04/emigration-bearnaise-en-amerique/#more-1637>
Les recherches du site ont été réalisées par Christiane Bidot-Naude (Note de l'éditrice).

11 Numéros en mauvais état interdisant la consultation, inaccessibilité des salles pour cause de grève du personnel contre la réforme de retraites ou fermeture liée à l'épidémie de Covid-19.

Contrairement au *Glaneur*, les articles du supplément illustré ne concernent pas spécifiquement le Béarn ou Oloron mais intéressent tous les habitants de France (on trouvait des *Glaneur*s dans de nombreuses villes françaises : Vire, Caen, le Gard (Nîmes), Lille, Châteaubriant, Le Puy, Aubagne, Chambéry, Bazas, etc.).

Ce supplément illustré du *Glaneur* rend compte non seulement de l'actualité du gouvernement français mais aussi de la vie des têtes couronnées d'Europe et du monde entier. Il comprend également des reportages sur les colonies françaises ou d'autres pays. Il se distingue également du *Glaneur* lui-même par des notices nécrologiques détaillées et de nombreux dessins, souvent en pleine page, qui illustrent les scènes ou les personnes décrites (évènements nationaux ou internationaux, faits divers, monuments, etc.).

Ces deux gazettes hebdomadaires, *Le Glaneur* paraissant le samedi et *Le Messager* le jeudi, sont organisées de la même façon : un quatre pages comportant des nouvelles internationales et nationales en première page avec des articles de fond ; des reportages ou des chroniques, des nouvelles et faits divers locaux, un feuilleton, des extraits des registres d'état civil d'Oloron, les horaires des chemins de fer, des annonces de collectes de bienfaisance, des comptes rendus de manifestations politiques, culturelles ou religieuses, des annonces judiciaires de vente de biens aux enchères et des publicités diverses pour des artisans ou des commerçants d'Oloron, de Pau, de Bordeaux voire de Paris. Les articles ne sont généralement pas signés, à l'exception de quelques-uns, avec des pseudonymes.

Les sous-titres des deux journaux sont proches : « Journal hebdomadaire, littéraire, agricole, commercial, industriel et d'annonces » pour *Le Glaneur* et « Journal littéraire, commercial, agricole, de jurisprudence et d'annonces » pour *Le Messager*. Notons que si le monde agricole est bien représenté dans les deux gazettes, quasiment aucune allusion n'est faite à l'activité industrielle de la ville, pourtant très développée à cette époque, si ce n'est sous forme de faits divers (accidents, incendies de bâtiments).

Un monde de races, de conflits et de domination

La période qui nous intéresse ici est celle de l'organisation internationale de la colonisation, reconnue et revendiquée par les deux journaux : les diverses possessions de la France dans les Caraïbes, en Nouvelle-Calédonie, en Afrique du Nord, en Asie, en Inde, prennent la forme d'une politique coloniale à partir de 1881, sous l'égide de Gambetta. Les grandes puissances, par le traité de Berlin en 1885, organisent le découpage de l'Afrique. Au début du XXe siècle, l'empire colonial français comptait 54,7 millions de

personnes sur un espace de 10,5 millions de kilomètres carrés[12]. Un débat s'ensuivit autour du bien-fondé de la colonisation, considérée par ses opposants (Déroulède et Clémenceau en particulier) comme un dérivatif à la perte de l'Alsace-Lorraine à la suite de la défaite de 1870 et une atteinte aux droits de l'homme. Au contraire, Léon Gambetta et Jules Ferry y voyaient un moyen de « restaurer la grandeur de la France », de lui offrir des débouchés commerciaux et d'accomplir « sa mission civilisatrice », les « races supérieures ayant le devoir de civiliser les races inférieures », selon la vision de Jules Ferry[13].

Le Glaneur se fait l'écho de ces catégorisations ethno-raciales en décrivant les exhibitions des populations diverses au Jardin d'Acclimatation de Paris. Ainsi en est-il des Galibis (Guyane) dans le numéro du 12 août 1882. Leurs mœurs sont qualifiées de « primitives » et eux-mêmes sont traités de « sauvages », par opposition aux « civilisés ».

Le journal mentionne en 1883 une conférence intitulée « Voyage au pays des Nègres » organisée le 1er juillet de cette même année à Oloron. Dans le numéro 10 du 10 mars 1888, sous le titre « Variété » en première page, un article est ainsi rédigé :

> *Il y a encore actuellement sur notre planète des êtres primitifs qui vivent comme si la science n'existait pas, ignorants de tout, indifférents à tout, incapables de s'élever à aucune pensée supérieure […] Parmi ces peuplades, il convient de placer au premier rang les Dokos du Choa (Abyssinie) et les Indiens qui vivent dans les cavernes de la Sierra Nevada, de quelques échelons à peine au-dessus de l'orang*[14].

D'autres populations sont citées dans l'article, à qui l'auteur dénie tout lien avec l'humanité. Toujours sous le titre « Variétés », un autre article de 1888 évoque « une caravane du plus haut intérêt » au Jardin zoologique d'Acclimatation de Paris, « composée de quatorze Hottentots, 7 hommes, 3 femmes et 2 enfants ». L'article rappelle que cette « exhibition ethnographique » a été précédée de celle de nombreuses ethnies :

> *Après les Nubiens, nous avons vu successivement défiler, au Jardin d'Acclimatation, les Esquimaux du Pôle, les Fuegiens de la Terre de Feu, les Gauchos des Pampas, les Araucans de l'Amérique occidentale, les Galibis des grands bois de la Guyane, les Kalmoucks des steppes caspiennes […]*

12 Prost Antoine, *Les Français de la Belle Époque*, Paris, 2019, Gallimard, p. 296.

13 Ferry Jules, cité par Antoine Prost, *op.cit.*, p. 298.

14 Nous avons conservé l'orthographe et la syntaxe des extraits et citations, en tant qu'elles ne gênent pas la lecture.

Les traits de leurs visages et leurs corps sont décrits avec minutie, les Hottentots étant considérés comme « un (des types) les plus dégradés de l'espèce humaine ». Une certaine compassion apparaît cependant lors de l'Exposition universelle de 1889, dans le numéro 22 du 1er juin 1889, à l'occasion d'un reportage intitulé « À travers l'Exposition, chez les barbares » :

> *C'est précisément à l'Esplanade des Invalides qu'on peut voir les barbares, les représentants des « races inférieures ». Il y a des Javanais, des Annamites, des Gabonais, des Canaques, des Congolais, des Malgaches, des Sénégalais, des Touaregs, des Kabyles.*
>
> *L'impression causée par ces sauvages est bonne. Il paraît qu'on a fait venir à Paris ces hommes de couleur pour qu'ils rapportent dans leur pays les bienfaits de notre civilisation, et qu'ils deviennent par là même les propagateurs de notre influence.*

Mais l'auteur de l'article critique cette exhibition :

> *Disons d'abord que la façon dont on les exhibe n'a rien d'humain. […] Montrer comme des bêtes curieuses des hommes qui, en somme, se sont pour la plupart battus pour la France, c'est insuffisamment glorieux. On les a parqués là comme des animaux, et on permet de leur jeter des sous tout comme à des chiens ou des singes savants. Ce n'est pas cela qui leur donnera une haute idée de la France.*

La colonisation n'est pas remise en cause dans son principe, et la hiérarchie des races est entérinée comme telle, mais le sort réservé aux représentants des multiples populations venues des quatre coins de la planète est critiqué au nom des idéaux censés présider à cette même colonisation.

À la différence du *Glaneur*, destiné à la population locale, son supplément illustré décrit les exhibitions humaines sans critique particulière et souligne que les Caraïbes sont très bien traités dans le Jardin d'Acclimatation en 1892, « tous en bonne santé », à qui l'on a offert « un magnifique dortoir avec lits de camp dans les dépendances du nouveau hall, immédiatement après la grande serre ». Une vision beaucoup plus idyllique donc, dans ce supplément destiné à la population de l'ensemble des régions françaises.

Les Espagnols à Oloron : images contrastées

Dans ce contexte de catégorisation et de hiérarchies claires entre les populations, quelle place les Espagnols occupent-ils dans les deux gazettes locales ?

Notre étude se situe dans un contexte particulier : les années 1880 voient la question des étrangers devenir prégnantes dans le débat public en France :

> *[…] les violences xénophobes, longtemps, ressortissent à des modes classiques de résolution du conflit social : habitus ruraux, pratiques sociales ouvrières, etc. Mais d'une part elles se multiplient au cours des années 1880-1890 […] la xénophobie devient un élément important de la « culture ouvrière » française. […] La démocratisation du pays a rendu possible une très large médiatisation des revendications des ouvriers français, qui exigent la limitation, la taxation et l'exclusion de la main-d'œuvre étrangère et demandent que la préférence leur soit accordée. L'ensemble de ces revendications aboutit à l'émergence du thème fondamental de la protection du travail national. […] Le thème de la protection du travail national fait son entrée à la Chambre des députés, où en une vingtaine d'années, sont déposés 28 projets de loi visant à limiter, exclure ou taxer la main-d'œuvre étrangère. La question de la main-d'œuvre étrangère constitue un des thèmes récurrents des campagnes législatives de 1889 à 1893…* [15]

La situation frontalière de la ville d'Oloron induit le développement de relations commerciales et diplomatiques entre les deux pays. Les Espagnols sont certes des étrangers, mais ne peuvent être considérés uniquement comme des immigrés venant « manger le pain des Français ». L'animosité classique entre habitants de deux pays limitrophes est tempérée dans la presse locale par les intérêts réciproques à entretenir des relations diplomatiques relativement courtoises et conformes à celles des deux États nationaux. Trois types de représentations peuvent être dégagés : celles qui concernent les relations entre les deux États, celles qui concernent l'intérêt commercial que constituent les acheteurs espagnols et enfin l'image d'hommes potentiellement dangereux. Les femmes sont quasiment absentes de ces catégorisations.

Les Espagnols, une population sous contrôle

Le Glaneur transmet régulièrement les annonces du consul d'Espagne à Oloron : en première page du *Glaneur* numéro 11 du 18 mars 1882, ce dernier a fait insérer un encart en espagnol qui paraît en première page du journal[16] :

> *Previene el reglamento del 5 de setiembre de 1881, que los españoles domiciliados en el extranjero deben proveerse de un certificado de*

15 Dornel Laurent, « L'insulte xénophobe en France au XIXe siècle » in Bouchet Th. *et al. L'Insulte (en) politique. Europe et Amérique latine du XIXe siècle à nos jours*, Dijon, 2005, Éditions Universitaires de Dijon, pp. 111-120, p. 5-6.

16 « Le règlement du 5 septembre 1881 stipule que les Espagnols domiciliés à l'étranger doivent fournir un certificat de nationalité, qu'ils renouvelleront chaque année, sans lequel ils ne peuvent faire valoir leurs droits ni être assistés dans les légations ou les consulats.
Et que les Espagnols de passage, afin de bénéficier de la protection des consuls et de jouir des droits et privilèges qui leur sont accordés par les traités et les lois, doivent présenter leur passeport ou leur carte d'identité au consulat, dans le huitième jour de leur arrivée.
[...] Après la période de 20 jours, les personnes qui ont cessé de s'inscrire seront traitées comme il se doit ».

nacionalidad, que renovarán anualmente, sin el cual no pueden hacer valer sus derechos ni ser atendidos en las legaciones o en los consulados.
Y que los españoles transeúntes para contar con la protección de los cónsules y disfrutar los derechos y privilegios que les conceden los tratados y leyes, es necesario que presenten su pasaporte o cédula de vecindad en el Consulado, dentro del octavo día de su llegada.
[…] Trascurrido el plazo de 20 días se procederá, contra los que hubiesen dejado de matricularse, á lo que haya lugar.

Oloron, 19 de marzo de 1882.
El Consul de España,
Eduardo G. Galisteo

Si en 1882, le consul d'Espagne à Oloron fait injonction aux ressortissants espagnols de se déclarer, *Le Glaneur* reproduit en octobre 1888 un arrêté municipal :

Vu le décret du 2 octobre courant dont les articles 1er, 3, 4 et 5 sont ainsi conçus :
Art. 1er– Tout étranger non admis à domicile qui se proposera d'établir sa résidence en France devra, dans un délai de quinze jours à partir de son arrivée, faire à la Mairie de la commune où il voudra fixer sa résidence d'une déclaration […] énonçant :
1° Ses noms et prénoms, ceux de ses père et mère ;
2° Sa nationalité ;
3° Le lieu et la date de sa naissance ;
4° Le lieu de son dernier domicile ;
5° Sa profession ou ses moyens d'existence ;
6° Le nom, l'âge et la nationalité de sa femme et de ses enfants mineurs lorsqu'il sera accompagné par eux.
[…]

Les étrangers en question, principalement des Espagnols, disposent d'un mois pour se conformer à l'arrêté municipal signé le 10 octobre 1888 de L. Mendiondou, maire d'Oloron, qui reprend le décret du 2 octobre 1888.

Ce contrôle s'étend aussi aux jeunes conscrits, qui doivent justifier de leur nationalité d'origine s'ils refusent d'être inscrits sur le tableau de recensement militaire, à défaut de quoi ils y seront inscrits d'office par le maire à l'expiration de l'année de leur majorité. (*Le Glaneur*, 1888) :

Plusieurs préfets ont demandé au ministre de la guerre si les individus réintégrés ou naturalisés français doivent être inscrits sur les tableaux de recensement. Il est utile de rappeler que ces jeunes gens ne peuvent être inscrits

que sur leur demande expresse. Dans ce cas, ils sont soumis aux obligations de la classe à laquelle ils appartiennent par leur âge et non par le tirage.
En ce qui concerne les individus nés en France d'un étranger qui lui-même y est né, les maires vont être invités à observer strictement la loi du 16 décembre 1874, et exiger de ceux qui s'opposent à leur inscription sur le tableau de recensement la production d'une attestation de leur gouvernement justifiant qu'ils ont conservé leur nationalité d'origine.
À défaut de cette justification, le maire inscrira le réclamant à l'expiration de l'année de la majorité. Dorénavant, les maires devront questionner chaque inscrit sur sa situation de famille afin de l'éclairer sur les cas de dispense.

Les relations entre les autorités des deux pays

Un article en espagnol signé du même Eduardo G. Galisteo détaille sur trois colonnes, en deuxième page du *Glaneur* du 27 mai 1882, les normes commerciales entre l'Espagne et la France, en particulier :

L'article 20 du nouveau traité de commerce et de navigation entre les gouvernements espagnol et français réforme la législation générale sur les certificats d'origine, comme suit
Règle 1
Le certificat que l'importateur doit présenter au moment de l'expédition, consistera précisément en une déclaration officielle du producteur ou du fabricant, ou de la personne autorisée par lui [...] que les marchandises auxquelles se réfère le certificat proviennent de son usine ou sont un produit de son industrie ; les consuls espagnols respectifs légaliseront sans droit ni frais, les signatures de ces autorités[17].

Le consul est une autorité reconnue de la ville et *Le Messager* prend soin de le souligner, ainsi que l'importance des relations commerciales entre les deux pays, dans son numéro du 5 janvier 1880 :

Le gouvernement espagnol vient de donner à notre ami M. Eduardo Garcia-Galisteo, son vice-consul à Oloron-Sainte-Marie, une de ces marques d'estime et de sympathie que les gouvernements ne prodiguent guère. Un décret royal du 5 janvier érige notre ville en consulat et le nomme consul sur place. […]
Il a mieux aimé rester parmi nous où il se sentait entouré de l'estime et de

17 « *Por el artículo 20 del nuevo tratado de comercio y navegación entre los gobiernos de España y Francia se reforma la legislación general sobre certificados de origen, en la forma siguiente.*
Regla 1
El certificado que el importador debe presentar al tiempo del despacho, consistirá precisamente en una declaración oficial del productor ó el fabricante, ó persona autorizada por él […] de que las mercancías á que se refiera el certificado son de su fábrica ó producto de su industria ; los Cónsules españoles respectivos legalizarán sin derecho ó gastos, las firmas de dichas autoridades. »

l'affection de tous et toute son ambition se bornait à devenir consul c'est vrai, mais consul à Oloron. […] Nous avons en effet le droit d'en être fiers, car nous trouvons dans la décision prise une preuve de l'importance commerciale que l'on reconnaît à notre ville de l'autre côté des Pyrénées. […]
Déjà, depuis que la route du Somport a été ouverte, nous avons vu les importations et les exportations des deux pays augmenter chaque année de façon constante. Avant longtemps, quand la voie ferrée de Pau à Oloron sera enfin livrée à l'exploitation, nous sommes sûrs de les voir augmenter encore. Que sera-t-il donc le jour où un chemin de fer international par Canfranc reliera les deux pays ! Aujourd'hui que cette affaire si importante préoccupe à juste titre les deux gouvernements de France et d'Espagne, la mesure que ce dernier vient de prendre à l'égard de notre ville nous semble de bon augure et nous paraît un heureux préjugé en notre faveur. Nous en remercions M. Galisteo et son gouvernement.

Eduardo Garcia Galisteo fut vice-consul et consul de 1861 à 1885.

Cependant, aucun compte rendu des manifestations de la bourgeoisie et des autorités locales ne mentionne de noms espagnols, masculins ou féminins, parmi les membres de la « bonne société » oloronaise. N'étaient-ils pas invités, ou les chroniqueurs ne les mentionnaient-ils pas dans les comptes rendus ? En tout état de cause, dans les deux journaux, ils ne font partie ni des sociétés de bienfaisance, ni des personnalités assistant à des cérémonies religieuses, des concerts, des pièces de théâtre ou autres rencontres de la bourgeoisie locale.

L'Espagne, un danger proche ?

Ces relations transfrontalières impliquent méfiance, rapprochements et éloignements alternés. Les négociations entre les deux pays au sujet de la ligne de chemin de fer entre Pau et Canfranc se poursuivront pendant des décennies et n'aboutiront qu'en 1928. Ces tractations très longues suscitent des inquiétudes dont rend compte *Le Glaneur* en première page du numéro 42 du 20 octobre 1883 : les Espagnols jouent-ils franc-jeu ou préparent-ils une attaque ?

On lit dans la *Época*, de Madrid du 8 octobre :

Les travaux de fortification des Pyrénées sont très avancés. Bientôt, on aura achevé la construction de deux tours élevées dans les gorges d'Aragon, au-dessus de Canfranc. […] Lorsque la construction du fort du col Ladrones sera achevée, la frontière sera, de ce côté, mise à l'abri de toute agression.

Le journal *Les Pyrénées*, de Lourdes fait suivre cet entrefilet des réflexions suivantes :

Voilà une révélation qui va donner à réfléchir à nos bons voisins les Oloronais, qui ne doivent pas avoir oublié encore les manifestations cordiales qui ont eu lieu à Saragosse et dans leur ville, les poignées de main que les populations sœurs se donnaient par-dessus les Pyrénées, les télégrammes échangés, les toasts portés des deux côtés, il y a un an à peine. Tout cela pour aboutir à la déclaration qui précède.
Pendant que les Espagnols adressaient toutes ces amabilités à leurs voisins cis-pyrénéens, leurs ingenieros *construisaient des forts ; à l'intention de qui ? Ce n'était évidemment ni contre les Anglais ni contre les Russes.*
Le gouvernement espagnol ne tient donc tant au chemin de fer de Canfranc que parce que de ce côté il est prêt à nous recevoir à coups de canon.

Des acheteurs indispensables

Si les constructions frontalières suscitent la méfiance, des circuits commerciaux très anciens relient l'Aragon, la Navarre et la France[18] et pour l'heure, les Espagnols sont des acheteurs de mulets et de chevaux très attendus lors des foires d'Oloron : celle du 1er mai, qui se prolongeait les jours suivants, et celle du 8 et 9 septembre en particulier. Des milliers de personnes s'y retrouvaient pour acheter ou vendre des bovins, des chevaux et mulets et toutes sortes de marchandises. La présence des acheteurs espagnols était observée de très près et déterminait la réussite ou l'échec de ces foires, comme en témoigne cet article du 16 septembre 1882 :

La foire d'Oloron du 9 septembre, n'a pas été brillante, bien s'en faut. Sans doute il y avait des chevaux en assez grand nombre mais il s'en est peu vendu. Le bétail à cornes était aussi abondant mais il s'est vendu à bas prix. Les mulets faisaient totalement défaut et les amateurs, c'est-à-dire les Espagnols, manquaient aussi.

Ces relations commerciales étaient si prépondérantes que lorsqu'en 1872, le gouvernement voulut interner « tous les Espagnols résidant dans les arrondissements qui touchent à la frontière », les vigoureuses protestations des Oloronais *via* leurs députés transformèrent cette mesure générale en un ordre d'internement pour « des cas individuels et pour des motifs sérieux » (*Le Glaneur* numéro 18, 4 mai 1872) :

Les populations de l'arrondissement d'Oloron étaient particulièrement atteintes par cette mesure à cause de la foire du 1er mai, qui est une occasion unique pour le commerce et l'agriculture du pays d'écouler ses produits en Espagne. Nous apprenons que M. La Caze à qui plusieurs personnes avaient exposé la situation, a obtenu du gouvernement qu'aucun obstacle ne fût apporté à la fréquentation de la foire d'Oloron par les Espagnols, qui viennent chaque année faire de nombreux achats de toute sorte.

18 Chabaud Jean-Pascal, *Le béret basque. Laulhère, fabricant historique*, Pau, 2015, Cairn, pp. 35-37.

L'arme de l'Espagnol : son couteau

Lorsqu'il s'agit de relater des faits divers sanglants ou des rixes, la nationalité des agresseurs est systématiquement mentionnée et c'est elle qui les définit, plus que leur âge ou leur métier :

> *Dimanche dernier, vers onze heures ¾ du soir, la rue du Pont de la Mielle fut le théâtre d'une rixe sanglante entre Espagnols et l'un d'eux fut frappé de trois coups de couteau. Les blessures reçues par cet individu, quoique graves, ne mettent pas sa vie en danger. Le meurtrier a disparu.*

Cet entrefilet dans *Le Glaneur* du 15 septembre 1882 suit celui concernant le faible nombre d'Espagnols présents à la foire d'Oloron du 9 septembre 1882. Ces deux extraits sont significatifs de cette double image : acheteurs utiles et criminels en puissance.

De même, un article daté du 18 décembre 1879 dans *Le Messager* relate l'assassinat de M. Laffont, maître charpentier à Auch. Les assassins présumés sont désignés comme quatre Espagnols qui travaillaient avec M. Laffont dans sa propriété. Tout au long de l'article sur deux colonnes en première page, ils sont nommés « les quatre Espagnols » et leur identité (nom et prénom) est publiée.

Le thème de « l'Espagnol au couteau » revient régulièrement dans les faits divers. Les Aragonais portaient dans leur large ceinture enroulée autour de la taille un couteau aux multiples usages dont la lame se repliait contre le manche.

Dans ces récits de faits divers, la désignation comme Espagnol joue comme un stigmate, cet « attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler[19] ». En effet, le stigmate d'Espagnol s'applique lors de récits de rixes ou de meurtres mais ne joue pas ce rôle lorsque les Espagnols sont des acheteurs utiles à l'économie régionale ou des représentants consulaires dignes de respect et de considération. En cas d'événements ou de points de vue qui les mettent en scène de manière dépréciative, leur nationalité comme seul marqueur de désignation revient à les stigmatiser en tant que tels. Un autre aspect de cette « dangerosité espagnole » est représenté par les anarchistes (Le *Glaneur*, 17 mars 1883) :

> *Les préfets des départements frontières d'Espagne viennent de recevoir des instructions spéciales du ministre de l'Intérieur pour faire surveiller les anarchistes espagnols qui émigrent sur le territoire français. Les comités anarchistes du Midi ont envoyé des délégués chargés de distribuer des secours à leurs coreligionnaires politiques de la Péninsule.*

19 Goffman Erving, *Stigmate, Les usages sociaux des handicaps,* Paris, 1975, Les éditions de Minuit, p. 13.

Haro sur les Espagnols !

Un poème publié dans *Le Messager* en première page du numéro 11 du 11 mars 1880 exprime remarquablement cette stigmatisation des Espagnols, boucs émissaires des maux dont souffrent les Français et appelés à porter les responsabilités les plus extravagantes. Nous reproduisons ici les trois premières strophes du poème.

C'EST L'ESPAGNOL !
« Les Espagnols ! », quelle trouvaille !
Béni soit le chemin de fer !
Il nous donna l'homme de paille
Qui nous sauvera de l'enfer !
Un Espagnol ! Comme ça rime
À tout ! Qu'on ait commis un vol
Une erreur simple, ou bien un crime :
C'est l'Espagnol !

Hier, trouvant une chaussette
Dans ma soupe, à mon négrillon,
J'observai qu'avec sa recette
Il épiçait trop le bouillon
Lui me dit, d'un air boniface
Doublé d'un pleur en si bémol :
– Soit ! mais… que faut-il que j'y fasse ?
C'est l'Espagnol !

Par un soir veuf de gaz et d'astre,
Sur mon tailleur ayant buté,
Je cours me plaindre du désastre
À l'éclaireur de la cité.
– Votre aventure me consterne !
Répond-il ; coupez-moi le col !
Mais quelqu'un éteint ma lanterne…
C'est l'Espagnol !
[…]
Signé X.X.X

Ce choix d'impression en première page marque la volonté des rédacteurs du journal de lutter contre des images négatives des Espagnols. Notons cependant que la volonté d'ironiser sur la stigmatisation dont sont l'objet « les



4e ANNÉE. — N° 11. Journal hebdomadaire. JEUDI 11 MARS 1880.

LE MESSAGER D'OLORON
ET DES BASSES-PYRÉNÉES.
JOURNAL LITTÉRAIRE, COMMERCIAL, AGRICOLE, DE JURISPRUDENCE ET D'ANNONCES.

PRIX D'ABONNEMENT : Pour la ville : un an, 8 fr. Par la poste, — 10 fr. On s'abonne aux bureaux du Messager, rue Bidache.

ANNONCES. Judiciaires : la ligne, 20 c. Commerciales, — 25. Réclames, — 50. Rabais à gré pour les annonces prenant fort espace. Les annonces sont reçues à Paris, chez MM. Havas, Laffite, Bullier, et Cie, 8, place de la Bourse, et chez M. Havas, rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

Les annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le *Messager d'Oloron* pour tout le département.

OLORON-SAINTE-MARIE.

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, demandé une promenade à notre administration municipale.

Un de nos concitoyens s'est même exprimé à ce sujet dans des termes à faire comprendre tout le prix que l'on attachait ici à la prise en considération de la demande du *Messager*.

Silence absolu sur tous les fauteuils de l'hôtel-de-ville.

Autant pour nous assurément, eût valu souffler dans un violon !

Notre projet serait-il donc hérissé de difficultés si insurmontables !

Nous ne saurions l'admettre un seul instant.

Notre ville peut être obérée, dans l'état de l'exploitation actuelle, mais on est loin d'avoir fait appel aux deux tiers seulement de ses ressources.

Avant deux ans, le chemin de fer aura vous quintupler sa prospérité.

Notre conseil a donc bien mauvaise grâce à nous marchander un lieu de réunion.

Je ne pense pas qu'on vienne alléguer l'impossibilité de trouver un local.

Sur la route de Pau, la prairie *Bayle* pourrait parfaitement se transformer en un délicieux jardin.

Je veux seulement parler, ici, de la partie qui borde le gave.

A l'extrémité de Ste-Croix, nous avons encore l'ancienne propriété *Palus*.

On bien encore, on pourrait agrandir le bosquet de *Tassi*.

Nos édiles voudront-ils, cette fois, tenir compte de nos observations ?

Qu'ils y aviscnt !

Nous sommes la presse : nous sommes le porte-voix du peuple... et c'est le peuple qui les élut !

TRIBUNE OLORONAISE

C'EST L'ESPAGNOL !

« Les Espagnols ! » quelle trouvaille !
Bien sot le chemin de fer !
Il nous donna l'homme de paille
Qui nous sauvera de l'enfer !
Un Espagnol ! comme ça rime
A tout ! Qu'on ait commis un vol,
Une erreur simple, ou bien un crime :
C'est l'Espagnol !

Hier, trouvant une chaussette
Dans ma soupe, à mon négrillon
J'observai qu'avec sa recette
Il épicait trop le bouillon...
Lui me dit, d'un air bonifacе
Doublé d'un pleur en *si bémol* :
— Soit ! mais... que faut-il que j'y fasse ?
C'est l'Espagnol !

Par un soir veuf de gaz et d'astre,
Sur mon tailleur ayant buté,
Je cours me plaindre du désastre
A l'éclaireur de la cité,
— Votre aventure me consterne !
Répond-il ; coupez-moi le col !
Mais quelqu'un éteint ma lanterne...
C'est l'Espagnol !

Il y a du nouveau à notre hôtel-de-ville
Il est parti, dans un fiacre
Pour voir la mairie civile
Que pouvait renfermer l'écrit.
Mais la double fit longuement !
— Je l'avais lu ! dit *Landremol* ;
Quelqu'un l'aura volé, sans doute...
C'est l'Espagnol !

Interpellés, nos bons édiles
Disaient que pour chaque maison
D'écriteaux ils avaient des piles :
Mais... rien ne point à l'horizon !
— *Villey* les avait dans sa poche !
Fait le Maire, en frappant le sol...
Qui les a pris ? Sonnez la cloche !
C'est l'Espagnol !

X.X.X.

Oloron, le 6 mars 1880.

Monsieur le Rédacteur,

Vers la fin du mois dernier, je revenais, en conduire à sa dernière demeure le regretté [illegible], un de nos amis et, je réfléchissais [illegible] tête baissée, tout en regagnant ma demeure, sur la vie si bien remplie de ce brave ouvrier ; quand tout à coup l'idée me vint, aussi, qu'il avait été délégué à l'Exposition universelle de 1878. Tout en regrettant sa perte, je me demandais si à Oloron on n'avait pas encore eu le bon esprit de lui demander compte de son mandat, je communiquai cette idée à mon voisin de route qui me répondit : mon ami, ni de lui, ni des autres vous n'aurez jamais connaissance d'aucun rapport, ils les ont bien faits, oui, les rapports, mais ceux à qui ils ont été adressés ne vous les communiqueront jamais, pour une bonne raison, c'est que déjà, ils doivent se trouver couverts de poussière dans le palais municipal de notre ville ou bien partis en petite vitesse pour le ministère de l'Intérieur ou de l'Instruction publique. Donc, comme à Oloron nous procédons encore par petite vitesse, peut-être dans ces dix ans les retrouverons-nous au fond de quelque armoire, assez poudreux pour ne pouvoir les lire. Confus et résigné je me promis d'en faire part dans un de vos plus prochains numéros à vos lecteurs. Votre numéro du 4 courant me tombe sous la main et je lis à la 1re page, 1re colonne : L'appareil Jablochkoff a été inventé ! les puissances motrices ne nous font pas précisément défaut !

... Quest-ce qui nous arrête... Pas loin ... Quand se produit un avis... une idée : nous l'examinons.

Eh bien, monsieur le rédacteur, je vous préviens que jusqu'à présent cette idée d'éclairage de la ville au moyen de l'électricité n'est pas nouvelle, car j'ai ouï dire que certain industriel de notre cité avait déjà soumis la question au conseil municipal en 1878, je crois, même qu'il avait poussé l'audace, jusqu'à solliciter de ces Messieurs l'insigne faveur, d'être délégué pour l'étude spéciale de ce système d'éclairage, mais on reculait devant une dépense énorme de 200 francs environ qu'il aurait fallu voir accorder.

Néanmoins, de même que le petit insecte tournant autour de la lumière avant d'y tomber, je tâcherai dans votre prochain numéro de vous dépeindre l'appareil Jablochkoff ainsi que les avantages que présente la lumière électrique dans son application.

Agréez, etc.

Clos d'Amboise.

Monsieur le Gérant,

L'idée d'un cours primaire pour nos gardiens m'en a suggéré une autre.

Le parfaitement honorable afficheur de notre ville manie admirablement le pinceau, et la colle municipale est de nature à satisfaire les plus difficiles.

Feuilleton du *MESSAGER*.

LA DAME DE NAVAILLES

LÉGENDE BÉARNAISE.

Je me donne au diable ! — Et une femme répondit aussitôt : Grand merci.
(*Vieille Ballade*).

SUITE ET FIN.

L'intérieur du château de Navailles n'était plus qu'un enfer. Gertrude ne recherchait son mari qu'afin de lui susciter de nouvelles querelles. On vit en lui un mauvais génie acharné à torturer sa victime. — Se fut-on trompé ?

Les choses en vinrent à ce point que les parens du comte de Navailles crurent devoir, dans l'intérêt de l'honneur de leur noble maison, intenter à Bigou de l'infortuné Raymond, une action devant le parlement afin de faire prononcer la séparation, si on ne pouvait obtenir l'annulation des liens funestes qui l'unissaient à Gertrude. Il arriva des choses étranges pendant le jugement de ce singulier procès. L'avocat des parens du comte de Navailles, vieux retord dont l'intarissable faconde était l'honneur du palais, resta court pour la première fois de sa vie, et après avoir fait de vains efforts pour trouver quelques paroles s'écria que sans doute il avait affaire à un démon. Les magistrats, ce qui ne s'était jamais vu de ce temps-là, s'endormirent tous à l'audience, et poursuivis par d'horribles visions se réveillèrent tout en faisant le signe de la croix et criant d'une voix unanime, *hors de cour* !

En proie à une sombre mélancolie, Raymond gnora toujours la démarche qui avait été infructueusement tentée par ses parens. La procédure, à ce qu'il paraît, était fort singulière dans ce temps-là.

Tous les liens qui attachaient le comte de Navailles à la vie étaient rompus ; sa santé s'altérait de jour en jour. Il le vit sans peine, car du moment qu'il reconnut qu'il s'était trompé, il désira mourir.

Gertrude sembla étudier avec une joie qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler les progrès rapides de la maladie de son mari. L'arrivée de l'étranger pouvait seule l'éloigner du lit du malade, et plus d'une fois les gens du château, indignés, demandèrent ce qu'était cette femme dont la jouissance la plus vive semblait être de regarder souffrir, et qui ne répondait que par des éclats de rire aux plaintes déchirantes que la douleur arrachait à son mari.

C'était l'anniversaire du retour de Gertrude au château. Le comte de Navailles sentit qu'il lui restait peu d'instans à vivre. Il demanda un prêtre.

Un prêtre pour lui ! s'écria la comtesse en ricanant, et elle défendit à ses gens d'obéir. *Raymond insista. Un prêtre !* reprit la comtesse, et, furieuse, elle s'approcha du comte, saisit ses mains, et parut lui rappeler à l'oreille des choses horribles, car l'infortuné Raymond, comme saisi d'un épouvantable souvenir, poussa un cri horrible auquel se mêlèrent les éclats d'un rire infernal.

On accourut. Le comte venait de mourir. La comtesse de Navailles était sortie de l'appartement. On la chercha inutilement ; elle ne reparut plus. S'enfuit-elle avec le mystérieux étranger, ou, ainsi que l'assurent encore quelques habitants de la contrée, être fantastique fut-elle rendre compte à son maître de la mission qu'elle venait de remplir ? Nous l'ignorons. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pauvre comte de Navailles ne fut point heureux en ménage et qu'on dit de lui qu'il croyait avoir épousé un ange et ne rencontra qu'un démon. On assure que pareille mésaventure arrive encore de loin en loin quelquefois.

A.

Espagnols » n'empêche pas l'auteur du poème d'utiliser un terme très courant à l'époque pour nommer les Noirs : « Négrillon. »

Le consul en défense de ses ressortissants

Cette réputation de dangerosité qui transparaît dans *Le Glaneur* amène le vice-consul d'Espagne, Eduardo Garcia Galisteo, à écrire une mise au point dans ce même journal daté du 16 juillet 1870 :

> *Je viens de lire dans Le Glaneur d'Oloron le compte rendu d'un sauvetage opéré ces jours derniers dans des conditions fort périlleuses, sur le territoire d'Esquiule. J'ai été surpris de ne pas y trouver mentionné avec éloge le dévouement tout exceptionnel montré par deux de mes nationaux les nommés Gregorio Laripa et Manuel Martinez.*

M. Galisteo rappelle dans sa longue missive intégralement reproduite dans le journal, que les deux ouvriers espagnols sauvèrent au péril de leur vie et après une journée de travail de douze heures le dénommé Labourdette, tombé dans un puits encombré de gravats :

> *L'ouvrier Vincent Ferré pleurait ; Vincent Nassens autre ouvrier français, exténué de fatigue n'était plus à même de poursuivre la besogne. C'est alors que les deux Espagnols descendirent dans le puits. […] Enfin, Labourdette totalement dégagé peut être hissé hors du puits qui devait être son tombeau. […]*
>
> *Je ne doute pas, Monsieur le Rédacteur, qu'un sentiment d'équité ne vous fasse insérer dans votre prochain numéro ce complément au récit de votre journal d'hier, récit vrai du reste mais évidemment très incomplet. Il peut arriver parfois que le public oloronois ait quelques griefs contre quelques membres de la colonie espagnole, mais c'est une raison de plus pour donner une égale publicité à leurs œuvres de dévouement. Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments distingués.*

En demandant au chroniqueur du *Glaneur* de signaler la nationalité des sauveteurs, le consul inverse ainsi la réflexion d'Howard Becker : « Traiter une personne qui est déviante sous un rapport comme si elle l'était sous tous les rapports, c'est énoncer une prophétie qui contribue à sa propre réalisation[20]. » Pour une fois, des Espagnols font mieux que des Français, et il importe au consul de le souligner. Cette lettre permet d'entrevoir la « mauvaise réputation » des Espagnols en général à Oloron.

20 Cf. Becker Howard, *Outsiders*, Paris, 1985, Métailié, p. 57.

Alors que la plupart des Espagnols, hommes et femmes, étaient ouvriers, domestiques ou travaillaient dans les fermes, ces activités ne sont jamais mentionnées dans les représentations les concernant dans les deux journaux. Elles occupaient pourtant l'essentiel de leur temps et étaient la principale motivation qui les amenait en France.

L'Espagnol en Aragon : le bon sauvage près de chez soi

De nombreux Français, dont des hommes de lettres, voyagent en Espagne dans le courant du XIXe siècle et ont laissé des récits empreints d'admiration pour les paysages pyrénéens et d'impressions diverses sur les habitants, les Aragonais en particulier[21].

Dans *Le Glaneur* numéro 17 du 28 avril 1883, un récit non signé intitulé « Çà et là », occupe deux colonnes en première page et deux autres en deuxième page : un voyageur béarnais explique comment sa barbe noire est devenue poivre et sel en une seule nuit, le vieillissant prématurément, au cours d'un voyage d'Oloron à Jaca en 1875 pour participer aux fêtes de Santa Orosia, patronne de la ville. Il part d'Urdos « juché sur un immense mulet, long et maigre comme le cheval de l'apocalypse » et escorté par « un grand diable d'Espagnol, d'une soixantaine d'années environ, vieux contrebandier à la mine et aux allures d'ailleurs peu rassurantes ». Le soir, les deux voyageurs font halte dans une « mauvaise petite *posada* ». Le propriétaire est « un gros gaillard d'une quarantaine d'années, au teint basané et creusé par la petite vérole, […] flairant une bonne aubaine ». Le voyageur, qui regrette « son cher petit lit d'Oloron » se couche mais est réveillé en sursaut en pleine nuit,

> *en poussant un cri d'effroi : j'avais cru sentir comme la pointe acérée d'un poignard qu'on m'appuyait sur le front […] L'imprudence que j'avais follement commise de m'engager ainsi, de nuit, et avec un homme que je ne connaissais pas, dans un pays mal famé comme l'Espagne, m'apparut alors tout entière et sous ses couleurs les plus sombres ; les sinistres histoires de viols et d'assassinats dont une vieille nourrice avait effrayé mon enfance se pressèrent en foule dans les souvenirs et mon imagination affolée se représenta tous les brigands de l'univers sous les traits de mon guide et de l'aubergiste.*

Le voyageur sent une deuxième fois la pointe d'un poignard sur son front, quelques gouttes de sang y perlent.

21 Cf. Lasserre-Vergne Anne, *103 écrivains. Une lecture des Pyrénées d'ouest en est, du XVIe au XXIe siècle*, Pau, 2015, Cairn.
Cf. Meillon Alphonse, *Un voyage en Haut-Aragon*, *Un viaje en Alto Aragón,* (1899), (préf. Lasaosa Ramón), Diputación provincial de Huesca, 2015 et Briet *Lucien, Aux Pyrénées ! Voyages sur le versant français, articles et photographies, 1892-1906,* rassemblés par André Galicia, Paris, 2017, Éditions La Ramonda.

> *Tout-à-coup, je me précipitai de mon lit en criant de toutes mes forces : Au voleur… À l'assassin […] quand j'entendis un bruit de pas qui semblait se diriger de mon côté et qui me fit tressaillir d'épouvante. J'eus à peine le temps de me jeter en arrière et la porte volait en éclats. Deux hommes apparurent sur le seuil, armés, chacun, d'un de ces énormes couteaux catalans que les Espagnols appellent nabahas et dont la vue seule donne la chair de poule […] Ah ! Si vous les aviez vus, avec leur air sombre et farouche, se dressant devant vous comme deux fantômes de mort, vous en seriez morts vous-mêmes, mille fois, de peur.*

Il les supplie de ne pas lui « arracher la vie », mais son guide le secoue comme « quelqu'un que l'on cherche à réveiller ; *Esta V. loco* ? me dit-il, *no tengas miedo, adonde esta el ladron ?* [Vous êtes fou ? N'ayez pas peur, où est le voleur ?]». Il n'y avait personne dans la chambre, le guide et l'hôte étaient venus à son secours et le terrible assassin était une petite souris qui, prisonnière du bonnet de coton du voyageur, cherchait à se dégager en le mordillant. Arrivé à Jaca le lendemain, sa barbe noire était devenue poivre et sel.

Ce récit est significatif à plus d'un titre : les Espagnols sont décrits comme des rustres (grand diable d'Espagnol, gros gaillard) retors (flairant une bonne aubaine) et inquiétants (armés, chacun, d'un de ces énormes couteaux catalans, avec leur air sombre et farouche). L'imagination du jeune et délicat Béarnais, pétrie des contes de son enfance et de l'image de l'Espagne comme d'un pays mal famé, construit une situation dramatique en lieu et place d'une réalité ordinaire sans aucun danger. La situation, interprétée au filtre de cette représentation, produit une profonde terreur chez le voyageur et fait blanchir ses cheveux en une nuit. Finalement, les deux Espagnols inoffensifs se tirent mieux de la situation que le jeune voyageur, appartenant de toute évidence à une catégorie sociale plus élevée que la leur, mais disposant d'un bon sens beaucoup moins développé.

On notera que, tant le poème du *Messager* que l'article du *Glaneur*, riches d'enseignement, ne sont pas commentés par la rédaction des gazettes, mais livrés comme tels, libre au lecteur de tirer les conclusions de sa lecture.

Un monde à portée de voyage

La ville d'Oloron était à la fin du XIXe siècle traversée de multiples influences culturelles et linguistiques. *Le Glaneur* présente une image du monde diversifiée qui embrasse une bonne partie de la planète, en particulier grâce à son supplément illustré.

Outre de nombreux articles sur l'Exposition universelle de 1889 à Paris, ce dernier présente des reportages documentés sur les États-Unis (le massacre

des Peaux-Rouges en 1890), les Sioux, l'Indochine, les Caraïbes et l'Afrique noire (1892).

En 1883, un reportage détaillé sur l'élevage des bovins aux États-Unis, sur deux pleines pages centrales, intéresse particulièrement les candidats à l'émigration. Les numéros du *Messager* que nous avons pu dépouiller font allusion à la possibilité d'envoi de fonds ou d'obligations sur des terres aux USA. Monde colonisé, inégalité des races affirmée, mais pour les habitants d'Oloron qui lisaient ou se faisaient lire les journaux, pratique courante dans les cafés de la ville, le monde ne se réduisait pas au Béarn ou aux contacts avec l'Espagne toute proche. Il était vaste et prometteur d'aventure.

Des autorités réticentes

Le mouvement migratoire vers l'Amérique du Nord et du Sud n'est pas considéré favorablement par les autorités, qui ne peuvent cependant s'y opposer, au nom de la liberté de circulation (loi du 18 juillet 1860)[22].

Dès les années 1850, les autorités s'inquiétaient de la propagande des agents d'émigration promettant monts et merveilles à des paysans, « profitant de l'état de gêne dans laquelle ils se trouvaient et de la gratuité des transports pour les arracher à leur foyer et les jeter dans l'aventure[23] ».

En revanche, elles poussent à l'émigration vers les colonies françaises, sans grand succès. À part en Algérie et en Tunisie, peu de Français sont attirés par une installation dans les colonies (Indochine, Madagascar, Afrique équatoriale française)[24]. Un article du *Glaneur* de 1886 vante du reste les mérites de la colonisation en Algérie, en contraste avec les réticences affirmées pour d'autres destinations, telles que l'Amérique du Nord et du Sud.

Ne pouvant interdire l'émigration, le Conseil Général des Basses-Pyrénées tenta de la limiter, sans grand succès. *Le Glaneur* numéro 5 du 4 février 1882 annonce qu'un certificat de bonne vie et mœurs devient obligatoire pour l'émigration vers l'Argentine « pour tous les émigrants français ou étrangers ».

Le Glaneur du 10 novembre 1883 reproduit une lettre adressée au journal *L'Indépendant* qui signale l'investissement d'un propriétaire de Castelnau-Camblong (canton de Navarrenx) « dans l'achat d'une dizaine de moissonneuses destinée à diminuer – sinon à supprimer entièrement – les inconvénients de la pénurie de main-d'œuvre dans une région où l'émigration règne en souveraine ».

Dans *Le Glaneur* du 18 avril 1889, une circulaire du ministre de l'Intérieur aux préfets s'inquiète de l'ampleur prise par l'émigration vers la République

22 Charnisay Henri de, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique (1947)*, Biarritz, 1996, J&D Éditions, p. 158.
23 *Idem*, p. 157.
24 Prost Antoine, *op. cit.* p. 300-301.

argentine. Le ministre dénonce : « L'expatriation de nos nationaux devient ainsi une affaire de spéculation », les divers intermédiaires touchant des commissions sur chaque départ. Il met en garde contre « les promesses d'emploi qui n'obligent que la loyauté de ceux qui les font » et contre les conditions d'exploitation des terres, sans doute moins avantageuses que ce que l'on peut trouver en France. Faute de pouvoir freiner efficacement l'émigration, le ministère de l'Intérieur tente d'en réguler les modalités et met l'accent sur le contrôle des agents non agréés :

> *Vous voudrez bien, d'autre part, dans l'intérêt de la loi, inviter les commissaires de police, les commissaires spéciaux et tous les officiers de police judiciaire sous vos ordres à dresser procès-verbal pour engagement illicite d'émigrants, en vertu de l'article 1er de la loi du 18 juillet 1860 et l'article 4 du décret du 9 mars 1861, contre tout recruteur qui ne sera pas en mesure de produire une autorisation en forme d'arrêté délivrée par le département du commerce, soit la procuration notariée d'une agence autorisée par ledit département.*

Cette circulaire illustre les fortes réticences des autorités françaises devant cette émigration qui dépeuple les campagnes et prive l'armée de soldats, les jeunes gens en âge de passer en conseil de révision étant fréquemment déclarés insoumis, particulièrement nombreux dans le département des Basses Pyrénées[25].

L'émigration : une présence discrète

Dans son numéro du 19 octobre 1889, *Le Glaneur* retransmet une petite annonce pour l'émigration avec l'encart suivant :

> *Le commissaire Gal d'Immigon de la Répub. Argentine (Buenos-Aires) demande 200.000 agricults leur assurant travail immédiat. Le Gouvt leur vend la terre à prix réduit, payable en 6 annuités.*


du cahier des charges, tous les jours de neuf heures du matin à quatre heures du soir, au secrétariat de la Mairie.
Eaux-Bonnes, le 14 octobre 1889.
Le Maire,
M. TAVERNE.

CHANGEMENT DE DOMICILE
L'Etude de Me PRAT
NOTAIRE A OLORON
Est transférée
22, rue Chanzy

ÉMIGRATION Pour LA PLATA
Le Commissariat Gal d'Immig. de la Répub. Argentine (Buenos-Aires) demande 200.000 agricult. leur assurant travail immédiat.
Le Gouvt leur vend de la terre à prix réduit, payable en 6 annuités.

Nous reproduisons le texte tel que libellé dans le journal, avec les abréviations qui rendent la taille de l'annonce encore plus réduite. L'entrefilet occupe une

25 Bruneton-Governatori Ariane, Du Béarn aux Amériques ! Histoires d'émigrants - Témoignages et documents (1850-1950), *Bulletin de l'Association. Mémoire Collective en Béarn, n° 7,* 1992, p. 6.

très petite place en bas à droite de la page 3 du journal, sous une annonce indiquant le changement de domicile d'un notaire à Oloron.

Dans chaque numéro de 1888 et 1889 apparaît une annonce de Jean-François Caillabet, qui fut agent d'émigration à Oloron du 29 mars 1888 au 22 juillet 1889. Il invite les habitants à une permanence hebdomadaire au restaurant Cabanius à Oloron.

On trouve aussi très régulièrement une annonce de la Pacific Stream Navigation Company, affrétant des bateaux au départ de Bordeaux, ou de restaurateurs de San Francisco offrant leurs services d'intermédiaires entre les immigrants et la société américaine.

Le Glaneur et l'Argentine : une relation ambiguë

Tout en réservant une portion congrue à l'émigration et en reproduisant les avertissements de prudence des autorités concernant les départs vers l'Amérique ainsi que quelques annonces publicitaires qui n'entraînent pas sa responsabilité, *Le Glaneur* publie entre novembre 1882 et janvier 1883 une série de cinq articles très complets sur l'Argentine, dont les auteurs ne sont pas cités.

L'introduction du *Glaneur* est claire :

> *On a bien voulu nous communiquer une brochure intitulée : « Rapport sur les conditions géographiques, économiques, commerciales et politiques de la République Argentine » […] Il n'est pas possible d'oublier que la population de la République d'Argentine s'accroît annuellement d'un grand nombre de nos compatriotes qui s'expatrient et vont chercher là où d'autres se sont déjà fait aimer et ont su s'enrichir, une fortune ou un bien-être presque certains.*

En effet, les cinq articles qui occupent la première page des cinq numéros concernés reprennent tous les éléments annoncés dans le titre et brossent un tableau complet de l'Argentine, en incitant vivement les lecteurs à s'y installer. Il vante l'expansion des races européennes, se félicite de l'absence de mélange entre « les races inférieures, nègres et indiens » […] aux « tendances serviles et tyranniques qui sont le signe héréditaire caractéristique des races arriérées », reprenant en cela un point de vue dominant à l'époque. Il diffère cependant de celui souvent exprimé dans le *Glaneur*, qui s'élève contre les exactions commises contre les « Indiens » en Amérique du Nord et les mauvais traitements dont sont l'objet les populations exhibées lors de l'Exposition universelle de 1889.

L'auteur anonyme du rapport glorifie au contraire l'extermination des « Indiens » : « Quelques tribus d'Indiens, vivant essentiellement de rapine, se cachent dans l'intérieur de la Pampa d'où ils espionnent les établissements les plus avancés des colons européens. » (*Le Glaneur* numéro 46, 18 novembre 1882).



ve placement ressort à 6.38 % sans compter la prime d'amortissement.

EMIGRATION

Jean-François CAILLABET

OLORON-Ste-MARIE, SECTION St-PÉE

Agent d'émigration autorisé par le Gouvernement

Se trouvera tous les vendredis de midi à 4 heures au **Restaurant Cabanius** *(Cor d'Henric)*, Place Gambetta, OLORON

TIMBRES EN CAOUTCHOUC

Agents actifs sont demandés dans toutes les villes de France. 20 fr. par jour assurés. Ecrire à DEPERNE, 18, rue des Tours, Lille. Joindre timbre pour réponse.

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGE A PRIX RÉDUITS



PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

SERVICE POSTAL ENTRE

BORDEAUX ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Départ prochain de Bordeaux

Le vapeur **Sorata** partira le 14 Janvier, à 10 h. du matin, pour La Corogne, Vigo, Lisbonne, Rio-Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres en transbordement, et le Pacifique.

PRIX DES PLACES

	1re classe	2e classe	3e classe
Ports du Brésil	600 et 750 f.	500 f.	225 et 275 f.
La Plata	700 et 875	500	225 et 275
Ports du Pacifique	1875	1250	500 et 625

S'adresser : à Bordeaux, à M. HENRY DAVIS, quai des Chartrons, 1, et à Oloron-Ste-Marie, à MM. IBERO et LAVIGNE.

Aujourd'hui nous assistons à l'extermination finale des tribus autrefois terribles de la Pampa ; le gouvernement a résolu d'en finir d'une fois avec cette menace de la barbarie contre la civilisation et par une campagne audacieuse et bien combinée, les Indiens, cernés de tous côtés dans les déserts de leur patrie, finissent par être envoyés prisonniers à Buenos Aires et de là aux colonies agricoles et aux places fortes. […] Nous avons vu les derniers représentants d'une race qui s'éteint. (n° 48, 2 décembre 1882).

La série d'articles se conclut dans le numéro du 23 janvier 1883 par ces mots :

Sur les rives du Parana, les Russes qui fuyaient le knout […] ne sont plus sous le joug de la tyrannie ; le socialiste allemand devient un agriculteur tranquille et un citoyen ami de l'ordre, et par tout le pays, ceux qui ont senti l'aiguillon de la souffrance sociale chez les nations ou les populations […] sont consolés par cette allégresse sereine qui naît de la contemplation de la vie, de la force de la santé et de la confiance dans l'avenir.

On ne saurait rêver panégyrique plus flatteur ni incitation plus vibrante à l'émigration vers l'Argentine. Cependant, le 27 janvier 1883, en première page, *Le Glaneur* prend ses distances avec le contenu de cette publication :

Notre publication terminée, nous nous faisons un devoir de dire notre appréciation et nous souhaitons qu'elle serve à faire comprendre combien nous sommes hostiles à l'émigration.

L'article sur deux colonnes développe l'idée que l'agriculture a progressé en Argentine, qui a gagné en autosuffisance et en organisation politique. L'auteur explique : « Cette publication a été faite dans le seul but de faire connaître des contrées pour lesquelles beaucoup trop de nos compatriotes désertent le sol natal », mais il avertit :

Il faut peiner, il faut travailler de longues années pour acquérir, nous ne dirons pas une fortune, mais seulement du bien-être.
Avec les mêmes labeurs […] ne pourrait-on pas acquérir en France ce même bien-être ? Il ne faut pas croire que non ; car l'intelligence, le travail et l'économie réussissent partout et surtout dans notre belle France […]
En attendant, attachons-nous de plus en plus au sol natal. Que tous ses enfants lui restent fidèles pour travailler à son relèvement.
Nous ne sommes point du tout de l'avis de l'auteur de la brochure dont nous nous occupons, qui prétend que « l'émigration, loin de faire diminuer la population du pays qui l'envoie, est l'occasion de l'accroissement de la vitalité de ses fonctions sociales. »

Pour nous, plus la population d'une nation est nombreuse, plus cette nation est riche et puissante.

***

Laurent Dornel souligne que les migrations vers les pays du Río de la Plata sont liées aux premières migrations d'un versant à l'autre des Pyrénées :

Cet espace transrégional a donc été connecté de façon plus ou moins précoce aux Amériques, en particulier avec l'Argentine. Les migrants pyrénéens ont contribué à son peuplement en s'installant dans les régions d'Entre Rios (dans la Pampa humide), de Buenos Aires et des rives de la Plata ou encore du nord de la Patagonie[26].

Il s'agit là d'un mouvement qui dépasse la volonté des autorités et ressort de traditions anciennes. Du reste de nombreux Aragonais passaient par des agents d'émigration français pour rejoindre l'Amérique *via* le port de Bordeaux.

Au terme de cette approche des représentations des Espagnols présents en Béarn et particulièrement à Oloron-Sainte-Marie et de celles concernant l'Argentine, pays d'émigration recherché par les Béarnais où de nombreux Oloronais se rendirent, la ville apparaît comme traversée par de multiples influences culturelles, sociales et politiques à la fin du XIXe siècle. Sa spécificité de ville industrielle située sur la route de l'Espagne produisit un brassage de populations dans le courant du siècle et la ville devint à la fois ville d'immigration et d'émigration. Des Espagnols ou leurs descendants prirent ainsi la route de l'exil, après une première étape en Béarn, qui pour certains, a duré le temps d'une génération[27].

Le Glaneur et *Le Messager* se font l'écho de ces brassages de populations et rendent compte des conflits sous-jacents ou plus ouverts entre les habitants, mais aussi des relations économiques qui les lient. La vision d'un monde hiérarchisé entre « races inférieures » et « races supérieures » n'est pas éloignée d'une dichotomie sous-jacente entre « barbares et civilisés », quoique de manière très édulcorée : les Espagnols et les Béarnais cohabitent depuis longtemps, des intérêts commerciaux bien compris interdisent une dépréciation ouverte des Espagnols dans les journaux locaux et les autorités des deux pays ont des relations diplomatiques suivies. Le dépouillement des

26 Dornel Laurent, *op. cit.*, 2013, p. 21.

27 Cf. Gastón Añaños Santiago, *La vida de un inmigrante*, Institución Fernando el Católico, Excma Diputación de Zaragoza, 2016.
Cf. Esterle Maryse, *Le chemin des retrouvailles, le cas de la famille Aragüés Puyou*, Journée Archives et migrations en Amérique latine (1815-1939), EMILA, Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, 12 octobre 2019,

journaux aragonais et navarrais de la même époque, permettrait de préciser comment les Français étaient considérés dans le même type de presse[28].

Ce brassage économique, culturel et linguistique dont sont témoins les articles de journaux, rédigés principalement en français mais aussi en espagnol ou en béarnais pour quelques poèmes, a sans doute préparé les Oloronais à partir vers l'Argentine, car ils étaient familiarisés avec la langue espagnole et avec l'idée du déplacement, même si beaucoup n'avaient pas dépassé les limites de leur département avant de partir vers les ports d'embarquement (Bordeaux principalement). L'expérience du départ était présente à Oloron, et les mises en garde n'y faisaient rien, l'appel de l'aventure et l'espoir d'un monde meilleur étaient les plus forts. Cet appel était d'autant plus pressant que tout en incitant les habitants d'Oloron à rester en France, les journaux rendaient abondamment compte de la diversité des expériences possibles très au-delà des frontières françaises.

Cette injonction paradoxale (voyez comme le monde est vaste et riche d'aventures et de réussites possibles, mais restez ici, à cultiver la terre de France) était d'ailleurs illustrée par la présence d'Espagnols à Oloron, qui repartaient certes vers l'Aragon ou la Navarre mais pour beaucoup, se fixèrent en France, en particulier grâce à la loi sur la nationalité de 1889[29], détaillée dans *Le Glaneur*.

De fait, Espagnols et Béarnais ont illustré la « culture de la mobilité de la seconde moitié du XIXe siècle et des premières années du XXe siècle[30] » dont rendent compte, fût-ce à leur corps défendant, les deux journaux dont nous avons pu dépouiller les exemplaires.

28 Dornel fait allusion à cette réciprocité dans sa contribution, *L'insulte xénophobe en France au XIXe siècle* éd. cit. 2005, pp. 111-120, pp. 7-8.

29 Elle conférait la nationalité française à tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y était né, ou à tout individu né en France s'il y était domicilié au moment de sa majorité, à moins qu'à cette date il n'ait décliné la qualité de Français.

30 Dornel Laurent, *Pour une approche transculturelle des migrations d'élites,* éd. cit., 2013, p. 22.

Bibliographie

Becker, Howard, *Outsiders* (1963), trad. Briand J.P. et Chapoulie J.M., Paris, 1985, Métailié

Briet Lucien, *Aux Pyrénées ! Voyages sur le versant français, articles et photographies, 1892-1906,* rassemblés par André Galicia, Paris, 2017, La Ramonda

Bruneton-Governatori Ariane, Du Béarn aux Amériques ! Histoires d'émigrants - Témoignages et documents (1850-1950), *Bulletin de l'Association. Mémoire Collective en Béarn, n° 7,* 1992

Bruneton Ariane, *Lettre E comme Émigration in* Marziou Jean (dir.), *L'Abécédaire passionné du Béarn*, Orthez, 2018, Éditions Gascogne, pp. 56-63

Cazaux Rodríguez Esteban, « Pequeña historia de un emigrante bearnés, castrador en España, Petite histoire d'un émigré béarnais, hongreur en Espagne » (trad. Lili Casassus), *Partir. Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne,* Association pour la Mémoire de l'Émigration, n° 20, septembre 2019, pp. 10-19

Charnisay Henri de, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique* (1947), Biarritz, 1996, J&D éditions

Dornel Laurent, « L'insulte xénophobe en France au XIXe siècle », in Th. Bouchet et al. (dir.), *L'Insulte (en) politique. Europe et Amérique latine du XIXe siècle à nos jours*, Dijon, 2005, Éditions Universitaires de Dijon, pp. 111-120.

Dornel Laurent, « Pour une approche transculturelle des migrations d'élites », *Des Pyrénées à la Pampa. Une histoire des migrations d'élites (XIXe-XXe siècles*), Pau, 2013, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 13-30

Gastón Añaños Santiago, *La vida de un inmigrante*, Zaragoza, 2016, Institución Fernando el Católico, Excma Diputación de Zaragoza

Goffman Erving, *Stigmate*, (1963), (trad. Kihm Alain), Paris, 1975, Éditions de Minuit

Inchauspé Véronique, *Mémoires d'hirondelles, une histoire de jeunes filles. L'immigration féminine navarro-aragonaise à Mauléon (1880-1930)*, Mauléon, 2001, Ihaitza et Ikherzalek

Lasserre-Vergne Anne, *103 écrivains. Une lecture des Pyrénées d'ouest en est, du XVIe au XXIe siècle*, Pau, 2015, Cairn

Meillon Alphonse, *Un voyage en Haut-Aragon, Un viaje en Alto Aragón,* (1899), (préf. Ramón Lasaosa), Huesca, 2015, Diputación provincial de Huesca

Prost Antoine, *Les Français de la Belle Époque*, Paris, 2019, Gallimard

Tomás Faci Guillermo, Laliena Lopez José, *Ansó. Historia de un pueblo pirenaico*, Huesca, 2016, Editorial Pirineo

Les pionniers italiens au Brésil et en Argentine au XIXe siècle. Itinéraires et mémoire

Carmela Maltone

Le recours à la colonisation italienne

Le Brésil et l'Argentine ont été façonnés par l'immigration italienne ; les sources transalpines décomptent 1 260 000 départs pour le Brésil et 1 893 000 pour l'Argentine durant la période 1870 à 1920[1]. Une vague massive sur un temps relativement court répondait aux objectifs que ces deux pays s'étaient fixés. En conquérant au début du XIXe siècle leur indépendance sur leurs puissances coloniales respectives, tant le Brésil que l'Argentine aspiraient à se développer économiquement, à créer une classe moyenne blanche et à maîtriser les immenses territoires habités par les Amérindiens, désignés comme *indios*, envers lesquels les élites créoles nourrissaient un profond mépris. Dans ses récits de voyages de 1850, le botaniste français Auguste de Saint-Hilaire nous restitue la perception que les *fazendeiros* avaient de ces populations indigènes : les hommes étaient jugés oisifs et voleurs de chevaux, tandis que leurs femmes, censées s'abandonner aux plaisirs du corps, passaient pour dissolues et sans pudeur […]. Pour cela, elles étaient de loin considérées comme inférieures aux esclaves[2]. Les représentations visant à infériorisier les Amérindiens puisaient

1 Giorgio Mortara, « Cento anni di emigrazione italiana in Brasile. Nota statistica », in *Giornale degli economisti e annali di economia*, settembre-ottobre, Milano, Université Bocconi, 1962, p. 573-581.

2 Auguste de Saint-Hilaire, *Voyage dans les provinces de Saint Paul et de Sainte Catherine*, Paris, Arthus Bertrand, 1851, p. 365, 403, 424.

leur source dans la théorie des hiérarchies des races et des civilisations dont les élites créoles étaient imprégnées.

Le développement économique et le contrôle du territoire incluaient l'expulsion des Indiens de leurs terres et l'appropriation unilatérale d'immenses régions inexplorées par les gouvernements de ces deux pays. Au Brésil, la *Lei de Terras* de 1850 stipulait que toute terre sans propriétaire légalement reconnu appartenait à l'État. À partir de ce moment, les territoires, souvent forestiers, où vivaient les indigènes, furent considérés comme *terra nullius* et soit vendus à un prix dérisoire à de riches latifundistes locaux ou étrangers, soit subdivisés par l'État en petites parcelles pour être confiés à des familles de petits cultivateurs.

Le projet de colonisation prenait corps en traçant sur la carte l'emplacement des parcelles, puis en taillant dans la forêt les pistes d'accès. Les cultivateurs engagés par l'État devaient un loyer durant cinq à dix ans, terme au bout duquel ils deviendraient propriétaires[3]. L'objectif de cette colonisation, comme l'affirma le président du Rio Grande do Sul, « était d'encercler les tribus sauvages avec une ceinture de colonies afin de les contraindre à choisir entre la civilisation et la fuite vers l'intérieur[4] ». Pour garantir la domination raciale des blancs sur les noirs et les indigènes, le peuplement des colonies devait s'effectuer avec de la main-d'œuvre européenne importée du vieux continent même si, dans un premier temps, les élites brésiliennes avaient pensé faire appel à des Chinois réputés pour leur intelligence. Vis-à-vis des Européens, la préférence allait vers les Germaniques, les Français et les Italiens du nord où les paysans étaient connus pour être de bons travailleurs, dociles et respectueux.

Au Brésil, l'abolition de l'esclavage en 1888 signait la fin d'une main-d'œuvre très économique pour les grands planteurs de café qui se retournaient vers les travailleurs européens. Deux lois, en 1869 pour le Brésil et en 1876 pour l'Argentine, organisaient le recrutement des migrants en faisant appel à des agences privées et en proposant la gratuité du voyage. Selon l'historien Michael Hall, le paiement du voyage était un procédé assez ingénieux pour attirer des familles démunies et s'assurer ainsi d'une immigration définitive ; leur pauvreté aurait contraint les immigrants à supporter les dures conditions de travail, tant dans les plantations de café que dans les colonies [5].

La possibilité d'émigrer vers des pays lointains et méconnus eut une très forte emprise sur des paysans italiens qui vivaient dans un pays dont le

3 Le processus de colonisation est minutieusement décrit par Piero Brunello, *Pionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera*, Roma, Donzelli, 1994, p. 91-102.

4 Arsène Isabelle, *Emigration et colonisation dans la province brésilienne du Rio grande du Sud, la République orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata*, Montevideo, Imprimerie Laferrière, 1850, p. 54.

5 Michael Hall, Emigrazione italiana a San Paolo tra 1880-1920, in *Quaderni Storici*, IX, n. 1, Bologna, *Il Mulino,* 1974, p. 140.

surpeuplement entraînait une dégradation des conditions de vie et de travail. L'émigration outre-Alpes était donc une pratique courante pour les paysans du nord. La perspective de devenir propriétaire de vastes domaines colportée par une myriade d'agents recruteurs qui battaient les campagnes du nord ne fit qu'accroître l'attrait pour ces nouvelles destinations[6].

Pour inciter au départ, ces agents de terrain n'hésitaient pas à abuser de la bonne foi et de l'ignorance des paysans italiens en leur faisant miroiter des paysages et des territoires inexistants construits pour impressionner leur imaginaire. Le consul italien de Rosario en Argentine rapportait en 1877 : « En sillonnant les campagnes du nord de l'Italie, les agents recruteurs montrent aux paysans des images trompeuses de la campagne argentine avec des ruisseaux, des montagnes, des lacs, des moissons dorées, des bœufs bien gras qui seraient à la disposition de quiconque arrive[7]. »

La mise en place d'un vaste réseau d'agents recruteurs, l'ampleur de la propagande, la gratuité du voyage expliquent les premiers départs d'Italiens vers ces pays, principalement des paysans du nord : Ligures, Piémontais, Lombards, Vénètes et Frioulans ; quelques Calabrais se rendirent essentiellement en Argentine. Les statistiques pour le Brésil font état de 55 419 départs d'Italiens sur la période 1876-1880 et 86 000 vers l'Argentine sur la décennie 1871-1880[8]. La moitié des migrants italiens pour le Brésil avait été introduite par l'agence de Joaquim Caetano Pinto, un entrepreneur d'origine italienne qui s'était établi dans le Rio Grande do Sul et qui s'était engagé auprès du gouvernement de cet État à introduire 100 000 Italiens en dix ans[9].

Vers 1880, l'accroissement des départs déclencha une concurrence entre les armateurs italiens et étrangers, notamment français. Les tarifs proposés par les *Messageries Maritimes* et les *Transports Maritimes* poussèrent nombre d'émigrants italiens à embarquer à Marseille, au Havre ou à Bordeaux. Pour affronter cette

6 Pour une histoire complète et approfondie de l'immigration italienne au Brésil et en Argentine cfr : Chiara Vangelista, *Dal vecchio al nuovo continente. L'immigrazione in America Latina,* Torino, Paravia, 1997 ; Emilio Franzina, *Gli Italiani al nuovo mondo. L'emigrazione italiana in America, 1492-1942,* Milano, Mondadori, 1995 ; Emilio Franzina, *L'America Gringa. Storie italiane d'immigrazione tra Argentina e Brasile,* Reggio Emilia, Diabasis, 2008 ; Matteo Sanfilippo, *Gli Italiani in Brasile,* Viterbo, Sette Città, Editore, 2010 ; Giampaolo Romanato, Vania Beatriz Merlotti Heredia, *L'emigrazione italiana nel Rio Grande do Sul brasiliano (1875-1914). Fonti Diplomatiche,* Ravenna, Longo Angelo editore, 2018.

7 Lettre du Consul Luigi Petich du 17 juillet 1877 in *Statistica dell'emigrazione italiana all'estero nel 1878 confrontata agli anni precedenti*, MAIC- Direzione Generale della Statistica (DGS), Roma, 1880, pp CXCI-CXCII.

8 Giorgio Mortara, Cento anni di emigrazione in Brasile. Nota statistica, éd. cit., p. 576 ; Alberto Sarra, *Emigrazione italiana in Argentina,* 30 octobre 2007, Associazione ADSIC, [consulté le 8 octobre 2019]. Disponible sur : <http://www.adsic.it/2007/10/30/emigrazione-italiana-in-argentina/>

9 Sur les modalités de recrutement et d'installation des pionniers italiens au Brésil et Argentine, cfr Emilio Franzina, *L'America Gringa. Storie italiane d'immigrazione tra Argentina e Brasile*, op. cit., p. 73-88. Pour en savoir plus cfr : Emilio Franzina, *La terra ritrovata. Storiografia e memoria della prima immigrazione italiana in Brasile*, Genova, Termanini editore, 2014.

concurrence française, deux armateurs génois fusionnaient en 1885 créant ainsi une puissante compagnie maritime sur les routes de l'Atlantique sud, la *Compagnia Generale Italiana*. Comme le transport des migrants s'avérait une activité fort rentable, certains armateurs italiens se spécialisèrent dans le transport des migrants et prirent eux-mêmes en main le recrutement et la négociation avec les deux États du nombre de migrants à fournir. En 1887, la *Compagnia Generale Italiana* s'engageait à fournir quelque 22 000 paysans italiens aux *fazendeiros* de l'État de Sao Paolo. Pour s'assurer que les précieux migrants arrivent bien à destination, les armateurs avaient mis en place, à proximité des ports brésiliens et argentins, des centres d'accueil qui s'occupaient du tri et du placement au travail et, dans certains cas, leurs employés accompagnaient les immigrants jusque dans les *fazendas* ou les colonies. L'émigration italienne en Argentine et au Brésil fut donc le résultat d'une action conjointe entre les gouvernements de ces pays, les grands propriétaires, les armateurs et leurs agents de recrutement.

Les migrants suscitèrent d'autres appétits : les recruteurs proposaient à ceux qui ne pouvaient bénéficier de la gratuité du voyage de leur avancer les indispensables billets, mais avec de confortables marges. Cette pratique est, entre autres, révélée en 1882 par des émigrants lors d'une enquête parlementaire italienne à bord de deux navires, le *Navarre* et le *Colombo* à destination du Rio de la Plata :

> *Le 12 septembre nous montons à bord du Navarre, des Transports Maritimes français, en route vers le Rio de la Plata, pour recueillir des informations sur les paysans émigrants vers ces régions lointaines. Un jeune nous explique qu'il voyage avec sept autres paysans originaires de Delobbio, et trois autres d'Ardenno (nord de la Lombardie). Ils vont à Buenos Aires pour travailler comme paysans. Ils espèrent y retrouver leurs proches. Le recruteur qui les conduit leur a payé le voyage et ils se sont engagés à rembourser 280 lires chacun dans un délai de deux ans. Le prix du voyage est de 180 lires mais, après avoir réfléchi aux risques pris par l'agent, nous ne sommes plus persuadés qu'il s'agisse d'usure. […]*
>
> *Le 23 septembre, nous embarquons sur le Colombo en route pour Montevideo. À son bord, un groupe de 60 paysans originaires de Busca en Piémont. Un jeune homme de ce groupe nous explique qu'il a dû vendre jusqu'à sa dernière chemise pour acheter les billets pour sa femme, leur fils et lui-même. […] Le pauvre homme a payé 220 lires par billet, et beaucoup d'autres comme lui, alors que le billet du Colombo vaut 160 lires. Ce qui veut dire que cet agent d'émigration […] a gagné, avec 60 passagers sur le Colombo, au moins 3 600 lires sur le dos de pauvres paysans* [10].

10 Extrait du rapport du député Agostino Bertani au Parlement italien, in *Atti della Giunta per l'inchiesta agraria sulle condizioni della classe agricola*, vol X, f. II, Roma 1883.

Une fois amorcée par les agents recruteurs, la colonisation italienne fut alimentée par les pionniers eux-mêmes qui appelaient leurs familles élargies tout en leur fournissant le billet et les informations pour les rejoindre. Le consul italien au Rio Grande do Sul écrivait en 1882 : « Aujourd'hui sur les 2 000 émigrants qui arrivent chaque année dans cet État, 1 500 ne sautent plus vers l'inconnu, mais sont appelés par la famille ou des amis[11]. » Les lettres d'appel recueillies par la *Fondazione Paolo Cresci* et par l'*Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni* de Gênes témoignent de ce canal d'émigration. Ainsi, Michele Altafini émigré dans le Rio Grande do Sul et gardien de la Colonie Villa S. Jeronimo écrivait le 29 mars 1890 :

> *Mes très chers parents, vous aurez la bonté de me pardonner pour avoir tardé à vous répondre. […] Mon désir est de vous faire venir au Brésil soit via le gouvernement, soit à mes frais […]. Ma situation est très bonne. […] N'ayez pas peur du voyage c'est long mais pas impossible. […] De Gênes vous arrivez en 18 jours à Rio de Janeiro et ensuite vous embarquez sur un autre bateau. Soyez confiants, il s'agit de 5 jours supplémentaires. Dans une autre lettre, je vous expliquerai tout. [...] Je n'ai rien d'autre à vous dire si ce n'est que de vous saluer du fond du cœur. Votre fils Michele Altafini. J'attends votre réponse*[12].

Depuis la colonie Caxias, elle aussi dans le Rio Grande do Sul, Michele Madalozzo écrivait en 1877 à ses proches restés à Cismon del Grappa (Vénétie) :

> *Cher Père, j'ai le plaisir de vous faire savoir que notre famille est arrivée en bonne santé depuis quinze jours et que nous avons pris possession de la colonie dont je suis très heureux, car l'emplacement est bon et la terre fertile. [...] Un homme qui travaille un mois suffit à nourrir une famille pendant un an. [...] Comme nous en avons convenu, nous vous attendons et vous nous préviendrez lorsque vous partirez car nous viendrons vous chercher au vapeur avec nos chevaux et nous vous emmènerons sur place sans rester à la Maison de l'immigration aussi longtemps que nous. Très cher frère, [...] si tu envisages de venir ici, nous t'attendons avec impatience. [...] Apportez avec vous les outils agricoles, ainsi que les semences et les plants de vigne. N'abandonnez pas l'idée de venir ici. [...] À Gênes, allez à l'agence maritime du gouvernement, vous ne dépenserez pas grand-chose pour le voyage comme vous pouvez le voir sur le billet que vous trouverez à l'intérieur. Ton frère*[13].

11 Extrait du rapport consulaire sur les conditions des colonies italiennes à l'etranger in *Statistica dell'emigrazione italiana all'estero nel 1882*, MAIC- Direzione Generale della Statistica (DGS), Roma, p. 97.

12 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Mémorie e Migrazioni-Lettere, [consulté le 8 janvier 2020]. Disponible sur : <http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=256>.

13 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni-Lettere, [consulté le 8 janvier 2020]. Disponible sur : <http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=238>

Certaines lettres relatent des situations délicates ; installé dans la colonie Sao Carlos do Pinhal dans l'État de Sao Paolo, Giovanni Polese écrivait le 25 septembre 1888 :

> *Cher Beau-père, si vous voulez venir dans notre colonie travailler aux fours à chaux, on peut gagner entre 40 et 45 florins par mois. […] Si vous prenez la résolution de venir en Amérique, faites bien attention dans les ports, il y a des voyous. Dans mon bateau, certains s'étaient fait voler 100 lires, d'autres 200. Ces vauriens vous proposent de changer votre argent et ils s'enfuient avec vos sous. […] Comprenez bien que l'Amérique n'est pas l'Italie, il y a des endroits bien, mais il y a aussi des problèmes. Moi, je ne sais pas mieux expliquer. À vous de voir, je ne veux pas être responsable. […] Il faut de la patience et du courage. […] Excusez-moi si j'écris mal, mais je ne peux écrire que de nuit. Je m'arrête en saluant toute la famille. Au revoir* [14].

Le départ des pionniers et de leur famille marque le début d'une grande vague d'émigration de masse, dénommé par Michael Hall « le grand commerce de l'émigration[15] ». Entre 1891 et 1900, arrivèrent au Brésil 650 000 Italiens dont 420 000 s'établirent définitivement, et 367 000 en Argentine[16]. Le flux fut si intense que le nombre d'immigrés italiens dépassait, en quelques années, celui des autres origines.

Sur les traces des colons italiens au Brésil

Les autorités brésiliennes dirigèrent, comme prévu, une partie des immigrés vers les plantations de café de l'État de Sao Paolo à la fois pour remplacer les esclaves noirs qui venaient d'être affranchis et pour soutenir démographiquement les blancs face aux noirs qui pouvaient être majoritaires. Les conditions de travail dans les *fazendas* étaient dures, en rien semblables aux promesses des agents de recrutement. De nombreuses lettres envoyées en Italie expriment une profonde déception. Ainsi, Constantin Francesco décrit à sa mère son arrivée en 1889 à la fazenda Angelica (Sao Paolo) :

> *Arrivés à la gare la plus proche de la colonie, les charrettes nous attendent. […] Ils nous conduisent dans la forêt, sur des chemins boueux, une chaleur suffocante, pas de village, pas d'églises. […] Une fois sur place, l'œil ne voit qu'une quantité infinie de caféiers, de forêt vierge, de cabanes, d'esclaves noirs qui à première vue nous font peur. [...] Après deux ou trois jours de repos, le régisseur nous emmène dans les caféiers et là il détermine, selon les bras qui composent la famille, le nombre de milliers de plants de café à sarcler 9 mois par an. [...] On doit s'occuper du café qui était autrefois travaillé par des esclaves noirs*[17].

14 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni- Lettere, [consulté le 8 janvier 2020]. Disponible sur : <http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=220>

15 Michael Hall, *Emigrazione italiana a San Paolo tra 1880-1920*, éd, cit., p. 140.

16 Giorgio Mortara, *Cento anni di emigrazione italiana in Brasile,* éd. cit., p ; 577 ; Alberto Sarra, *Emigrazione italiana in Argentina*, éd. cit., pages : Statistiche dell'emigrazione italiana (1861-1985).

À la désillusion, à la dureté du travail s'ajoutait la crainte que les traitements odieux réservés quelque temps auparavant aux esclaves soient aussi appliqués aux Italiens, comme le montre la requête d'un planteur brésilien qui demandait l'envoi d'un chargement de jeunes femmes entre 16 et 25 ans pour remplacer les esclaves qui lavaient les pieds des patrons quand ils rentraient fatigués et poussiéreux des plantations de café [18]. Toutefois, les lettres mentionnent qu'on ne mourait pas de faim dans les fazendas. Francesco Magro depuis la fazenda Carmo de Cochoeira (Minas Gerais) écrivait le 3 février 1889 à son frère :

> *Nous sommes avec 6 autres familles italiennes, 32 personnes au total. Nous avons un bon patron. [...] Voici le contrat que nous avons : de la farine pour six mois, 3 bœufs, 150 kg de lard, 4 poules par famille, 32 poules en tout. Pour le travail du café, nous recevons 50 lires italiennes pour 3 000 plants. Il a donné un petit lopin de terre à chaque famille où elle peut semer du maïs et des haricots. [...] On a donc du raisin, des citrouilles, du riz à garnir avec la viande. Bref, depuis que je vis comme ça, j'ai fini le carême*[19] *!*

La dureté du travail poussa cependant les ouvriers agricoles italiens à quitter progressivement les plantations de café pour se déplacer vers des villes où ils se mirent à travailler dans les services. Mais la majorité des immigrés italiens fut dirigée vers les États alors très peu peuplés du sud du Brésil que le gouvernement avait prévu de coloniser : Paraná, Santa Caterina, Rio Grande do Sul. Dans certains de ces territoires, ils s'ajoutèrent à d'autres colons européens qui les avaient précédés, notamment des Allemands, tandis que dans d'autres, ils étaient de vrais pionniers envoyés dans la forêt vierge comme engrais démographique et moteur du développement agricole. Les autorités brésiliennes voulaient qu'ils prennent la terre aux indigènes et qu'ils « blanchissent » cette zone.

Ils furent les premiers Européens à s'installer dans les vallées du Tubarão et de l'Urassanga, dans le sud de l'état de Santa Caterina : une centaine de familles

17 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni-Lettere, [consulté le 8 janvier 2020]. Disponible sur : <http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=262>

18 Information publiée dans un article du journal *La Plebe*, février 1883, n. 2, p. 20.

19 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni-Lettere, [consulté le 8 janvier 2020]. Disponible sur : <http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=206>.

vénètes remonta en pirogues un fleuve depuis son embouchure, à Laguna et fonda Tubarão. La première installation italienne dans le Rio Grande do Sul se fit sur les rives boisées de la rivière Cai[20]. L'arrivée dans les zones de colonisation fixées par le gouvernement représentait une épopée qui est restée gravée dans la mémoire collective. Les récits sur ces ralliements aventureux des parcelles attribuées sont nombreux. Le Trévisan Pietro Ferronatto raconte ainsi son arrivée en 1885 à la colonie Alfredo Chaves (Rio Grande do Sul) :

> *Ma famille a obtenu des terres, ici dans la colonie Chaves, grâce à l'intermédiaire de mon oncle qui était déjà depuis un an au Brésil dans la colonie Dona Isabel. Il nous a écrit et nous sommes partis. [...] Faute de moyens de transport, ma famille et moi avons fait à pied le trajet de Porto Alègre à Dona Isabel. D'autres familles ont fait de même. Les routes devaient être encore ouvertes et la seule solution était de les ouvrir à la machette. [...] Après plusieurs jours de lutte contre la forêt, nous sommes arrivés à la colonie Dona Isabel où l'oncle Nei nous attendait. Que de larmes et de joie pour les retrouvailles ! Nous avons continué avec lui en charrette jusqu'à Alfredo Chaves où un terrain montagneux et difficile nous avait été réservé*[21].

Une fois les colons arrivés, leur installation se déroulait presque toujours de la même manière : les compagnies de colonisation, publiques ou privées, leur attribuaient de 25 à 50 hectares de forêt et leur fournissaient des outils, des semences et quelques animaux. Pour rendre la terre cultivable, les immigrés coupaient les arbres, les brûlaient, puis semaient du maïs, du blé ou plantaient de la vigne. Le terrain reçu des sociétés de colonisation devait être payé progressivement avec la vente des premières récoltes et en fournissant gratuitement les bras pour des travaux d'intérêt collectif, notamment l'ouverture des pistes reliant les différents villages naissants.

Les premières années de colonisation furent souvent pénibles. Les sources font état de nombreuses difficultés : l'isolement, la dureté du travail, le climat, les maladies, la violence, la rencontre avec les autochtones. Les premiers logements furent des cabanes sur pilotis pour se défendre d'une faune inconnue. « C'est douloureux, c'est horrible de suivre ces malheureux immigrés dans leur calvaire. […] Beaucoup vivent dans un état semi-sauvage, ils n'osent même pas se montrer quand passe un voyageur » écrivaient les inspecteurs du Ministère italien des Affaires Étrangères qui enquêtaient sur les

20 Sur l'installation des colons italiens au Brésil cfr : Giorgio Mortara, Cento anni di emigrazione italiana in Brasile. Nota statistica, éd. cit., p. 573-581 ; Emilio Franzina, *L'America Gringa*, éd.cit., p.149-178 ; Piero Brunello, P*ionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera,* éd. cit., p.15-21-91-106.

21 Témoignage publié par Rovilio Costa, *Imigraçao italiana no Rio Grande do Sul. Vida, costumes, e tradiçoes*, Est/ Sulina, Porto Alegre, 1974, p. 86. Texte traduit en italien. Cf. aussi : Giovanni Meo Zilio, L'epopea dell'emigrazione veneta, in *Fotostoria*, décembre 2000, p.71.

conditions de vie de ces colons. Ils étaient forcés de constater que les colons italiens devaient se débrouiller par eux-mêmes en s'appuyant sur la cohésion familiale et le sentiment religieux propre à leur culture. Dans leurs rapports, ils demandaient au Ministère de renforcer la présence des autorités consulaires italiennes et d'envoyer dans ces colonies des instituteurs et des médecins[22].

Les colons reçurent, en revanche, le soutien des missionnaires italiens chargés de protéger leur culture d'origine. En plus de garder l'italianité, ils faisaient rempart contre le péril socialiste qui rôdait jusqu'en ces contrées lointaines. Au sein des colonies, les valeurs religieuses étaient associées aux valeurs nationales dans une sorte de patriotisme mystique ou de nationalisme catholique. L'ambassadeur d'Italie à Rio de Janeiro écrivait le 8 mai 1899 au ministre des Affaires Étrangères :

> *Tant l'enseignement que la protection des immigrants et même la propagande nationale sont aujourd'hui exclusivement assurés par les nombreux missionnaires dispersés dans tous les centres de colonisation, payés par les colons et dirigés par l'évêque de Porto Alègre. […] Nous, nous n'avons certainement ni les moyens ni la possibilité d'organiser notre service d'une manière aussi fine que ne le fait le clergé*[23].

Tant dans les zones de colonisation que dans les villes, les immigrés italiens ressentaient une grande insécurité due au climat de violence. Dans les lettres adressées aux autorités consulaires, les colons italiens font état de meurtres, de délits et des mauvais traitements perpétrés par les *gauchos*, les éleveurs hommes de main des grands propriétaires terriens. Les colons se plaignent de la complicité de la police locale, de l'absence de l'État brésilien et de l'inertie des fonctionnaires. Sans protection assurée par les autorités officielles, les Italiens craignent pour leur vie et circulent armés. L'historien Emilio Franzina qui a examiné ces lettres conservées au ministère italien des Affaires Étrangères estime que la violence était essentiellement utilisée contre les ouvriers des *fazendas* pour les punir d'actes irrespectueux ou insolents contre les grands propriétaires. La violence était en quelque sorte l'instrument utilisé pour perpétuer une forme d'esclavagisme, mais sur une population blanche[24].

Dans les territoires où les Italiens étaient les premiers Européens à s'approprier la forêt, la rencontre avec les Amérindiens était inévitable. Les colons italiens avaient à l'égard des « Indios » un sentiment mixte de peur et

22 Giampaolo Romanato, Emigranti : gli Italiani che hanno costruito il Brasile, *Avvenire*, 27 juillet 2019, [consulté le 27 juillet 2019]. Disponible sur : <https://www.aise.it/rassegna-stampa/emigranti-gli-italiani-che-hanno-costruito-il-brasile--di-gianpaolo-romanato/133811/1/1/7337>

23 Lettre de l'ambassadeur, 8 mai 1899, Archivio Storico Ministero Affari Esteri, (ASMAE), Roma, Rapporti Politici, Brasile, 1886-1901, b.282.

24 Emilio Franzina, *L'America Gringa*, op. cit., p. 173-176.

de répulsion basé sur des stéréotypes comme l'indique une lettre d'un Vénète de Caxias à sa famille : « Les Indiens ne sont pas des hommes mais pire que les bêtes, ils volent, ils tuent et amènent les femmes blanches dans la forêt et leur attachent les pieds pour les empêcher de s'enfuir[25]. » Malgré ce ressenti, l'attitude des colons italiens variait selon les groupes amérindiens. D'après les témoignages des immigrants italiens conservés dans les archives consulaires de Porto Alègre et consultés par des historiens transalpins, les affrontements avec les Chavantes du Rio Grande do Sul furent sporadiques en raison de leur asservissement aux sociétés de colonisation. Selon cette source, les Chavantes vivaient dans les réserves et étaient en contact avec les sociétés de colonisation brésiliennes qui les forçaient à ouvrir des chemins forestiers et à défricher les colonies. Des membres de cette ethnie travaillaient également au service des colons italiens. Cela expliquerait le rapport peu conflictuel. La version des Chavantes est tout autre : les colons italiens après avoir volé leurs terres les réduisaient en esclavage[26].

Les rapports avec les Shokléng, les indigènes de Santa Catarina, furent différents[27]. Dans de nombreuses zones de cet État, les Italiens furent les premiers colonisateurs européens. Face aux tribus shokléng qui s'opposaient à la destruction de la forêt et défendaient leurs terres avec des moyens dérisoires, vol d'outils ou barrage de chemins, la riposte des colons italiens fut extrêmement violente. Ils firent appel à des mercenaires, les Bugreiros, des métis qui connaissant bien la forêt, attaquaient les villages shokléng, les brûlaient et tuaient les hommes. Ils étaient payés au nombre d'indigènes tués. Les survivants, généralement des enfants étaient rachetés par les colons italiens. Dans certaines colonies italiennes comme Nova Venezia ou Urussanga (Santa Catarina), certains colons italiens prirent part aux expéditions. Un colon italien, Natale Coral passa dans la légende pour le nombre d'Indiens qu'il avait tués[28].

Les premières condamnations contre le massacre des Indiens par les Italiens n'arrivent qu'en 1907 avec la fondation à Florianopolis (Santa Catarina), d'une association, la *Lega Patriottica per la Catechesi degli Indigeni* (Ligue patriotique pour la catéchèse des indigènes). Cette réprobation s'inspirait de la position du pape exprimée en 1886. Léon XIII, qui considérait la colonisation légitime

25 Piero Brunello, *Pionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera,* op. cit., p. 22.

26 Angelo Trento, « Miseria e speranze : l'emigrazione italiana in Brasile1887-1902 », in José Luiz del Roio (sous la dir.), *Lavoratori in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello stato di S. Paolo*, Milano, Franco Angeli, 1981, p. 24.

27 Sur les rapports entre colons italiens et les tribus Kaingang et les Shokléng, cf. l'étude détaillée de Pietro Brunello. *Pionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera,* éd.cit., p. 4-55.

28 Pour approfondir les rapports violents et les indigènes dans l'État de Santa Catarina, cf. : Renzo Grosselli, *Vincere o morire : contadini trentini, veneti e lombardi nelle foreste brasiliane*, parte 1, Santa Catarina, 1875-1900, Venezia, Centro Interuniversitario di studi veneti, 1986.

et les Indiens des barbares, dotés malgré tout d'une âme, avait déclaré que les colonisateurs pouvaient s'approprier des indigènes pour les humaniser, les civiliser et les convertir à la religion catholique[29].

La conquête des terres sur les indigènes et leur défrichage fut si intense que les premiers noyaux constitués de quelques cabanes en bois se transformèrent en petites villes ; les colonies Dona Isabel et Alfredo Chaves, citées par les témoignages, sont à l'origine de Caxias do Sul. Quarante ans plus tard, dans les années 1920, le site initial s'était transformé en une ville aux larges rues, aux immeubles élégants, avec une église imposante et des commerces de toutes sortes. Cette évolution est la preuve du niveau de bien-être atteint par les premiers colons. Les pionniers vénètes avaient réussi à faire de Caxias une des villes les plus importantes et modernes du Rio Grande do Sul[30]. Un pionnier de Caxias arrivé en 1881 de Seren del Grappa (Vénétie) témoigne de cette évolution dans une lettre à sa famille :

> *Nous vivons très bien et rien ne nous manque […]. Cela fait 10 ans que cela va mieux. À présent les routes sont carrossables et on parle du chemin de fer. Le Campos Dos Bugres [...] s'appelle maintenant colonie Cassias n° 1 et est la meilleure colonie du Brésil. […] La colonie est grande et chaque maison a son terrain. […] La ville va de l'avant, est l'une des plus grandes, [...] il y a maintenant plus de deux cents commerçants [...] et libres d'impôts. On espère qu'une église en briques sera bientôt construite, l'actuelle est en bois et trop petite ; nous arrivons aux 20 000 habitants, tous Italiens ; […] nous avons du bon vin parce que les Italiens ont planté des vignes dès leur arrivée et on fera de belles récoltes si le bon Dieu éloigne les malheurs. [...] Nous sommes très heureux d'être ici*[31].

Avec l'arrivée de nouveaux migrants, les colonies se sont multipliées : à une vingtaine de km à l'ouest de Dona Isabel voyaient le jour les colonies Garibaldi et Bento Gonçalves. En 1882, 20 000 paysans italiens vivaient dans ces trois colonies et 30 000 en 1885. Quelques années plus tard, certains colons des villages primitifs suivaient la nouvelle ligne de chemin de fer et fondaient plus à l'ouest Passo Fundo et Cruz Alta[32].

La présence parmi les immigrés de milliers de militants de la gauche révolutionnaire, de syndicalistes, de leaders politiques indésirables en Italie

29 Luigi Ganapini, *Il nazionalismo cattolico. I cattolici e la politica estera in Italia, dal 1871 al 1914,* Bari, Laterza, 1970, p. 60.

30 Caxias do Sul : una città dov'era la foresta, in *Fotostoria*, op. cit., p 50.

31 Lettre publiée in Emilio Franzina, *Merica! Merica! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere dei contadini veneti e friulani in America latina (1876-1902),* Milano, Feltrinelli, 1979, p. 59-60.

32 Piero Brunello, *Pionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera,* op. cit., p.18.

donnait naissance au Brésil à des colonies singulières visant à mettre en place un nouveau modèle économique et social. La *Colonia Santa Cecilia* est assurément l'expérience la plus légendaire, la plus profondément ancrée dans la mémoire collective. Elle est fondée en 1890 à quelques kilomètres de Palmeira (État du Paraná), par Giovanni Rossi, un agronome, socialiste libertaire et une poignée d'hommes arrivés comme lui d'Italie. Ils se proposaient de créer une colonie agricole fondée sur la collectivisation et l'autogestion de terres agricoles, émancipée de la culture patriarcale, bourgeoise et traditionnelle. Cette colonie devait expérimenter des nouvelles relations sociales au bénéfice de l'équité, de l'égalité des genres et de l'amour libre. Giovanni Rossi annonçait ainsi en 1890, depuis le port de Santos, la mise en œuvre de son projet de démocratie rurale au journal anarchiste français *La Révolte* :

> *Nous entendons constituer une colonie anarchiste, laquelle puisse donner à la propagande une démonstration pratique que nos idées sont justes et réalisables. […] Nous sommes partis à huit d'Italie le 20 février. […] Nous allons partir demain pour Porto Alègre pour rechercher un terrain propice*[33].

Le groupe initial fut ensuite rejoint par de nombreuses autres familles arrivées d'Italie. La *Colonia Santa Cecilia* comptera à son apogée environ 250 membres[34]. L'expérience fut très courte puisque la faillite économique intervenait dès 1894, due à la surpopulation et surtout à la difficulté de respecter les principes coopératifs du fait des rivalités entre les membres. Le rêve le plus cher des immigrés italiens était en effet de devenir propriétaire et de prospérer. La colonisation du Sud brésilien permit à de nombreux paysans italiens de réaliser ce rêve. Avec le temps, certains pionniers devinrent de grands propriétaires ou des commerçants prospères. Paolo Rossato, colon à Caxias do Sul, écrivait le 24 avril 1884 :

> *Cher père, tu devrais voir le beau terrain que j'ai acheté. […] Celui qui aurait chez nous à Valdagno la même propriété passerait pour un richard. J'attends maintenant avec impatience que toute la famille me rejoigne parce que chez nous, nous étions des bêtes de somme, et ici nous sommes des personnes respectables*[35].

33 *La Révolte,* a. III, n°37, 31 mai-6 juin 1890.

34 L'histoire de la communauté fut rapportée par son inspirateur Giovanni Rossi dans un article paru sous le titre : « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione » in Rivista, *La Geografia per tutti,* Bergamo, mai-novembre 1891. Pour une reconstruction détaillée cfr Isabelle Felici, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil, (1880-1920)*, septembre 2016. Disponible sur <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01359546>.

35 Lettre publiée dans Luis Alberto de Boni, *La Mérica, escritos dos primeiros imigrantes italianos*, Caxias, Universidade de Caxias, 1977, p. 35 ; L'emigrazione, *Fotostorie*, *op. cit.*, p. 52.

La satisfaction d'avoir réussi est le leitmotiv des lettres à la famille en Italie. Giacomo Rech installé à Caxias écrivait le 29 octobre 1881 :

> *Nous vivons bien sans trop de soucis, la terre est rentable et personne ne vient nous réclamer d'impôt. […] Je vous garantis que si nous n'étions pas perdus dans la forêt, nous n'échangerions pas notre situation actuelle avec celle des richards de chez nous à Feltre (Vénétie)*[36].

Les colons étaient fiers de leur labeur, de la colonisation gagnée par un travail acharné et à partir de rien, au point d'inventer une sorte d'hymne qui au fil du temps remplaça l'hymne national italien :

> *Nous sommes partis d'Italie avec notre dignité, trente-six jours dans un vapeur et en Amérique nous sommes arrivés. En Amérique nous n'avons trouvé ni paille, ni foin, nous avons dormi sur le sol à la belle étoile comme les bêtes. La Merica est longue, large et entourée de montagnes et de plaines. Avec le travail de nous, les Italiens, nous avons bâti villages et villes*[37].

Il est très difficile de connaître le nombre exact d'Italiens arrivés dans les États de Rio Grande do Sul et Santa Caterina, notamment parce que le Brésil accorda en 1899 sa nationalité à tous les étrangers qui n'avaient pas demandé à conserver leur nationalité de naissance. On estime que le Rio Grande au territoire légèrement moins étendu que l'Italie a accueilli entre 80 000 et 100 000 Italiens entre 1875-1915, alors qu'il ne comptait que moins d'un demi-million de personnes : les Italiens représentaient ainsi 60 % des arrivées d'Européens. En 1913, l'État de Santa Caterina comptait environ 42 000 Italiens pour 400 000 habitants [38].

Le Brésil fut pour les Italiens une destination privilégiée jusqu'à la veille de la Grande Guerre, et ils constituèrent un tiers de la population blanche. Le flux se réduit ensuite considérablement, pour cesser définitivement dans les années 1950. L'assimilation des descendants des pionniers italiens dans la société brésilienne fut rapide, favorisée par le partage de valeurs communes entre les populations européennes. Aujourd'hui, 31 millions de Brésiliens descendent des immigrants italiens ; une grande partie de la classe dirigeante du Rio Grande do Sul est issue de ces colons. L'objectif visé par le gouvernement brésilien au XIXe siècle de créer une classe moyenne blanche pour contenir démographiquement « Noirs » et « Indiens » a été atteint. L'immigration italienne et plus amplement européenne a ainsi joué un rôle économique et

36 Lettre publiée dans Daniela Perco, « Contadini Veneti in Brasile. Una ricerca sul patrimonio di tradizione orale » in Giordano De Biaso, *Lingue, dialetti e culture subalterne*, Ravenna, Longo Editore, 1979, p. 114.

37 Virgilio Savona, Michele Straniero, *Canti dell'emigrazione*, Milano, Garzanti, 1976, p. 88.

38 Piero Brunello, *Pionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera,* op. cit., p. 21.

social majeur dans le développement de ce grand pays et constitue une partie intégrante du processus de construction de la nation brésilienne.

Le rêve argentin, la grande migration italienne vers la Pampa

Les premiers Italiens arrivent en Argentine, tout particulièrement dans l'estuaire du Rio de la Plata dans le premier quart du XIXe siècle. C'étaient surtout des Génois, des négociants qui faisaient du commerce entre les deux rives de la baie, des armateurs qui avaient investi dans les activités navales et des artisans qui travaillaient pour ces mêmes armateurs dans les chantiers navals du quartier de la Boca, noyau de Buenos Aires. La prospérité de ces activités liée à l'accroissement des échanges avec l'Europe faisait passer le nombre d'Italiens résidents en Argentine de 6 000 en 1842 à 71 442 en 1869[39]. À la même époque, et plus précisément entre 1820 et 1859, l'Argentine devient un refuge politique pour des patriotes italiens persécutés par le pouvoir autocratique. Parmi eux, de nombreux Garibaldiens qui ont contribué à la chute du gouvernement dictatorial de Rosas en 1852 et soutenu le gouvernement du libéral Bartolomé Mitre[40].

L'émigration italienne vers l'Argentine ne prend une dimension de masse qu'à partir de 1876. Quand Mussolini met un terme à l'émigration en 1930, pas moins de 2 344 137 Italiens étaient partis vers l'Argentine, attirés par la possibilité de faire fortune dans un pays riche en terres et peu peuplé. Le premier recensement argentin de 1869 comptait 1 800 000 habitants concentrés dans les grands centres urbains de l'époque, et une immense Pampa réputée inhabitée et non cultivée. Selon les données officielles, seule une petite partie de ce territoire était dédiée à l'élevage[41]. Pour « inhabitée » il faut comprendre vide de population européenne, les indigènes ne comptant pas pour les hommes politiques. Avec la loi *Inmigración y Colonización* de 1876, l'État fédéral argentin décidait de transformer la Pampa en une zone agricole en y envoyant de la main-d'œuvre européenne. La réalisation de ce projet nécessitait de vider préalablement les territoires des autochtones ; cette épuration fut l'objet de véritables opérations militaires menées de 1879 à 1881 et connues sous le nom de *Campaña del desierto.*

39 Sur l'histoire de l'immigration italienne en Argentine cfr : Niccolò Cuneo, *Storia dell'emigrazione italiana in Argentina, 1810-1870*, Milano, Garzanti, 1940 ; Fernando Devoto, *Storia degli Italiani in Argentina*, Roma, Donzelli, 2007 ; Nicolino Castiello, Emigrazione dal sud in Argentina, in *Mélange de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerrannée,* vol. 112, n.1, 2000, Paris, Persée, p. 401- 405.

40 Tarquato Di Tella, *Italiani in Argentina. Gli ultimi duecento anni,* Revue on line Storicamente. Laboratorio di Storia, Università de Bologna, p. 1-5, [consulté le 9 janvier 2020]. Disponible sur <https://storicamente.org/di_tella_it>.

41 Nicolino Castiello, Emigrazione dal Sud in Argentina, op. cit., p. 401-414.

Pour recruter, acheminer et mettre au travail la main-d'œuvre européenne, l'Argentine s'inspirait du Brésil : voyage transatlantique gratuit pour les candidats à l'immigration et allotissement de la Pampa humide, soit des provinces de Cordoba, Santa Fe, Buenos Aires et la vallée du Rio Negro. Les parcelles plus importantes furent accordées à un prix symbolique aux grands propriétaires terriens, tandis que les plus petites, entre 25 et 32 hectares, furent vendues à crédit aux immigrants européens. C'est indiscutablement la perspective d'accéder à une terre supposée fertile et source de gains rapides qui motiva le départ des Italiens. Les lettres des pionniers envoyées à leur famille en Italie sont très explicites. Petrei Vittorio arrivé en 1878, à Jésus Maria (Cordoba) écrivait :

> *Mes chers frères […] depuis mon départ, je suis en très bonne santé. [...] Je suis heureux d'être venu en Argentine car ici on ne meurt pas de faim. [...] Ici, on est sûr de faire fortune. Je ne regrette pas la polenta, parce qu'ici on mange de la bonne viande et du bon pain. Les nantis d'Italie déclaraient qu'en Amérique, on trouverait des bêtes féroces, eh bien non, les bêtes féroces de l'Italie, ce sont eux!*[42]

Avec l'immigration de masse, la part des Italiens passait selon les recensements argentins de 4 % de la population résidente totale en 1869 à 12,5 % en 1895. L'arrivée massive des Italiens dans des territoires occupés par les « Indios » aller redessiner la carte ethnoculturelle de ces territoires et servir ainsi l'objectif ultime de l'État argentin [43]. Au-delà du développement agricole de ces espaces, le transfert en Argentine des populations européennes blanches visait à propager dans le pays les valeurs du vieux continent, en particulier l'attachement au travail qui, selon la classe dirigeante, devait devenir la valeur fondatrice et identitaire de la nouvelle Argentine. Une fois arrivés, la plupart des migrants italiens furent envoyés dans les provinces de Corrientes, Santa Fe, Cordoba, Entre Rios et Buenos Aires, territoires qui seront bientôt appelés la *Pampa Gringa* soit Pampa étrangère et donc Pampa italienne, compte tenu de la supériorité numérique des Transalpins sur l'ensemble des immigrants. Le vocable *Gringo* est ainsi devenu synonyme d'Italien et tous les Italiens sont devenus des *Gringos*.

Le peuplement de la pampa humide par les immigrés italiens suscitait l'intérêt des autorités consulaires qui se mirent à parcourir la zone pour aller à

42 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni-Lettere, [consulté le 9 janvier 2020]. Disponible sur < http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=252>.

43 Antonio De Lisa, *Un secolo d'immigrazione italiana in Argentina,* 7 janvier 2013, p. 13, [consulté le 7 octobre 2019]. Disponible sur <http://storiografia.me/2013/01/07/un-secolo-di-immigrazione-italiana-in-argentina>.

la rencontre de ces pionniers, pour connaître leur condition de vie et l'esprit qui régnait dans les colonies. En s'appuyant sur les statistiques de l'État argentin les rapports consulaires fournissent une cartographie assez précise de leur implantation dans la Pampa[44]. Ainsi, le rapport consulaire de 1895 pour la province de Santa Fe, territoire connu sous le nom de « petite Italie », fait état de 243 colonies italiennes sur les 365 existantes dans cet État et dénombrait 14 146 propriétaires Italiens sur un total de 37 115. Les toponymes révèlent clairement l'origine des fondateurs : *l'Italiana, la Nuova Italia, la Bella Italia, Cavour, Garibaldi, Umberto, Margherita, Piemonte, Nuova Torino, Caracciolo, Crispi, Lago di Como, Toscana* et ainsi de suite.

Pour la province de Cordoba, le consul Francisci relevait 180 colonies peuplées à 79 % de familles italiennes[45]. Dans les autres provinces, la part des Italiens n'était pas très différente. Dans la province de Buenos Aires, le recensement de 1895 comptait 62 975 propriétaires agricoles italiens sur un total de 407 503[46]. Les comptes-rendus consulaires de 1895 évoquent des trajectoires migratoires de réussite. Si certains colons firent fortune et devinrent rapidement de riches *estancieros* comme Giuseppe Guazzone, surnommé *El Rey del trigo*, propriétaire d'un domaine céréalier de 22 000 hectares à Trenque Lauquen, (Buenos Aires) ; d'autres, la majorité, étaient toutefois à la tête de propriétés de taille moyenne comme en témoignent les notes de voyage du consul Francisci :

> *Le département de Marcos Juarez (Cordoba) compte 60 colonies habitées par 2 516 familles dont 1 911 italiennes. [...] La première chacra (ferme) visitée fut celle de Giovanni Cuffia de Virle originaire du Piémont, installé depuis 14 ans à Marcos Juarez, propriétaire de près de 300 hectares cultivés en blé. [...] De la chacra Cuffia nous sommes allés en visiter une autre, plus importante, celle de Giovanni Bonetto, également originaire de Virle, un homme âgé, robuste à l'ancienne, l'un des premiers à s'être installé dans le village alors qu'il n'y avait que quelques maisons autour de la gare. Il possède 900 hectares, dont 330 en blé, [...] 250 vaches et bœufs, 100 chevaux. C'est à peu près ce qu'ont les autres colons italiens. Il a une grande maison confortable avec de grands entrepôts à blé (galpones). Il possède également une éolienne pour pomper l'eau. Dans l'après-midi, nous sommes repartis et sommes allés visiter une autre chacra un peu lointaine, celle de M. Antonio Sasia de Gambasca (Cuneo). Il possède près de 580 hectares, une belle maison, des entrepôts spacieux, deux grosses batteuses. [...] Comme il est mécanicien, il dispose également d'un petit atelier pour la réparation de ses machines*[47].

Comme pour les Italiens du Brésil, la Pampa se révéla différente de la terre promise par les agents recruteurs en raison du climat inhabituel pour eux, d'un environnement sauvage et par la présence d'une population autochtone défendant son territoire. Dans leurs lettres aux familles en Italie les Gringos italiens s'attardent cependant sur des problèmes d'une autre nature : leur déception à l'égard du soutien promis par l'État argentin et le banditisme rural. Nanni Paternioda résume en quelques lignes toutes les difficultés rencontrées dans une lettre envoyée le 17 juin 1878 de Rosario à son père dans la province d'Udine :

> *Les promesses étaient mensongères. La terre est gratuite mais dangereuse, soumise aux Indiens, et en plus ils ne donnent toujours pas les semences et le bétail comme ils l'avaient promis, voilà ce que sont les colonies du gouvernement argentin. [...] Cette terre est dangereuse, on te tire dessus pour trois sous, donc on doit toujours être sur ses gardes, armé d'un revolver. [...] Tous les ans, ces terres très fertiles sont dévastées par les criquets*[48].

Les agresseurs auxquels se réfère le pionnier italien étaient les *Gauchos* qui circulaient effectivement dans la Pampa. Primo Francisco Rivolta, descendant des premiers Italiens qui colonisèrent Maria Juana (Santa Fe) raconte dans ses mémoires la rencontre avec les *Gauchos* :

> *Mon grand-père avec sa famille est arrivé dans ce village, Maria Juana, en 1883. [...] Ils sont arrivés à Buenos Aires où ils sont restés trois jours à l'hôtel de Immigrantes. [...] Il y avait là une sorte de bureau qui répartissait les immigrants. [...] jusqu'à ce qu'ils les envoient à Santa Fe, à Matilde, là où il y avait besoin. [...] De San Carlos à San Vicente, c'était déjà occupé ; à partir de Sant Vicente, c'était vide. Près de la colonie de San Vicente, il y a une vallée où s'abritaient les Gauchos. C'étaient des bandits qui attaquaient les colons, c'est pour cela que personne n'avait le courage d'y aller. [...] On craignait d'être attaqué et tué parce que les Gauchos ne pardonnaient pas. Mon père m'a dit qu'une nuit, les bandits ont attaqué la maison de mon grand-père. Ils s'en sont sortis [...] grâce à la winchester, un vieux fusil qu'ils avaient apporté d'Italie*[49].

44 Les rapports consulaires puisent leurs données statistiques dans : *Censo de la República Argentine*, vol. III, Buenos Aires, 1898.

45 Pompeo Ghinassi, Gli agricoltori italiani nell'Argentina, *Giornale degli Economisti*, serie seconda, vol. 25, juillet 1902, Milano, Egea Editore, p. 46- 51.

46 Alberto Sarra, *Emigrazione italiana in Argentina*, éd. cit. p.21.

47 Pompeo Ghinassi, *Gli agricoltori italiani nell'Argentina*, op. cit., p. 63- 52-53.

48 Emilio Franzina, *L'America Gringa*, op. cit., p 233.

49 Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni-Lettere, [consulté le 9 janvier 2020]. Disponible sur : http://www.memoriaemigrazioni.it/prt_lettere_singola.asp?idSez=89.

L'impossibilité de cultiver les parcelles avec les seules forces de la famille constituait une autre source de difficulté. Comme les *estancias* étaient trop grandes, cela nécessitait l'embauche d'ouvriers italiens ou la location de machines agricoles coûteuses, frais qui pouvaient s'avérer insoutenables. Le colon italien n'avait d'autre choix que d'emprunter et s'endetter auprès de *l'almacen*, le commerçant local, à un taux d'usure. À ces écueils s'ajoutait la crainte qu'après avoir soldé leur crédit à l'État, le colon ne devienne finalement pas propriétaire de sa parcelle du fait des lenteurs bureaucratiques. Selon les observateurs de l'époque, l'Argentine offrait, malgré ces risques, des opportunités. Un paysan pauvre et analphabète pouvait accéder à la prospérité, alors qu'en Italie, ceux qui naissaient pauvres mouraient toujours pauvres[50].

En quelques années, les colonies italiennes de l'Argentine, comme au Brésil, se sont transformées en centres urbains modernes pour l'époque comme Chivilcoy (Buenos Aires). Le consul Nadar écrit en 1898 dans son rapport :

> *Avec une population de 32 114 habitants dont 12 000 Italiens, sans tenir compte de ceux qui sont nés sur place, Chivilcoy est l'une des communes agricoles les plus importantes et fertiles de la province de Buenos Aires, au point d'être surnommée le grenier. Alors qu'avant 1880, il n'y avait qu'un groupe de cabanes minables dans lesquelles se réfugiaient quelques centaines de bergers italiens qui craignaient d'être attaqués par les Indiens, on trouve maintenant une ville reliée à la capitale par la voie ferrée, le télégraphe avec le téléphone, l'eau potable, l'électricité, un théâtre, une bibliothèque, 25 écoles publiques et privées et un monument à Christophe Colomb. Les Italiens possèdent 30 % des terres ; 90 % de la production agricole est le fruit de leur travail ; tout le commerce est entre leurs mains*[51].

Un autre exemple de centre urbain dont les pionniers italiens sont à l'origine est Colonia Caroya (Cordoba). En 1878, l'État argentin, en application de la loi *Inmigración y Colonización,* confiait à un petit groupe de Frioulans et Vénètes l'ancienne *estancia* jésuite. En quelque mois, ces pionniers faisaient venir d'Italie leurs familles donnant naissance à une colonie comme en témoigne Pietro Dalla Negra, l'un des premiers colons de Caroya, dans une lettre à sa mère le 12 juillet 1878 :

> *Ici on vit bien, polenta, viande, riz, haricots, café et sucre, tout en abondance. En juin, on nous a donné les parcelles, nous sommes six, quatre hommes et deux femmes. [...] En ce moment, c'est l'hiver et jusqu'au 15 août, l'hiver est court ici mais il fait froid comme en Italie. Moi, j'ai apporté peu de vêtements et ici les vêtements sont chers. Si mon frère Candido a l'intention de venir avec des amis du village, qu'il apporte des vêtements et des couvertures. [...] Quand ils arriveront à Buenos Aires, qu'ils aillent au bureau d'émigration où ils resteront 15 jours. Qu'ils demandent d'être envoyés à Cordoba puis dans notre colonie de Caroia. […] Ici tout va bien, ce que je vous écris est la pure vérité*[52].

Dès leur arrivée à Caroya, les familles procédèrent au déboisement, à la préparation des sols, à la canalisation de l'eau, à la construction de maisons en briques ainsi qu'à la première église. Les photos d'archives montrent que ces colons ont transformé la physionomie du territoire à l'image du paysage rural et architectural de la plaine de Vénétie. Les actuels habitants de cette petite ville ont conservé une partie de leur culture d'origine dont leurs dialectes[53].

Un exemple bien plus tardif est celui de la colonie Regina d'Alvear (Rio Negro) dans une zone, à l'époque, aride. Dans cette contrée, la *Compañía Italo Argentina de Colonización* achetait au début des années 1920, 5 000 hectares de terres afin de cultiver la vigne et des arbres fruitiers. Pour mener à bien un tel projet, la compagnie de colonisation réalisait d'énormes travaux pour irriguer toute la largeur de la vallée avec l'eau du fleuve descendant des Andes et, en 1924, faisait venir 400 familles, principalement de Vénétie. Selon les règles de la colonisation, chaque famille recevait, pour un crédit modique, une parcelle arable et une maisonnette. La colonie Regina de Alvear, du nom de l'épouse du Président de la République argentin, naissait officiellement le 7 novembre 1924 ; en 1927, la colonie comptait 1 000 colons, a démarré une florissante activité agricole, créé une cave coopérative et une conserverie de tomates [54]. Au début des années 1930, un prêt de 5 millions de lires de la *Banca di Roma* et d'autres financements reçus de la *Banca Commerciale Italiana* permettaient de financer sur la colonie un hôpital, une église, une école, une bibliothèque et un centre sportif [55]. En Italie, le fascisme était dans une phase ascendante et ces financements transalpins constituaient la première tentative de colonisation fasciste.

50 Sur la direction agricole des colonies et des domaines agricoles cf. : Eugenia Scarzanella, "Trigo y plate" (Grano e soldi) : l'emigrazione e l'agricoltura argentina (1870-1914*), Revue européenne des migrations internationales*, vol. 2, n° 2, novembre 1986, Amériques, Paris, Persée, p. 91-109 ; Alberto Sarra, Emigrazione italiana in Argentina, éd. cit., p. 17.

51 Pompeo Ghinassi, Gli agricoltori italiani nell'Argentina, éd. cit., p. 56.

52 Emilio Franzina, *L'America Gringa*, éd. cit., p. 231.

53 Sur l'histoire de la colonie Caroya cf. Hugo Daniel Pesciutta, « L'immigrazione italiana nel nord dell'Argentina : Colonia Caroya », *Fotostoric*a, éd. cit., p. 95-97.

54 Aujourd'hui, Villa Regina est une commune de 30 000 habitants, grand centre de production agro-alimentaire.

55 Pier Luigi Biagioni, Marinella Mazzanti, *Villa Regina. Una colonia italiana in Patagonia*, Archivio on line Paolo Cresci : Dell'emigrazione italiana online, [consulté le 28 novembre 2019]. Disponible sur : <http://www.museoemigrazioneitaliana.org/approfondimenti/villa-regina-una-colonia-italiana-in-patagonia/>

L'arrivée massive des Italiens dans les territoires de la Pampa avait effectivement donné des ailes aux nationalistes transalpins. Dès la fin du XIXe siècle, ils avaient ouvertement manifesté des visées expansionnistes sur la région de la Plata. Pour le député vénitien, Attilio Brunialti, tête de file du proto-impérialisme italien, cette région rendue prospère grâce aux colonies italiennes devait être considérée comme un morceau d'Italie dont il fallait être fier. Par sa modernité et son niveau de développement, ce territoire devait contribuer au développement de la mère patrie en absorbant son surplus démographique et en nouant avec elle des relations commerciales étroites. Une politique expansionniste exigeait parallèlement une forte présence institutionnelle et culturelle de l'Italie à travers la création d'écoles, d'organismes culturels et associatifs dans les colonies. Cela aurait permis de sauvegarder l'italianité et l'esprit communautaire. L'idée d'annexer politiquement et culturellement la région de La Plata à l'Italie trouvait un précieux soutien dans *La Patria degli Italiani*, le principal journal italophone de Buenos Aires. Les nationalistes italiens exprimaient dans cette tribune leurs ambitions et leur farouche opposition à l'argentinisation des colons italiens et de leur descendance.

En 1910, lorsque l'argentinisation de la deuxième génération devenait quasi certaine, la *Patria degli Italiani* publiait un décalogue patriotique qui rappelait aux Italiens d'Argentine que leur véritable patrie était l'Italie, et les exhortait à célébrer les fêtes nationales, à honorer les représentants officiels de leur pays, à garder les noms de leurs ancêtres, à transmettre et faire apprendre l'italien à leurs enfants et à se marier entre Italiens. Les ambitions expansionnistes ne furent pas suivies d'effet, car le courant nationaliste était à cette époque minoritaire en Italie[56]. L'idée de faire du Rio de La Plata une « grande Italie » au nom des mêmes origines latines fut ensuite reprise par le fascisme naissant mais les initiatives d'expansionnisme culturel et politique restèrent bien en deçà des attentes des nationalistes italiens[57]. Il est très difficile de dire si les colons italiens ont adhéré à ce projet politique ; il est cependant indéniable que leur vie en communauté, la présence d'écoles italiennes dans les colonies et un réseau associatif italien très dense ont ralenti leur *argentinisation*. Reclus dans leurs colonies, les immigrés italiens de la première génération étaient peu enclins à se naturaliser[58]. Il convient toutefois de souligner que le regroupement ethnoculturel était répandu dans toutes les communautés étrangères présentes en Argentine ; chacune avait ses écoles, ses organisations d'entraide, ses institutions culturelles et ses journaux.

56 Franzina, *L'America Gringa*, op. cit., p. 124-125 ; Alberto Sarra, *Emigrazione italiana in Argentina*, *op. cit.*, p. 19.
57 Pour en savoir plus sur la politique fasciste en Amérique Latine cfr : Marco Mugnaini, *L'America Latina e Mussolini. Brasile e Argentina nella politica estera dell'Italia (1919-1943)*, Milano, Franco Angeli, 2009.
58 Torquato Tella, *Italiani in Argentina. Gli ultimi duecento anni*, op. cit., p. 10 et 16.

Considérant que les liens communautaires étaient un obstacle à la formation d'une conscience nationale argentine et à l'unité culturelle du pays, la question de l'intégration des immigrés s'invitait dans le débat public argentin dès les années 1880. Les Italiens étaient les premiers concernés. La classe politique de ce pays estimait leur intégration nécessaire du fait de leur nombre, de leur utilité économique, démographique et de leur rapide ascension sociale ; intégration d'autant plus indispensable qu'une partie de l'opinion publique argentine était persuadée que la future classe dirigeante du pays émergerait de cette masse d'immigrés. Le journal *La Nación* en était persuadé quand il écrivait le 20 septembre 1895 :

> *Plus que tout autre pays, l'Argentine a réussi à attacher les Italiens à sa vaste et riche campagne. Des centaines de milliers de personnes exercent des activités rurales et industrielles, elles se lient à l'Argentine non seulement par intérêt mais aussi par affection, elles travaillent avec nous, elles assimilent même les habitudes des gauchos et, pour tout cela, elles s'avèrent être un facteur de grande importance pour nos progrès rapides*[59].

À la question : les immigrés italiens se sont-ils intégrés ? La documentation disponible montre qu'en un intervalle de temps relativement bref, les migrants italiens et leur descendance ont connu une bonne progression sociale et intégré la classe moyenne argentine et blanche. En revanche, leur *argentinisation* a été plus lente ; les deux premières générations ont conservé leur mode de vie et leur culture, sont restées étrangères au sort de la République argentine car concentrées sur le travail et la recherche de l'aisance. Leur isolement dans la *Pampa Gringa* a eu son influence. La réponse à la longue préservation de l'italianité se trouve probablement dans une réflexion d'Ernesto Sabato, l'un des plus grands écrivains argentins d'origine italienne :

> *Le descendant de l'étranger, une étrange créature dans les veines de laquelle coule le sang génois ou tolédan, mais dont la vie s'est entièrement déroulée dans la pampa argentine ou dans les rues de cette ville babylonienne [Buenos Aires]. Quelle est la patrie de cette créature ? Quelle est ma patrie ? Nous avons grandi en buvant la nostalgie européenne de la bouche de nos pères, en écoutant les mythes et les histoires d'une terre lointaine, au point de presque voir ces montagnes et ces mers. Des larmes d'émotion ont coulé sur notre visage lorsque, pour la première fois, nous avons vu les pierres de la ville de Florence et le bleu de la Méditerranée, sentant soudain que des centaines d'années et d'événements passés obscurs gisaient mystérieusement au fond de notre âme*[60].

59 Alberto Sarra, *Emigrazione italiana in Argentina*, p. 22.
60 Ernesto Sabato, *El escritor y sus fantasmas, Aguilar*, Buenos Aires, 1963, p. 51.

Aujourd'hui, 32 % des Argentins descendent des *Gringos* italiens ; de nombreux aspects restent à explorer : les flux migratoires du XXe siècle, l'empreinte italienne en Argentine dans les domaines associatif, politique et d'opinion, les expériences particulières de colonisation ainsi que la mémoire des pionniers.

Bibliographie

Arsène Isabelle, *Emigration et colonisation dans la province brésilienne du Rio grande du Sud, la République orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata*, Montevideo, Imprimerie Laferrière, 1850.

Brunello Piero, *Pionieri. Gli Italiani in Brasile e il mito della frontiera*, Roma, Donzelli, 1994.

Castiello Nicolino, « Emigrazione dal Sud in Argentina », *Mélange de l'École française de Rome. Italie et Méditerrannée,* vol. 112, n.1, 2000, Paris, Persée, p. 401- 414.

Costa Rovilio*, Imigraçao italiana no Rio Grande do Sul. Vida, costumes, e tradiçoes*, Porto Alegre, Est/ Porto Alegre Sulina, 1974.

Cuneo Niccolo', *Storia dell'emigrazione italiana in Argentina, 1810-1870*, Milano, Garzanti, 1940.

De Lisa Antonio, *Un secolo d'immigrazione italiana in Argentina,* 7 janvier 2013, p. 12-15. Disponible sur <http://storiografia.me/2013/01/07/un-secolo-di-immigrazione-italiana-in-argentina>

De Saint-Hilaire Auguste, *Voyage dans les provinces de Saint Paul et de Sainte Catherine*, Paris, Arthus Bertrand, 1851.

Devoto Fernando, *Storia degli Italiani in Argentina*, Roma, Donzelli, 2007.

Di Tella Tarquato, « Italiani in Argentina. Gli ultimi duecento anni », *Storicamente*, n° 7, Bologna, Laboratorio di Storia Università de Bologna, p. 1-25. Disponible sur la <https://storicamente.org/di_tella_it>

Felici Isabelle, *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchique et de son fondateur Giovanni Rossi,* Lyon, Atelier de la Création Libertaire, 2002.

Franzina Emilio, *Gli Italiani al nuovo mondo. L'emigrazione italiana in America 1492-1942,* Milano, Mondadori, 1995.

Franzina Emilio, *L'America Gringa. Storie italiane d'immigrazione tra Argentina e Brasile,* Reggio Emilia, Diabasis, 2008.

Franzina Emilio, *La terra ritrovata. Storiografia e memoria della prima immigrazione italiana in Brasile*, Genova, Termanini editore, 2014.

Franzina Emilio, *Merica! Merica! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere dei contadini veneti e friulani in America latina (1876-1902),* Milano, Feltrinelli, 1979.

Ganapini Luigi, *Il nazionalismo cattolico. I cattolici e la politica estera in Italia dal 1871 al 1914*, Bari, Laterza, 1970.

Ghinassi Pompeo, « Gli agricoltori italiani nell'Argentina », *Giornale degli Economisti*, serie seconda, vol. 25, juillet-octobre 1902, Milano, Egea Editore, p. 42-66 ; 332-357.

Grosselli Renzo, *Vincere o morire : contadini trentini, veneti e lombardi nelle foreste brasiliane. Prèmière partie : Santa Catarina, 1875-1900,* Venezia, Centro Interuniversitario Studi Veneti, 1986.

Hall Michael, « Emigrazione italiana a San Paolo tra il 1880-1920 », *Capitale e lavoro in America Latina,* vol. 9, Quaderni Storici, Bologna*, Il Mulino,* 1974, p. 138-159.

Istituto del Museo del Mare e delle Migrazioni, sezione Memorie e Migrazioni-Lettere. Disponible sur <http ://www.memoriaemigrazioni.it>

José Luiz del Roio (sous la dir.), *Lavoratori in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello stato di S. Paolo*, Milano, Franco Angeli, 1981.

Mortara Giorgio, « Cento anni di emigrazione italiana in Brasile. Nota statistica », *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, septembre-octobre, Milano, Université Bocconi, 1962, p. 573-581.

Mugnaini Marco*, L'America Latina e Mussolini. Brasile e Argentina nella politica estera dell'Italia (1919-1943)*, Milano, Franco Angeli, 2009.

Perco Daniela, « Contadini Veneti in Brasile. Una ricerca sul patrimonio di tradizione orale » in De Biaso Giordano, *Lingue, dialetti e culture subalterne,* Ravenna, Longo Editore, 1979, p. 111-137.

Romanato Giampaolo, Merlotti Heredia Vania Beatriz, *L'emigrazione italiana nel Rio Grande do Sul brasiliano (1875-1914). Fonti Diplomatiche,* Ravenna, Longo Angelo, 2018.

Sanfilippo Matteo, *Gli Italiani in Brasile,* Viterbo, Sette Città Editore, 2010.

Sarra Alberto, *Emigrazione italiana in Argentina,* 30 octobre 2007, Associazione ADSIC, p.16-24. Disponible sur < http://www.adsic.it/2007/10/30/emigrazione-italiana-in-argentina/>

Savona Virgilio, Straniero Michele, *Canti dell'emigrazione*, Milano, Garzanti, 1976.

Scarzanella Eugenia, « Trigo y plate (Grano e soldi) : l'emigrazione e l'agricoltura argentina (1870-1914*) », Revue européenne des migrations internationales,* vol. 2, n° 2, novembre 1986, Amériques, Paris, Persée, p. 91-109.

Vangelista Chiara, *Dal vecchio al nuovo continente. L'immigrazione in America Latina,* Torino, Paravia, 1997.

Deuxième partie

Projets individuels et représentations dans le pays d'accueil

Victor Herran et la promotion d'un projet pour le Costa Rica (1849-1854)

Ronald Soto-Quirós

Le Béarnais Victor Herran est surtout connu pour son rôle dans le projet de construction d'un chemin de fer interocéanique au Honduras pendant les années 1860 et 1870, projet qui a échoué et a fait l'objet d'un article récent[1]. Cependant, nous connaissons très peu la vie de Herran avant cette période. Nous voulons ici appréhender son action comme l'un des premiers agents diplomatiques en France du Costa Rica, à une époque où ce pays commence à faire ses premiers pas comme république indépendante et débute dans la politique internationale.

L'étude permettra de corriger quelques erreurs répétées dans les travaux sur Herran. Un ouvrage de 1971 rapporte que : « Monsieur Herran était Colombien, frère du Général Antonio Alcántara Herran, de l'époque de Bolivar, qu'il avait exercé de hautes fonctions comme l'un de ses chefs les plus remarquables »[2]. En 1978, dans un ouvrage sur la tentative de voie inter-isthmique au Honduras, l'intellectuel hondurien Alfredo León Gómez (1928-2004) avait expliqué :

1 Bourdariat, Jean, « Quinze ans avant le scandale de Panamá, l'affaire du chemin de fer transocéanique du Honduras », *Revue d'histoire des chemins de fer,* no. 44, 2012, pp. 165-182, en ligne : https://journals.openedition.org/rhcf/1651. Consulté le 7 mai 2020.

2 Meza, Rafael, *Centro América : campaña nacional de 1885: aumentada con las memorias del doctor Meza y el derrumbe de la dictadura zaldivarista, I parte, Cuarta edición,* Guatemala, Editorial del Ejército, 1971, p. 275 : "El señor Herran era de Colombia, hermano del General don Antonio Alcántara Herran, de la época de Bolívar, que había servido altos puestos como uno de sus Jefes distinguidos".

> *M. Victor Herran, représentant du Honduras à Paris et figure majeure du scandale des chemins de fer. M. Herrán est né en 1833 [sic] à Cartago, au Costa Rica, fils d'un Français et de Josefa López de Arosemena, une Panaméenne, et a servi le gouvernement hondurien pendant 22 ans (1854-1876) en tant que représentant vis-à-vis du gouvernement de Paris*[3].

En 2000, l'historien américain Thomas D. Schoonover dans son livre sur les relations culturelles et commerciales entre la France et l'Amérique centrale entre 1820 et 1930, fait référence à Herran comme un « diplomate costaricien[4] ». En 2013, dans la *Revue d'Histoire des Chemins de Fer*, Jean Bourdariat indique que le Français est né en 1802. Notre étude vise à connaître les actions de Herran comme représentant du Costa Rica et, plus particulièrement, la promotion d'un projet de colonisation et de construction d'un passage interocéanique dans ce pays.

L'article contribuera également à l'histoire des relations internationales entre la France et l'Amérique centrale et à la reconstruction des parcours des Français dans la région centraméricaine, des sujets très peu abordés jusqu'à maintenant dans l'historiographie des pays de la « Centre Amérique[5] ».

Aperçu biographique

Tout d'abord, il faut signaler qu'il n'existe pas de biographie historique sur Victor Herran. Les seules sources qui permettent d'avoir une connaissance d'une partie ou de l'ensemble de la vie de Victor Herran sont un article publié en août 1856 par *The Illustred London News*[6] – à ce moment-là, Herran est à Londres pour promouvoir l'idée d'un chemin de fer interocéanique dans le territoire hondurien et collabore à un accord entre l'Angleterre et les États-Unis concernant des territoires en Amérique centrale dans la Mer des Caraïbes –; une notice biographique de quatre pages écrite par Alfred Neymarck – un associé de Herran – en 1872 dans un ouvrage intitulé *Le*

3 León Gómez, Alfredo, *El Escándalo del Ferrocarril : ensayo histórico,* Honduras, Tegucigalpa/Comayagüela, Imprenta Soto, 1978, p. 188 : "don Víctor Herrán, representante hondureño en París y personaje de gran importancia en el escándalo ferrocarrilero. El señor Herrán nació en Cartago, Costa Rica, hijo de un francés y de Josefa López de Arosemena, panameña, en 1833[*sic*] y sirvió al gobierno hondureño por un período de 22 años (1854-1876) como un enviado ante el gobierno de París".

4 Schoonover, Thomas D., *The French in Central America. Culture and Commerce, 1820-1930,* Wilmington, Delaware, A Scholarly Resources Inc., SR Books, 2000, p. 32. Une observation faite également par Bourdariat, *op. cit.*, p. 169.

5 Nous faisons la différence entre l'Amérique centrale, le territoire isthmique et le « Centre Amérique » : les nations qui historiquement ont constitué la Capitainerie Générale du Guatemala pendant la période coloniale et, postérieurement, ont fait partie d'un projet de république fédérale entre 1823 et 1839 – le Guatemala, le Honduras, le Salvador, le Nicaragua et le Costa Rica.

6 « Senor Don Jean Victor Herran, Honduras Plenipotentiary », *The Illustrated London News* [Londres], vol. XXIX, no. 818, 30 août 1856, p. 210.

Honduras. Son chemin de fer[7] et un article publié en 1931 dans un journal de la ville de Pau[8].

Jean Herran – plus connu comme Victor Herran et en certaines occasions, comme Jean-Victor Herran – est né le 30 mai 1803 à Mourenx. Quelques auteurs mentionnent de manière erronée l'année 1802 ou bien l'année 1804. L'acte de naissance rapporte « Jean Herran, né aujourd'hui à quatre heures du matin[9] ». Il est fils de Madeleine Houyou (8 janvier 1765-11 septembre 1833), fille de Jean Galatoire dit Houyou et Marie Crestiaa, et de Pierre Herran (6 janvier 1755-25 mars 1832), fils de Jean Herran et Jeanne d'Arteigts. Ses parents se sont mariés le 4 septembre 1796 à Mourenx[10].

Plusieurs auteurs signalaient que le père de Herran était un propriétaire aisé et maire de Mourenx et qu'il veillait à donner à son fils une bonne éducation. Certains documents indiquent également que V. Herran a fait ses premières études à Oloron-Sainte-Marie, à une trentaine de kilomètres de Mourenx, puis à Bordeaux, où il a suivi des cours de chimie et de botanique et finalement, il s'est installé à Paris, où il s'est spécialisé en minéralogie, en zoologie et en médecine[11]. Un journal publié en 1931 nous parle d'une jeunesse beaucoup moins facile :

> *Né en 1802, d'un tout petit paysan, Victor Herran fut obligé de quitter très jeune le domicile paternel à cause de sa turbulence incorrigible, pour aller rincer des fioles et faire les courses, chez un pharmacien d'Oloron, M. Piusan [sic]. Cela devait se passer vers 1816, époque déjà lointaine où les conditions de vie étaient, sans doute, bien différentes de celles de nos jours. Une contrebande active et fructueuse se pratiquait entre Oloron et l'Aragon. Le jeune Herran qui s'accommodait difficilement de la vie terne et monotone de commis de pharmacie, décida un beau jour de tenter "l'aventure" et de s'expatrier vers l'Espagne, en participant à une expédition de contrebande par*

7 Neymarck, Alfred, *Le Honduras. Son chemin de fer, son avenir industriel et commercial. Extrait du journal politique et financier Le Rentier (directeur-propriétaire : M. Alfred Neymarck),* Paris, E. Dentu, éditeur, Libraire de la Société des Gens de Lettres, 1872, pp. 69-72. D'autres ouvrages de la même période présentent presque les mêmes informations : Suckau, Henri de, *Les grandes voies du progrès Suez et Honduras,* Paris, Librairie Internationale ; Bruxelles, Leipzig et Livourne, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie., éditeurs, 1869, p. 150. Une partie de la biographie de Suckau est reprise par Joseph Laferrière en 1877 : Laferrière, Joseph, *De Paris à Guatémala. Notes de voyages au Centre-Amérique, 1866-1875,* Paris, Garnier Frères, Libraires-éditeurs, 1877, p. 103. On peut voir également : Portalupi, Napoléon [Portalupi, Napoleone], « Le chemin de fer inter-océanique du Honduras, pour le Commandeur Napoléon Portalapi [sic : Portalupi] […] Traduit de l'Italien par le Dr. E.-L. Bertherand, Secrétaire perpétuel honoraire de la Société », *Bulletin de la Société d'Agriculture, sciences et arts de Poligny (Jura), 14e année, 1873,* Poligny, Imprimerie de G. Mareschal, 1874, pp. 297-311.

8 Labarrère [Docteur], « Son Excellence Victor Herran (de Mourenx) », *L'Indépendant des Basses-Pyrénées, Année 63e,* no. 49.384, 10 Février, 1931, p. 1

9 Acte de naissance du 30 mai 1803. Mourenx. Sources. Archives des Pyrénées-Atlantiques. Microfilm. Canton de Lagor. Naissances, mariages, décès après 1792 : 1790-1889, p. 1220. En : https://www.filae.com.

10 Acte de mariage du 4 septembre de 1796. Mourenx. Archives des Pyrénées-Atlantiques. Microfilm. Canton de Lagor. Naissances, mariages, décès après 1792 : 1790-1889, p. 1299. En : https://filae.com.

11 « Senor Don Jean », *Op. cit.* ; Suckau, *Op. cit.*, p. 149 ; Neymarck, *Op. cit.*, 69.

mulets. Il réussit à tirer profit de sa tentative, où il avait risqué ses quelques économies, et vers 1820-1822, il était audacieusement installé, comme pharmacien en titre en Aragon. Il n'y séjourna pas longtemps[12].

La revue *The Illustrated London News* explique de son côté : « À vingt-deux ans, il s'embarque pour l'Amérique du Sud, à cette époque le centre d'aspiration des esprits les plus enthousiastes des deux hémisphères[13]. » En 1872, A. Neymarck signale concernant ce moment de la vie du jeune Béarnais : « Victor Herran s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles. Poussé par son goût pour ces sciences, il se rendit à l'âge de vingt-deux ans dans l'Amérique méridionale[14]. »

Selon les sources du XIXe siècle, Herran est parti en Amérique latine et étant à Carthagène, dans l'actuelle Colombie, il obtient des autorités la permission d'exercer la médecine avec des résultats satisfaisants dans le traitement des maladies chroniques[15]. Neymarck indique sur cet épisode de la vie de Herran : « À Carthagène, il pratiqua la médecine et fut attaché à l'hôpital de cette ville[16]. » En 1830, il se rend à Panama où il travaille comme médecin généraliste et médecin inspecteur du gouvernement[17]. À Santiago de Veraguas, Herran épouse le 12 février 1831 Josefa Ramona López de Arosemena (1813-1892), fille de José Calixto López Quintas et Romualda de Arosemena del Águila[18]. Neymarck résume la vie de Herran entre 1832 et les années 1850 :

En 1832, M. Victor Herran […] alla s'établir à Costa-Rica avec sa jeune famille. Cet État lui confia des missions scientifiques importantes et périlleuses, notamment celle d'aller étudier les symptômes d'une fièvre endémique qui décimait la population de Ujarras ; une autre fois il fut chargé de reconnaître les lépreux et les soigner. […] En 1836, M. Herran accourait à San-Miguel [le Salvador], lorsque le choléra y était dans toute son effervescence, et, là, il offrait gratuitement l'aide de sa science. En l'année 1840, Victor Herran courut les plus grands périls ; il échappa miraculeusement à la mort. Le général Marazan [sic : Morazán], défait à Guatemala fuyait […] Herran […] rendit au vieux libéral tous les services en son pouvoir. […] En 1841, Victor Herran […] s'établit à Bordeaux […] il créa une ligne de navires de commerce […] En 1850, il fut nommé chargé d'affaires de la république de Costa-Rica, en France […][19].

12 Labarrère, *Op. cit.*, p. 1. L'orthographe du texte est celle de l'original.

13 Notre traduction. « Senor Don Jean », *Op. cit.* Dans l'original : « At twenty-two he embarked for South America, at the time the focus of aspiration with most enthusiastic spirits in both hemispheres. »

14 Neymarck, *Op. cit.*, p. 69. Voir également : Portalupi, *Op. cit.,* p. 310.

15 « Senor Don Jean », *Op. cit.*

16 Neymarck, *Op. cit.,* p. 69. Voir aussi : Suckau, *Op. cit.*, p. 149 ; Portalupi, *Op. cit.,* p. 310.

17 Suckau, *Op. cit.*, p. 149 ; Neymarck, *Op. cit.,* p. 69 ; Portalupi, *Op. cit.*, p. 310.

18 Suckau, *Op. cit.,* 149 ; Neymarck, *Op. cit.,* p. 69.

19 Neymarck, *Op. cit.*, pp. 69-71. L'orthographe du texte est celle de l'original. L'emploi de l'expression "république de Costa-Rica" est très courante au XIXe siècle.



Fig. 1. J. V. Herran (ca. 1856)
Source : « Senor Don Jean Victor Herran, Honduras Plenipotentiary », *The Illustrated London News* [Londres], vol. 29 [july to dec., 1856], no. 818, 30 août 1856, p. 210.

La seule information sur la période avant les années 1840 qui peut être pour le moment confirmée est la présence de Herran au Costa Rica où il participe à la lutte contre la lèpre et d'autres maladies[20]. Herran s'installe avec sa famille à Bordeaux et il est négociant et armateur pendant les années 1840. Dans la première moitié de la décennie de 1850, Herran devient représentant diplomatique pour le Costa Rica. Il occupe à partir de 1855 le poste de chargé d'affaires pour le gouvernement du Salvador et à partir de 1856 il est ministre plénipotentiaire du Honduras en France jusqu'en 1877. Il est membre de plusieurs sociétés savantes et connu pour ses apports en France concernant les graines de l'arbre appelé cédron pour lutter contre les morsures des serpents, contre la rage et la malaria et par ses études sur la fièvre jaune. Par ailleurs, Herran participe à un projet de construction de chemin de fer au Honduras qui est un échec total et aboutit à un scandale de corruption[21]. Il meurt à Paris le 8 janvier 1887[22].

Un diplomate pour le Costa Rica

Victor Herran est chargé d'affaires en France pour le gouvernement du Costa Rica entre 1850 et 1854. Il est soutenu depuis 1849 par le

20 Voir par exemple : Malavassi Aguilar, Ana Paulina, *Entre la marginalidad y los orígenes de la salud: leprosos, curanderos y facultativos en el Valle Central de Costa Rica (1784-1845),* San José, C.R., EUCR, 2003, pp. 132, 174, 208

21 Cf. Bourdariat.

22 No. 27. 10 janvier 1887. Herran, Jean. Registre 1887. Décès. Seizième arrondissement communal de Paris [1er janvier 1887, acte no. 1-28 février 1887, acte no. 220]. Cote V4E 7326. Paris Archives, f. 9.

Guatémaltèque Felipe Molina Bedoya[23], ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire en Europe entre 1848 et 1851 du jeune État devenu république en 1848. Cependant, à cause de sa nationalité française, la nomination va prendre du temps. Herran est initialement accepté comme chargé d'affaires à titre provisoire et postérieurement soutenu par l'État costaricien. Il consolide son poste en renonçant à l'immunité diplomatique[24]. Le 18 avril 1853, aux Tuileries, Herran présente à Napoléon III une lettre de félicitations du président du Costa Rica Juan Rafael Mora Porras. En outre, « M. Herran a remis à M. le ministre des Affaires Étrangères les lettres qui le confirment en qualité de chargé d'affaires de la république de Costa-Rica auprès du Gouvernement de l'Empereur[25] ». Dans le rapport du ministre des Affaires Étrangères du Costa Rica pour l'année 1852-1853, on signale :

> *Souhaitant présenter en temps utile à Sa Majesté Napoléon III, Empereur des Français, les votes de soutien de la République, Son Excellence le Président lui a adressé la lettre autographe qui convenait à l'occasion, a autorisé à nouveau le Chargé d'Affaires qui existait en France à continuer de représenter le Costa Rica devant la Cour Impériale et l'a chargé d'y promouvoir des objets du plus grand intérêt pour la cause nationale[26].*

En 1854, le Costa Rica comptait 23 agents dans son service diplomatique. Aucun d'entre eux n'était Costaricien et le seul chargé d'affaires était Herran, en France[27]. Les relations entre le consul du Costa Rica, Gabriel Lafond (1802-1876), connu également comme Gabriel Lafond de Lurcy, marin, voyageur, armateur, entrepreneur et directeur de la compagnie d'assurances maritimes l'*Union des Ports*, et Herran n'étaient pas franchement cordiales[28] au point qu'il est écarté du poste en 1854[29]. Neymarck rapporte en 1872 :

23 Taracena Arriola, Arturo, « Felipe Molina Bedoya en la historia de Costa Rica », Molina Bedoya, Felipe, *Bosquejo de la República de Costa Rica,* Alajuela, C.R., Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2001, pp. ix-xxi.

24 Sur la gestion de Molina en Europe, voir par exemple Obregón Q., Clotilde, « Felipe Molina Bedoya. Correspondencia diplomática », *Revista del Archivo Nacional (Costa Rica),* Año LII, no. 1-12, 1988, pp. 156-255 et ; Obregón Q., Clotilde, « Felipe Molina Bedoya. Correspondencia diplomática (II Parte) », *Revista del Archivo Nacional (Costa Rica),* Año LIII, 1989, pp. 60-237. Voir également Sáenz Carbonell, Jorge Francisco, *Historia diplomática de Costa Rica (1821-1910),* San José, C.R., Editorial Juricentro, 1996, pp. 143-144, 154, 172, 176.

25 « Partie officielle. Tuileries, 18 avril », *Le Moniteur universel. Journal officiel de l'Empire Français,* no. 109, 19 avril 1853, p. 1. L'emploi de l'expression "république de Costa-Rica" est très courante au XIXe siècle.

26 « Deseando presentar oportunamente a Su Majestad Napoleón III Emperador de los Franceses los votos de adhesión de la República, Su Excelencia el Presidente le dirigió la carta autógrafa que era conveniente en la ocasión, autorizó de nuevo al Encargado de Negocios que existía en Francia para que continuase representando a Costa Rica ante la Corte Imperial y le ha dado instrucciones para promover allí objetos del mayor interés a la causa nacional », Sáenz Carbonell, Jorge Francisco et Hernández Viale, Charles S., *Memorias de la Cancillería de Costa Rica (1842-1889). Presentación, transcripción y recopilación de.* Heredia/San José, UNA, Escuela de Relaciones Internacionales-Instituto Manuel María Peralta, 1998, p. 74.

27 Sáenz Carbonell, *Op. cit.*, p. 187.

28 *Ibid.*, pp. 109-112.

29 Lizama Oliger, *Op. cit.*, pp. 47, 66.

« En 1850, il fut nommé chargé d'affaires de la république de Costa-Rica, en France, poste qu'il fut obligé de quitter à cause du vote de la loi qui disposait que tout agent diplomatique devait être indigène[30] ». Sa destitution a affecté profondément Herran ; aussi, ne rend-il les sceaux et les archives de la légation qu'un an après. Adolphe Marie (1816-1856)[31], un Français installé au Costa Rica depuis 1848 et premier sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères du pays depuis septembre 1852, signale dans une lettre du 15 novembre 1855 :

> *M. Herran se conduit très mal. Il ne peut pas cacher sa colère et je suis sûr qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour discréditer le Costa Rica. J'ai la preuve personnelle de la manière calomnieuse dont il tente de s'insinuer auprès de près de deux cents personnes afin de nous créer des ennemis. Il affirme que sans lui, le Costa Rica ne pourra plus rien obtenir et qu'il veut faire du Honduras le premier pays d'Amérique centrale[32].*

En tant que chargé d'affaires du Costa Rica, Herran s'est occupé notamment de deux questions majeures : trouver des soutiens pour l'inclusion du Costa Rica au traité d'amitié, de commerce et de navigation signé entre le Guatemala et la France en mars 1848, un succès obtenu finalement en collaboration avec le ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du Costa Rica en Europe le Guatémaltèque Molina Bedoya en mars 1850, et la réduction des taxes pour l'importation du café en France. Comme le signale José Joaquín Calvo Rosales (1799-1865), ministre des Affaires Étrangères du Costa Rica, dans le rapport du ministère pour l'année 1849-1850, en plus de l'urgence de la ratification du traité, l'autre priorité était la stipulation « des avantages réciproques pour le commerce des deux pays et pour que notre café soit favorisé avec la concession de payer le minimum des droits imposés sur ce précieux fruit[33] ».

La question du café – le produit d'exportation le plus important du Costa Rica – était fondamentale pour le commerce du pays et aussi pour Herran qui avait des affaires commerciales avec le Costa Rica. En 1851, la maison commerciale « Victor Herran y Ca » est répertoriée à Puntarenas (Costa Rica)[34]. Les éditions de

30 Neymarck, *Op. cit.*, p. 71.

31 Zeledón Cambronero, Mario, « Un francés en Costa Rica, 1848-1856 », *Revista de la Universidad de Costa Rica,* vol. 32, 1971, pp. 45-94.

32 « El señor Herran se porta mui [sic] mal. No sabe disimular su enojo y estoy seguro de que hará cuanto está en su poder para desacreditar a Costa Rica. Tengo una prueba personal del modo calumnioso con que procura insinuarse cerca de doscientas personas para crearnos enemigos. Pretende que sin él Costa Rica ya no pueda conseguir nada y que quiere hacer de Honduras el primer país de Centro-América », Lizama Oliger, *Op. cit.*, p. 69.

33 « ventajas recíprocas para el comercio de ambos países y en que nuestro café sea favorecido con la concesión de pagar el mininum de los derechos impuestos a este precioso fruto », Sáen Carbonell et Hérnandez Viale, *Op. cit.*, p. 53.

34 Molina, Felipe, *Bosquejo de la República de Costa Rica : seguido de apuntamientos para su historia,* Nueva York, Imprenta de S. W. Benedict, 1851, p. 57.

l'*Annuaire général du commerce* (Paris) des années 1854 et 1855 signalent « Vor Herran […] Victor Herran (maison française) » parmi les principaux négociants à San José (Costa Rica), ayant aussi des établissements à Puntarenas (sur la côte Pacifique)[35]. Le 12 novembre 1850, Herran fait savoir au ministre des Affaires Étrangères du Costa Rica à ce sujet : « Votre gouvernement peut vous parler de ma volonté et de mon activité pour obtenir la réduction des droits sur le café, car je considère que cela est de la plus haute importance pour le bien du Costa Rica[36]. » Les efforts de la part de Herran en la matière sont beaucoup plus évidents en 1852[37]. Le 23 avril 1853, *La Gaceta de Costa Rica* signalait à propos du café :

> *Réduction des droits de douane sur le café.*
> *Une discussion a été encouragée en France entre plusieurs journaux, concernant les droits différenciés sur les cafés étrangers. La République du Costa-Rica, directement intéressée par la question, a trouvé dans le Courrier de la Gironde un nouveau et excellent avocat. Tout porte à croire que la réduction demandée par le gouvernement français sera accordée*[38].

Cependant, l'objectif le plus important lorsque Herran est chargé d'affaires pour le Costa Rica, c'est d'implanter et de consolider une entreprise de colonisation et de construction d'une voie interocéanique au Costa Rica. Entre le deuxième semestre de l'année 1849 et les premiers mois de 1850, Gabriel Lafond est proposé, accepté et nommé comme secrétaire de la légation costaricienne à Paris et comme consul général du Costa Rica en France. Lafond avait présenté en juillet 1849 un projet de colonisation française dans la région de Golfo Dulce – territoire sur la côte Pacifique sud du Costa Rica, frontalière avec la Nouvelle Grenade. Le 16 octobre, le gouvernement costaricien approuve ladite concession.

En mars 1850, Molina Bedoya adresse au gouvernement du Costa Rica un nouveau contrat signé avec G. Lafond à Paris pour la cession de terrains entre le Golfo Dulce et Bocas del Toro sur la côte Caraïbe pour l'ouverture d'un chemin transisthmique. Les autorités du Costa Rica approuvent le

35 *Annuaire général du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, 1854, 17e Année de la publication,* Paris, Chez Firmin Didot Frères, [s.d. : 1853], p. 2146.
Annuaire général du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, 1855, 18e Année de la publication, Paris, Chez Firmin Didot Frères, [s.d. : 1854], p. 2146.

36 « El gobierno de usted puede contar sobre mi voluntad y actividad para conseguir la rebaja de los derechos sobre el café, visto que considero eso de la mayor importancia para el bien de Costa Rica », Lizama Oliger, *Op. cit.*, p. 77.

37 Lizama Oliger, *Op. cit.*, pp. 74-75.

38 *Reducción de derecho sobre el café.*
Se ha promovido en Francia entre varios periódicos una discusión, relativamente à derechos diferenciales sobre los cafés [sic] estrangeros. La República de Costa-Rica, directamente interesada en la cuestión, ha encontrado en el *Courrier de la Gironde* un nuevo y excelente abogado. Todo induce à creer que se conseguirá la reducción solicitada del Gobierno Francés, « Hechos relativos a Costa-Rica », *La Gaceta de Costa-Rica,* Año VII, nº 232, 23 avril 1853, p. 4.

contrat en juin 1850[39]. Les concessions doivent permettre au Costa Rica non seulement de faire venir des immigrants européens attendus pour augmenter la population du pays et faire face à la pénurie de main-d'œuvre mais aussi de peupler un territoire disputé à la Nouvelle Grenade, afin d'assurer la souveraineté territoriale et *in fine* profiter de la protection de la France.

À partir de la première concession, en 1850 une première société est formée : la « Compagnie du Golfe Dulce » et, plus tard, en 1852 une société franco-anglaise « Costa-Rica Company for the Junction of the Atlantic and Pacific » sous la responsabilité de l'Anglais James Silk Buckingham[40]. Depuis février 1850, Herran avait le pouvoir de la part de Lafond de négocier des contrats en Europe dans la perspective de faire avancer le volet de la colonisation[41]. En mai 1850, avant même l'approbation de la concession pour la route transisthmique (Golfo Dulce-Bocas del Toro), V. Herran inscrit à Paris une société commerciale liée à la concession pour la colonisation à Golfo Dulce. Nous pouvons lire :

> *3759 – Suivant acte passé devant Me. Roquebert, qui en a la minute, et son collègue, notaires à Paris, le 31 mai 1850, enregistré, M. Jean Victor Herran, négociant armateur, chargé d'affaires de la république de Costa-Rica auprès du gouvernement français, demeurant à Paris, rue Laffitte, 35, A établi entre lui comme directeur gérant responsable […] La raison sociale est : Pour la Compagnie du golfe Dulu [sic : Dulce] : Vor.* HERRAN. *[…] Pour extrait :* ROQUEBERT[42].

De la même manière, un prospectus de la *Compagnie du Golfo Dulce (Amérique centrale)* de 1850 signale :

> *Directeur Gérant M. V. Herran […] chargé d'affaires de Costa-Rica (maison de commerce à Bordeaux et à San-José de Costa-Rica) […] La Société sera gérée par M. Vr. Herran, négociant-armateur à Bordeaux, qui, à raison des longues années qu'il a passées à Costa Rica et du commerce étendu qu'il fait avec ce pays, est éminemment capable d'apprécier les ressources et les richesses renfermées dans la concession et d'assurer à l'entreprise les plus brillants résultats*[43].

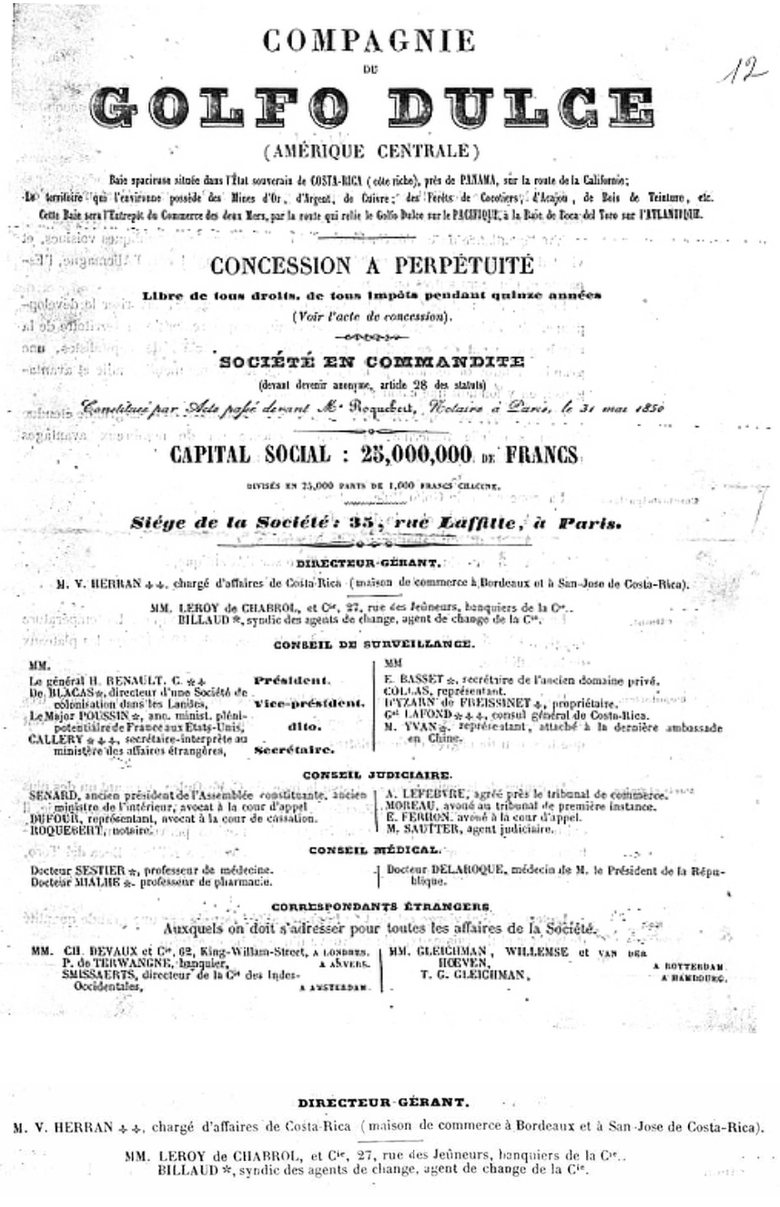
39 Concernant le projet voir spécialement : Scheips, Paul J., « Gabriel Lafond and Ambrose W. Thompson : Neglected Isthmian Promoters », *The Hispanic American Historical Review,* vol. 36, no. 2, pp. 211-220 et ; Lizama Oliger, *Op. cit.*, pp. 100-138.

40 Cf. ANCR-AH-MRREE, 17858, f. 12-13v et Buckingham, James Silk, *Colonisation of Costa Rica,* London, Published by Effingham Wilson, and James Ridway, [1852]. J. S. Buckingham (1786-1855) était un Anglais, auteur, journaliste et voyageur qui a beaucoup contribué au journalisme en Inde.

41 Lizama Oliger, *Op. cit.*, p. 109.

42 « Sociétés commerciales et industrielles », *Le Droit. Journal des tribunaux, de la jurisprudence, des débats judiciaires et de la législation,* Quinzième année, no. 135, 8 juin 1850, p. 542.

43 ANCR-AH-MRREE, 17858, f. 12, 13v. L'orthographe du texte est celle de l'original.



COMPAGNIE
DU
GOLFO DULCE
(AMÉRIQUE CENTRALE)

12

Baie spacieuse située dans l'État souverain de COSTA-RICA (côte riche), près de PANAMA, sur la route de la Californie;
Le territoire qui l'environne possède des Mines d'Or, d'Argent, de Cuivre; des Forêts de Cocotiers, d'Acajou, de Bois de Teinture, etc.
Cette Baie sera l'Entrepôt du Commerce des deux Mers, par la route qui relie le Golfe Dulce sur le PACIFIQUE, à la Baie de Boca del Toro sur l'ATLANTIQUE.

CONCESSION A PERPÉTUITÉ

Libre de tous droits, de tous impôts pendant quinze années

(*Voir l'acte de concession*).

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE

(devant devenir anonyme, article 28 des statuts)

Constituée par Acte passé devant Me Roquebert, Notaire à Paris, le 31 mai 1850

CAPITAL SOCIAL : 25,000,000 DE FRANCS

DIVISÉS EN 25,000 PARTS DE 1,000 FRANCS CHACUNE.

Siége de la Société : 35, rue Laffitte, à Paris.

DIRECTEUR-GÉRANT.

M. V. HERRAN ✠, chargé d'affaires de Costa-Rica (maison de commerce à Bordeaux et à San-José de Costa-Rica).

MM. LEROY de CHABROL, et Cie, 27, rue des Jeûneurs, banquiers de la Cie.
BILLAUD ✻, syndic des agents de change, agent de change de la Cie.

CONSEIL DE SURVEILLANCE.

MM.		MM
Le général H. RENAULT, C. ✠	Président.	E. BASSET ✻, secrétaire de l'ancien domaine privé.
De BLACAS ✻, directeur d'une Société de colonisation dans les Landes,	Vice-président.	COLLAS, représentant.
Le Major POUSSIN ✻, anc. ministr. plénipotentiaire de France aux États-Unis,	dito.	D'YZARN de FREISSINET ✠, propriétaire.
CALLERY ✠ ✠ ✠, secrétaire-interprète au ministère des affaires étrangères,	Secrétaire.	Cte LAFOND ✠ ✠ ✠, consul général de Costa-Rica.
		M. YVAN ✻, représentant, attaché à la dernière ambassade en Chine.

CONSEIL JUDICIAIRE.

SENARD, ancien président de l'Assemblée constituante, ancien ministre de l'intérieur, avocat à la cour d'appel	A. LEFEBVRE, agréé près le tribunal de commerce.
DUFOUR, représentant, avocat à la cour de cassation.	MOREAU, avoué au tribunal de première instance.
ROQUEBERT, notaire.	E. FERRON, avoué à la cour d'appel.
	M. SAUTTER, agent judiciaire.

CONSEIL MÉDICAL.

Docteur SESTIER ✻, professeur de médecine.	Docteur DELAROQUE, médecin de M. le Président de la République.
Docteur MALHE ✻, professeur de pharmacie.	

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

Auxquels on doit s'adresser pour toutes les affaires de la Société.

MM. Ch. BEVAUX et Cie, 62, King-William-Street, A LONDRES.	MM. GLEICHMAN, WILLEMSE et VAN DER HOEVEN, A ROTTERDAM.
P. de TERWANGNE, banquier, A ANVERS.	T. C. GLEICHMAN, A HAMBOURG.
SMISSAERTS, directeur de la Cie des Indes-Occidentales, A AMSTERDAM.	

DIRECTEUR-GÉRANT.

M. V. HERRAN ✠ ✠, chargé d'affaires de Costa-Rica (maison de commerce à Bordeaux et à San-José de Costa-Rica).

MM. LEROY de CHABROL, et Cie, 27, rue des Jeûneurs, banquiers de la Cie.
BILLAUD ✻, syndic des agents de change, agent de change de la Cie.

Fig. 2.
Prospectus de promotion de la « Compagnie du Golfo Dulce »
signalant V. Herran comme directeur-gérant (1850).
Source : AHCR-AH-MRREE, 17858, f. 12.

Herran contribue à l'entreprise du Golfo Dulce jusqu'en 1854. Son talent d'entrepreneur est renforcé quelques années plus tard, quand il participe à la tentative de construction d'un chemin de fer interocéanique dans le territoire hondurien.

La promotion du projet de Lafond par Herran

Une des missions de Victor Herran et de Gabriel Lafond pendant les premières années du projet était de faire connaître le Costa Rica dans la presse parisienne et régionale et par la publication de différentes brochures[44]. Dans cette perspective, Victor Herran publie un premier document de trois pages à Bordeaux sous le titre de *Note sur la concession du Golfe Dulce (sur le Pacifique) dans la République de Costa Rica, Amérique centrale*. Le document explique tous les avantages de la concession et conclut : « Le Port Golfe Dulce deviendrait l'Entrepôt naturel des produits d'Europe, de Chine & de la Malaisie qui afflueraient vers cette partie du Continent Américain devenu désormais le point central du Commerce du Monde[45] ! »

Un an plus tard, Herran édite une autre brochure de 35 pages à Paris dans le but de soutenir et faire connaître le plan de Gabriel Lafond d'union de deux océans. La publication inclut plusieurs lettres de personnalités qui considèrent le projet viable et les territoires appropriés pour la colonisation. Dans son essai, Herran explique :

> *La position géographique de Costa-Rica est la plus belle du monde, car elle forme la clef des deux hémisphères […] Cette analyse des grands projets qui ont eu le privilège jusqu'à ce jour de fixer l'attention publique, démontre que la Compagnie n'a rien à redouter de leur mise à exécution. L'entreprise de Costa-Rica peut se développer en toute sécurité ; elle a des éléments de succès qu'on ne saurait lui enlever. Peut-être est-elle destinée à résoudre un jour sur son propre territoire le problème de l'établissement d'un chemin de fer entre les deux océans : pour le réaliser, elle se trouvera admirablement secondée par l'activité et l'intérêt même de la population européenne qui sera acclimatée et établie sur la concession. – La Compagnie ne perdra pas cet objet de vue ; elle consacrera tous ses soins à cette étude, au fur et à mesure que ses ressources s'accroîtront, sous l'influence de ses premiers travaux*[46].

44 Lizama Oliger, *Op. cit.*, pp. 67-68, 112.

45 Herran, Victor, *Note sur la concession du Golfe Dulce sur le Pacifique dans la République de Costa Rica, Amérique centrale*, Bordeaux, Lithographie de Gustave Chariol, 1850, p. 3.

46 Herran, Victor, *Notice à l'appui du projet de jonction des deux océans, sur le territoire de la République de Costa-Rica (Amérique centrale)*, Paris, Imprimerie Administrative de Paul Dupont, 1851, pp. 2, 21.

En 1853, Herran diffuse également une autre brochure sur les États d'Amérique centrale, incluant des notes sur la dette étrangère et intérieure, les exportations, les importations, les ports, la force armée, le gouvernement (le pouvoir exécutif, législatif et judiciaire), la naturalisation, l'administration, la population et l'aspect physique de chacun des pays de la région. La brochure inclut une carte de l'Amérique centrale[47].

Les numéros du *Boletín oficial. República de Costa Rica* du 28 septembre et du 5 octobre 1854 publient une traduction d'un article du *Memorial bordelais* qui est un extrait de l'ouvrage de Herran de 1853. La section traduite est un fragment de l'introduction et la section sur le Costa Rica. Le titre en espagnol est *Apuntes sobre los cinco Estados de la América-Central. Por M. V. Herran, encargado de negocios de Costa-Rica en Francia*[48].

Herran en se posant en expert de la région expose l'intérêt de la publication :

> *Si nous nous occupons de préférence de l'Amérique du Centre, c'est que de toutes les régions du Nouveau-Monde, c'est celle qui est le moins connue, celle qui promet le plus d'avenir par sa position géographique et la richesse de ses productions, celle enfin avec laquelle la France a directement le moins de relations commerciales*[49].

La conclusion de l'opuscule de 1853 est un appel à la France à profiter des avantages de l'Amérique centrale : « Les vœux les plus sincères pour que notre belle France sache, à l'avenir, se poser convenablement dans ces pays naissants, chose qui lui sera très facile, par suite des sympathies qui lui sont acquises, car elle n'a qu'à tendre sa main puissante pour s'assurer un commerce d'échange considérable qui tournera exclusivement à son profit[50]. » La notice, même si elle rend visible l'ensemble de l'Amérique centrale, met particulièrement en valeur le Costa Rica :

> *La facilité du transport des denrées et des voyageurs fera que beaucoup de familles iront s'établir à Costa-Rica, surtout lorsqu'on saura que le gouvernement leur offre des terres gratis, ainsi que son appui tout paternel.*
> *Notre but est donc, en faisant ce résumé d'éclairer les personnes qui voudraient s'expatrier, et de leur donner une idée d'un pays appelé à devenir très important par les ressources qu'il offre, tant agricoles que commerciales*[51].

47 Herran, Victor, *Notice sur les cinq États du Centre-Amérique avec une carte,* Bordeaux, Imprimerie de A. Pechade, 12, rue du Parlement Saint-Pierre, 1853.
48 Trad. : « Notes sur les cinq États d'Amérique centrale. Par M. V. Herran, chargé d'affaires du Costa-Rica en France », *Boletín oficial. República de Costa-Rica,* Año 1, nº 39, 28 septembre 1854, pp. 155-156 et « Costa-Rica », *Boletín oficial. República de Costa-Rica,* Año 1, nº 40, 5 octobre 1854, p. 161.
49 *Ibid.*, pp. 3-4.
50 *Ibid.*, p. 35.
51 *Ibid.*, p. 9.

En parallèle, la promotion du projet de Lafond par Herran a diffusé une image très particulière du Costa Rica comme État latino-américain. Herran nous dit sur la praxis politique de la « République libre et indépendante » du Costa Rica : « le système gouvernemental de cette République est libéral et paternel. On y voit rarement des dissensions politiques et jamais de révolutions ». De la même façon, Herran signale : « [Le] Costa-Rica, grâce à la sagesse éclairée de son gouvernement, et à l'activité industrielle de son peuple, a déjà fait de grands pas dans la voie de la civilisation[52]. »

Dans ses travaux, Herran essaie pareillement de montrer un cadre naturel idyllique, au « climat […] délicieux ; on n'y connaît pas des maladies épidémiques ni contagieuses ; on y voit rarement même des fièvres intermittentes, surtout dans le pays […] [ses] terres sont des plus fertiles ». La population est singulière « d'environ 120 000 habitants ; elle est presque toute blanche ; très laborieuse, économe et très docile. Il n'existe pas d'esclaves dans le pays[53] ». Herran précise dans sa brochure de 1853 :

> *Cette République naissante jouit de la paix la plus parfaite, et d'une prospérité dont on voit peu d'exemples dans les Républiques hispano américaines, eu égard à sa faible population, qui n'est que de 215 000 âmes.*
> *Sa grande prospérité est due à sa politique conciliatrice et prudente, ainsi qu'à la nature pacifique de ses habitants, qui sont généralement des travailleurs économes, de mœurs simples et douces.*
> *Cet État est, sans contredit, le plus petit et le moins peuplé du Centre-Amérique ; mais il doit être considéré comme étant comparativement le plus riche*[54].

Dès 1850, la particularité du peuple du Costa Rica est présentée dans un feuillet sur le projet de Lafond : « Il n'existe pas d'esclaves dans la république ; les indigènes sont très doux, très laborieux, très probes, ayant beaucoup de sympathie pour les étrangers. On n'y voit que très peu de nègres et de mulâtres[55]. » Le prospectus décrit un climat très favorable, un sol d'une grande richesse et la présence de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer pour attirer l'attention d'éventuels investisseurs et colons européens. La caractérisation de la population veut montrer qu'il s'agit d'un territoire habité par une population présentant une certaine ressemblance avec les Européens.

Ce travail de diffusion d'une image d'exception du Costa Rica en Europe et, plus particulièrement en France, est aussi la tâche de Felipe Molina. Pendant sa mission en Europe, il publie en effet plusieurs brochures en français, en

52 Herran, *Notice à l'appui* [1851], p. 2.
53 *Ibid.*, p. 1.
54 Herran, *Notice sur les cinq états* [1853], p. 4.
55 ANCR-AH-MRREE, 17858, f. 12v.

espagnol, en anglais et en allemand pour faire connaître le pays. Ces ouvrages véhiculent à peu de choses près la même représentation que celle de Herran : une image idéalisée qui contribuera à la formation de l'identité nationale costa-ricienne par ses élites politiques et intellectuelles dès les années 1880[56].

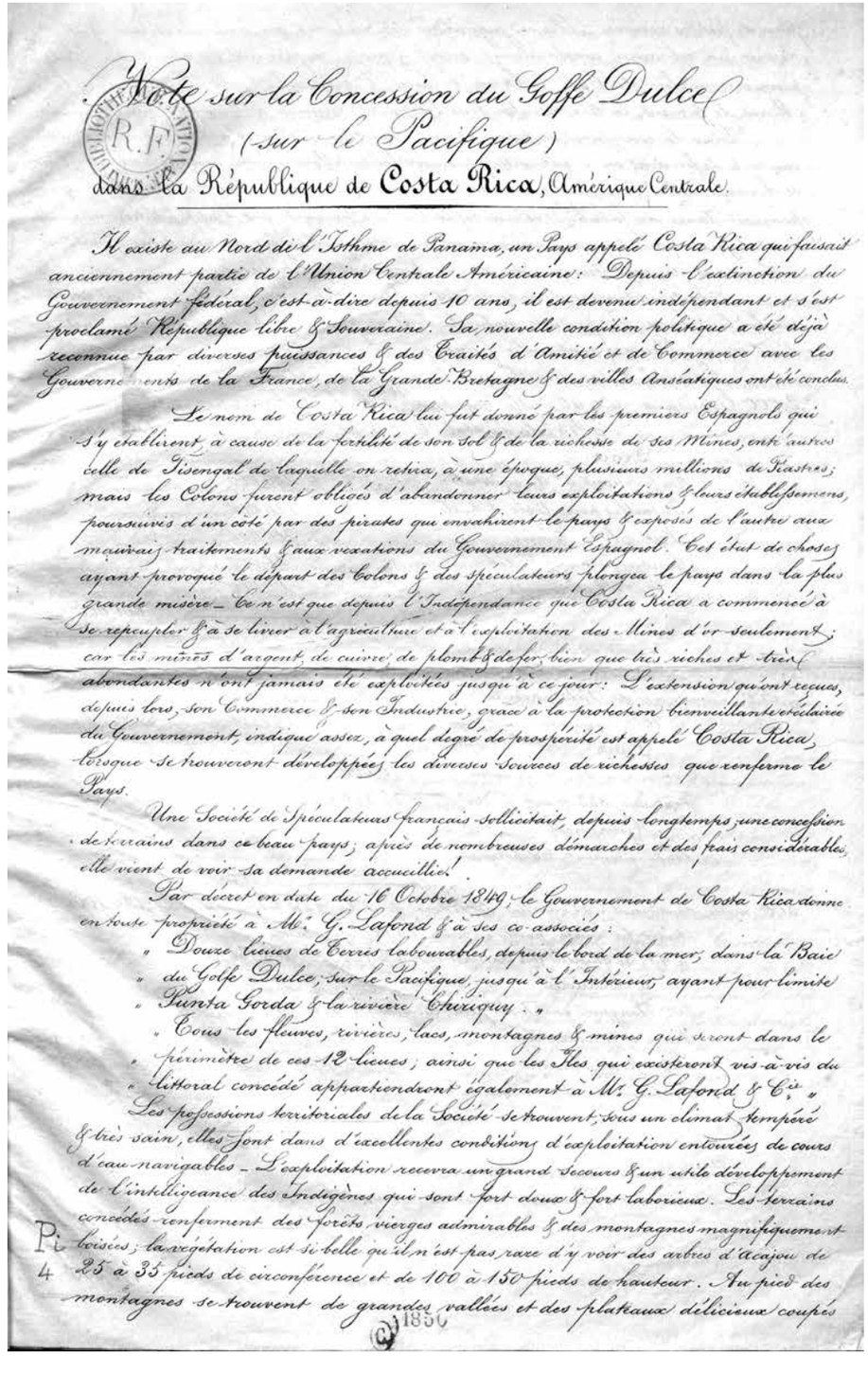
Le projet de Lafond et de Herran permettra l'exploration de la région de la concession, la préparation des rapports sur la région et le littoral, l'élaboration de cartes topographiques locales et nationale, l'établissement de quelques constructions et plusieurs chemins sur place mais, malheureusement, le projet ne prend pas l'ampleur attendue par ses concepteurs. Herran et Lafond ont tous les deux été très actifs dans la recherche du soutien – surtout moral – des autorités françaises. Cependant, ils s'accusaient mutuellement de ne pas arriver à atteindre leurs objectifs : d'un côté, le déplacement des colons vers la concession et, de l'autre, l'attraction des investisseurs pour le projet[57].

La seule tentative de colonisation en 1853 mobilise 14 ressortissants français dont certains meurent dans l'aventure et d'autres s'installent au Panama ou rentrent en France[58]. Il faut garder en mémoire la conjoncture internationale. De 1853 à 1856, la France est confrontée à la guerre de Crimée, ce conflit qui oppose la Russie d'une part, la Turquie, la France et l'Angleterre d'autre part. Au niveau local, le Costa Rica connaît en 1856 et 1857 la guerre contre les assauts du flibustier Américain William Walker en Amérique centrale. En 1855, le gouvernement du Costa Rica donne une deuxième chance au projet de Lafond mais, finalement, le plan est déclaré inviable en 1859. Dès 1855, Herran renonce à participer à l'opération de Lafond et commence à représenter le Honduras et le Salvador.

***

La vie de ce Béarnais est presque inconnue aujourd'hui en Amérique centrale et en France, même s'il était très connu dans le milieu parisien de son vivant et avait une relation intime avec certains pays de la région centraméricaine. Malgré les difficultés pour arriver au poste de chargé d'affaires, ce personnage aux multiples compétences devient un des premiers agents diplomatiques de la jeune république du Costa Rica. Nonobstant, ses fonctions comme représentant ne dureront que quelques années.

56 Acuña Ortega, Víctor Hugo, « Felipe Molina y la invención de la diferencia costarricense », Molina Bedoya, Felipe, *Bosquejo de la República de Costa Rica,* Alajuela, C.R., Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2001, pp. xxiii-xxxiv.
57 Lizama Oliger, *Op. cit.*, pp. 109, 112.
58 *Ibid.*, pp. 113-114.



Note sur la Concession du Golfe Dulce
(sur le Pacifique)
dans la République de Costa Rica, Amérique Centrale.

Il existe au Nord de l'Isthme de Panama, un Pays appelé Costa Rica qui faisait anciennement partie de l'Union Centrale Américaine. Depuis l'extinction du Gouvernement fédéral, c'est-à-dire depuis 10 ans, il est devenu indépendant et s'est proclamé République libre & Souveraine. Sa nouvelle condition politique a été déjà reconnue par diverses puissances & des Traités d'Amitié et de Commerce avec les Gouvernements de la France, de la Grande Bretagne & des villes Anséatiques ont été conclus.

Le nom de Costa Rica lui fut donné par les premiers Espagnols qui s'y établirent à cause de la fertilité de son sol & de la richesse de ses Mines, entr'autres celle de Tisengal de laquelle on retira, à une époque, plusieurs millions de Piastres; mais les Colons furent obligés d'abandonner leurs exploitations & leurs établissemens, poursuivis d'un côté par des pirates qui envahirent le pays & exposés de l'autre aux mauvais traitements & aux vexations du Gouvernement Espagnol. Cet état de choses ayant provoqué le départ des Colons & des spéculateurs plongea le pays dans la plus grande misère. Ce n'est que depuis l'Indépendance que Costa Rica a commencé à se repeupler & à se livrer à l'agriculture et à l'exploitation des Mines d'or seulement; car les mines d'argent, de cuivre, de plomb & de fer, bien que très riches et très abondantes n'ont jamais été exploitées jusqu'à ce jour. L'extension qu'ont reçues, depuis lors, son Commerce & son Industrie, grâce à la protection bienveillante et éclairée du Gouvernement, indique assez, à quel degré de prospérité est appelé Costa Rica, lorsque se trouveront développées les diverses sources de richesses que renferme le Pays.

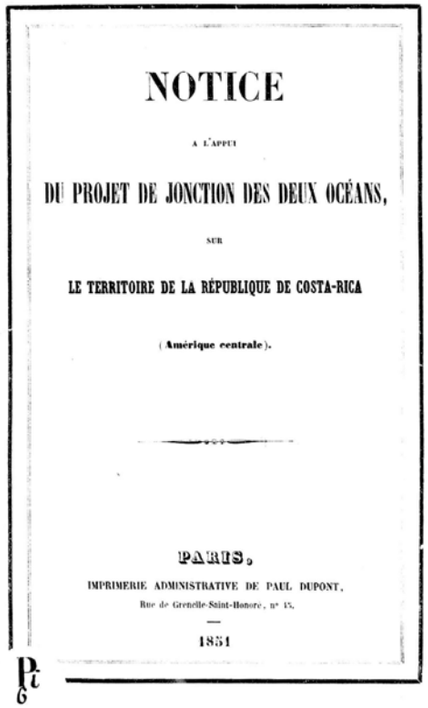
Une Société de Spéculateurs français sollicitait, depuis longtemps, une concession de terrains dans ce beau pays, après de nombreuses démarches et des frais considérables, elle vient de voir sa demande accueillie.

Par décret en date du 16 Octobre 1849, le Gouvernement de Costa Rica donne en toute propriété à Mr. G. Lafond & à ses co-associés :

« Douze lieues de Terres labourables, depuis le bord de la mer, dans la Baie « du Golfe Dulce, sur le Pacifique, jusqu'à l'Intérieur, ayant pour limite « Punta Gorda & la rivière Chiriquy. »

« Tous les fleuves, rivières, lacs, montagnes & mines qui seront dans le « périmètre de ces 12 lieues; ainsi que les Iles qui existeront vis-à-vis du « Littoral concédé appartiendront également à Mr. G. Lafond & Cie. »

Les possessions territoriales de la Société se trouvent, sous un climat tempéré & très sain, elles sont dans d'excellentes conditions d'exploitation entourées de cours d'eau navigables. L'exploitation recevra un grand secours & un utile développement de l'intelligence des Indigènes qui sont fort doux & fort laborieux. Les terrains concédés renferment des forêts vierges admirables & des montagnes magnifiquement boisées; la végétation est si belle qu'il n'est pas rare d'y voir des arbres d'Acajou de 25 à 35 pieds de circonférence et de 100 à 150 pieds de hauteur. Au pied des montagnes se trouvent de grandes vallées et des plateaux délicieux coupés


NOTICE

A L'APPUI

DU PROJET DE JONCTION DES DEUX OCÉANS,

SUR

LE TERRITOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE COSTA-RICA

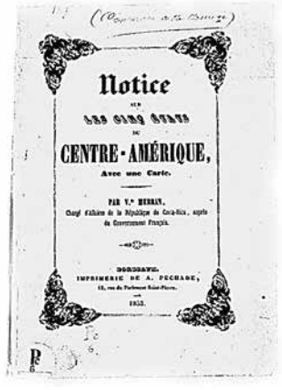
(Amérique centrale).

PARIS,

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT,

Rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 55.

1851


Notice

CENTRE-AMÉRIQUE,

Avec une Carte.

PAR V.e HERRAN,

BORDEAUX,

IMPRIMERIE DE A. PECHADE,

1853.

Fig. 3.
Brochures de Herran pour le projet de Golfo Dulce-Bocas del Toro (1850, 1851 et 1853).
Source : Herran, *Note sur la Concession* (1850) ; Herran, *Notice sur l'appui* (1851) et ; Herran, *Notice sur les cinq états du Centre-Amérique* (1853).

La préoccupation de Herran pour faire avancer la signature par le Costa Rica du traité d'amitié, de commerce et de navigation entre le Guatemala et la France et, plus particulièrement, son travail pour faire bénéficier l'importation du café costaricien de taxes plus favorables, trouve son origine dans les besoins manifestés par le gouvernement de la république centraméricaine mais cela devait aussi favoriser ses affaires personnelles.

La promotion du projet de colonisation et de route interocéanique donne l'image du Costa Rica et de la région de la concession comme une destination très favorable. Comme membre de la direction de l'entreprise, la réussite du plan aurait bénéficié à Herran de manière personnelle. Le projet de Lafond a aussi permis la circulation et la vulgarisation des premières images sur le Costa Rica et sa population en Europe, un ensemble de représentations évoquant un pays exceptionnel et qui concourait à terme à la construction de l'identité nationale.

Bibliographie

Sources primaires

Archives au Costa Rica

Archivo Nacional de Costa Rica (ANCR)

Archivo Histórico (AH)

ANCR-AH-MRREE, 17858.

Archives en France

Archives des Pyrénées-Atlantiques (En : filae.com)

Acte de naissance du 30 mai 1803. Mourenx. Sources. Archives des Pyrénées-Atlantiques. Microfilm. Canton de Lagor. Naissances, mariages, décès après 1792 : 1790-1889, p. 1220. En : https://www.filae.com.

Acte de mariage du 4 septembre de 1796. Mourenx. Archives des Pyrénées-Atlantiques. Microfilm. Canton de Lagor. Naissances, mariages, décès après 1792 : 1790-1889, p. 1299. En : https://filae.com.

Archives de Paris (En : filae.com)

No. 27. 10 janvier 1887. Herran, Jean. Registre 1887. Décès. Seizième arrondissement communal de Paris [1er janvier 1887, acte n° 1-28 février 1887, acte n° 220]. Cote V4E 7326. Paris Archives, f. 9.

Journaux et magazines (XIXe-XXe siècles)

Costa Rica

« Apuntes sobre los cinco Estados de la América-Central », *Boletín oficial. República de Costa-Rica,* Año 1, no. 39, 28 septembre 1854, pp. 155-156.

« Costa-Rica », *Boletín oficial. República de Costa-Rica,* Año 1, n° 40, 5 octobre 1854, p. 161.

France

« Partie officielle. Tuileries, 18 avril », *Le Moniteur universel. Journal officiel de l'Empire Français,* n° 109, 19 avril 1853, p. 1.

« Sociétés commerciales et industrielles », *Le Droit. Journal des tribunaux, de la jurisprudence, des débats judiciaires et de la législation,* Quinzième année, n° 135, 8 juin 1850, p. 542.

Labarrère [Docteur], « Son Excellence Victor Herran (de Mourenx) », *L'Indépendant des Basses-Pyrénées, Année 63e,* n° 49.384, 10 février, 1931, pp 1-2.

Angleterre

« Senor Don Jean Victor Herran, Honduras Plenipotentiary », *The Illustrated London News* [Londres], vol. XXIX, n° 818, 30 août 1856, p. 210.

Autres sources primaires (XIXe siècle)

Annuaire général du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, 1854, 17e Année de la publication, Paris, Chez Firmin Didot Frères, [s.d. : 1853].

Annuaire général du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, 1855, 18e Année de la publication, Paris, Chez Firmin Didot Frères, [s.d. : 1854].

Buckingham, James Silk, *Colonisation of Costa Rica,* London, Published by Effingham Wilson, and James Ridway, [1852].

Herran, Victor, *Note sur la concession du Golfe Dulce sur le Pacifique dans la République de Costa Rica, Amérique centrale*. Bordeaux : Lithographie de Gustave Chariol, 1850. [BNF. Tolbiac-Rez-de-jardin-magasin : FOL-PI-4].

Herran, Victor, *Notice à l'appui du projet de jonction des deux océans, sur le territoire de la République de Costa-Rica (Amérique centrale),* Paris, Imprimerie Administrative de Paul Dupont, 1851 [BNF. Tolbiac-Rez-de-jardin-magasin : 8-PI-6]

Herran, Victor, *Notice sur les cinq États du Centre-Amérique avec une carte,* Bordeaux, Imprimerie de A. Pechade, 12, rue du Parlement Saint-Pierre, 1853. [BNF. Document numérique : NUMM-5578812/Tolbiac-Rez-jardin-magasin : 8-PC-6], https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30598711m. Consulté le : 20 mai 2020.

Laferrière, Joseph, *De Paris à Guatémala. Notes de voyages au Centre-Amérique, 1866-1875,* Paris, Garnier Frères, Libraires-éditeurs, 1877.

Molina, Felipe, *Bosquejo de la República de Costa Rica : seguido de apuntamientos para su historia,* Nueva York, Imprenta de S. W. Benedict, 1851.

Neymarck, Alfred, *Le Honduras. Son chemin de fer, son avenir industriel et commercial. Extrait du journal politique et financier Le Rentier (directeur-propriétaire : M. Alfred Neymarck),* Paris, E. Dentu, éditeur, Libraire de la Société des Gens de Lettres, 1872.

Portalupi, Napoléon [Portalupi, Napoleone], « Le chemin de fer inter-océanique du Honduras, pour le Commandeur Napoléon Portalapi [sic : Portalupi] […] Traduit de l'Italien par le Dr. E.-L. Bertherand, Secrétaire perpétuel honoraire de la Société », *Bulletin de la Société d'Agriculture, sciences et arts de Poligny (Jura), 14e année, 1873,* Poligny, Imprimerie de G. Mareschal, 1874, pp. 297-311.

Suckau, Henri de, *Les grandes voies du progrès Suez et Honduras,* Paris, Librairie Internationale ; Bruxelles, Leipzig et Livourne, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie., éditeurs, 1869.

Sources secondaires

Acuña Ortega, Víctor Hugo, « Felipe Molina y la invención de la diferencia costarricense », Molina Bedoya, Felipe, *Bosquejo de la República de Costa Rica,* Alajuela, C.R., Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2001, pp. xxiii-xxxiv.

Belaubre, Christophe, « Los franceses en Centroamérica, representaciones y papel político (1789-1826), *Espacio regional,* v. 2, n° 9, juillet-décembre 2012, pp. 35-38, en ligne : https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=4285861. Consulté le 7 Mai 2020.

Bourdariat, Jean, « Quinze ans avant le scandale de Panamá, l'affaire du chemin de fer transocéanique du Honduras », *Revue d'histoire des chemins de fer,* n° 44, 2012, pp. 165-182, en ligne : https://journals.openedition.org/rhcf/1651. Consulté le 7 mai 2020.

León Gómez, Alfredo, *El Escándalo del Ferrocarril : ensayo histórico,* Honduras, Tegucigalpa/Comayagüela, Imprenta Soto, 1978.

Lizama Oliger, Rodrigo Antonio, *Las relaciones franco-costarricenses de 1848 a 1860 desde la perspectiva de la diplomacia costarricense*. Tesis final de graduación para optar por el grado de licenciatura en Historia. San José, C.R. : Ciudad Universitaria Rodrigo Facio, Universidad de Costa Rica, 2014.

Malavassi Aguilar, Ana Paulina, *Entre la marginalidad y los orígenes de la salud : leprosos, curanderos y facultativos en el Valle Central de Costa Rica (1784-1845),* San José, C.R., EUCR, 2003.

Meza, Rafael, *Centro América : campaña nacional de 1885 : aumentada con las memorias del doctor Meza y el derrumbe de la dictadura zaldivarista, I parte, Cuarta edición,* Guatemala, Editorial del Ejército, 1971.

Obregón Q., Clotilde, « Felipe Molina Bedoya. Correspondencia diplomática », *Revista del Archivo Nacional (Costa Rica),* Año LII, n° 1-12, 1988, pp. 156-255.

Obregón Q., Clotilde, « Felipe Molina Bedoya. Correspondencia diplomática (II Parte) », *Revista del Archivo Nacional (Costa Rica),* Año LIII, 1989, pp. 60-237.

Sáenz Carbonell, Jorge Francisco ; Hérnandez Viale, Charles S., *Memorias de la Cancillería de Costa Rica (1842-1889). Presentación, transcripción y recopilación de,* Heredia/San José, C.R., UNA, Escuela de Relaciones Internacionales ; Instituto Manuel María Peralta, 1998.

Sáenz Carbonell, Jorge Francisco, *Historia diplomática de Costa Rica (1821-1910),* San José, C.R., Editorial Juricentro, 1996.

Scheips, Paul J., « Gabriel Lafond and Ambrose W. Thompson : Neglected Isthmian Promoters », *The Hispanic American Historical Review,* vol. 36, n° 2, pp. 211-228.

Schoonover, Thomas D., *The French in Central America. Culture and Commerce, 1820-1930,* Wilmington, Delaware, A Scholarly Resources Inc., SR Books, 2000.

Taracena Arriola, Arturo, « Felipe Molina Bedoya en la historia de Costa Rica », Molina Bedoya, Felipe, *Bosquejo de la República de Costa Rica,* Alajuela, C.R., Museo Histórico Cultural Juan Santamaría, 2001, pp. ix-xxi.

Zeledón Cambronero, Mario, « Un francés en Costa Rica, 1848-1856 », *Revista de la Universidad de Costa Rica,* vol. 32, 1971, pp. 45-94.

De la Lorraine à Quito : Sébastien Wisse, ingénieur et scientifique au service de l'Équateur (1843-1863)

Alexis Medina

Les scientifiques européens qui ont visité l'Équateur et s'y sont installés pendant plusieurs années au XIXe siècle suscitent un intérêt croissant de la part de l'historiographie récente : de nouveaux travaux s'efforcent de reconstituer leurs parcours afin d'intégrer l'Équateur dans une histoire mondiale de la science, à l'aune de tendances historiographiques cherchant à dépasser le cadre étriqué de l'État-nation tout en décentrant la place de l'Europe, comme l'histoire globale ou les histoires connectées. Ainsi en va-t-il, par exemple, de Theodor Wolf, jésuite allemand devenu professeur de la première École Polytechnique de l'Équateur (1870-1874) et dont le parcours et les activités scientifiques ont fait l'objet de nombreuses études ces dernières années[1]. L'intérêt pour Wolf s'explique par la place prépondérante qu'il occupe dans l'histoire de la science équatorienne : c'est lui qui introduit le darwinisme en Équateur par le biais de ses cours de géologie et de paléontologie et qui, en 1892, publie la carte de l'Équateur la plus précise de tout le XIXe siècle.

1 Voir notamment Cuvi, Nicolás ; Sevilla, Elisa ; Sevilla, Ana et Piñas, Francisco, « La circulación del darwinismo en el Ecuador (1870-1874) », *Procesos. Revista ecuatoriana de historia*, n°39, 2014, p. 115-142 ; Cuvi, Nicolás ; Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana « Entre Darwin y Dios : Teodoro Wolf y las primeras clases universitarias sobre *El origen de las especies* dictadas en Ecuador (1871) », Puig Samper, Miguel Ángel ; Orrego, Francisco ; Ruiz, Rosaura et Uribe, J. Alfredo, « Yamerschuner ». Darwin y la darwinización en Europa y América latina, Madrid, Ediciones Doce Calles, p. 255-278 ; Sevilla, Ana, « La incompleta nacionalización de la Amazonía ecuatoriana en el siglo XIX vista desde el mapa de Theodor Wolf (1892) », *Apuntes. Revista de estudios sobre patrimonio cultural*, vol. XXVI, n° 1, 2013, p. 102-113 ; Sevilla, Ana, *El Ecuador en sus mapas : Estado y nación desde una perspectiva espacial*, Quito, FLACSO sede Ecuador, 2013.

On serait tenté de croire que la notoriété de Wolf éclipserait d'autres figures, comme celle de Sébastien Wisse, ingénieur français qui s'est rendu en Équateur plusieurs années avant Wolf, n'étaient les travaux d'Ana et Elisa Sevilla, qui sont parvenues à reconstituer, quoique brièvement, le parcours de Wisse[2]. Ce dernier est né à Pévange, en Lorraine, en 1810. Ingénieur de l'École des Mines de Paris, il travaille quelques années pour la Compagnie du Chemin de fer du Nord, avant d'être embauché comme ingénieur d'État par le gouvernement équatorien en 1843. Il effectue deux séjours en Équateur, de 1843 à 1850 et de 1861 à 1863. En Équateur, il se distingue dans quatre domaines : la construction de voies de communication, l'enseignement technique et scientifique, l'étude des volcans et la cartographie.

C'est donc le rôle de Wisse dans le développement des sciences et des techniques en Équateur mais aussi sa participation dans des réseaux scientifiques dépassant le cadre équatorien que nous chercherons à explorer dans cet article. Ana et Elisa Sevilla ont revisité l'histoire de la science équatorienne des premières décennies après l'Indépendance, de 1830 au début des années 1870, en privilégiant l'étude des réseaux scientifiques transnationaux dans lesquels se sont insérés des scientifiques résidant en Équateur. À travers cette approche, leur objectif est de déconstruire la dichotomie centre-périphérie qui caractérise la conception diffusionniste de la science et de reconstituer une histoire polyphonique de cette dernière[3]. Dans le sillage de ces deux autrices, nous chercherons à rendre compte de la manière dont Wisse s'est intégré à ces réseaux scientifiques et dont il a ainsi légitimé l'Équateur non seulement en tant qu'objet d'étude, mais aussi en tant qu'espace de production de savoirs scientifiques.

La principale difficulté à étudier la figure de Wisse est l'absence de sources. Ses archives personnelles semblent aujourd'hui perdues et il n'a apparemment laissé ni mémoires, ni journal, ni carnet de voyage rendant compte de ses séjours en Équateur. Nous nous sommes efforcés de reconstituer son parcours en combinant essentiellement des documents officiels équatoriens, un portrait de Wisse écrit en 1863 par Antonio Flores, et des fragments de ses travaux parus dans plusieurs publications scientifiques françaises. Notre travail ne doit donc être considéré que comme une première tentative pour mieux cerner le personnage de Wisse.

Nous nous attarderons, en premier lieu, sur la carrière de Wisse, en analysant les différentes fonctions qu'il exerce en Équateur. Nous nous pencherons ensuite sur la relation maître-disciple qui le lie au jeune Gabriel

2 Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « La vía que empezó carretera en la capital y terminó ferrocarril en la Costa. Caminos en la época de García Moreno 1861-1875 », *El camino de hierro. Cien años de la llegada del ferrocarril a Quito*, Quito, Fonsal, 2008, p. 30-33 ; Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento : el caso del Ecuador del siglo XIX », *Historia Crítica*, n°50, 2013, p. 92.

3 *Ibid.*, p. 82.

García Moreno et sur la manière dont celle-ci évolue jusqu'à l'arrivée de García Moreno au pouvoir. Nous analyserons, enfin, la participation de Wisse aux réseaux scientifiques transatlantiques qui relient l'Équateur et la France pendant le deuxième tiers du XIXe siècle.

Les allers-retours entre la France et l'Équateur

Depuis l'Indépendance de l'Équateur en 1830, une des obsessions des gouvernements du XIXe siècle est l'intégration territoriale par le biais des voies de communication et, notamment, la mise en place d'une liaison rapide et permanente entre la zone andine, la *Sierra*, et la Côte. En 1842, le premier président de l'Équateur, Juan José Flores (1830-1834 et 1839-1845), confie à son représentant à Paris, Carlos Aguirre Montúfar, la tâche d'embaucher un ingénieur d'État en France. Nous ignorons les circonstances dans lesquelles Aguirre Montúfar a pris contact avec Sébastien Wisse, qui habite alors à Paris, et les raisons qui ont motivé son choix, mais toujours est-il que c'est lui qui, au nom du gouvernement équatorien, signe le contrat avec Wisse en février 1843[4]. Wisse est alors embauché comme ingénieur d'État : il s'engage à travailler pour l'Équateur pour une durée de cinq ans dans tout ce qui a trait aux travaux publics, mais aussi à développer l'enseignement scientifique dans les écoles publiques du pays.

Le gouvernement de Flores projette la construction de plusieurs chemins donnant aux principales villes des Andes un accès direct à la mer. À son arrivée, Wisse commence à travailler sur deux projets : le chemin d'Ibarra à San Lorenzo (province d'Esmeraldas), et le chemin reliant Quito à la province de Manabí. Il entreprend alors une expédition dans la province d'Esmeraldas en avril 1845, puis un voyage de quatre mois dans celle de Manabí en août 1846[5]. La situation de Wisse devient incertaine au cours de sa première expédition, lorsque Flores est renversé, mais le nouvel exécutif, dirigé par le président Vicente Ramón Roca (1845-1849), renouvelle sa confiance à Wisse, qui continue à exercer ses activités : le tracé du chemin de San Lorenzo est prêt en septembre 1846[6] et les travaux du chemin de Manabí commencent.

Or, en juillet 1848, les travaux sont suspendus par manque de fonds[7]. En raison des difficultés à mener à bien ses projets, dès la fin de l'année 1849, Wisse projette de rentrer en France et, au début de l'année suivante, il quitte

4 *Gaceta del Ecuador*, n°516, 26 novembre 1843, p. 3-4.

5 *Gaceta del Ecuador*, n°588, 20 avril 1845, p. 1 ; *El Nacional*, n°60, 22 janvier 1847, p. 967-975.

6 *Esposicion que dirije al Congreso del Ecuador en 1846 el Ministro de lo Interior y Relaciones Exteriores*, Quito, Imprenta de Joaquín Terán, 1846, p. 12.

7 *El Nacional*, n°180, 1er août 1848, p. 5212.

l'Équateur. À son retour en France, il travaille dans plusieurs compagnies de chemins de fer entre 1850 et 1861. Wisse habite à Montargis lorsque son ami, Gabriel García Moreno, arrive au pouvoir en Équateur. Celui-ci invite Wisse à revenir pour exercer à nouveau ses fonctions d'ingénieur d'État. Wisse accepte et García Moreno lui confie la construction de la route nationale qui devait relier Quito à Guayaquil[8], mais un an et demi après son retour en Équateur, Wisse décède à Quito en juin 1863.

Outre ses activités d'ingénieur, Sébastien Wisse contribue au développement de l'enseignement des sciences en Équateur. En 1844, il crée la première chaire de mathématiques du pays à Quito, dans l'ancien local du collège San Buenaventura. Le jeune Gabriel García Moreno, alors étudiant de droit à l'Université centrale, suit les cours de Wisse entre 1844 et 1845 et c'est dans ce cadre qu'il découvre sa passion pour les sciences. Les expéditions de Wisse sur la Côte, en 1845 et en 1846, viennent interrompre ses enseignements à Quito, mais en janvier 1848, le gouvernement le nomme professeur de mathématiques à l'Université Centrale[9], où il enseignera jusqu'à son retour en France, deux ans plus tard. Pendant l'année universitaire 1849-1850, il compte parmi ses étudiants Miguel Egas, un médecin, par la suite proche de García Moreno[10]. Egas a obtenu son diplôme en 1847, mais son intérêt pour les sciences le pousse à poursuivre des études tout au long de sa vie : il suit les cours de Wisse puis, bien des années plus tard, il entre, avec son fils, à l'École polytechnique fondée par García Moreno en 1870.

Par ailleurs, Wisse se consacre à la cartographie, avec le soutien du gouvernement de Roca. En 1846, quelque temps après son arrivée en Équateur, les autorités confient à Wisse la tâche d'établir la première carte officielle du pays, qui apparaît comme une priorité[11]. Jusqu'alors, les observations faites par Wisse lors de ses expéditions lui ont permis de produire trois cartes partielles du territoire national : une carte du bassin du fleuve Esmeraldas, une carte de la province de Manabí et un plan représentant des fragments de plusieurs provinces des Andes et du Littoral (Pichincha, Manabí, Guayas)[12]. En 1892, Theodor Wolf affirme avoir consulté ces trois cartes, mais nous ignorons le sort de ces documents, qui n'ont jamais été publiés[13].

8 *El Nacional*, n°58, 6 décembre 1861, p. 1-3.

9 *El Nacional*, n°146, 3 mars 1848, p. 2733.

10 Celiano Monge, « Breves noticias sobre el estudio de las Matemáticas en el Ecuador », *Memorias de la Academia Ecuatoriana correspondiente de la Real Española*, n°5, décembre 1924, p. 194.

11 *El Nacional*, n°18, 5 février 1846, p. 1-2 ; *Exposición que dirije al Congreso del Ecuador en 1849 el ministro del Interior*, Quito, Imprenta de Bermeo, 1849, p. 12.

12 À l'époque, les provinces du Guayas et du Pichincha comprennent également le territoire de plusieurs provinces créées quelques années plus tard : León, Tungurahua et Los Ríos.

13 Wolf, Teodoro, *Geografía y geología del Ecuador*, Leipzig, Tipografía de F. A. Brockhaus, 1892, p. 572.

C'est sans doute le talent de Wisse pour la cartographie, révélé par sa première carte, celle du bassin de l'Esmeraldas, qui persuade le gouvernement de lui confier la production de la première carte de l'Équateur indépendant. En 1848, les autorités décident de reconduire le contrat de Wisse de 1843, afin que ce dernier puisse poursuivre ses activités d'ingénieur et d'enseignant, mais aussi former avec ses étudiants une commission topographique chargée d'établir la carte de l'Équateur, notamment pour déterminer « los puntos que contengan riquezas mineralójicas, los terrenos baldíos que pudieran recibir con ventajas la inmigración europea, y los que pudieran venderse para el pago de la deuda nacional[14] ». L'objectif du jeune État équatorien est donc d'assurer l'avenir économique du pays en représentant spatialement les ressources matérielles dont il dispose.

Au fil des années, Wisse parvient à dessiner une carte du pays qui n'a jamais été publiée. Les sources diffèrent quant à l'état d'avancement de celle-ci. À la mort de Wisse, Antonio Flores appelle les autorités à la publier, laissant entendre que la carte est terminée[15]. De son côté, Wolf affirme, trente ans plus tard, qu'il a eu accès à une copie d'une copie de la carte manuscrite, que celle-ci n'est pas achevée et que les archives de Wisse ont été envoyées en France à son décès[16]. La seule carte que Wisse semble avoir publiée, est parue dans le *Bulletin de la Société Géologique de France* en 1854 et représente le nord et le centre des Andes équatoriennes[17].

Même si les manuscrits de Wisse semblent aujourd'hui perdus, Wolf affirme s'être inspiré des travaux de son prédécesseur pour élaborer sa propre carte et reconnaît le talent topographique de Wisse[18]. En revanche, il est beaucoup plus critique avec Manuel Villavicencio, naturaliste équatorien auteur de la première carte publiée de l'Équateur indépendant, parue en 1858. Wolf met notamment en cause la représentation erronée que Villavicencio propose de l'Amazonie et déplore qu'il ne se soit pas suffisamment inspiré de travaux antérieurs, comme ceux de Wisse, même si Villacencio affirme l'avoir fait[19].

Les efforts de l'Équateur pour se doter d'une carte géographique sont loin de représenter un cas isolé. Dans les premières décennies après les

14 *Exposición que dirije al Congreso Constitucional del Ecuador en 1848 el secretario del Interior*, Quito, Imprenta comercial, 1848, p. 15-16.

15 Flores, Antonio, *Discurso del Doctor Antonio Flores al suceder en la Academia Nacional, Científica y Literaria del Ecuador a Mr. Sebastian Wisse, ingeniero en gefe de la República*, Quito, Imprenta Nacional, 1863, p. 8.

16 Wolf, Teodoro, *Geografía y geología del Ecuador*, éd. cit., p. 572.

17 *Bulletin de la Société Géologique de France*, tome 40, 1854, p. 460-461.

18 Wolf, Theodor, *Geografía y geología del Ecuador*, éd. cit., p. 572.

19 Wolf, Theodor, *Memoria sobre la geografía y geología de la provincia de Esmeraldas*, Guayaquil, Imprenta del comercio, 1879, p. 7 et 9 ; *Geografía y geología del Ecuador*, éd. cit., p. 568-569 ; Villavicencio, Manuel, *Geografía de la República del Ecuador*, New York, Imprenta de Robert Craighead, 1858, p. III.

Indépendances, les jeunes républiques américaines envisagent d'établir des cartes officielles du territoire national afin de le délimiter et en connaître les ressources. Au Venezuela, c'est l'ingénieur italien Agustín Codazzi qui publie, avec le soutien des autorités, la première carte du pays en 1840. Codazzi dirige par la suite la Commission Chorographique, chargée à partir de 1850 d'étudier la géographie des départements de la Nouvelle-Grenade. Les travaux de la Commission servent de base à une carte de Codazzi représentant l'ensemble du pays et publiée en 1864.

En somme, que ce soit par ses services comme ingénieur d'État, ses activités d'enseignement ou ses cartes du territoire national, Wisse a marqué l'histoire de la science en Équateur, la formation de personnalités politiques et scientifiques de la génération de García Moreno et Miguel Egas, et les travaux ultérieurs d'autres scientifiques, comme Villavicencio ou Wolf.

La relation maître-disciple de Wisse et García Moreno

Pendant le deuxième tiers du XIXe siècle, plusieurs savants étrangers résidant en Équateur et leurs disciples participent à des réseaux de production scientifique transatlantiques qui les mettent en relation avec les institutions scientifiques européennes. William Jameson, par exemple, naturaliste écossais, professeur de botanique à l'Université de Quito, compte parmi ses disciples le colonel Francis Hall et Manuel Villavicencio. Tous deux tentent d'entrer en contact avec William Hooker, directeur du Jardin Botanique de Kew, en Angleterre, avec qui Jameson entretient une abondante correspondance. C'est par l'entremise de Jameson que deux travaux de Hall sont publiés en Angleterre grâce au soutien de Hooker[20]. La relation entre Wisse et García Moreno suit le même schéma : le jeune García Moreno découvre son intérêt pour les sciences en suivant les cours de Wisse et l'accompagne lors de ses expéditions au volcan Pichincha en 1845 et au volcan Sangay en 1849. Sa relation avec Wisse permet également à García Moreno d'entrer en contact avec des scientifiques français réputés, comme Jean-Baptiste Boussingault, et lui ouvre les portes de la faculté des sciences de la Sorbonne.

La découverte des sciences lors des cours de Wisse est une étape fondamentale dans le parcours de García Moreno, avant son arrivée au pouvoir (1860-1865 et 1869-1875). Si ce dernier est sans conteste la principale figure du courant conservateur au XIXe siècle et s'est distingué par son catholicisme intransigeant, l'historiographie des trente dernières années s'est efforcée de souligner la complexité du personnage et de sa pensée politique. Plusieurs travaux se sont

20 Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento », éd. cit., p. 86-88.

attachés à montrer le double objectif de García Moreno. D'un côté, celui-ci cherche à construire un État confessionnel pour conforter le catholicisme comme principal facteur d'unité dans un pays aussi divisé que l'Équateur, notamment en signant un Concordat avec le Saint-Siège en 1862 puis en consacrant l'Équateur au Sacré-Cœur en 1873. Mais García Moreno entend également mettre le pays sur les rails du progrès en développant les sciences et techniques, l'éducation et les voies de communication. Le projet politique de García Moreno a donc été qualifié comme relevant de la « modernité catholique[21] ».

Après avoir suivi les cours de Wisse, García Moreno profite d'un exil politique pour faire des études à la faculté des sciences de la Sorbonne. En 1855 et 1856, il suit plusieurs cours, notamment de chimie, auprès de scientifiques de renom, comme Boussingault ou Antoine-Jerôme Balard. À son retour en Équateur, son ascension est météorique. En 1857, García Moreno devient président de l'Université Centrale et sénateur. Il profite, enfin, d'une profonde crise politique pour prendre le pouvoir en 1859-1860. García Moreno cherche alors à mettre en œuvre son projet politique, en particulier le développement de l'enseignement technique et scientifique. Lors de son second mandat (1869-1875), il crée plusieurs institutions : la première École Polytechnique de l'Équateur, qu'il confie à des jésuites allemands, dont Theodor Wolf, un Observatoire astronomique ou encore une École des Arts et Métiers. Il s'efforce également de développer le réseau routier du pays : « On pourrait dire que le projet politique de García se résumait ainsi : "l'Église et des chemins"[22]. » Dès son arrivée au pouvoir, il envisage de construire une route reliant Quito à Guayaquil. C'est pour diriger ce projet que García Moreno invite Sébastien Wisse à revenir en Équateur.

En vertu de l'expérience de Wisse dans plusieurs compagnies françaises de chemins de fer, mais aussi de ses connaissances de larges pans du territoire équatorien, García Moreno souhaite lui confier la construction de la route Quito-Guayaquil ainsi qu'une étude pour le premier chemin de fer de l'Équateur[23]. García Moreno parvient à convaincre Wisse et attend son arrivée avec impatience : le jour

21 Maiguashca, Juan, « El proyecto garciano de modernidad católica republicana en Ecuador, 1860-1875 », Marta Irurozqui (éd.), *La mirada esquiva : reflexiones históricas sobre la interacción del Estado y la ciudadanía en los Andes*, Madrid, Consejo Superior de Investigación Científica, 2005, p. 233-259. Voir également Demélas, Marie-Danielle et Saint-Geours, Yves, *Jérusalem et Babylone. Politique et Religion en Amérique du Sud : l'Équateur, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1989 ; Buriano Castro, Ana, *Navegando la borrasca. Construir la nación de la fe en el mundo de la impiedad, Ecuador, 1860-1875*, Mexico, Instituto Mora, 2008 ; Henderson, Peter V.N., *Gabriel García Moreno y la formación de un Estado conservador en los Andes*, Quito, CODEU, 2010.

22 Demélas, Marie-Danielle et Saint-Geours, Yves, *op. cit.*, p. 180.

23 Lettre de Gabriel García Moreno a Antonio Flores, Quito, 6 juin 1861, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 2 (1855-1861), Quito, La Prensa Católica, 1953, p. 280.

où il le reçoit à Guayaquil, le 30 novembre 1861, il écrit, soulagé, à son beau-frère : « M. Wisse est arrivé avec sa femme. Nous aurons des routes, si Dieu veut[24]. »

Dès son arrivée, Wisse se rend dans la capitale puis à Ambato pour diriger les travaux de la route Quito-Guayaquil, qui avancent alors rapidement. Un an et demi plus tard, à son décès, près de cinquante kilomètres de route ont été construits depuis Quito[25]. Dans la décennie qui suit, l'État parvient à construire près de deux cent cinquante kilomètres supplémentaires, jusqu'à Sibambe. García Moreno décide alors de ne pas prolonger la route jusqu'à Guayaquil, car il envisage désormais la liaison Quito-Guayaquil en trois étapes : la route nationale Quito-Sibambe, désormais achevée, un chemin de fer reliant Sibambe à Yaguachi et un dernier trajet en bateau à vapeur de Yaguachi à Guayaquil. Les travaux du chemin de fer de Yaguachi, le premier dans l'histoire de l'Équateur, débutent alors en 1872.

Wisse n'a pas seulement dirigé le début des travaux de la route nationale, il a également contribué à redéfinir le tracé de la route Quito-Guayaquil. Depuis la période coloniale, le principal point d'accès entre la Côte et la *Sierra* était le chemin de l'*Arenal*, qui contournait le volcan Chimborazo par le nord mais qui était impraticable en raison des rudes conditions climatiques. Wisse envisage alors un tracé permettant de descendre vers la Côte plus au sud, en suivant un nouveau chemin plus accessible, par la vallée d'Alausí[26]. Désormais, pendant le reste du XIXe siècle, les gouvernements équatoriens chercheront précisément à terminer la route Quito-Guayaquil en construisant un chemin de fer de Sibambe à Yaguachi suivant la vallée d'Alausí.

L'impatience avec laquelle García Moreno attend le retour de Wisse en Équateur atteste de la confiance dont celui-ci jouit auprès du nouveau président. Or, quoique García Moreno éprouve de l'admiration pour Wisse, il ne le perçoit plus comme un maître dont il faudrait suivre aveuglément les conseils. García Moreno s'est déjà montré critique à l'égard des travaux de Wisse par le passé. En 1856, alors qu'il est inscrit à la Sorbonne, il met en cause la qualité scientifique du mémoire sur le volcan Sangay que Wisse a envoyé à l'Académie des sciences de Paris trois ans plus tôt. Il reproche à Wisse de ne pas lui accorder suffisamment de crédit, alors qu'il juge sa propre participation à l'expédition comme indispensable : « Sin mí no habría hecho el Sr. Wisse tal excursión[27]. »

24 « Llegó el Sr. Wisse con su mujer. Tendremos carreteras, Dios mediante », lettre de Gabriel García Moreno a Roberto de Ascázubi, Quito, 30 novembre 1861, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 2, éd. cit, p. 345.

25 Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « La vía que empezó carretera en la capital y terminó ferrocarril en la Costa », ("la voie qui a commencé comme une route dans la capitale, et qui a fini en chemin de fer sur la Côte", *op. cit.*, p. 31.

26 *El Nacional*, n°91, 21 octobre 1862, p. 1-2.

27 Lettre de García Moreno a Roberto de Ascázubi, Paris, 14 avril 1856, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 2, éd. cit., p. 92.

García Moreno considère également que les connaissances de Wisse en chimie et en botanique sont insuffisantes, de sorte que son mémoire est incomplet et n'a d'autre intérêt que d'apporter une connaissance topographique du volcan Sangay. En revanche, García Moreno se vante d'avoir progressé rapidement en chimie en suivant les cours de Balard et de Boussingault. Il forme alors le projet de rédiger une monographie sur le volcan Pichincha, plus complète que celle de Wisse, puis sur les autres volcans équatoriens[28]. Ces études ne verront jamais le jour, puisqu'à son retour, l'attention de García Moreno est accaparée par sa carrière politique. En tout cas, le regard critique que García Moreno porte sur la production scientifique de Wisse et son désir de dépasser son maître révèlent que la relation entre les deux hommes a évolué.

Plus tard, lorsque García Moreno arrive au pouvoir, sa confiance en Wisse demeure intacte, mais le président n'hésite pas à contredire son ingénieur d'État. En 1863, un conflit surgit entre Wisse et le gouverneur de la province du Tungurahua, Nicolás Martínez, un proche de García Moreno, au sujet des matériaux à utiliser pour la construction d'un mur destiné à soutenir un passage de la route. Après avoir échangé plusieurs lettres avec ses deux amis, García Moreno finit par prendre le parti de Martínez et écrit à Wisse une lettre pour le désavouer[29].

Ces deux incidents, en 1856 et en 1863, témoignent des changements qu'a subis la relation entre les deux hommes. Après le départ de Wisse pour la France en 1850, García Moreno le perçoit non plus comme un maître, mais comme un pair, dont les travaux peuvent être critiqués et les lacunes signalées. Une fois au pouvoir, García Moreno se voit lui-même non plus comme un disciple de Wisse, mais comme son supérieur hiérarchique, en tant que président de la République, amené à arbitrer dans les conflits opposant Wisse aux autorités locales. La relation entre les deux personnages, si elle repose sur la confiance et le respect mutuels, est dynamique et se transforme avec le temps.

Un savant inséré dans des réseaux scientifiques transatlantiques

Lors de son premier séjour en Équateur, Wisse explore deux volcans équatoriens avec García Moreno, le Pichincha et le Sangay. Ils mènent deux expéditions au cratère du volcan Pichincha, en janvier et en août 1845, et,

28 Lettre de García Moreno a Roberto de Ascázubi, París, 14 janvier 1856, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 2, éd. cit., p. 21-22 ; lettre de García Moreno à Roberto de Ascázubi, Paris, 14 février 1856, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 2, éd. cit., p. 24 ; Lettre de García Moreno à Roberto de Ascázubi, Paris, 14 avril 1856, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 2, éd. cit, p. 92.

29 Lettre de García Moreno à Nicolás Martínez, Quito, 7 mars 1863, Wilfrido Loor (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, t. 3 (1862-1867), Quito, La Prensa católica, 1954, p. 133-134.

quatre ans plus tard, ils explorent ensemble le volcan Sangay, dans les trois cas accompagnés d'un guide indien. Wisse rédige ensuite un mémoire sur chaque expédition qu'il fera circuler dans les milieux scientifiques français. Un extrait du récit de la première expédition du Pichincha est présenté à la Société Géologique de France et publié dans son *Bulletin*[30]. En juillet 1845, le texte connaît une large diffusion auprès de la presse parisienne, aussi bien parmi les titres généralistes que parmi ceux spécialisés dans les voyages, les sciences et les techniques[31]. Le consul de l'Équateur à Paris partage lui-même le texte avec certaines revues pour en accroître la diffusion[32].

Un an plus tard, Wisse présente un mémoire sur sa deuxième expédition au Pichincha, que l'Académie des Sciences publie dans ses *Comptes rendus* et dont la presse parisienne se fait également écho[33]. La principale contribution de Wisse consiste à démontrer que, contrairement à la croyance populaire, le Pichincha n'est pas un volcan éteint[34]. En 1854, Humboldt, qui s'est lui-même rendu dans les Andes équatoriales et a essayé, sans succès, d'explorer le cratère du Pichincha, reconnaît la valeur scientifique du travail de Wisse et décide de publier les deux mémoires de celui-ci dans ses *Mélanges*[35]. La notoriété des travaux de Wisse sur le Pichincha en Europe pousse Antonio Flores à les présenter comme une étape fondamentale dans sa carrière scientifique : « … ce fut la première production de Wisse et celle qui l'a fait connaître dans le monde savant[36]. » Wisse produit ensuite trois autres études sur l'Équateur, dont un mémoire sur le volcan Sangay[37]. Un extrait de cette étude est publié dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences, mais elle trouve moins d'écho dans la presse que les travaux sur le Pichincha[38].

En tout cas, la diffusion des travaux de Wisse au sein de la communauté scientifique européenne et dans la presse française montre sa capacité à

30 *Bulletin de la Société Géologique de France*, t. 2, 1845, 511-517.

31 Voir, par exemple, *L'Écho du monde savant*, n° 1, 6 juillet 1845, p. 22-24, et n° 2, 10 juillet 1845, p. 45-48. Deux autres journaux en publient une synthèse : *Journal des débats politiques et littéraires*, s. n., 1er juillet 1845, p. 1 ; *Le Voyageur*, n°21, 27 juillet 1845, p. 1.

32 *Revue indépendante*, t. 25, 1845, p. 409-416 ; *Revue de Paris*, t. 6, juin 1845, p. 175-183.

33 *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, t. 23, juillet-décembre 1846, p. 26-35 ; *Journal des débats politiques et littéraires*, s. n., 9 juin 1847, p. 2 ; *Le Constitutionnel*, n°167, 16 juin 1847, p. 3.

34 Même si les deux mémoires de Wisse font référence, dans leur titre, au volcan Rucu Pichincha, aujourd'hui éteint, c'est bien le cratère du Guagua Pichincha, encore en activité, que Wisse a exploré.

35 Alexander von Humboldt, *Mélanges de géologie et de physique générale*, Paris, Gide et J. Baudry éditeurs, 1854, p. 88-110.

36 « esta fue la primera producción de Wisse, y la que le dio a conocer en el mundo sabio » Flores, Antonio, *op. cit.*, p. 3.

37 « Rapport sur un Mémoire de M. Visse, intitulé : Études sur les blocs erratiques des Andes de Quito », *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, t. 28, janvier-juin 1849, p. 303-307 ; « Rapport sur un mémoire de M. Wisse : *Exploration du volcan Sangaï* », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, n°36, janvier-juin 1853, p. 716-722 ; « Le *cuica* des Andes de l'Équateur », *Bulletin de la Société Géologique de France*, t. 40, 1854, p. 460-466.

38 Nous n'avons trouvé qu'une brève allusion dans la *Revue de l'Instruction publique*, n°4, 28 avril 1853, p. 53.

s'insérer dans les réseaux de production scientifique reliant l'Équateur et la France. Wisse s'efforce de présenter régulièrement ses travaux à des institutions scientifiques prestigieuses, comme la Société Géologique de France ou l'Académie des Sciences de Paris. Il est ainsi en contact avec plusieurs membres parmi les plus éminents de l'Académie, tels que Boussingault, Henri-Victor Regnault et Charles d'Orbigny. Il s'agit en règle générale de savants intéressés par l'Amérique hispanique. Cette partie du globe ne devait pas être étrangère à Charles d'Orbigny, car son frère Alcide avait organisé une expédition dans plusieurs pays d'Amérique du Sud en 1825. Quant à Boussingault, il s'est lui-même rendu en Nouvelle Grenade dans les années 1820. Après avoir accompagné les armées de Bolívar, il a visité l'Équateur en 1831 et gardé le contact avec les autorités équatoriennes depuis.

Dans leurs études des réseaux scientifiques transnationaux qui lient l'Équateur à l'Europe entre les années 1830 et 1870, Ana et Elisa Sevilla soulignent le rôle des personnages qui font office de médiateurs et contribuent ainsi de manière déterminante au fonctionnement des réseaux. Parmi ces passeurs, les deux autrices citent Boussingault qui, comme d'autres savants résidant en Europe, valide, interprète et traduit les informations fournies par les scientifiques qui se trouvent en Équateur[39]. En effet, c'est Boussingault qui présente trois études de Wisse à l'Académie des Sciences, celle sur le Pichincha, celle sur le Sangay, ainsi qu'une étude sur les blocs erratiques des Andes en 1849. Du reste, Boussingault joue ce même rôle de passeur avec d'autres scientifiques résidant en Équateur : c'est également lui qui présente à l'Académie des Sciences une étude de Carlos Aguirre Montúfar en 1851, une autre de Carlo Cassola, un de ses anciens étudiants, en 1859, et l'ouvrage de géographie de Manuel Villavicencio la même année[40]. Outre Boussingault, Wisse est en contact avec d'autres naturalistes réputés. Il reçoit, par exemple, l'aide du conservateur du Musée d'histoire naturelle de Strasbourg, Wilhelm-Philippe Schimper, pour une de ses études[41]. Par ailleurs, deux de ses travaux sont en réalité des lettres envoyées à Regnault et Charles d'Orbigny, tous deux membres de l'Académie des Sciences avec lesquels il entretient une correspondance[42].

La validation apportée par les scientifiques et les institutions d'Europe aux travaux de Wisse lui permet de conforter sa légitimité en tant que savant

39 Sevilla, Ana et Sevilla, Elisa, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento », *op. cit.*, p. 98.

40 *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, t. 32, 1851, p. 741-755 ; t. 48, janvier-juin 1859, p. 939-940 et 1017-101.

41 *Bulletin de la Société Géologique de France*, t. 40, 1854, p. 466.

42 *Bulletin de la Société Géologique de France*, t. 2, 1845, 511-517 ; *Bulletin de la Société Géologique de France*, t. 50, 1854, p. 460-461.

naturaliste et celle de l'Équateur non seulement comme objet d'études, mais comme espace de production de connaissances scientifiques. Dans leur rapport, François Arago et Boussingault reconnaissent que la valeur du mémoire de Wisse sur le volcan Sangay consiste non pas tant à révéler les mystères d'une contrée lointaine et exotique, mais à contribuer à la connaissance du monde : « Le mémoire soumis à notre examen est en quelque sorte l'histoire du volcan le plus actif de l'Amérique méridionale ; il renferme des faits qui intéressent à la fois la géologie et la physique du globe[43]. » De même, la parution des travaux de Wisse dans les *Mélanges* de Humboldt apparaît comme la consécration suprême pour un scientifique américaniste :

> *Jusqu'à sa mort, il a continué à être la référence la plus appréciée et, en même temps, le plus grand légitimateur de la connaissance de l'Amérique. Ainsi, le fait que Humboldt ait cité les travaux de García Moreno et Wisse [...] a permis à ces scientifiques amateurs de se faire connaître aussi bien dans les académies européennes que dans les milieux scientifiques équatoriens[44].*

D'ailleurs, en Équateur, Wisse est perçu comme ayant même dépassé Humboldt par son courage, qui l'a poussé à explorer le cratère du Pichincha, ce que Humboldt n'avait osé faire. Antonio Flores rappelle que c'est bien Wisse le premier à avoir atteint le cratère, en compagnie de García Moreno : « Wisse a laissé derrière lui l'auteur de Cosmos et a eu la gloire de pénétrer le premier dans les cratères inexplorés[45]. »

Aux yeux de Flores, le mérite de Wisse n'est pas seulement d'avoir exploré le territoire équatorien, mais d'avoir aussi renforcé les liens scientifiques qui unissent l'Équateur et la France : « Votre pays et le nôtre sont depuis longtemps liés par la plus noble des fraternités, la fraternité scientifique. [...] Notre collègue est celui qui a le plus resserré les liens de l'union intellectuelle entre les deux pays[46]. » Flores inscrit la figure de Wisse dans le sillage d'autres savants français qui, depuis la Mission géodésique des années 1730, ont parcouru le territoire de ce qui serait par la suite l'Équateur : La Condamine et Godin, Bonpland et Boussingault. Il s'agit, pour Flores, de scientifiques dont

43 « Rapport sur un mémoire de M. Wisse : *Exploration du volcan Sangaï* », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, n°36, janvier-juin 1853, p. 716-722.

44 « Hasta su muerte siguió siendo el máximo referente y, a la vez, el mayor legitimador del conocimiento sobre América. De esta manera, el hecho de que Humboldt citara los trabajos de García Moreno y Wisse […] facilitó que estos científicos aficionados ganaran renombre tanto en las Academias europeas como en los círculos interesados en la ciencia en Ecuador », Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento », *op. cit.*, p. 92.

45 « Wisse dejó atras al escritor de *Cosmos* y tuvo la gloria de penetrar el primero en los cráteres inexplorados », Flores, Antonio, *op. cit.*, p. 3.

46 « su país y el nuestro se hallan ligados hace tiempo por la más noble de las fraternidades, la fraternidad científica. […] Nuestro colega fué quien estrechó más los vínculos de unión intelectual entre los dos países », *ibid.*, p. 12-13.

les travaux ont une portée universelle et dont les noms « sont aussi agréables et populaires sur les pentes du Pichincha que sur les rives de la Seine. Celui de Wisse, associé pour toujours à une si brillante pléiade, vivra aussi longtemps que cette montagne vivra[47] ».

Le texte de Flores comporte également plusieurs références à l'Antiquité. Wisse y est notamment comparé à Pline l'Ancien et à Appius Claudius Caecus[48]. En descendant jusqu'au cratère du Pichincha, Wisse apparaît, à l'instar de Pline, à la fois comme un précurseur dans l'exploration des volcans et comme un scientifique dévoué prêt à sacrifier sa vie au nom du savoir. Flores compare également Wisse à Appius, magistrat en charge, à la fin du IVe siècle avant Jésus-Christ, des premiers travaux de la Voie Appienne, qui constitue, pour Flores, le principal témoignage de la gloire passée de Rome. De même, la route Quito-Guayaquil dont Wisse a dirigé les travaux sera, à en croire Flores, « un monument impérissable qui transmettra son nom à l'époque la plus reculée, comme la Via Apia[49] ». Les références à l'Antiquité ont pour but d'associer les travaux de Wisse à la notion de civilisation : en s'inscrivant dans la droite ligne de personnages ayant marqué l'histoire ancienne de Rome, considérée comme matrice de la civilisation occidentale, il contribue, par ses services, à faire entrer l'Équateur dans le concert des nations civilisées.

***

Cette étude préliminaire est loin de clore le débat sur le rôle de Wisse dans l'histoire de la science équatorienne et dans les réseaux scientifiques reliant l'Équateur à l'Europe. De nouvelles sources seraient à même d'enrichir les premières réflexions que nous venons de proposer. La difficulté est de retrouver les documents produits par Wisse, qui semblent aujourd'hui perdus. Il est possible que ses manuscrits et sa carte de l'Équateur se trouvent dans les archives de l'École des Mines de Paris, ses cartes partielles et des documents officiels échangés avec le ministère de l'Intérieur aux Archives Nationales équatoriennes et ses mémoires scientifiques complets dans les archives des académies et sociétés savantes françaises, qui n'en ont publié que des extraits.

Cependant, à partir des sources qui étaient à notre disposition, nous avons pu commencer à reconstituer le parcours de Wisse, analyser ses activités en Équateur et vérifier l'empreinte qu'il a laissée chez plusieurs membres des élites

47 « son tan simpáticos y populares en las faldas del Pichincha como en las márjenes del Sena. El de Wisse, asociado para siempre a tan brillante pléyade, vivirá cuanto viva esta montaña », *ibid.*, p. 13.

48 *Ibid.*, p. 2 et 7-8.

49 « monumento imperecedero que transmitirá su nombre a la edad más remota, como la Via Apia », *ibid.*, p. 12.

politiques et scientifiques équatoriennes. Certes, les biographies de García Moreno, jusqu'aux plus récentes, font référence à la relation entre ce dernier et Wisse[50], mais il nous semblait nécessaire de l'explorer davantage. Si en tant que président, García Moreno est profondément imprégné de positivisme, quoiqu'il ne le reconnaisse pas[51], c'est en partie le résultat de sa fascination pour les sciences naturelles qu'il découvre auprès de Wisse.

Du reste, ce dernier a contribué au maintien des réseaux qui mettaient les scientifiques résidant en Équateur en contact avec les institutions scientifiques et les savants européens de renom. Le cas Wisse confirme, à nos yeux, « l'importance des scientifiques "locaux" qui deviennent des correspondants au sein de ces réseaux, et qui sont fondamentaux, non seulement pour le développement des expéditions [européennes], mais aussi pour la production, la confirmation et la diffusion de la science dans un contexte plus permanent[52] ». La participation de Wisse et la réception de ses travaux en Europe révèlent que les réseaux d'échange scientifique sont moins verticaux que ne le laisse penser le modèle centre-périphérie[53]. Certes, ces réseaux sont asymétriques et n'échappent pas aux relations de pouvoir : les connaissances qu'ils produisent sont validées en dernière instance par les grandes institutions européennes, comme l'Académie des Sciences, la Société française de Géologie, et par les scientifiques centraux, tels que Boussingault et Humboldt. Néanmoins, la circulation des informations est loin d'être unidirectionnelle au sein de ces réseaux et les savoirs qui y sont produits sont le résultat d'un effort collectif dont les scientifiques résidant en Équateur sont des acteurs de plein droit.

50 Henderson, Peter, *op. cit.*, p. .12, 17-18, 34-36 et 110.

51 Demélas, Maris-Danielle et Saint-Geours, Yves, *op. cit.*, p. 146-147.

52 « la importancia de los científicos "locales" que se convierten en corresponsales dentro de estas redes, y que son fundamentales, no sólo para el desenvolvimiento de las expediciones [europeas], sino para la producción, confirmación y divulgación de la ciencia en un contexto más permanente », Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento », *op. cit.*, p. 98.

53 *Ibid.*

Bibliographie

Publications périodiques

Bulletin de la Société Géologique de France, 1845 et 1854.

Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences, 1846, 1849, 1851, 1853-1854 et 1859.

El Nacional, 1846-1848 et 1861-1862.

Gaceta del Ecuador, 1843 et 1845.

Journal des débats politiques et littéraires, 1845 et 1847.

L'Écho du monde savant, 1845.

Le Constitutionnel, 1847.

Le Voyageur, 1845.

Revue de l'Instruction publique, 1853.

Revue de Paris, 1845.

Revue indépendante, 1845.

Autres publications

Buriano Castro, Ana, *Navegando la borrasca. Construir la nación de la fe en el mundo de la impiedad, Ecuador, 1860-1875*, Mexico, Instituto Mora, 2008.

Cuvi, Nicolás ; Sevilla, Elisa ; Sevilla, Ana et Piñas, Francisco, « La circulación del darwinismo en el Ecuador (1870-1874) », *Procesos. Revista ecuatoriana de historia*, n° 39, 2014, p. 115-142.

Cuvi, Nicolás ; Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana « Entre Darwin y Dios : Teodoro Wolf y las primeras clases universitarias sobre *El origen de las especies* dictadas en Ecuador (1871) », Puig Samper, Miguel Ángel ; Orrego, Francisco ; Ruiz, Rosaura et Uribe, J. Alfredo, *« Yamerschuner ». Darwin y la darwinización en Europa y América latina*, Madrid, Ediciones Doce Calles, p. 255-278.

Demélas, Marie-Danielle et Saint-Geours, Yves, *Jérusalem et Babylone. Politique et Religion en Amérique du Sud : l'Équateur, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1989.

Esposición que dirije al Congreso del Ecuador en 1846 el Ministro de lo Interior y Relaciones Exteriores, Quito, Imprenta de Joaquín Terán, 1846.

Exposición que dirije al Congreso Constitucional del Ecuador en 1848 el secretario del Interior, Quito, Imprenta comercial, 1848.

Exposición que dirije al Congreso del Ecuador en 1849 el ministro del Interior, Quito, Imprenta de Bermeo, 1849.

Flores, Antonio, *Discurso del Doctor Antonio Flores al suceder en la Academia Nacional, Científica y Literaria del Ecuador a Mr. Sebastian Wisse, ingeniero en gefe de la República*, Quito, Imprenta Nacional, 1863.

Henderson, Peter V.N., *Gabriel García Moreno y la formación de un Estado conservador en los Andes*, Quito, CODEU, 2010.

Humboldt, Alexander von, *Mélanges de géologie et de physique générale*, Gide et J. Baudry éditeurs, Paris, 1854.

Loor, Wilfrido (comp.), *Cartas de Gabriel García Moreno*, tome 2 (1855-1861) et tome 3 (1862-1867), Quito, La Prensa Católica, 1953-1954.

Maiguashca, Juan, « El proyecto garciano de modernidad católica republicana en Ecuador, 1860-1875 », Marta Irurozqui (éd.), *La mirada esquiva : reflexiones históricas sobre la interacción del Estado y la ciudadanía en los Andes*, Madrid, Consejo Superior de Investigación Científica, 2005, p. 233-259.

Monge, Celiano, « Breves noticias sobre el estudio de las Matemáticas en el Ecuador », *Memorias de la Academia Ecuatoriana correspondiente de la Real Española*, n°5, décembre 1924, p. 189-196.

Sevilla, Ana, « La incompleta nacionalización de la Amazonía ecuatoriana en el siglo XIX vista desde el mapa de Theodor Wolf (1892) », *Apuntes. Revista de estudios sobre patrimonio cultural*, vol. XXVI, n° 1, 2013, p. 102-113.

Sevilla, Ana, *El Ecuador en sus mapas : Estado y nación desde una perspectiva espacial*, Quito, FLACSO sede Ecuador, 2013.

Sevilla, Elisa et Sevilla, Ana, « La vía que empezó carretera en la capital y terminó ferrocarril en la Costa. Caminos en la época de García Moreno 1861-1875 », *El camino de hierro. Cien años de la llegada del ferrocarril a Quito*, Quito, FONSAL, 2008, p. 19-49.

Sevilla, Ana et Sevilla, Elisa, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento : el caso del Ecuador del siglo XIX », *Historia Crítica*, n°50, mai-août 2013, p. 79-103.

Villavicencio, Manuel, *Geografía de la República del Ecuador*, New York, Imprenta de Robert Craighead, 1858.

Wolf, Theodor, *Geografía y geología del Ecuador*, Leipzig, Tipografía de F. A. Brockhaus, 1892.

Wolf, Theodor, *Memoria sobre la geografía y geología de la provincia de Esmeraldas*, Guayaquil, Imprenta del comercio, 1879.

« Indios » et « incas » : les types indigènes dans la photographie d'Émile Colpaërt, explorateur français à Cuzco

Carlos Estela-Vilela

Les traces repérables aujourd'hui et qui peuvent nous conduire à la reconstruction du parcours d'Émile Colpäert sont peu nombreuses, mais elles sont sans aucun doute fascinantes. Sa mémoire reste vivante au cœur de sa ville natale, Bailleul, au nord de la France où une avenue porte le nom du fondateur de la Société Philanthropique de Bailleul. Émile Colpäert avait écrit les paroles de la cantate *La Bailleuloise* et, en 1853, il fonda ladite Société pour mettre en scène le carnaval qui continue d'être célébré encore de nos jours[1]. Colpäert en aurait même inventé les personnages devenus très populaires et il composa aussi le chœur de Gargantua-Galaffre quelques années avant de partir en Amérique du Sud. Il revint une seule fois en France pour présenter les résultats de la mission qu'il avait réalisée à sa seule initiative et pour obtenir une aide financière afin de continuer à étudier et photographier « L'Indiana » [sic]. Ces arguments sur l'abondance des ressources locales et le désintérêt absolu « du gouvernement péruvien et des habitants qui n'en savent tirer aucun parti », accompagnés de quelques touches d'exotisme et du discours civilisateur propre à ces hommes qui se croient les explorateurs d'un nouveau monde sous le Second Empire de Napoléon III, décidèrent la puissance publique à apporter un financement.

La biographie des migrants s'insère souvent dans une sorte de parenthèse entre le pays d'origine et celui d'arrivée. Devenir un fantôme est très facile. Le

1 *Le Grand Écho du Nord de la France*. N° 32-120e année – 1er février 1937. p.3.

cas de Colpaërt en est un parfait exemple. Une couche de poussière recouvre ses pas comme les vestiges archéologiques qui l'ont tellement attiré lors de son premier séjour (1859). Il cessa ensuite d'envoyer des nouvelles en France alors que pour ce deuxième voyage (1865) il était investi d'une mission scientifique officielle avec le soutien économique de son pays natal.

En 1886, une nièce d'Émile Colpäert fut impliquée dans le meurtre de son mari, Jules Antoine Barreme, préfet de l'Eure. Cette affaire a été très suivie par la presse de l'époque qui l'a interrogée alors également à propos de sa famille. Voici ce qu'elle dit de son oncle : « Émile est décédé à Cuzco, dans une excellente situation de fortune, ayant toujours conservé de bons rapports avec nous[2]. » Le journal *L'Indépendant rémois* du 30 janvier de la même année ajoute qu'Émile avait alors un enfant âgé de dix ans[3]. Grâce à ce fait divers, nous avons ainsi pu déduire la situation économique, les relations avec la famille restée en Europe, et la descendance d'Émile Colpaërt.

Le patronyme Colpaërt existe encore dans la région de Cuzco. J'ai pu contacter quelques descendants d'Émile Colpaërt qui ne savaient pas grand-chose du patriarche arrivé d'Europe. « Mon grand-père était topographe, pas photographe », « Je ne sais rien de cette soi-disant fabrique de savon » dit Edmundo Colpaert[4] qui manifeste une forme de fierté à l'égard de ses origines françaises et exprime sa surprise au fur et à mesure des échanges et des informations apportées. Don Edmundo semble éprouver un intérêt pour son arbre généalogique et c'est à ce propos que j'aimerais écrire quelques lignes pour signaler l'importance de nos recherches. Quelque chose de très intime, au-delà de la grande Histoire est touchée avec nos enquêtes sur les migrations. Il ne s'agit pas uniquement des archives d'état civil, de la presse de l'époque partagée d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. C'est en frappant à la porte des femmes et des hommes d'aujourd'hui que l'on peut trouver des pistes étonnantes sur notre passé mais aussi leur montrer de nouvelles pièces du grand puzzle de leurs identités.

Dans cette étude, nous allons d'abord résumer les aspects les plus marquants des missions de Colpaërt ; nous pourrons identifier les intérêts et les objectifs qui les ont motivés. Nous tenterons ensuite de comprendre comment elles s'inscrivent dans la réflexion sur les richesses du territoire péruvien menée par diverses personnalités influentes du monde scientifique de l'époque. En ce sens, nous nous arrêterons notamment sur ses études de géographie, de métallurgie, d'agriculture et d'élevage des auquénidés car elles présentent un intérêt particulier pour ces activités au Pérou, et parce que tout au long de

2 *Le Pays*. 38e année-N° 25. 26 janvier 1886. p. 3.

3 *L'Indépendant rémois* 18e année. N° 5911. 30 janvier 1886. p. 3. Il s'agirait de Luis Alberto Colpaërt Vera, fils de Emilio Colpaërt et Adelaida Vera, né en 1874 et marié à Hortensia Calvo selon l'acte de décès en 1954.

4 Trad. édit.

ses écrits, Colpaërt développe un imaginaire sur ce pays, ses ressources, ses habitants et la relation qu'ils entretiennent les uns et les autres, ce qui nous permettra de donner un contexte à son travail photographique. Nous nous intéressons particulièrement à la manière dont cette interaction entre images et textes s'inscrit dans un récit colonialiste qui est susceptible de contribuer à la construction externe des identités américaines.

À la recherche du temps des Incas

Les informations les plus détaillées jusqu'ici sur les activités de Colpaërt au Pérou sont recueillies par Pascal Riviale qui a réalisé un travail quasi encyclopédique sur les émigrants français dans ce pays. Son livre *Los viajeros franceses en busca del Antiguo Perú (1821-1914)* réunit des pistes essentielles à partir desquelles on essaiera d'approfondir l'étude de l'explorateur natif de Bailleul.

C'est vers la fin de 1858 que Colpaërt se présente au Ministre de l'Instruction Publique, Gustave Rouland, comme chargé d'une mission économique de la part du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics[5]. Rouland accepte la proposition et signe l'arrêté autorisant ses « études sur la situation littéraire, artistique et industrielle de cette contrée [le Pérou] » à réaliser *ad honorem*.

Colpaërt embarque au Havre le 3 novembre 1859 et arrive à destination en février de l'année suivante. Au moment du recensement de 1860 à Lima, il est logé dans un garni du 107 de la rue de la Puerta falsa del Teatro, au centre de Lima et s'identifie comme célibataire et voyageur (« *viajero* »). Il séjourne quatre mois dans la capitale pour apprendre des rudiments d'espagnol et comprendre les coutumes locales avant de partir au début du mois de juin pour le nord du pays. Si l'on se réfère à ce qu'il écrit dans une lettre datée de Cuzco le 25 mai 1863[6], son intention est de suivre le Marañón, principal affluent de l'Amazone, après avoir longé la côte du Pacifique. Il expose dans cette lettre l'une de ses grandes passions : les cultures préhispaniques. Colpaërt pénètre dans l'intérieur des Andes, à partir de Cascas, puis passe par Contumaza et arrive à Cajamarca où il est attaqué et arrêté par des soldats péruviens qui volent son matériel photographique. Ce premier voyage n'est pas sans rappeler celui d'Antonio Raimondi, émigré républicain italien et l'un des meilleurs connaisseurs de la géographie péruvienne au XIXe siècle.

5 Le tome III du *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs du XIXe siècle*, dédié à l'Amérique et préparé par Numa Broc en collaboration avec P. Riviale insiste sur l'absence d'évidence à propos de la mission auprès le Ministère d'Agriculture : « Se prétendant chargé […] d'une mission économique au Pérou. » (Paris, CTHS, 1999, p. 84).

6 Dossier Colpaërt, F 17-2949, conservé aux Archives Nationales.

De retour dans la capitale du Pérou, il commande de nouveaux appareils pour ses recherches photographiques et métallurgiques en France. En attendant de les recevoir, il envoie une sélection des premiers clichés à la Société Française de Photographie, et, en décembre 1859, de Lima, il organise un voyage pour étudier les minéraux dans les Andes Centrales, à Cerro de Pasco où il séjourne environ deux mois.

Le 11 août 1860, il quitte à nouveau Lima pour aller dans le sud du pays, débarquer du port d'Islay et se rendre dans la grande ville d'Arequipa, puis de là rejoindre le lac Titicaca avant d'arriver à Cuzco. Au fur et à mesure de son itinéraire, Colpaërt prend des notes et des photographies et recueille des antiquités témoignant des « travaux surhumains exécutés sous le règne des Incas ».

En décembre 1860, Colpaërt organise une expédition dans la forêt à l'est de Paucartambo, village où se sont probablement installés les Colpaërt à la fin du XIXe siècle. Après six mois de marche dans la jungle, il est obligé de retourner à Cuzco par la vallée de l'Urubamba connue aujourd'hui pour la présence de la citadelle du Machu Picchu. Il continue ses recherches dans le sud du pays en étudiant l'arbuste porteur des feuilles de coca et l'élevage des auquénidés (lamas, vigognes…), et ce n'est qu'en mai 1864, après plus de quatre années, qu'il décide de rentrer en France.

En novembre 1864, Colpaërt propose au ministère de l'Instruction Publique un nouveau projet portant sur l'étude des produits qui pourraient être « d'une utilité incontestable, en indiquant les moyens, soit de les nationaliser, soit de les introduire en France » ; pour cela, il est nécessaire d'abord d'identifier les voies de communication. Une autre raison donnée par l'explorateur est la possibilité de récupérer toutes les antiquités, les photographies et les spécimens d'intérêt scientifique qu'il a laissés à Cuzco n'ayant pas les moyens de les emporter en France à l'issue de son premier voyage. Le 19 décembre 1864, le ministre Duruy autorise la mission pour une période de deux ans, Colpaërt recevra six cents francs par mois, « pour continuer ses études sur ce pays, principalement au point de vue de la géographie, des mœurs et de l'histoire naturelle[7] ».

De la coca aux lamas

À la fin de sa note sur Colpaërt, Riviale décrit ses deux missions comme un double échec. C'est en effet le cas vis-à-vis du ministère de l'Instruction Publique. Le missionnaire ne donne plus de nouvelles et c'est grâce à une lettre adressée au ministère des Affaires étrangères le 9 août 1867 qu'on sait

7 *Archives des missions scientifiques et littéraires. Choix de rapports et instructions*, 2e série, t. 1, 3e livraison. p. 513.

qu'il est désormais installé à Cuzco où il dirige une usine de suif et de savon[8]. Le but initial, constamment évoqué dans ses comptes rendus, de favoriser le commerce et l'industrie française et européenne, est passé au second plan pour pouvoir assurer sa propre existence.

Bien que ses envois d'objets depuis le Pérou n'aient pas été nombreux malgré l'engagement pris auprès du gouvernement[9], ils ont contribué à former la collection du Musée Américain du Louvre. Selon Guimaraes cité par Riviale[10], Adrien de Longpérier, directeur du musée à cette époque, rend visite au frère d'Émile, Auguste, pour lui acheter douze céramiques pour six cents francs, sur recommandation du juriste Ernest Grandidier qui a voyagé au Pérou en 1858 et publié un récit de voyage en 1861. Riviale émet une hypothèse concernant les objets donnés au musée de Dieppe par le sénateur Julien Rouland, petit-fils du Gustave Rouland, ministre qui approuva la mission Colpaërt en 1858. Il s'agirait d'une erreur au moment de l'enregistrement, attribuant ainsi à Colpaërt, le rôle d'importateur de ces objets en France. Ces objets semblent correspondre aux lieux visités par Colpaërt et par Grandidier (Lima, Trujillo, Huanchaco, Cajas, Cajamarca, Cuzco).

Le musée du Quai Branly conserve aujourd'hui dans ses collections quinze céramiques (*huacos*), une massue (*maqana*) et un projectile en pierre, en plus des photographies, enregistrés sous le nom de Colpaërt[11]. Ces objets présentent un intérêt pour l'étude des cultures précolombiennes et également en ce qui concerne la formation des collections américaines en France ainsi que la réception de ces pièces de la part des savants et du public européen.

Outre la constitution de collections de curiosités ou d'antiquités, une activité qu'il réalisa dès son arrivée, Colpaërt concentra son attention sur l'étude de la culture de la feuille de coca. Ses recherches sont réunies dans un opuscule intitulé *De la coca, son mode de culture au Pérou.* Il y explique différents aspects : la préparation des terres, les maladies qui attaquent cette plante, la commercialisation, la consommation, les effets des feuilles de coca contre la fatigue, la faim, le froid, des propriétés qu'il constata par lui-même et les risques sur la santé des Indiens (« la Coca produit sur eux l'effet que produit l'opium sur les Chinois, elle les abrutit[12] »). Il ne néglige la description

8 Riviale, Pascal, *Los viajeros franceses en busca del Perú antiguo (1821-1914)*, Lima, Institut français d'études andines, 2000, p. 132.

9 Dans sa lettre du 8 Novembre 1864 adressée à Victor Duruy, ministre de l'Instruction Publique il explique qu'il a entreposé à Cuzco quatorze caisses de « collections artistiques et scientifiques que j'ai recueillies pour la France» qui pèsent environ une tonne.

10 Riviale. p. 132.

11 Les céramiques sont représentatives des cultures Chimu, Moche et Chancay de la côte péruvienne, tandis que la « maqana » et le boulet de pierre s'apparentent à des objets incas.

12 Colpaërt, E. *De la coca, son mode de culture au Pérou*. Séance du 12 septembre 1862.

d'aucun des usages médicinaux de la coca comme coagulant, et mentionne aussi qu'elle sert en quelque sorte de « talisman ». Il raconte une cérémonie durant laquelle un groupe d'Indiens a commencé de mâcher des feuilles de coca, puis à chanter et à danser autour d'un mineur gravement atteint, de sorte qu'il a été guéri après quelques séances. Colpaërt s'intéresse aux coutumes des Indiens dans la mesure où elles peuvent le renseigner sur les applications médicamenteuses de la feuille de coca. Ces écrits sont mentionnés dans plusieurs, revues médicales (*L'Abeille médicale* - 9 février 1863 ; *Journal des connaissances médicales pratiques* - 1er décembre 1863).

Il semble que son intérêt pour la coca s'explique par une commande de graines fraîches et de jeunes pousses de coca faite par Drouyn de Lhuys, vice-président de la Société Zoologique d'Acclimatation, en 1861. Cette même année, le médecin Louis André Gosse, qui avait déjà consacré plusieurs études à l'ethnologie péruvienne, publie sa monographie sur la coca. Il est fort probable que, désireux d'approfondir ses recherches et connaisseur de la présence de Colpaërt au Pérou, il ait voulu se procurer des spécimens par son intermédiaire. Cependant, selon les lettres envoyées par Colpaërt et publiées dans le Bulletin de la Société à la fin de cette année et au début de l'année suivante, cette mission s'avéra très difficile en raison des conditions de conservation et de transport. L'envoi de la commande fut réalisé cependant, et des flacons furent adressés contenant des échantillons de *quinoa* et de *pito*[13].

La Société Zoologique d'Acclimatation fondée en 1854 par Geoffroy Saint-Hilaire avait pour objectif de produire des « connaissances pratiquement utiles[14] » à l'heure des « grandes applications des sciences au bien-être des peuples », en accord avec les orientations du Second Empire. La Société cherche à favoriser les scientifiques qui contribuent par leurs travaux à l'industrie et au commerce. « Une moitié du globe a été seule exploitée, à nous d'exploiter l'autre », peut-on lire dans le discours inaugural du fondateur. C'est le même état d'esprit qui anime l'œuvre de Colpaërt.

En 1860, la Société fonde aux portes de Paris, à Boulogne, le Jardin d'Acclimatation pour y réaliser des expériences d'acclimatation des plantes mais aussi des animaux considérés comme susceptibles de domestication et donc, d'exploitation, sous le haut patronage de l'empereur. Dans le Jardin, les visiteurs peuvent non seulement voir et acquérir les spécimens qui les intéressent mais aussi passer commande à la Société Zoologique d'Acclimatation.

13 Colpaërt étudie d'autres plantes comme l'*hachihua-hachihua*, l'ayo, le *qqueto-quetto*, l'*occa*, entre autres. *Plantes médicinales originaires du Pérou rapportées par E. Colpaërt*, Paris, le 18 Mai 1864. Dossier Colpaërt, Archives Nationales.

14 Bret, Patrice et Pajonk, Gérard (dir.), *Savants et inventeurs entre la gloire et l'oubli*, Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2014.

La science et l'oisiveté produisent une interaction complexe entre le discours scientifique et l'imagination populaire. C'est une dynamique que l'on retrouvera en ce qui concerne les photographies proposant des images des corps des populations non européennes tant dans les milieux savants que dans le grand public par le biais de la presse, et même fréquemment dans les albums de famille. Dans les guides de voyage ou dans la presse de l'époque, la visite du Jardin d'Acclimatation était recommandée du fait de son caractère didactique : « Certainement une des distractions les plus agréables et les plus instructives que l'on puisse trouver à Paris[15]. » Le même lieu verra se dérouler l'exhibition tragique des zoos humains vers la fin du XIXe siècle.

De même que pour la coca, Colpaërt est attiré par l'étude des camélidés américains. Son *Étude sur le Pérou. Des bêtes à laine des Andes et de leur acclimatation en Europe, de la tonte des alpacas et du trafic des laines par les Indiens* est publiée à Paris en 1864 et rassemble les communications parues auparavant dans le *Bulletin de la Société* qui l'intègre comme l'un de ses membres en 1865. Il décrit l'élevage des lamas, des vigognes, des alpagas et des guanacos, leur alimentation, leur habitat, la différence de qualités des laines, les traits de caractère des auquénidés et le rapport sentimental que les Indiens des Andes entretiennent avec ces animaux. En revanche, Colpaërt ne croit pas qu'il soit possible de les acclimater en Europe.

Ses travaux sur la botanique et l'élevage sont encore aujourd'hui intéressants dans le cadre de l'ethnohistoire et de l'histoire des pratiques agricoles car il n'existe guère d'études se référant à ces espèces pour le Pérou du XIXe siècle, et encore moins à partir d'une perspective exogène sur laquelle on reviendra plus tard. Il est nécessaire de signaler que les travaux de Colpaërt ont attiré l'attention de Ferdinand Jean Denis, spécialiste de l'histoire du Brésil et administrateur de la Bibliothèque Sainte Geneviève, qui observe dans son travail manuscrit intitulé *Notes prises au courant de la plume* au sujet de Colpaërt : « On lui doit déjà sur le Pérou des renseignements qui ont de l'intérêt. »

Antonio Raimondi, auteur de nombreuses recherches géographiques, botaniques et minéralogiques sur le Pérou et dont le patronyme a servi à nommer quelques espèces autochtones, se montre aussi intéressé par l'œuvre de Colpaërt. Dans une lettre adressée au médecin Miguel Colunga depuis la région de Puno en novembre 1864, Raimondi demande de lui adresser toutes les publications de Colpaërt sur le Pérou par l'intermédiaire du libraire français Bailly installé à Lima[16]. Quelques années plus tard, le 19 novembre 1867, Raimondi écrit encore à Colunga, cette fois depuis Huaraz pour lui commander la *Métallurgie*

15 « Le Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne ». In : *La Sylphide : journal de modes, de littérature, de théâtres et de musique*, 10 juin 1869, p. 10.

16 Inglesi, Pompilio, Inglesi, Espartaco et La Torre, Ricardo, *Antonio Raimondi. Mirada íntima del Perú. Epistolario 1849-1890*, t. I., Lima, Congreso del Perú BCR, 2005, p. 245.

du Cerro de Pasco de E. Colpaërt[17]. L'intérêt de l'Italien pour les minéraux dans cette région du centre du Pérou date d'une dizaine d'années, à partir des travaux réalisés par un autre Français émigré, Hector Davelouis.

Métallurgie du Cerro de Pasco a été publié à Paris à partir de notes accumulées pendant l'expédition en 1860. Privé de ses instruments de chimie et de son matériel de photographie après l'incident de Cajamarca, comme cela a été indiqué plus haut, Colpaërt a résolu de se rendre dans les mines de Cerro de Pasco pour étudier la minéralogie locale. Plusieurs exemplaires de son ouvrage ont été conservés dans différentes bibliothèques françaises (Collection Angrand de la BNF, Bibliothèque Mazarine et Fondation Thiers), ce qui conduit à penser que Colpaërt a veillé à ce que cette publication et d'autres productions comme son plan du Cuzco, soient accessibles aux spécialistes français, et cette médiation parisienne a sans doute permis que Raimondi s'intéresse aux résultats publiés par Colpaërt.

Colpaërt se passionne pour l'utilisation des ressources végétales, animales ou minérales « entassées dans l'intérieur du territoire[18] », l'une des principales difficultés qu'il rencontre, est leur transport. Ayant choisi Cuzco comme centre d'opérations, ses recherches sur la coca et les camélidés l'ont amené à effectuer diverses explorations, de sorte qu'il a pu constater par lui-même les obstacles que représentent les chaînes de montagnes et les chemins souvent impraticables. Ce sont les raisons qui l'ont amené à entreprendre l'étude orographique de la région du Cuzco qu'il présente, parmi ses autres découvertes, au Ministère de l'Instruction Publique de façon à démontrer l'importance de continuer ses travaux avec l'aide du gouvernement.

En 1865, sa carte du département du Cuzco (*Mapa del departamento del Cuzco*) est éditée par le graveur Erhard Schieble (Erhard frères est l'un des plus célèbres établissements géographiques en France), imprimée par Bry et vendue au Pérou. À la fin du siècle, Romualdo Aguilar, député de Quispicanchis, une province du Cuzco, mentionne Colpaërt dans une conférence auprès de la Société Géographique de Lima au sujet de la découverte de la jungle du Manu par Carlos Fiscarrald[19]. Ce député reconnaît l'importance du travail de Colpaërt. Il partage l'intérêt du Français pour trouver une route qui mènera du Cuzco à l'Atlantique en évitant « l'opposition des sauvages de Paucartambo féroces et si redoutables[20] ».

17 *Op. Cit.*, p. 337.

18 Lettre adressée à Victor Duruy, 1864. Dossier Colpaërt, Archives Nationales.

19 « Dans la carte du département du Cuzco de M. Emilio Colpaer, de 1865, la rivière Mapacho passe par la vallée de Lacco et débouche dans la Santa Ana, avec le nom de Yavero; à mon humble avis, c'est l'opinion la plus autorisée », « Les bassins [las Hoyas] du Madre de Dios et de Paucartambo », *Boletín de la Sociedad Geográfica de Lima*, T. VI, Lima, 31 décembre 1896. N° 7, 8 y 9. p. 314. (Trad. édit.)

20 « tener que temer la oposición de los feroces y tan temidos salvajes de Paucartambo », ibid., p. 310.

Dans sa thèse sur le site archéologique de Choquequirao proche du Cuzco[21], Thibault Saintenoy décrit brièvement la cartographie de Colpaërt et met en rapport son travail avec celui d'autres explorateurs qui ont visité la vallée de Vilcabamba. Saintenoy signale que la topographie de Colpaërt est en grande partie erronée mais consigne « de nombreuses informations toponymiques d'intérêt[22] » comme le site de Choquequirao (peu connu à cette époque) alors que la carte publiée par l'historien Mariano Paz Soldán la même année est « pauvre », « rudimentaire et erronée ». Il en va de même pour la carte de Raimondi (1876) : « La topographie de sa carte est rudimentaire ; l'orientation est erronée comme sur celles de Paz Soldán et de Colpaërt, ce qui laisse penser que ces trois sources se sont influencées mutuellement, ou du moins que l'une d'entre elles a servi de base pour les deux autres[23]. »

Le miroir des Incas

Paul Émile Pesme membre de la Société Française de Photographie (SFP) présenta lors de la séance du 20 juillet 1860 « une série d'épreuves, vues et études d'après nature prises à Arequipa et dans les environs par MM. Émile Colpaërt et Garreaud[24] ». Cette mention accompagnée d'une brève note très détaillée sur les procédés chimiques employés par les deux photographes dans les difficiles circonstances du sud du Pérou, est parue dans différentes revues photographiques, aussi bien dans *La Lumière* sous le titre *La Photographie au Pérou* (août 1860) que dans le Bulletin de la SFP. Aucun cliché n'est reproduit à cette époque.

Le contenu des bulletins de la SFP permet d'observer l'esprit scientifique et technologique, mais aussi la vocation industrielle et commerciale, et en même temps esthétique qui accompagne la naissance et le développement de la photographie. Colpaërt associe quelquefois dans ses écrits la photographie à l'art, mais c'est la finalité technique, utilitaire qui prévaut chez lui :

> *Des quelques renseignements que je suis parvenu à obtenir jusqu'ici sur la situation artistique et industrielle du pays de l'Équateur, il résulterait que l'art de la photographie, exercé en grand, présenterait des chances à peu près certaines de succès immédiats à l'avenir.*
>
> *Cette branche industrielle en ne m'exposant point dans son exécution aux éventualités d'une émission de capitaux, m'engage à prendre la résolution pour*

21 *Choqek'iraw et la vallée de l'Apurímac. Paysages et Sociétés préhispaniques tardives.*

22 *Ibid.* p. 430.

23 *Ibid.* p. 432.

24 *Revue photographique. Recueil mensuel exclusivement consacré aux progrès de la photographie*. Tome cinquième, Paris, Léon Wulff, 1860. pp. 244-247.

mes débuts, d'en faire l'expérience, je fais aujourd'hui de cet art qui n'était pour moi qu'une question d'agrément une étude sérieuse et approfondie[25].

Dans cette lettre non datée adressée à Gustave Rouland, ministre de l'Instruction Publique, depuis l'Équateur (donc écrite vers la fin de l'année 1859 ou au début de 1860), Colpaërt situe la photographie du côté de l'industrie et signale très bien que son intérêt est dans un premier temps économique. Cependant, la lettre constitue en même temps l'aveu d'une attirance qu'il considère ensuite essentielle dans le cadre de sa mission.

Le fait d'accompagner ses observations de photographies donne une dimension visuelle exceptionnelle aux travaux de Colpaërt, qui ne se limite pas au fait d'avoir adopté précocement ce support. Au moment où Colpaërt quitte la France, le collodion humide permet la diffusion à grande échelle des formats comme la *carte de visite* et la démocratisation des portraits, autrement dit la reproduction de l'image de soi. L'explorateur natif de Bailleul est pleinement conscient du rôle joué par son appareil de photographie ainsi que de la relation de complémentarité établie avec ses textes. Les stratégies du collectionneur, du scientifique et du photographe doivent lui permettre de démêler les énigmes qui entourent les vestiges de la culture inca :

Au milieu de mes courses incessantes dans l'intérieur, j'ai soin de cataloguer, de décrire et de photographier tout ce qui peut intéresser l'art et la science, l'album et l'herbier ; la plume vient en aide à l'œuvre du cliché et je prépare de la sorte un double texte pour la philologie qui éclairera un jour de sa lumière les questions obscures que soulèvent les ruines des monuments des Incas, restées muettes jusqu'à ce jour[26].

Selon ses rapports, Colpaërt cherche toujours à photographier des « ruines », des « monolithes », des « sépulcres » mais aussi des « types des races indiens ». Cet intérêt pour la photographie comme un outil anthropologique est très précoce. La série des portraits ethnologiques de la Collection Anthropologique du Musée d'Histoire Naturelle est réalisée entre 1860 et 1869 par Jacques-Philippe Potteau[27]. Charles Wooley présente ses photographies des « dernières aborigènes de Tasmanie » à l'Exposition coloniale de Melbourne en 1866 et l'Allemand Albert Frisch montre ses photographies des peuples indigènes de l'Amazonie l'année suivante.

25 Dossier Colpaërt F17 2949, conservé aux Archives Nationales.

26 *Rapport adressé de Cuzco (Pérou) à son Excellence Monsieur le comte Walewski – Ministre de l'État par Émile Colpaërt – envoyé en mission scientifique dans l'Amérique du Sud*, Cuzco, 25 Mai 1863. Dossier Colpaërt, Archives Nationales.

27 Jehel, Pierre-Jêrome, *Photographie et anthropologie en France au XIXe siècle*, Mémoire de DEA - Université Paris VIII, 1994-1995, p.35.

La collection du Musée du Quai Branly ne comprend que six photographies d'habitants des départements de Cuzco (Maranganí, Urcos) et de Puno (Juliaca, Atuncolla) attribuées à Colpaërt. Il s'agit de clichés sur papier albuminé réalisés en extérieur et il faut tenir compte de toutes les difficultés techniques que cela représentait à l'époque spécialement dans les conditions particulières décrites dans le rapport des expériences à Arequipa. Les personnes photographiées sont en train de réaliser des activités quotidiennes : lors d'une pause pour se rafraîchir en buvant peut-être de la *chicha* ou bien en train d'accomplir différentes tâches telle que filer de la laine ou tisser un *poncho*.

Les études sur la photographie ont surmonté la vision qui limite l'importance des images capturées dans les photographies et qui pourrait conduire à l'erreur de les lire uniquement comme des enregistrements d'une certaine réalité, des preuves du passé. Une perspective moins naïve comprend qu'il faut considérer les dynamiques culturelles dans lesquelles elles sont inscrites et qu'elles ont beaucoup plus à nous dire sur le photographe et sur la personne qui les observe.

En ce sens, le cas de Colpaërt est extrêmement éloquent puisque nous avons la chance d'avoir des rapports, de la correspondance et diverses publications qui peuvent nous orienter à propos du lieu depuis lequel ces images sont réalisées. Ces photographies comme tant d'autres à cette époque-là, sont en tension entre le savoir scientifique et le savoir populaire, une relation étroite qui se produit précisément à partir du texte. D'une part, elles sont identifiées en tant que produits résultant de ceci : « Pérou, Mission Scientifique, 1864 » comme on peut le lire dans les légendes qui les accompagnent. D'autre part, Émile Colpaërt insiste dans ses rapports sur l'utilisation des termes *type* et *race* (« les types des différentes races indiennes », « types péruviens » ou bien « types indiens ») de sorte qu'il exerce un contrôle intellectuel sur la consommation des images en fonction de ses propres perceptions, ses croyances et ses préjugés.

Le *type*, un concept dont la complexité est accrue lorsqu'il est utilisé en dehors du contexte biologique dans lequel il est employé au XVIIIe siècle, est l'un des éléments les plus importants de l'analyse anthropologique au cours du siècle suivant. Il permet de réduire un groupe, en l'occurrence humain, à une norme, en fixant ses caractéristiques et en permettant ainsi sa classification et sa comparaison. L'illusion de réalité du support photographique ne fait que renforcer cette perception[28]. De même, le commerce de la photographie s'est approprié le concept pour nommer d'innombrables séries de portraits photographiques capables de satisfaire la curiosité populaire pour des images représentant la variété des « races humaines » par le biais de nombreuses *cartes de visite*.

28 Edwards, Elizabeth, « Photographic "types": The pursuit of method », *Visual Anthropology*, Vol. 3. Hardwood Academic Publishers, 1990, p. 240.

Le projet de Colpaërt est présenté tout d'abord comme ayant un intérêt industriel et commercial pour la France ; il est aussi considéré en lui-même comme « d'une utilité internationale et civilisatrice[29] ». Les activités extractives ou l'administration politique sont considérées comme désorganisées au Pérou par rapport aux usages européens. Les populations locales sont donc, selon Colpaërt, incapables de tirer profit des richesses surabondantes de leur territoire : « L'indolence et la paresse des Indiens sont trop endémiques à leur caractère[30] », écrit-il pour expliquer le déficit dans l'exploitation de la laine du guanaco même s'il reconnaît que cette richesse n'est pas primordiale. D'après la caractérisation morale qu'il fait des Indiens péruviens, ils sont non seulement paresseux, mais aussi et surtout tristes, ils habitent dans des « lieux désolants ». L'Indien est « timide et craintif » et, n'a pas les moyens de s'opposer aux fonctionnaires corrompus ; c'est pourquoi, « il se défend par le vol et la ruse[31] ».

L'exercice de disqualification mené par Colpaërt consiste aussi à infantiliser : « Pauvres enfants de la Sierra, à demi sauvages, ils sont pareils à l'oiseau qu'un grain de mil contente[32]. » Cependant, il fixe des degrés au sein de cette sauvagerie ; dans la hiérarchie pour accéder au confort et correspondre à la morale européenne, il classe les Indiens de la côte (Tacna, Moquegua) plus près de la civilisation : « Plus souvent en contact avec la société, on rencontre une population plus honnête. » Malgré cette proximité de l'homme civilisé, les habitants de l'intérieur du Pérou restent dans « un éloignement invincible pour tout ce que nous appelons le *confortable* de la vie[33] ». D'autre part, les « chunchos », c'est-à-dire les habitants de la forêt amazonienne sont perçus comme une « caste à part » et dans un complet état de sauvagerie.

Colpaërt ne retrouve rien du passé romantique des Incas rapporté par d'autres voyageurs. C'est un peuple qui malgré son primitivisme « a bâti des merveilles » puisqu'il s'agissait d'une « nation intelligente », « sage et éclairée » dont les Indiens contemporains ne sont plus que l'ombre. Il est d'ailleurs intéressant d'observer une brève autocritique sur la responsabilité des Européens : « Le voyageur, affligé, indécis, se demande si la vieille Europe, en touchant, en bouleversant cette terre privilégiée, n'a point arrêté le libre essor de ses forces productives, et étouffé les germes de sa prospérité future et de son épanouissement naturel[34]. »

29 Lettre à Duruy, 1864. Dossier Colpaërt, Archives Nationales.

30 *Étude sur le Pérou. Des bêtes à laine des Andes et de leur acclimatation en Europe, de la tonte des alpacas et du trafic des laines par les indiens*. Imprimerie de E. Martinet, 1864, pp. 28-29.

31 *Ibid.* p. 44.

32 *Ibid.* p. 40. Dans la même démarche d'animalisation, Colpaërt établit aussi un lien très étroit entre les Indiens et les auquénidés. Il souligne la vénération qu'inspire le lama (p. 8). En ce qui concerne la vigogne, elle causerait un charme « semblable au sentiment produit par une femme » (p. 22).

33 *Ibid.* p. 46-47.

34 *Ibid.* p. 9.

Dans la petite série des clichés du Quai Branly, deux images en particulier se distinguent et méritent notre attention car elles permettent de reconnaître les précisions relevées par l'explorateur-photographe. Il s'agit de *Indios de Haton Ecolla*[35] (fig. 1) et de *India del Cuzco/India de Juliaca* (fig. 2). L'observateur peut s'interroger si, dans le premier cas, les poses de face et de profil sont inspirées par le genre de la photographie anthropométrique préconisé par Broca, ou bien s'il s'agit d'une intention plutôt esthétique. Mais une explication n'empêche pas l'autre. Cependant, le choix de cataloguer ces clichés dans la catégorie du *type* est, comme on l'a déjà montré, un moyen de manipuler la réception des images. Il convient de prendre en compte la rhétorique de ce genre. De même, quand on met en rapport les deux photographies, on observe une erreur. Le personnage situé à droite dans *Indios…* qui réapparaît dans la deuxième image est signalé ici comme « India ». La légende qui accompagne le cliché le travestit. Ce manque de précision ou d'attention est à mettre en rapport avec l'anonymat des personnages, une autre stratégie de la typification, incompatible avec l'identité individuelle, afin d'exposer ce qui serait l'essence d'une race par la photographie et anéantir l'individualité.

35 Atuncolla est une communauté située dans la province de Puno au sud du Pérou réputée pour les vestiges funéraires de Sillustani. Il est probable que ce toponyme soit une déformation des termes quechuas *Hatun* (grande) *Qoya* (dame).



Fig. 1.
« Indios de Haton Ecolla »



Fig. 2.
« India
del Cuzco.
India de Juliaca »

Aucun des individus photographiés n'a droit d'avoir un nom, il suffit d'un titre générique permettant la classification et donc la réduction pour l'étude mais aussi l'appropriation de l'Autre à partir de l'image de son corps[36].

On retrouve l'idéologie « civilisatrice » développée par le photographe dans ses écrits derrière la production de ces photographies qui prétendent être un témoignage de la pauvreté, de la tristesse, et de la précarité des conditions de vie. Les Indiens ont la tête enfoncée entre les épaules, des regards difficiles à comprendre, qu'il s'agisse de chagrin, de peur ou de rage. La seule certitude de leur expression, c'est l'absence de sourire. C'est notamment à partir des vêtements que l'on identifie plus clairement les différences :

> *Il est à remarquer néanmoins que les Indiens de nos jours, à part les Chunchos qui habitent par tribus l'immense territoire inconnu (desconocido) du Pérou, embrassant six cents lieues carrées, depuis les vallées de Paucartambo jusqu'au Brésil, ne sont plus que des êtres dégénérés, ayant perdu ce caractère de fierté sauvage qui distinguait la vieille race des descendants de Manco-Capac. Le contact de la civilisation européenne les a dépouillés de leur nature primitive comme elle les a dépouillés de leurs peaux de bêtes pour les affubler de haillons*

36 Il est important de souligner qu'il est très probable que la photographie *India del Cuzco. India de Juliaca* a été proposée à la vente à Lima, puisqu'elle est reproduite dans l'album photographique offert à Adolphe Thiers en 1874 par la communauté française du Pérou.

> *européens. Les conquérants les ont asservis sous un joug despotique, et d'un peuple jadis actif et laborieux, ils ont fait un troupeau d'esclaves. Il serait à désirer que le gouvernement actuel prît des mesures efficaces pour relever ces hommes, en les initiant aux devoirs et aux bienfaits de l'ordre social*[37].

Le verbe « affubler » employé par Colpaërt dans son récit est péjoratif : il est associé à l'idée d'exagération et de déguisement. L'allusion à une pré-modernité est renforcée par le paradoxe des « haillons européens ». Ces peuples sont classés à mi-chemin entre le temps des Incas et la modernité occidentale, une sorte de chaînon manquant décrit par le biais d'une métaphore vestimentaire que la photographie mettrait en évidence montrant les pieds nus sur des chemins de terre, les rustiques ponchos ou le morceau de tissu noué autour du cou des femmes pour porter les enfants, tandis que le gilet à moitié déboutonné de l'homme signifie le manque de soin, comme l'indice d'une négligence intrinsèque.

La dernière formule (« Il serait à désirer que le gouvernement actuel prît des mesures efficaces pour relever ces hommes, en les initiant aux devoirs et aux bienfaits de l'ordre social ») peut être mise en relation avec un autre fragment d'une communication adressée par Colpaërt au ministère de l'Instruction Publique, conformément aux visées colonialistes du Second Empire. Colpaërt indique le rôle important que ses recherches sont susceptibles de jouer :

> *En voyant le Mexique régénéré par la volonté de la France, il m'est permis de croire que le Pérou ne tardera pas à sortir de son effacement et, le cas échéant si le gouvernement de sa Majesté, dans l'intérêt de la science, de l'industrie et de la civilisation était appelé à prendre possession de ce vaste territoire, la carte que j'ai tracée applanirait [sic] bien des obstacles…*[38]

***

Au terme de cette enquête, grâce aux documents retrouvés, il apparaît qu'Émile Colpaërt est un parfait exemple des colons ou émigrants du XIXe siècle, un homme de son temps dont la curiosité est motivée par différentes compétences scientifiques (la chimie, la botanique, la minéralogie, la géographie, l'archéologie). Il est toujours guidé par la recherche d'un gain économique associé au progrès de la civilisation. Il est responsable, à travers sa plume et son objectif photographique, d'un dévoilement précoce du développement complexe des jeunes nations américaines. Bien que modeste par rapport à d'autres figures scientifiques contemporaines, comme Raimondi, l'apport de Colpaërt mérite d'être étudié, en tenant compte en particulier des *a priori* idéologiques qui l'ont amené à quitter la France et que nous nous sommes efforcés de déchiffrer ici.

37 Colpaërt, Émile, *Étude sur le Pérou. Des bêtes à laine des Andes et de leur acclimatation en Europe, de la tonte des alpacas et du trafic des laines par les indiens*, Paris, E. Martinet, 1864, p. 40.

38 Lettre à Victor Duruy, 1864. Dossier Colpaërt, Archives Nationales.

Bibliographie

Sources primaires

Archives des missions scientifiques et littéraires. Choix de rapports et instructions, 2e série, t. 1, 3e livraison, Paris, E. Leroux, 1865.

Colpaërt, Émile, « De la coca, son mode de culture au Pérou. Séance du 12 septembre 1862 ». *Bulletin de la Société Zoologique d'Acclimatation*. Volume I. Tome 9. Numéro 11. Paris, Société Zoologique d'Acclimatation, 1862 pp. 956-966.

Colpaërt, Émile, *Étude sur la métallurgie au Cerro de Pasco (Pérou)*, Paris, Dubuisson et comp., 1863.

Colpaërt, Émile, *Étude sur le Pérou. Des bêtes à laine des Andes et de leur acclimatation en Europe, de la tonte des alpacas et du trafic des laines par les indiens*, Paris, E. Martinet, 1864.

Colpaërt, Émile, *Plantes médicinales originaires du Pérou rapportées par E. Colpaërt*, Paris, le 18 Mai 1864. Dossier Colpaërt, Archives Nationales.

Denis, Ferdinand, *Notes prises au courant de la plume.* Manuscrit de la Collection Ferdinand Denis de la Bibliothèque Sainte Geneviève.

Dossier Colpaërt, F 17-2949, conservé aux Archives Nationales.

Sources secondaires

Broc, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle. III. Amérique*, Paris, CTHS, 1999

Burke, Peter, *Eyewitnessing. The Uses of Images as Historical Evidence*, Cornell University Press, 2001

Edwards, Elizabeth, « 35. La photographie ou la construction de l'image de l'Autre », Nicolas Bancel éd., *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines.* Paris, La Découverte, 2004, pp. 323-330.

Edwards, Elizabeth. « Photographic "types" : The pursuit of method », *Visual Anthropology*, Vol. 3. Hardwood Academic Publishers, 1990

Inglesi, Pompilio ; Inglesi, Espartaco y La Torre, Ricardo [Comp.], *Antonio Raimondi. Mirada íntima del Perú. Epistolario 1849-1890.* Tome I, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú/Banco Central de Reserva del Perú, 2005

Riviale, Pascal, *Los viajeros franceses en busca del Perú antiguo (1821-1914),* Lima, Institut français d'études andines, 2000

Saintenoy, Thibault, *Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac : paysages et sociétés préhispaniques tardives,* thèse de doctorat, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2011.

André Cazaux l'Indien béarnais : l'émigration dans la pampa, du témoignage à la création littéraire selon Alfred Ébelot

Bernard Lavallé

En Argentine, la conquête finale de la Pampa en vue de sa mise en valeur, notamment grâce à l'émigration européenne, a eu lieu pour l'essentiel en deux temps, deux campagnes dites *du désert* ou *de la frontière* sous la présidence d'Avellaneda (1874-1880). L'objectif était, au début, de prendre possession des immensités s'étendant entre San Rafael, dans la région de Mendoza, et Bahía Blanca, c'est-à-dire jusqu'à l'océan.

La première campagne fut menée à bien selon les plans établis par le ministre de la guerre Adolfo Alsina et présentés au *Congreso Nacional* en 1875. L'objectif était d'occuper de façon systématique les territoires situés au-delà de ceux contrôlés jusqu'alors, d'y installer des villages de colonisation sur quelque trois mille lieues carrées et, pour assurer leur sécurité, d'attaquer en priorité et de se rendre maître des principales zones où étaient établis les Indiens puisque, contrairement à ce que l'on disait, la pampa n'était pas un désert. Alsina fut autorisé à mettre en œuvre son grand projet. Les opérations militaires qu'il conduisit et l'occupation de ces immensités eurent pour conséquence la riposte de la confédération indienne dirigée par le chef Namuncurá puis le soulèvement de Catriel qui donna lieu à de sérieux combats en août, octobre et décembre 1876.

Alsina étant décédé à la fin décembre 1877, le président Avellaneda nomma à sa place au ministère de la Guerre le général Roca, très au fait de ces problèmes

puisqu'il avait été précédemment chef de la *Frontera del Interior*. Les choses furent rondement menées. En août 1878, le pouvoir exécutif sollicita et obtint du Congrès les fonds nécessaires à une nouvelle campagne de grande ampleur. Son but était désormais de repousser la frontière jusqu'aux fleuves Neuquén et Negro, grâce aux opérations conjointes de cinq colonnes avançant sur toute la largeur du front. La campagne connut un succès total, les objectifs fixés furent atteints. Les trois mille lieues carrées espérées étaient devenues quatorze mille. Auréolé de son succès, Roca succéda d'ailleurs à Avellaneda à la Présidence de la République en 1880. Il devait occuper le poste une seconde fois de 1898 à 1904.

***

Un des textes les plus connus et le plus souvent réédité en Argentine sur ces campagnes, est intitulé *Relatos de la Frontera*[1]. Son auteur, Alfred Ébelot était un Français, né dans la seconde moitié des années 1830, le 13 décembre 1837, à Saint-Gaudens, capitale historique du Comminges, sous-préfecture pré-pyrénéenne au cœur d'une région qui fut durant une grande partie du XIXe siècle une contrée de très forte émigration, en particulier à destination de l'Amérique et surtout vers Cuba[2]. Ébelot appartenait à une famille de la bonne bourgeoisie d'Avize en Champagne. Son grand-père architecte était venu vivre un temps à Bordeaux où il avait travaillé à la construction du Grand Théâtre de la ville et plus tard à celle du pont sur la Garonne, le seul alors existant, encore aujourd'hui connu sous le nom de Pont de Pierre.

Après de solides études à Toulouse, Ébelot avait été reçu à l'École Centrale des Arts et Manufactures de Paris puis était resté dans la capitale. Bien qu'ingénieur en mécanique, il s'intéressait particulièrement à la chose littéraire, aux arts, aux débats d'idées et aux problèmes de son temps. Il n'est donc pas étonnant de le retrouver, six années durant, secrétaire de la célèbre *Revue des Deux Mondes* alors au faîte de sa gloire sous la direction de François Buloz. Ébelot ne s'y cantonnait d'ailleurs pas dans le travail administratif puisqu'on trouve sous sa signature des chroniques concernant l'actualité de l'art lyrique, preuve supplémentaire de la nature éclectique de ses goûts et de ses intérêts.

À l'extrême fin du Second Empire, Ébelot partit pour Buenos Aires, sans doute pour des raisons sentimentales, semble-t-il, afin de pouvoir vivre avec une femme qui n'était pas libre en France et ne pouvait l'être puisque le divorce n'existait pas encore. Peu après son arrivée au Río de la Plata et la chute du Second Empire, Ébelot fonda un journal, *La République Française*,

1 Ébélot [sic], Alfred, *Relatos de la Frontera*, Buenos Aires, Solar/Hachette, 1968 [Récits de la Frontière]

2 V. Agard-Lavallé, Francine, Lavallé, Bernard et Lavallé, Christophe, *Burdeos y la emigración francesa a Cuba durante el siglo XIX,* Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012, chap. 2,1.

dont le titre est à l'évidence significatif des opinions de son rédacteur en chef. Ce journal était censé être une source d'informations sur les événements de la lointaine Mère Patrie qui traversait alors des moments très difficiles et un lien pour l'importante communauté française vivant à Buenos Aires. Malheureusement, une grave épidémie de fièvre jaune frappa le Río de la Plata de janvier à juin 1871, désorganisa l'économie et signifia rapidement la fin de cette entreprise éditoriale dont les lecteurs potentiels avaient désormais bien d'autres priorités.

Par la force des choses, Ébelot dut se consacrer à d'autres activités plus en lien avec sa solide formation initiale. On le retrouve ainsi, en collaboration avec un autre ingénieur français, Paul Blot, dans un projet de port de cabotage à Buenos Aires et dans un autre, d'ouverture d'un canal pour drainer une partie de la ville. Après 1880, Ébelot reprit ses activités éditoriales. Il fonda un nouveau journal, *L'Union française*, en collaboration avec le célèbre publiciste Emile Daireaux[3] avec lequel il partagea aussi la rédaction du *Courrier de la Plata*[4]. Rentré en France en 1908, Alfred Ébelot mourut en 1912 à Toulouse dont son frère aîné, avocat comme leur père, fut premier magistrat.

Dans cette biographie, la fin de la décennie 1870 constitue une sorte de parenthèse. Avec de fréquents retours à la vie *bonaerense*, Alfred Ébelot fut en effet engagé pendant trois ans à partir de 1876, dans le service auxiliaire de l'armée et à ce titre, participa à la conquête de la Pampa dans les colonnes du général Roca en 1879. Son rôle n'eut rien de militaire. Mettant à profit ses connaissances techniques, il fut chargé d'être l'un des géomètres d'origine européenne (Jordan Wysochi, Francisco Host) dont la fonction fut de déterminer l'emplacement des villages de colonisation à venir, d'en penser le réseau et pour chacun de commencer à délimiter les parcelles correspondant aux futurs bâtiments administratifs ou collectifs ainsi que celles à allouer aux colons qui n'allaient pas tarder d'arriver. Une commission composée de scientifiques d'origine germanique (Lorentz, Döring, Niederlein, Schutz) avait pour sa part la mission d'évaluer les conditions de sol, la faune et la flore, pour tirer le meilleur parti de ces vastes contrées appelées à faire la fortune du pays.

De cette « existence du désert » qu'il dit avoir mené « pendant de longues périodes », de « [sa] vie de frontière », Ébelot devait tirer une vingtaine d'années plus tard un livre publié en français, mais en même temps, à Buenos

3 Émile Daireaux (1843-1906) était né à Rio de Janeiro mais avait longtemps vécu en Argentine sur laquelle il avait écrit de nombreux ouvrages dont *Buenos Aires, la Pampa et la Patagonie* (Paris, Hachette, 1877) et *La vie et les mœurs à La Plata* (Paris, Hachette, 1888).

4 Pour une étude précise et détaillée de la biographie d'Ébelot, v. Raquillet, Pauline, *Alfred Ebelot, le parcours migratoire d'un Français en Argentine au XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Aires et Paris. Cet ouvrage est en droite ligne issu des *cuadros de costumbres* ou tableaux de mœurs, si en vogue dans toute l'Amérique espagnole : une série de personnages ou de scènes typiques de la vie *pampeana* dont il semblait à l'auteur d'autant plus nécessaire de conserver le souvenir « que la rapide transformation de la République Argentine leur donne un mélancolique intérêt et une sorte de valeur historique ». Il croque ainsi comme types le *rastreador*, le *boleador*, le *cuatrero*, des éléments essentiels de la vie du *gaucho*, le *mate*, le *recado*, la femme de soldat, et pour ce qui est de la sociabilité *gaucha*, le *velorio*, les combats de coqs, la *pulpería*, la *galera*[5]. En d'autres termes, on y trouve réunis, pour des lecteurs français, presque tous les éléments, pour ne pas dire topiques, de la littérature *gauchesca* qui de Sarmiento au *Martín Fierro* étaient alors si en vogue. Les cinq derniers tableaux sont d'une veine sensiblement différente puisque consacrés à des traits de la vie dans l'Argentine moderne et urbaine en train de s'affirmer en cette fin de siècle[6].

Les *Relatos de la frontera* dont il a été question sont constitués dans leur édition argentine de cinq textes initialement publiés en France dans la *Revue des Deux Mondes* dont on a vu les liens avec Ébelot. Ils portent sur une invasion des Indiens dans la pampa de Buenos Aires (1 V 1876), la conquête de trois mille lieues carrées, c'est-à-dire la première campagne du désert (1 VII 1877), la construction d'un fossé de plusieurs centaines de kilomètres censé empêcher les intrusions à cheval venues de l'autre côté de la frontière (15 XII 1877), les derniers jours de la « tribu » de Catriel, un des chefs de la résistance indienne (1 III 1879), enfin l'expédition qui atteignit le río Negro, pointe extrême de l'avancée de l'armée (1 V 1880). Comme l'indiquent les dates de publication en France de ces textes, ils furent tous écrits presqu'« à chaud », en tout cas très peu de temps après que leur auteur eut participé à ces campagnes dans les conditions et avec le positionnement que l'on a dits.

Ces articles se présentent d'ailleurs comme des témoignages. L'auteur y est présent, donne ses avis, explique ses points de vue, rapporte des péripéties qu'il a vécues. Ses descriptions sont précises, signifiantes, preuves d'une organisation démonstrative, efficace de son discours. Elles sont parfois même très techniques, par exemple lorsque l'ingénieur qu'est Ébelot expose avec beaucoup de détails, le grand fossé imaginé surtout pour empêcher le passage des chevaux utilisés par les Indiens lors de leurs incursions dans les régions contrôlées par l'État argentin.

5 Les traductions ne peuvent qu'être approximatives pour des réalités spécifiques à la vie dans la pampa argentine : la veillée, le relais, la carriole… (Note de l'éditeur).

6 Ébelot, Alfred, *La Pampa, moeurs sud-américaines*, Paris, Maison Quantin/Buenos Aires, J. Escary Editeur, 1890. Pour une édition en espagnol, il existe celle de l'Editorial Universitaria (Buenos Aires, 1961) et plus récemment en français celle des Éditions Zulma (Cadeilhan, 1992).

D'une façon générale, même si l'auteur n'est pas un combattant, sa version et sa vision sont bien celles d'un homme appartenant à l'armée de Roca engagée dans une guerre de conquête d'immensités jusque-là, terres de populations premières dont le maintien de la présence, ou en tout cas la liberté, est contradictoire avec les projets de mise en valeur selon la logique de l'État moderne.

***

Après avoir découvert et lu les cinq textes de ce livre passionnant lors de notre premier voyage en Argentine, à notre retour en France nous décidâmes d'en rechercher les originaux dans les livraisons de la *Revue des Deux Mondes* où ils avaient paru afin de les lire dans leur version, c'est-à-dire leur langue, originelle. Une surprise nous attendait. En effet, ce n'était pas cinq textes sur l'Argentine d'Ébelot que la prestigieuse revue avait alors publiés, mais huit. Nous prîmes alors la décision de les éditer, tous les huit, pour la première fois en France[7].

Les trois textes jusque-là négligés par les éditions argentines diffèrent très sensiblement des cinq autres, ce qui explique – et dans une certaine mesure justifie – la décision éditoriale de les omettre. L'un d'eux, paru bien plus tard que les autres, dans la livraison du 15 janvier 1886, donc dix ans après le premier, s'intitule *Comment s'improvise une capitale*. Son objet n'a plus rien à voir avec les campagnes militaires sur la frontière, et on ne peut en rien le classer parmi les textes d'ambiance *pampeana* ou *gauchesca*. Il explique d'une manière assez didactique comment fut créée la ville-port de La Plata, sur les bords de l'immense estuaire, en aval de Buenos Aires à une cinquantaine de kilomètres. Fondée en novembre 1882, donc très peu de temps avant le long article que lui consacrait Ébelot, elle devait devenir la capitale (d'où le titre du texte) de la province de Buenos Aires, la ville du même nom étant celle de la fédération argentine.

Dans ce texte, Ébelot écrit à l'évidence en homme de l'art. Il présente les avantages et les inconvénients des espaces à utiliser, cite les ingénieurs, parle de devis et de délais, explique le but des aménagements à entreprendre et les difficultés rencontrées, expose le plan de la ville qui commence à sortir de terre, décrit la double ceinture envisagée de *quintas* (entre 1,5 ha et 7,5 ha) et de *chacras* plus grandes (entre 12 et 30 ha), regrette en tant que Français que les projets architecturaux retenus proviennent tous de l'École de Hanovre,

7 Ebelot, Alfred, *La guerre dans la Pampa, souvenirs et récits de la frontière argentine (1876-1879)*, Paris, L'Harmattan, 1994.

n'oublie pas les établissements scolaires de divers niveaux envisagés. Dans sa conclusion, l'auteur insiste sur l'intérêt pour la France de s'intéresser « à une civilisation latine qui est en train d'éclore » et « paraît appelée à jeter un certain éclat » et il termine sur cette phrase : « Il ne doit pas nous être indifférent que les rejets de la sève latine poussent vigoureusement quelque part, ne fût-ce que pour mettre un peu de diversité dans la teinte anglo-saxonne qui envahit les autres parties du monde colonial. »

Ce texte, par sa tonalité et son contenu, correspondait tout à fait à ceux que publiaient alors sur l'Amérique désormais dite latine les grandes revues françaises (comme *L'Illustration*) qui avaient pris, sous une forme différente, la suite de celles nourries un demi-siècle plus tôt, de récits de voyage encore sous l'emprise romantique et baignées d'une fascination, attirance et répulsion, pour le monde non européen et, en particulier, tropical dont les beautés étaient aussi extraordinaires que leurs dangers délétères[8].

Ce panorama, on l'a dit, est nettement postérieur aux autres, presque de dix ans par rapport au premier. Du fait de son sujet (qui délaisse la conquête de la pampa) et de sa perspective décidément moderniste, tournée vers l'avenir d'une Argentine aux énormes potentialités agricoles liées au grand commerce transatlantique, on comprend qu'il ait été exclu du livre publié par Solar/Hachette.

Qu'en est-il des deux derniers textes « argentins » d'Ébelot publiés par la *Revue des Deux Mondes* et eux aussi non reproduits dans l'édition des *Relatos de la frontera* ? À la différence de celui dont on vient de parler, ils appartiennent bien au même cycle *pampeano*, à la fois par leur sujet et par la date de leur publication, deux numéros se suivant de la *Revue des Deux Mondes*, les 15 VII et 1 VIII 1880. Ils en constituent même d'une certaine manière, une sorte de conclusion générale. Ces deux articles sont en effet les deux parties d'un même ensemble rédactionnel intitulé *André Cazaux l'Indien*, d'un peu plus de soixante-dix pages dans l'édition que nous avons faite.

Alfred Ébelot, l'ingénieur militaire observateur plus qu'acteur de la conquête de la pampa, qui deviendra plus tard l'analyste attentif et visionnaire de la mise en place d'une économie d'agro-exportations tournée toute entière vers les besoins de l'Europe, change sans prévenir de registre. Riche de sa connaissance très précise de ce milieu, il s'inscrit maintenant dans le champ de la création littéraire. *André Cazaux l'Indien* est en effet une longue nouvelle, une *novella*, qu'une plus grande habitude (ou maîtrise) de la plume dans ce genre d'exercice de création aurait pu nourrir jusqu'à en faire un véritable roman.

8 Sur cette question, v. notre article « Contenido y evolución de las representaciones de América Latina en la revista *Le Tour du Monde* (1860-1914) », *Ibero-Americana Praguensis*, XXVI, 1992, p. 273-280.

***

Cette *novella* est l'histoire d'une famille d'émigrants en Argentine. Les choix d'Ébelot pour la définir méritent que l'on s'y arrête. Ils n'ont sans doute pas été pris au hasard car ils correspondent à des réalités. Le père, Jean Cazaux est originaire du Béarn ; or, on sait l'importance de l'émigration vers l'Amérique, et en particulier l'Argentine, provenant de cette région au XIXe siècle et qui a nourri une abondante littérature ainsi que de très nombreuses recherches mémorielles[9]. Les précisions données sur ses origines correspondent de même à des données sociologiques bien établies. Jean Cazaux serait originaire « du gros bourg » de Sévignac. S'il existe deux Sévignacq dans le département des Pyrénées Atlantiques, tout porte à croire qu'Ébelot pensait à l'actuel Sévignacq (jusqu'en 1989 Sévignacq-Thèze), l'autre étant Sévignacq-Meyrac dans le Haut-Béarn, canton d'Arudy. Il précise que le Sévignac en question est « non loin de Pau » – il est en effet distant d'une vingtaine de kilomètres au nord –, « un pays, assure-t-on, qui produit un vin généreux », ce qui est le cas puisque Sévignacq est une des communes de la célèbre appellation du Vic-Bilh. Tous ces éléments font donc pencher pour l'ancien Sévignacq-Thèze. Un dernier élément va encore dans ce sens. L'analyse de l'émigration béarnaise vers l'Amérique montre qu'elle fut plus en provenance du Béarn pré-pyrénéen, où se trouve cette commune, que du Haut-Béarn où se trouve Sévignacq-Meyrac.

Outre son origine géographique, Jean Cazaux présente aussi d'autres caractères souvent rencontrés chez les migrants béarnais (et plus largement pyrénéens) du XIXe siècle. Il avait un métier (charpentier) non sédentaire l'amenant à de nombreux déplacements, comme beaucoup de colporteurs, serruriers, maréchaux-ferrants, maçons, aiguiseurs de couteaux (repasseurs), chaudronniers. Parmi les artisans du Sud-Ouest émigrés à Cuba depuis Bordeaux au XIXe siècle, les charpentiers/menuisiers étaient d'ailleurs, et de loin, la corporation la plus représentée[10].

En outre, Jean Cazaux présente d'autres caractéristiques communes à un bon nombre d'émigrants. Avant de partir pour l'Amérique, ils avaient souvent tenté une première migration parfois assez longue et en général peu réussie vers une ville française (un changement donc géographique mais aussi social puisque ces ruraux devenaient urbains), préfiguration ou préparation à leur grand saut vers le Nouveau Monde. Jean Cazaux, lui, s'était engagé à dix-huit ans dans les chasseurs à cheval, et avait fait campagne en Afrique, c'est-à-dire en Algérie, pendant une décennie.

9 V. Sarramone, Alberto, *Béarnais dans la Pampa*, Biarritz, J & D Éditions, 1996 et de Charnisay, Henry, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique*, Biarritz, J & D Éditions, 1996.

10 V. notre livre cité à la note 2, p. 76.

Enfin, son fils, narrateur de la *novella*, dresse de lui une sorte de portrait psychologique rapide où il insiste sur sa volonté d'aller de l'avant, de progresser sur le plan social : il épousa « non sans peine » une jeune femme de la « bourgeoisie de village », un milieu social supérieur au sien ; « de charpentier il devint entrepreneur », aspirant à délaisser « le travail manuel » pour « les lettres de la bourgeoisie ». Finalement, ayant fait de mauvaises affaires « il réalisa les derniers restes et s'embarqua pour l'Amérique avec sa vaillante femme alors enceinte ».

André Cazaux naquit donc à Buenos Aires où ses parents restèrent neuf ans. Il expédie, pourrait-on dire, dans son récit ces neuf années en un seul paragraphe et même en quelques lignes. L'essentiel est qu'elles « furent marquées par des alternatives de prospérité et de revers », donc une image de l'émigration qui n'a rien d'idyllique ou d'exaltant. À la suite d'un de ces revers, le père décida d'abandonner la grande ville-port et de se lancer dans l'élevage des moutons « qui était alors en vogue », en particulier chez les Béarnais du pays, comme le note A. Sarramone (chap. 8) Pour ce faire « il s'installa en plein désert, à deux pas d'une tribu indienne qui était soumise ou qui feignait de l'être ». Ces derniers éléments portent à croire qu'Ébelot, pour situer la nouvelle phase de la vie de ses personnages, a pensé à Azul (il dit El Azul), dont il parle dans un de ses autres textes, alors bourgade de frontière où les émigrants du Sud-Ouest français, en particulier les Béarnais, étaient nombreux et près de laquelle vivait le chef indien Catriel dont il est question dans les *Relatos de la frontera*[11].

***

Cette expérience d'éleveur dans la pampa est elle-aussi très vite traitée par Ébelot, moins de deux pages. Il évoque en quelques phrases un émigrant français écartelé entre ses espérances, ses rêves de fortune, de bien être, en un mot de réussite, et la dure réalité du front pionnier, et une famille vivant dans des conditions très précaires : une simple « chaumière » pour logis, à peine trois ou quatre livres « sauvés de tant de naufrages ». Pour finir, quand allait avoir lieu la première tonte, signe de la première rentrée conséquente d'argent après tous ces sacrifices, l'épouse et mère mourut après une brève maladie qui jeta Jean Cazaux dans le plus profond désespoir.

Ce nouveau coup du sort entraîna chez lui un changement radical. D'une part, un désintérêt pour son *estancia*, un dégoût aussi pour la société qu'il avait côtoyée et le sentiment de sa suite d'échecs injuste à ses yeux (« cette odieuse chaîne faite d'humiliation, d'obscurité, de labeur décourageant et stérile ») ;

11 V. A. Sarramone, *Béarnais dans la Pampa*, *op. cit.* p. 128.

d'autre part, l'amour des chevaux hérité de ses années passées dans la cavalerie en Afrique l'amena à fréquenter de plus en plus assidûment les *toldos*, les campements des Indiens d'alentour, où son art consommé de l'équitation lui gagna le respect de ceux-ci.

Les Indiens ayant décidé un jour de cesser leur cohabitation avec les colons, Jean Cazaux se retrouva devant un choix : regagner le « domaine des civilisés » ou partir vers « les régions occupées par les tribus insoumises ». Il choisit la seconde solution, et tel un aventurier brûlant ses vaisseaux, mit le feu à la maison qu'il avait construite. De manière très symbolique, il ordonna à son fils de ne pas emporter les quelques livres ayant appartenu à sa mère.

La seconde partie de la *novella* montre l'émigrant parmi les Indiens, à vingt lieues du premier fortin. Il y vit comme eux, sous un *toldo* de cuir et non plus dans une maison, mais en ayant gardé de ses origines, l'habitude de faire aux alentours un peu de culture de légumes et de maïs, attitude tout à fait étrangère à la mentalité autochtone, si bien que ses nouveaux voisins jugeaient « qu'il ne pourrait jamais devenir qu'un sauvage très imparfait ». Cette opposition radicale entre *civilisation* et *sauvagerie*, Sarmiento disait *barbarie*, est d'ailleurs un des axes fort et récurrent de ces pages. André Cazaux n'écrit-il pas de son père : « Peut-être avait-il rêvé au début d'être un grand homme parmi les sauvages puisqu'il n'avait pu l'être parmi les civilisés. »

Jean et André deviennent ainsi des *renégats*, comme on disait alors, en quelque sorte la contre-image des colons, un type de Blancs qui, pour les raisons les plus diverses et presque depuis le début de la confrontation entre les deux sociétés, avaient décidé de quitter leur société pour aller vivre avec les Indiens et y servir souvent d'intermédiaires avec leur ancien monde.

Ces pages sont l'occasion de descriptions de certaines coutumes ou de types indiens (rôle et place des femmes, rites funéraires, sorcières, chefs de guerre, orgies et alcoolisme aussi) dans une vision qui n'est jamais de totale adhésion. Dans cette fuite du monde des Blancs et l'adaptation à celui des Indiens, alors qu'André venait tout juste d'avoir quatorze ans, comme il le dit, sa vie « fut de nouveau bouleversée ». En suivant les pérégrinations des *toldos* et de leurs habitants, le père et le fils n'avaient fait que fuir le monde « civilisé ». La guerre déclarée par l'armée argentine allait désormais les obliger à le combattre, à prendre les armes contre ceux qui jusqu'à récemment encore avaient été leurs semblables et peut-être leurs voisins.

Dans les pages qui suivent, Ébelot retrouve le thème de ses précédents articles, la guerre sur la frontière et la conquête de la pampa, mais cette fois, dans une perspective romanesque et surtout avec un regard inversé puisqu'elles sont vues du côté indien. Donnant la parole à son père, André parle de l'armée

de Roca comme des « envahisseurs » et les désigne plusieurs fois, comme le faisaient les Indiens, sous l'appellation de « chrétiens ».

Jean Cazaux devient d'ailleurs un des chefs de guerre des Indiens. Mettant à profit sa longue expérience militaire acquise en Algérie, il obtient même des succès dans la mesure où sa tactique, « tout à fait en dehors des habitudes des sauvages », déconcerte les soldats argentins habitués aux règles de la guerre indienne, mais bientôt, blessé à mort dans un combat, il décède, laissant désormais son fils seul face à son destin.

Le troisième chapitre est celui des combats menés par André, désormais âgé de dix-huit ans, sous le nom indien de *Petit Taureau*. Il se dit mû par la « haine » nourrie à l'égard des « meurtriers » de son père, et reconnaît qu'il appartenait « dans la tribu au parti de la guerre » avec ce qu'il considère de façon rétrospective comme de l'aveuglement : « Je me rendais mal compte évidemment – écrit-il – des conditions de la lutte sans espoir que nous soutenions contre les civilisés. »

Il est à signaler que décrivant un coup de main mené par les Indiens dans les *estancias*, André le désigne deux fois par le terme *invasion*, qui était celui utilisé par les colons qui en étaient victimes. Il en donne une description assez longue, précise et même crue. Au plus fort de l'engagement, André pénètre dans une des chaumières, y met le feu comme les Indiens en avaient l'habitude, lorsqu'« un cri déchirant se fit entendre et une femme s'élança de dessous les décombres ». Il eut alors la réaction qu'avaient eue depuis des siècles les Indiens en pareille situation : « La saisir, la jeter sur le cou de mon cheval et bondir en selle en poussant notre cri de guerre, fut l'affaire d'un instant. »

Celle qu'André Cazaux appelle selon les moments sa p*risonnière*, sa *conquête* ou sa *captive* entraîne alors le récit vers un autre thème prégnant de la littérature *pampeana*. Ébelot y fait d'ailleurs plusieurs allusions dans ses articles précédents sur la guerre, notamment dans *Cent lieues de fossé*. On le rencontre depuis les origines de l'existence de la *frontera*, et en 1837, il constituait le sujet du célèbre poème épique *La Cautiva* d'Esteban Echeverría qui eut un succès considérable et en quelque sorte, fondateur. Il ne s'agissait d'ailleurs pas d'une fiction littéraire devenue mythe si l'on veut. Susan M. Socolow a montré qu'au terme de la campagne militaire menée au cours des années immédiatement précédentes à la parution du poème d'Echeverría (1833-1834), dans la province de Buenos Aires, 634 captifs avaient été recensés, dont 61 % de femmes. Elle insiste aussi dans l'analyse sociologique de ce groupe sur sa diversité (origines, âge au moment de la capture, durée de la captivité,

statut en milieu indien) et surtout, dans la quasi-totalité des cas sur les grandes difficultés de réadaptation, en particulier pour les femmes[12].

Ébelot connaît les potentialités romanesques et dramatiques de cette situation, d'autant que la prisonnière, telle qu'elle est décrite, est en quelque sorte l'exemple parfait de ce qui pouvait attirer les guerriers : « Tout en courant j'admirais à loisir ma prisonnière évanouie. C'était une toute jeune fille de seize ans, et je n'avais pas idée qu'il pût exister une si mignonne et si délicate beauté. Son teint était éblouissant, ses cheveux blonds pendaient en désordre […] Elle ouvrit les yeux ; ils étaient bleus comme un ciel d'été. Je ne soupçonnais pas qu'il y eût des yeux bleus. »

Toutefois, Ébelot ne se sert pas des ressorts littéraires dont on a parlé, mais il les laisse comprendre au travers de l'attitude des Indiens qui l'accompagnent et voudraient arracher à André sa captive, jusqu'à ce qu'un chef lui en reconnaisse la « propriété » puisque c'est lui qui l'avait capturée. Ou plutôt Ébelot en use mais en quelque sorte à contre-emploi. Bien conscient de la concupiscence des guerriers sur laquelle il insiste, au terme d'un combat intérieur qui est longuement décrit, l'homme civilisé qui demeure, malgré tout, en André, finit par décider de ramener la captive chez les siens. Il est bien conscient que cela risque de signifier aussi pour lui un retour définitif à la « civilisation », comme le symbolisera, au moment de le faire, le fait qu'il brise sa lance de guerrier indien. En quelque sorte, l'équivalent, mais dans l'autre sens, de l'abandon des quelques livres de sa mère quand, avec son père, ils étaient partis vers l'autre côté de la frontière.

On n'insistera pas ici sur l'histoire d'amour, très prévisible, qui naît entre les deux jeunes gens. En revanche, la fin de la *novella* est intéressante dans la perspective de l'histoire de l'émigration et de la colonisation de la pampa. Le père de Miss Clary, la jeune fille, était un Écossais du nom de Norton, médecin « fort occupé » à Buenos Aires. Sa maison dans la pampa n'avait plus rien à voir avec la « chaumière » des parents d'André : un vaste édifice avec terrasse de briques aux murs blanchis à la chaux, un mobilier complet et de qualité, des chambres équipées d'un lavabo, toutes choses nouvelles pour l'ancien transfuge de la frontière désormais habitué aux campements des *toldos*.

Étant donné qu'André était toujours mineur aux yeux de la loi, le docteur Norton lui proposa d'être son tuteur. Il l'emmena à Buenos Aires, lui fit

12 Socolow, Susan M., « Los cautivos españoles en las sociedades indígenas : el contacto cultural a través de la frontera argentina », *Anuario del Instituto de Estudios Históricos Sociales*, (Tandil) 1987, n° 2, p. 99-136 et Mayo, Carlos, « El cautiverio y sus funciones en una sociedad de frontera (el caso de Buenos Aires), 1750-1810 », *Revista de Indias*, 1985, n°175, p. 235-243.

reprendre des études qui le conduisirent jusqu'à l'université où il étudia la médecine, mais sans projet de l'exercer un jour, par simple amour de la science et de la modernité. À la grande surprise du jeune homme quand il fut devenu majeur, le docteur Norton lui remit les documents et les comptes correspondant à l'ancienne propriété de son père. Grâce à des investissements, les terres où paissaient auparavant sans surveillance ni soins des moutons étaient devenues « un vaste domaine » riche de deux mille bœufs qui au bout de trois années, seraient au moins six mille. La pampa était entrée dans une autre phase de son développement, moderne, capitaliste, pensé et mis en œuvre depuis Buenos Aires ou La Plata, et en grande partie, de manière directe ou indirecte, entre des mains britanniques[13].

Restait l'autre protagoniste de cette histoire : l'Indien. Ébelot ne l'oublie pas. André retrouve la tribu qui avait été en quelque sorte la sienne et le *capitanejo* qui était à sa tête. Leur sort s'était considérablement dégradé « toutes les entreprises avaient mal tourné » dit André. Aussi décide-t-il dès qu'il en a la possibilité de participer, en tant qu'adjoint à une sorte d'ambassade auprès d'eux, avec une mission semi-officielle, de régler la cohabitation entre colons et Indiens dans la région où était établi son père. On connaît les « cadeaux » faits au *capitanejo* (deux ou trois barils d'eau-de-vie, quelques sacs de mate, trois cents juments) mais rien n'est dit des clauses du contrat futur. Tout au plus sait-on qu'André alla « à l'extrême limite de [ses] instructions ». Quand on se souvient du pessimisme manifesté par Ébelot dans certains de ses articles, quant à l'avenir très sombre du monde indien de la pampa, le flou qui enveloppe cette dernière scène est sans doute aussi significatif d'un monde sans lendemain, à moins qu'il ne se métisse, comme le raconte Ébelot à propos de deux exemples dans « Comment se forment les aristocraties », un de ses textes de *La Pampa*.

***

André Cazaux l'Indien n'est pas du point de vue littéraire un texte très abouti. Pour l'expression des sentiments de ses personnages, il sacrifie aux canons de son époque, le déroulé et l'enchaînement des situations sont assez prévisibles et parfois convenus. Ce texte semble souffrir surtout de sa nature même, le genre bâtard retenu. Il n'est ni une nouvelle courte, à l'exposé qui se veut efficace et allant forcément à l'essentiel, ni un roman où l'auteur aurait pu développer pour le lecteur les scènes de genre dans ces immensités qu'il

13 Gaignard, Romain, *La Pampa, ocupación, poblamiento, explotación de la Conquista a la crisis mundial 1550-1930*, Buenos Aires, Solar, 1989.

maîtrisait pourtant très bien comme le prouvera, dix années plus tard, son livre sur la Pampa.

Cependant, Ébelot sait éviter le didactisme de ses autres textes sur l'Argentine moderne. Excellent connaisseur, observateur attentif pénétrant de la réalité de ce pays au-delà d'un *costumbrismo* de façade, les éléments historico-sociologiques qu'il introduit dans son récit sont tous signifiants et révélateurs d'une époque de transition entre deux étapes du devenir argentin et de la condition des émigrants dans ce pays.

On peut avoir le regret, ou lui faire le reproche, de n'être pas allé au bout de sa démarche, de ne pas avoir donné à son texte l'ampleur d'un véritable roman. Il aurait pu développer toutes les potentialités de cette histoire ancrée dans le réel et montrer, de manière plus fouillée qu'il ne l'a fait, les facettes diverses et contrastées, qu'il avait lui-même vécues, de la matière qui s'offrait à lui.

Bibliographie

Agard-Lavallé, Francine, Lavallé, Bernard et Lavallé, Christophe, *Burdeos y la emigración francesa a Cuba durante el siglo XIX,* Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012.

Charnisay, Henry de, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique,* Biarritz, J&D Éditions, 1996.

Daireaux, Émile, *Buenos Aires, la Pampa et la Patagonie*, Paris, Hachette, 1877.

Daireaux, Émile, *La vie et les mœurs à La Plata,* Paris, Hachette, 1888.

Ébelot, Alfred, *La Pampa, mœurs sud-américaines*, Paris, Maison Quantin/ Buenos Aires, J. Escary Éditeur, 1890, en espagnol, Editorial Universitaria, Buenos Aires, 1961, en français Éditions Zulma, Cadeilhan, 1992.

Ébélot [sic], Alfred, *Relatos de la Frontera*, Buenos Aires, Solar/Hachette, 1968.

Ébelot, Alfred, *La guerre dans la Pampa, souvenirs et récits de la frontière argentine (1976-1979),* ed. B. Lavallé, Paris, L'Harmattan, 1994.

Gaignard, Romain, *La Pampa, ocupación, poblamiento, explotación de la Conquista a la crisis mundial 1550-1930*, Buenos Aires, Solar, 1989.

Lavallé, Bernard, « Contenido y evolución de las representaciones de América Latina en la revista *Le Tour du Monde* (1860-1914) », *Ibero-Americana Praguensis*, XXVI, 1992, p. 273-280.

Mayo, Carlos, "El cautiverio y sus funciones en una sociedad de frontera (el caso de Buenos Aires), 1750-1810"*, Revista de Indias*, 1985, n°175, p. 235-243.

Raquillet, Pauline, *Alfred Ébelot, le parcours migratoire d'un Français en Argentine au XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Sarramone, Alberto, *Béarnais dans la Pampa*, Biarritz, J&D Éditions, 1996.

Socolow, Susan M., « Los cautivos españoles en las sociedades indígenas : el contacto cultural a través de la frontera argentina, *Anuario del Instituto de Estudios Históricos Sociales*, (Tandil) 1987, n° 2, p. 99-136.

Sur les traces du peintre péruvien Ricardo Grau

Rosmeliz Alva

Ricardo Grau est un peintre péruvien du XXe siècle né à Bordeaux en 1907. Il est considéré à l'origine d'un nouveau courant artistique connu comme l'Avant-Garde des Indépendants. La peinture de Grau a varié du surréalisme à l'art abstrait. Il a influencé plusieurs artistes, notamment le peintre et poète péruvien Jorge Eduardo Eielson. Grau suit une formation artistique en Europe dans les années 20 et revient au Pérou en 1937. Son retour marque le début d'une nouvelle étape dans la vie artistique du Pérou. Il représente une nouvelle vague de migration culturelle que l'on retrouve aussi dans la peinture d'Herman Braun-Vega dans la deuxième moitié du XXe siècle. Nous allons suivre les traces du peintre pour comprendre son originalité et préciser quelques éléments communs avec les artistes de l'avant-garde européenne et péruvienne. Nous suivons de manière chronologique les moments les plus importants dans la vie personnelle et professionnelle de Ricardo Grau depuis Paris, Bruxelles et Lima.

***

Le héros national du Pérou depuis 1879 est l'amiral Miguel Grau, mort dans la guerre du Pacifique à bord de son navire le monitor Huascar dans le combat livré contre la flotte chilienne. La veuve de Miguel Grau, Dolores Cabero Nuñez, voyage en Europe dans les premières années du XXe siècle. Elle arrive en France avec ses deux filles Victoria et María Luisa Grau, la mère du peintre.

Ricardo Muro Grau naît à Bordeaux en 1907. Il passe la plus grande partie de sa jeunesse en France, surtout à Paris où il habite avec sa grand-mère péruvienne Dolores Cabero Nuñez. C'est elle qui déclare sa naissance dans les registres de la ville de Bordeaux sous le nom de *Richard Georges François*. L'acte de naissance du peintre se trouve aux Archives de Bordeaux Métropole. Voici la transcription du document[1] :

> *1087 Richard François :*
> *L'an mil neuf cent sept, le seize septembre à onze heures du matin devant nous Blaise Montaudon Adjoint au Maire de Bordeaux […] a comparu Mlle Nina Centlivres, âgée de cinquante-huit ans, Directrice de maison de Santé, rue Pages 4 laquelle nous a présenté un enfant du sexe masculin, né chez elle le treize du courant à onze heures du matin, De père et mère non nommés; enfant auquel on donne les nom et prénoms de : Richard, Georges François […].*

Ensuite apparaît la signature de la mère du futur peintre, María Luisa Grau avec la date ajoutée de 1927[2] : « Reconnu à Bordeaux le trois octobre mil neuf cent vingt-sept par Maria Luisa Grau. Mention du 3 octobre 1927. »

Ricardo Grau passe l'essentiel de son enfance à Paris avec sa grand-mère Dolores Grau. Néanmoins, il vit une courte période à Lima en 1920. À Lima, il étudie au Collège Allemand où il se lie d'amitié avec de futurs écrivains et artistes tels que Martin Adan et Emilio A. Westphalen[3]. Grau ne reste pas

1 Acte de naissance de Ricardo Grau. Archives de Bordeaux Métropole.

2 *Ibid.*

3 « Conversando con el Maestro Estuardo Nuñez ». Cátedra-Espíritu del Derecho, N° 2, Año 2, Mayo 1998. http://sisbib.unmsm.edu.pe/bibvirtual/publicaciones/cathedra/1998_n3/Conv_Maest.htm. [En ligne : le 9 novembre, 2018].

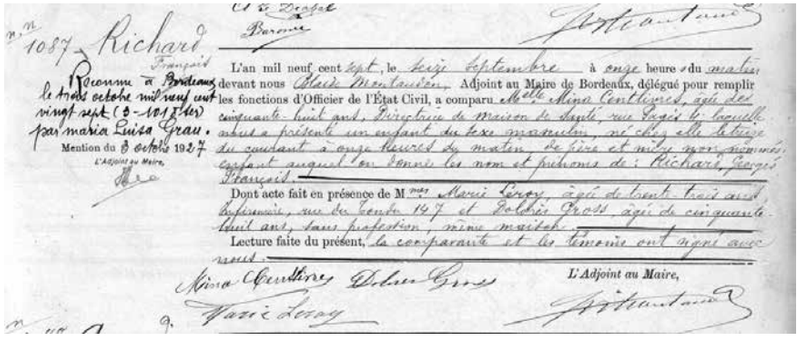

1087 Richard
Reconnu à Bordeaux le trois octobre mil neuf cent vingt-sept (3-10-1927) par maria Luisa Grau.
Mention du 3 octobre 1927
L'Adjoint au Maire,
L'an mil neuf cent sept, le seize septembre à onze heure du matin
devant nous Blaise Montaudon Adjoint au Maire de Bordeaux, délégué pour remplir
les fonctions d'Officier de l'État Civil, a comparu Mlle Nina Centlivres, âgé de
cinquante-huit ans, Directrice de maison de Santé, rue Pages 4, laquelle
nous a présenté un enfant du sexe masculin, né chez elle le treize
du courant à onze heures du matin, De père et mère non nommés; enfant auquel
on donne les nom et prénoms de : Richard, Georges
François
Dont acte fait en présence de Mrs Marie Leroy, âgé de trente trois ans
Infirmier, rue du Jardin 147 et Poldès Gross, âgé de cinquante
huit ans, sans profession, même maison
Lecture faite du présent, la comparante et les témoins ont signé avec
nous.
L'Adjoint au Maire,

Fig. 1, Archives Bordeaux Métropole, Acte de naissance de Richard Xx 1907. Grau 1927.

longtemps à Lima. Il retourne en France où il passe les épreuves du baccalauréat en 1927. En Europe, il poursuit sa formation artistique à Bruxelles et à Paris dans les années 20[4].

Ricardo Grau reçoit sa première formation artistique à Bruxelles en 1924-1926. Il s'inscrit à l'Académie Royale des Beaux-Arts où il suit la *Classe de dessin tête antique* et la *Classe de dessin figure antique.* Il ne passe pas le concours de fin d'études[5]. Il quitte l'Académie, mais il maintient des liens avec la ville de Bruxelles. Il y rencontre le peintre belge Jacques Maes qui a aussi fait ses études à l'Académie Royale des Beaux-Arts. Leur amitié dure pendant des années. Jacques Maes devient professeur de l'École Nationale des Beaux-Arts de Lima comme en témoigne une photo de l'école de 1947[6].

Ricardo Grau épouse une jeune Belge, Margot Schmidt. Il présente en outre sa première exposition à la galerie de la Toison d'Or à Bruxelles en 1932. Il expose aussi à la galerie Manteau dans la même ville en 1933[7].

Après son séjour de deux ans à Bruxelles, Ricardo Grau s'installe à Paris où il poursuit des études à l'École des Beaux-Arts. Il est aussi attiré par une nouvelle formation dans les ateliers situés à Montparnasse. La bohème lui convient. À Paris, Grau suit des cours dans les ateliers d'André Lhote et de Fernand Léger[8] ; il participe au Salon des Indépendants[9], au Salon d'Automne[10] et au Salon des Tuileries[11] en 1931, 1932 et 1933. C'est à Paris que Grau découvre les nouvelles orientations de la peinture et il tire profit des leçons du peintre d'Aix-en-Provence Paul Cézanne au point de continuer de peindre des natures mortes au milieu des années 50.

L'influence de Fernand Léger demeure dans la peinture de Grau dans les années 60, lorsqu'il peint l'*Amour sorcier* ou lorsqu'il joue avec les formes géométriques à la manière du *Remorqueur* de Léger de 1920. D'après Bruce Gregory, Léger considérait Paul Cézanne comme son père et Nicolas Poussin comme son grand-père dans le domaine de la peinture[12]. Ricardo Grau

4 *Exposición Retrospectiva Ricardo Grau*, Lima, Fundación para las Artes, 1967.

5 Lettre du Professeur George Mayer de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, en réponse à Rosmeliz Alva, 2019.

6 *Centenario, 1918-2018*, Lima, Escuela Nacional Superior Autónoma de Bellas Artes, 2018, pp. 139 – 142.

7 *Exposición Retrospectiva Ricardo Grau*, Lima, Fundación para las Artes, 1967.

8 *Ibid.*

9 Sanchez, Pierre, *Dictionnaire des indépendants : répertoire des exposants et liste des œuvres présentées. 1920 – 1950,* Dijon, L'échelle de Jacob, 2008, p. 634.

10 Sanchez, Pierre, *Dictionnaire du Salon d'Automne : répertoire des exposants et liste des œuvres présentées. 1903-1945*, Dijon, L'échelle de Jacob, 2006, p. 621.

11 Sanchez, Pierre, *Dictionnaire du Salon des Tuileries : répertoire des exposants et listes des œuvres présentée, 1923-1962, Dijon*, L'échelle de Jacob, 2007, p. 338.

12 Gregory, Bruce, « Léger's Atelier ». *Art Journal*, vol. 22, no. 1, 1962, pp. 40 – 42. www.jstor.org/stable/774608. [En ligne : le 21 avril, 2020].

bénéficie d'une formation variée dans les différents ateliers de Montparnasse qui le prédisposent à l'éclectisme. Le critique d'art Fernando de la Presa exprime un jugement à double tranchant : « Grau est un bon peintre dans n'importe quel climat artistique[13] ». Ricardo Grau passe de l'art expressionniste à l'art surréaliste, il se rapproche ensuite de l'art abstrait jusqu'à la destruction des formes, et il revient finalement au portrait.

Ricardo Grau et André Lhote

À Paris, Ricardo Grau a suivi les enseignements du peintre bordelais André Lhote (1885-1962). Lhote essaie d'établir un équilibre entre la nouvelle école de peinture et les formes traditionnelles dans le monde de l'art. Il transmet cette quête d'équilibre à ses élèves dans son atelier de la rue d'Odessa, près de la gare de Montparnasse[14]. Le maître bordelais partage ses idées sur la peinture dans son *Traité du paysage et de la figure*. Ce traité permet de mieux comprendre les premières années du cubisme. Le traité illustre aussi les conseils de Lhote aux jeunes peintres. Dans ces lignes, Lhote défend l'enseignement de la peinture de Paul Cézanne qui est considéré comme source d'inspiration pour les peintres du XXe siècle. Lhote écrit[15] :

> *Les Anciens pouvaient répéter leurs formes puisqu'ils variaient leurs "motifs" [...] aujourd'hui, comme on l'a vu, le sujet n'est plus que la confrontation du peintre et du modèle dont il s'agit de découvrir, sous la crasse de l'habitude, le visage du jour : la répétition alors devient une faute grave. Il s'agit, si l'on est vraiment sincère, non seulement de ne pas répéter un maître, fût-il le plus glorieux, mais de ne pas se répéter soi-même, de naître vierge chaque matin.*

Ces lignes inspirent la peinture de Grau. Grau change de style, il va au-delà de ce qu'il connaît, et cherche toute sa vie une nouvelle manière de s'exprimer. Il revient à l'art figuratif du portrait avec le portrait d'*Ana Pizarro* de 1938 et le portrait de sa fille *Mimina Grau* de 1969. Ce dernier tableau montre un équilibre de la forme et la couleur de manière dynamique.

L'éclectisme de Ricardo Grau met en valeur les couleurs suivant les leçons de Paul Cézanne. La peinture de Grau correspond à la recherche du langage universel de l'École de Paris. Grau multiplie les occasions de voyager et prend

13 De la Presa, Fernando, « Exposición de Grau », Lima, *La Prensa*, vendredi 7 juin 1963.

14 Bouiller, Jean-Roch, « De la "fresque primitive" au mur "où tout est ornement" : les contributions d'André Lhote à une théorie de l'art mural (1920 – 1940) ». *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°14, 2e semestre 2007 ; *Piscines*, pp. 113 – 123. https://doi.org/10.3406/lha.2007.1090. [En ligne : le 25 mai, 2020].

15 Lhote, André, *Traités du paysage et de la figure*, Paris, Bernard Grasset, 1958, p. 16.



Fig. 2, Passeport diplomatique. Archives de la famille Grau.

des photos à l'occasion des séjours à l'étranger qu'il peut réaliser facilement grâce à son passeport diplomatique (Fig. 2).

Il se rend en Algérie et au Maroc en 1935 avec un visa de la préfecture d'Alger (Fig. 3).

Dans les archives de la famille Grau consultées en 2019 pour cette recherche, nous avons trouvé une photographie prise lors de son séjour en Afrique du nord. Il s'agit d'un groupe de trois adultes et d'un enfant en djellabas pour aller au souk ou en visite (Fig. 4).

Le souvenir de Grau photographe transparaît dans le roman autobiographique de sa fille Luz Grau, *Los Buscadores del Tiempo Acelerado* :

> *Après avoir été un grand peintre pendant quarante années au cours desquelles il exprima chaque étape de son œuvre jusqu'à la culmination dans l'art abstrait, en sortant d'une exposition de photographies, il décida que la peinture était morte pour lui et qu'il la remplacerait par la photographie[16].*

Ricardo Grau se consacre ainsi à la photographie jusqu'à la fin de sa vie.

16 Grau, Luz, *Los Buscadores del Tiempo Acelerado*, Lima, Pakarina, 2011, p. 31.



Fig. 3, Visa de la préfecture d'Alger. Archives de la famille Grau.



Fig. 4. Archives de la famille Grau.

Une nouvelle manière

La peinture indigéniste des années 30-40 représente les types humains et les paysages de la Cordillère des Andes. José Sabogal, l'initiateur du mouvement, revenu d'Europe par l'Argentine en 1916, expose une forme d'expressionnisme péruvien qui s'oppose à l'expressionnisme universel de Ricardo Grau, quand l'école indigéniste devient le nouvel art académique.

Ricardo Grau revient à Lima en 1937. Il participe au premier Salon des Indépendants à Lima et présente sa première exposition individuelle à l'Institut de Musique Bach à Lima. Grau retrouve le Pérou de ses ancêtres et il intègre le monde bohème de Lima de la fin des années 30. Il fait connaître les tendances de l'École de Paris, de Paul Cézanne et d'André Lhote. Il reçoit le soutien d'autres peintres et écrivains attirés par le cubisme comme Carlos Quispez Asin et par le surréalisme comme César Moro et Martin Adan. Tous défendent la diversité de concevoir un art péruvien en s'appuyant sur un langage universel. Ricardo Grau illustre ainsi le livre de poèmes de Martin Adan, *Travesía de extramares (Sonnets à Chopin)* de 1950. Il est nommé directeur de l'École des Beaux-arts en 1946-1948 sous la présidence éphémère d'un démocrate, José Luis Bustamante et Rivero. Dans cette nouvelle étape comme professeur, Grau se lie d'amitié à Jorge Eduardo Eielson, un étudiant de la capitale qui cherche de nouvelles formes d'expression. Grau lui conseille de quitter les Beaux-Arts.

Né à Lima en 1924, de seize ans le cadet de Grau, Eielson arrive à Paris en 1948. Il quitte un pays traditionnaliste comme le Pérou pour vivre son art en liberté. Il habite successivement à Rome, en Sardaigne et à Milan, écrit, peint, et sculpte. Les œuvres de la peinture de Cézanne continuent d'inspirer les jeunes artistes péruviens et les décident à voyager. C'est le cas aussi de l'artiste plasticien, Fernando de Szyszlo qui arrive à La Rochelle en 1949 et de là continue vers Paris où Jorge Eduardo Eielson l'accueille[17]. Szyszlo a réalisé de nombreux séjours en Europe et aux États-Unis ; il est obsédé par la grisaille de Lima identifiée à la couleur de son ciel en hiver ; il organise sa première exposition d'art abstrait au Pérou en 1951 après deux années d'absence. Quant à Ricardo Grau, il passe du surréalisme à l'art abstrait. Il peint *Le troisième homme* en 1953 un tableau abstrait dominé par le rouge vermillon avec un corps défiguré. Puis, la couleur s'impose sur la forme. Grau est considéré au Pérou comme un peintre français selon Szyszlo qui commente ainsi : « Grau est un peintre français, pour le meilleur et pour le pire. Les plus

17 Szyszlo, Fernando de, *La vida sin dueño*, Lima, Alfaguara, 2016.



Fig. 5, Ricardo Grau, Nature Morte.
Musée d'Art de Lima.

grandes réminiscences de sa peinture proviennent du nord des Pyrénées[18]. » (Fig. 5).

Quant à Herman Braun-Vega qui a vécu une grande partie de sa carrière en France, il est né à Lima en 1933. Il s'inscrit à l'École des Beaux-Arts de Lima en 1950 : « Au cours des dix-huit mois passés à l'École, le travail de Cézanne exerça son influence[19]. » Il part peu après à Paris pour rejoindre son frère Max et l'influence de Cézanne reste toujours comme une leçon, au point qu'il peint un tableau intitulé *La leçon de Cézanne*. Braun-Vega représente une nouvelle vague dans l'émigration artistique péruvienne en France ; il va adapter de nouvelles techniques, utiliser l'acrylique et dans le sillage des cubistes, disposer les images à la manière d'un collage. À l'inverse de Ricardo Grau, Braun-Vega choisira de donner une nouvelle représentation de l'art classique dans un environnement contemporain, en faisant son *Autoportrait en famille* entouré de Picasso, de Vélasquez et de Rembrandt.

***

L'œuvre de Paul Cézanne a fasciné les peintres tout au long du XXe siècle qu'ils soient français ou étrangers : André Lhote et Fernand Léger en France, Grau, Szyszlo et Braun-Vega au Pérou. Lhote déclarait[20] : « On constate une fois de plus qu'en art il n'y a pas de progrès, mais tout à coup une découverte éblouit de procédés vieux comme le monde. » Chaque peintre est influencé par son temps ; quand Grau voyage, il absorbe et fait sienne les nouvelles découvertes artistiques qu'il rencontre. De nouvelles formes de syncrétisme ou de fusion culturelle apparaissent grâce à ces artistes voyageurs ou migrants qui séjournent de longues années loin du Pérou et dont les œuvres restent à découvrir en Europe où ils n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils ont fini par obtenir dans leur pays natal.

18 "Grau es un pintor francés, para bien y para mal. Las mayores resonancias de su pintura son del lado de arriba de los Pirineos " (trad. Edit.). Szyszlo, *op. cit.*, p. 88.
19 Braun-Vega, Herman. http://www.braun-vega.com/textes_FIG.htm. [En ligne : le 3 février, 2020].
20 Lhote, André, *Traités du paysage et de la figure*, Paris, Bernard Grasset, 1958, p. 34.

Bibliographie

Articles et ouvrages

Bouiller, Jean-Roch. « De la "fresque primitive" au mur "où tout est ornement" : les contributions d'André Lhote à une théorie de l'art mural (1920-1940) ». *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 14, 2nd semestre 2007. pp. 113-123

https://doi.org/10.3406/lha.2007.1090. [Consulté le 25 mai, 2020]

Braun –Vega, Herman. http://www.braun-vega.com/textes_FIG.htm. [En ligne : le 03 février, 2020].

Canfield, Martha, « Apuntes para una biografía de Jorge Eduardo Eielson ». http://chanove.rupture.net/bioeiels.htm. [Consulté le 29 novembre, 2019].

Centenario, 1918 – 2018, Lima, Escuela Nacional Superior Autónoma de Bellas Artes, 2018

De la Presa, Fernando, "Exposición de Grau". *La Prensa*, Lima, vendredi 7 juin 1963

Exposición Retrospectiva Ricardo Grau, Lima, Fundación para las Artes, 1967

Grau, Luz, *Los Buscadores del Tiempo Acelerado*, Lima, Pakarina, 2011

Lhote, André, *Traités du paysage et de la figure*, Paris, Bernard Grasset, 1958

Lhote, André, http://musba-bordeaux.opacweb.fr/fr/search-notice/detail/j2vlcpqszb7p9iv62missk9akl09brd0ae8g1czzplc0973aqz [Consulté : le 2 février 2020].

Moll, Eduardo, *Ricardo Grau (1907 – 1970)*, Lima, Navarrete, 1989

Sanchez, Pierre, *Dictionnaire du Salon d'Automne : répertoire des exposants et liste des œuvres présentées, 1903 – 1945*, Dijon, L'échelle de Jacob, 2006

Sanchez, Pierre, *Dictionnaire du Salon des Tuileries : répertoire des exposants et listes des œuvres présentée, 1923 – 1962*, Dijon, L'échelle de Jacob, 2007

Sanchez, Pierre, *Dictionnaire des indépendants : répertoire des exposants et liste des œuvres présentées, 1920 – 1950*, Dijon, L'échelle de Jacob, 2008

Szyszlo, Fernando de, *La vida sin dueño*, Lima, Alfaguara, 2016

Tauzin-Castellanos, Isabelle, « Representaciones del Inca Garcilaso de la Vega por José Sabogal », *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, Tufts University : Departement of Romance Languages, 2017 https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01846780. [Consulté le 1er mai, 2020]

Villegas Torres, Fernando, *El Perú a través de la pintura y crítica de Teófilo Castillo (1887-1922). Nacionalismo, modernización y nostalgia en Lima del 900*, Lima, ANR, 1996

Fonds d'archives consultés

Archives de Bordeaux Métropole.

Archives du Musée des Beaux – Arts de Lima (MALI).

Archives privées de la famille Grau, Lima.

Institut National d'Histoire de l'Art (INHA) Paris.

Troisième partie

Des représentations médiatiques au parcours sémiotique : migrations/migration

La construction de l'image des migrants au Brésil : interroger les dispositifs victimaire et médiatique

Marluza Da Rosa

L'image des migrants en tant que victimes figure fréquemment dans le discours *sur* les migrations, notamment dans le discours journalistique, qui montre à plusieurs reprises des populations en déplacement, sur des bateaux, des ponts, traversant des frontières, dans les champs, sans les moyens minimums pour une bonne hygiène ou alimentation, ni les conditions de base pour une vie digne. Quand on parle de migration, notre mémoire collective (Courtine, 2011) remonte à ces représentations, renforcées à large échelle par les médias, ce qui inscrit des individus différents dans des catégories préétablies telles que celles de migrants, de réfugiés, d'indésirables, mais aussi de victimes.

La compréhension des migrations à partir d'un « dispositif victimaire » (Grinshpun, 2019) semble être une caractéristique de notre temps. Aujourd'hui, personne ne doute que les migrants soient, d'une manière ou d'une autre, des victimes. On entend parler des « migrants économiques », victimes du chômage, de la précarité, de la pauvreté, mais aussi des « réfugiés », victimes des guerres et de la violence de l'État ou « des réfugiés climatiques », victimes des désastres environnementaux.

Cette étude s'intéresse à mieux comprendre l'émergence de ce dispositif victimaire, favorisé par les discours institutionnel et journalistique, à partir d'un regard qui remonte à la démarche foucaldienne consistant à interroger « comment se sont formées […] des séries de discours ; quelle

a été la norme spécifique de chacune et quelles ont été leurs conditions d'apparition, de croissance, de variation » (Foucault, 1971a, p. 62-63). Pour cela, nous proposons une approche généalogique qui permettrait de penser à la production des discours autour de cet événement que l'on appelle les migrations contemporaines.

Afin d'analyser ces discours, nous prendrons en compte leur dimension historique. Pour cela, nous faisons référence non pas à l'Histoire des historiens, mais aux pratiques langagières et discursives, vues comme des pratiques socio-historiques traversées par des luttes, des rapports de force, de pouvoir et de savoir (Foucault, 1969, 1971b). Si le but est de comprendre ces relations discursives dans la société à travers le croisement entre le langage et l'histoire, c'est-à-dire une historicisation des gestes de nommer, de catégoriser et de représenter l'étranger, il importe de penser le langage dans un sens plus vaste, en tant que système symbolique, et penser l'énoncé, selon Foucault (1969), en tant que « matériel historique », fonction d'existence, d'émergence historicisée (et non pas seulement de structure linguistique).

Pour problématiser le dispositif victimaire, nous partons du principe que les énoncés sont des prises de position dans un champ social (Angermuller, 2019) et que les médias aident à construire une histoire du présent, mais une histoire et une mémoire éphémères. Donc, s'il est possible de concevoir une généalogie des migrations à partir des médias, elle ne peut être que de l'ordre du fragmentaire et du discontinu.

Le sujet des migrations dans la sphère médiatique est controversé et souvent polarisé. Comme le soulignent Clavé-Mercier et Rigoni (2017, p. 27), il y a fréquemment un clivage « entre méfiance et empathie » concernant les prises de position des médias et des lecteurs/spectateurs sur les migrants. Il en va de même pour la polarisation entre les anciens (les bons) et les nouveaux (les mauvais) migrants ou entre les réfugiés (légitimes) et les migrants (économiques, donc illégitimes). Dans le discours journalistique, la construction des migrations en tant que menace d'augmentation de la délinquance et de danger social n'est pas nouvelle (Laverge et Siblot, 1993 ; Green, 2017 ; Krotofil et Motak, 2018 ; Pfleger, 2019) et la figure de la victime semble apparaître, dans ce champ, comme un contre-discours à travers une perspective qui renforce des préoccupations humanitaires plutôt qu'économiques (Benson, 2018).

Cette représentation qui réduit les personnes en déplacement à des victimes ne va pourtant pas de soi. Il n'y a pas non plus une logique ou une continuité entre les migrations et la catégorie socio-historico-discursive de victime. Du côté linguistique, la définition de migration (nom féminin) comme « le déplacement volontaire d'individus ou de populations d'un pays dans un autre

ou d'une région dans une autre, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles » ou comme « le déplacement massif de populations » n'a pas forcément de rapport avec la définition de victime en tant que « personne qui a péri dans une guerre, une catastrophe, un accident, un meurtre […] qui a subi un préjudice corporel, matériel ou moral » ou en tant que « souffre-douleur en butte à l'hostilité réelle ou supposée de quelqu'un »[1]. Cette relation, parfois vue comme naturelle est historique et problématique. Les personnes ont-elles migré parce qu'elles étaient des victimes ou sont-elles des victimes parce qu'elles ont migré ? Le rapport cause-effet construit par les médias laisse fréquemment en suspens et en silence l'histoire des colonisations et leurs projets « civilisateurs ».

Mon hypothèse est que les migrations actuelles sont associées à un dispositif victimaire, moins comme événement historique et plus comme événement médiatique. Cette hypothèse relève du fait que les significations liées à la migration changent au fil du temps, selon les mécanismes matériels d'organisation sociale, mais aussi selon les catégories, elles aussi matérielles, qui nous aident à « saisir » les événements. De nos jours, présenter les migrants comme des victimes aide non seulement à façonner négativement les migrations comme des catastrophes (c'est le fait de migrer qui produit les victimes), notamment pour les pays d'accueil, mais aussi à renforcer le pouvoir qu'ont les médias à faire circuler les mots et les images de la migration (Calabrese et Veniard, 2018) en la comprenant par le regard des (ou en regardant les) victimes en tant qu'individus avec une histoire personnelle.

Pour éclairer cette hypothèse, ainsi que le *corpus* et le contexte de cette brève analyse nous allons développer cette étude en deux temps. D'abord, nous reviendrons sur ce que l'on appelle *l'émigration européenne,* vers le Brésil à la fin du XIXe siècle, en signalant que la désignation couramment utilisée pour mentionner ce fait est « la grande immigration » et non pas « l'exode », métaphore chrétienne utilisée dans le cas de la migration vénézuélienne de nos jours. L'exode, comme on le sait, renvoie à la fuite du pays d'origine, tandis que l'émigration suggère un investissement de soi et de son travail à l'étranger. Ensuite, nous aborderons la représentation médiatique des migrations actuelles au Brésil. Il ne s'agit pas ici de gommer l'histoire en rapprochant ces deux moments distincts du « passé » et du « présent », ni de remonter à une sorte de migration originelle, mais plutôt de lancer un regard généalogique, fragmentaire et discontinu vers la construction médiatique du dispositif victimaire. Le cœur de cette discussion est la façon dont se reflète l'amalgame

1 Source : Dictionnaire Larousse de la langue française, en ligne : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/migration/51399?q=migration#51281. Accès le 30 janv. 2020.

entre les catégories d'immigré-pionnier et de réfugié-victime dans la mémoire discursive des Brésiliens.

Des pionniers : les immigrés européens au XIXe siècle

Tout au long du XIXe siècle, il y a eu un important flux migratoire vers le Brésil, mais, plus précisément à partir des années 1820, les migrations européennes représentent l'achèvement d'un projet du récent empire qui se justifie par trois raisons principales :

1) le besoin d'augmenter et de « blanchir » la population d'une nation encore jeune (étant donné que l'indépendance du Brésil date du 7 septembre 1822, quand on proclame la monarchie constitutionnelle) ;

2) le besoin de coloniser des régions frontalières et de former une armée pour garantir la souveraineté sur le territoire (puisque la région sud, par exemple, où s'est installée une grande partie des migrants, principalement, des « Allemands », fait frontière avec l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay. Cette région a connu la guerre de la Triple-Alliance entre 1864 et 1870) ; et, le plus intéressant pour cette discussion ;

3) le besoin de remplacer le travail esclave, notamment, dans les plantations de café dans la région sud-est.

Comme on le sait, le Brésil a été le dernier pays d'Amérique à abolir l'esclavage le 13 mai 1888. Dans un pays fortement agraire, la main-d'œuvre des Africains réduits à l'état d'esclaves était à la base de l'agriculture, et les propriétaires terriens n'ont accepté la fin de l'esclavage qu'à cause du fait que l'agriculture brésilienne était « en retard » à cause du travail jugé « primitif » des Africains. En d'autres termes, même s'il y a eu un mouvement abolitionniste, l'abolition officielle de l'esclavage, au Brésil, est définie de nos jours comme « un projet conservateur […] avec un fond ouvertement raciste et élitiste » (Barreto, 2015, p. 81, traduction de l'auteur). Par conséquent, remplacer l'esclavage par la main-d'œuvre des immigrants européens signifiait un progrès pour le secteur agricole. C'est dans ce contexte que la migration européenne gagne en puissance avec l'arrivée des premiers Allemands dans les régions sud et sud-est, actuellement considérées comme les plus développées.

Dans cette affaire, la presse a joué son rôle. D'après Barreto (2015, p. 79), c'est dans l'éditorial du *Jornal do Commercio* que le retard de l'agriculture est attribué aux esclaves, de telle sorte que seuls les colons européens pourraient la « régénérer ». Conformément à l'auteur, c'est dans un autre journal, le *Correio Braziliense*, qu'ont été diffusées les « primeiras posições sobre o incentivo à imigração europeia » (Barreto, 2015, p. 72). C'est aussi comme résultat d'une propagande politique et médiatique « intense » (Barreto, 2015, p. 83),

qu'a institué, en 1890, « le service pour l'introduction et la localisation d'immigrants dans la République des États-Unis du Brésil ». Ce décret stipule :

> *Est entièrement libre l'entrée, dans les ports de la République, des personnes valides et aptes au travail, qui ne sont pas soumises à l'action pénale de leur pays, à l'exception des Indiens d'Asie ou d'Afrique qui ne peuvent être autorisés que par le Congrès national selon les conditions qui sont alors stipulées […] les individus malades ou handicapés n'auront le libre passage que s'ils appartiennent à une famille qui compte au moins deux personnes valides*[2].

Lorsque la loi s'appuie sur l'image de l'immigrant en tant que force de travail en 1890, cette image peut être comparée à la description des premiers arrivants dans le sud du Brésil, en 1824. Il s'agissait d'un groupe de 39 personnes, dont au moins 18 avaient moins de 10 ans, 5 n'avaient pas 1 an (Trespach, 2019), et dont seulement 16 étaient des adultes (aptes au travail). Pourtant, selon Trespach (2019), entre 1824 et 1831, 5 000 Allemands débarquaient et se répandaient dans les régions sud et sud-est, y multipliant les colonies. Nous évoquons plus particulièrement la figure de l'immigrant allemand, parce que cette image s'inscrit dans la mémoire discursive (collective) des Brésiliens lorsque l'on essaie de remonter à l'imaginaire historique de la migration du XIXe siècle. Comme les Italiens, les Allemands représentent « les bons migrants », les travailleurs agricoles qui ont apporté le progrès aux régions où ils se sont installés. Dans cet imaginaire, parfaitement intégrés, les Allemands étaient des colons qui valorisaient l'ordre, la discipline et le travail bien fait, raisons pour lesquelles ils ont très vite édifié les premières colonies qui sont devenues les premières villes. De plus, le mot *imigrante* est historiquement interprété de façon positive, tandis que *migrante* est plutôt considéré comme un mot « neutre » ou « négatif ». Le *migrante* n'est pas forcément un travailleur comme le serait l'*imigrante*.

Les immigrés ont cependant vécu dans des conditions précaires, pas si différentes de celles des migrants de nos jours. Trespach (2019) révèle qu'environ 250 000 d'entre eux seraient morts du typhus pendant la période d'émigration. En outre,

> *L'attente pour la concession d'un lot pouvait varier de six mois à un an, laissant les immigrants dépendants des subventions officielles […] et du crédit des commerçants locaux […]. Ces faits montrent la précarité avec laquelle l'occupation s'est déroulée et mesurent une réalité qui serait ensuite utilisée comme symbole ethnique, l'esprit pionnier des Allemands, premiers*

2 Disponible en ligne : https://www2.camara.leg.br/legin/fed/decret/1824-1899/decreto-528-28-junho-1890-506935-publicacaooriginal-1-pe.html. Accès le 30 janv. 2020. Traduction de l'auteur.

> *occupants de la région [sud], et l'efficacité de leur travail (Seyferth, 1999, p. 63, traduction de l'auteur).*

Cet esprit pionnier construit au fil du temps continue à être renforcé aujourd'hui. D'après Guerra (2012, p. 09, traduction de l'auteur), « le flux migratoire allemand [...] a laissé des traces visibles dans les États du sud. L'esprit entrepreneurial du colon allemand a dynamisé l'activité agropastorale et donné naissance à diverses industries ». Au fil des siècles, nous voyons donc se construire, suivant les termes d'Aprile (2008, p. 38), cette image du « migrant universel comme un personnage masculin », dans le cas brésilien, le colon pionnier, entrepreneur et travailleur industriel ou agricole. Conformément à l'autrice, « l'histoire de l'exil ne s'est guère intéressée aux figures féminines » (Aprile, 2008, p. 27) et, lorsque l'on en parle, « la femme y est toujours jugée plus fragile, le supportant moins bien que l'homme » (Aprile, 2008, p. 29).

Si l'histoire des migrations a accordé peu d'importance aux « plus fragiles », les médias ont toujours su en exploiter l'image. En effet, cette fragilité apparaît liée aux migrations depuis le XIXe siècle, par exemple, dans cette information diffusée par le journal brésilien *A Aurora Fluminense*, en 1827 :

> *Un grand nombre d'Irlandais débarqués sur la place de Paço vendredi a suscité la compassion de nombreux spectateurs, qui se sont regroupés autour de femmes aux vêtements en lambeaux avec leurs petits sur leurs genoux, d'hommes blancs presque nus ou recouverts des haillons de la Misère, et de filles à la silhouette élancée, dont les visages et les yeux bleus contrastaient avec les visages ridés des nombreuses vieilles femmes irlandaises, qui les accompagnaient. [...] De telles scènes laissent une impression douloureuse au peuple, et la vue d'un tel spectacle ainsi que les réflexions extrêmement graves qu'il provoque devraient lui être épargnées*[3].

Comme nous pouvons le voir, le moment de l'arrivée des migrants et leur situation vulnérable étaient déjà un sujet médiatique au XIXe siècle. Il en va de même pour la mise en valeur des sentiments et des émotions divers des nationaux face à l'étranger et des étrangers eux-mêmes. Après l'époque de la grande immigration, notamment dans les années 1930-1945, l'État brésilien interprète la présence de migrants comme étant indésirable et menaçante, en adoptant une « politique restrictive d'immigration ». Quant à ceux qui vivaient déjà au Brésil, ils ont été la cible d'une persécution linguistique et socio-culturelle : la politique de la langue unique a interdit aux populations

3 Disponible en ligne : http://memoria.bn.br/DOCREADER/DocReader.aspx?bib=706795&PagFis=22. Accès le 30 janv. 2020. Traduction de l'auteur.

de parler leur langue maternelle, a fermé des écoles et des journaux locaux qui avaient été créés. Néanmoins, ces immigrés « du passé » sont inscrits dans l'histoire comme des héros et non pas comme des victimes, ce qui peut s'expliquer, selon Grinshpun (2019), par le fait que la place et la perception de

> *la figure de victime […] varie en fonction des contextes socio-historiques, des valeurs collectives et surtout des émotions que "la victime" provoque. La victime, dans cette perspective, apparaît comme une construction sociale, élaborée par l'ensemble des discours, des représentations, des croyances et des émotions d'une époque donnée* (Grinshpun, 2019, p. 2).

Si, en 1827, la vue devait être épargnée du spectacle de la misère, en 2020 la société de l'image ou la société du spectacle (Debord, 1992) a des bases solides. La fragilité et les corps décrépits doivent être rendus visibles. En outre, si le moment de l'arrivée fige une conception de la migration liée aux métaphores de la dérive et de la frontière, en réduisant sa complexité, c'est aussi ce moment qui permet de consolider la catégorie de victime et d'y inscrire les individus, en escamotant leurs différences ; puisque, selon Erner (2006, p. 18), « une catégorie sociale rassemble des individus bien différents les uns des autres pour les doter d'une signification et d'une fonction comparables au sein de la société ».

Comme nous l'avons mentionné en introduction, il n'y a pas de relation naturelle entre migration et victimisation. Il s'agit plutôt d'une construction discursive, où les notions de dispositifs victimaire et médiatique jouent un rôle important. Suivant Foucault (1977, p. 299-300), un dispositif est un réseau, inscrit dans des jeux de savoir et pouvoir, qui rassemble une hétérogénéité d'éléments : discours, institutions, lois, énoncés, etc. En tant que formation de nature stratégique, « il s'agit là d'une certaine manipulation de rapports de force, d'une intervention rationnelle et concertée dans ces rapports de force, soit pour les développer dans telle direction, soit pour les bloquer, ou pour les stabiliser, les utiliser ». Les dispositifs organisent l'ensemble de ce qui peut et de ce qui ne peut pas être dit ou montré.

En définissant le concept de dispositif victimaire, Grinshpun (2019, p. 11) soutient qu'il s'agit d'« un dispositif socio-discursif qui rend possible » la construction et la perception des individus en tant que victimes. Dans les cas des migrations, le discours médiatique contribue à ce qu'une image des migrants en tant que personnes vulnérables ou en détresse soit répandue et à ce que le lien entre celle-ci et les migrations soit établi. Cette image « se construit dans le regard, et dans le discours de l'autre, qui joue un rôle important dans sa mise en fonctionnement social » (Grinshpun, 2019, p. 3).

Dans le cadre de cette étude, le discours de l'autre est fortement représenté par la voix et le cadrage des médias, ce qui nous amène à comprendre que la production du dispositif victimaire est intrinsèquement liée au fonctionnement d'un dispositif médiatique. Ce dispositif « articule la perspective singulière et située du moyen au processus historique qui l'engendre, dans des régimes de force et de visibilité qui rendent possibles certaines pratiques sociales au détriment d'autres » (Alzamora, Ziller, d'Andréa, 2018, p. 71, traduction de l'auteur). Comme le signalent Grinshpun (2019) et Freedman (2017), ces pratiques mettent l'accent sur les émotions soit des personnes concernées, où les émotions jouent un rôle dans les politiques institutionnelles d'accueil (les réfugiés, dans l'étude de Freedman), soit des lecteurs/spectateurs, où les émotions jouent un rôle dans l'acceptation de l'autre en tant que victime (comme dans l'étude de Grinshpun).

Ainsi, le « dispositif médiatique se mêle à beaucoup d'autres, du dispositif de surveillance à la sexualité, des pratiques politiques et économiques au contrôle du corps » (Alzamora, Ziller et d'Andréa, 2018, p. 79) en construisant et/ou renforçant l'image de l'immigré comme pionnier et du réfugié comme intrus ou comme victime. Ces deux figures qui émergent de constructions historiques et médiatiques ne partagent apparemment pas de traces communes : au migrant européen s'associent des caractéristiques qui l'inscrivent dans le champ économique en tant que travailleur/entrepreneur et dans l'histoire comme héros. En même temps, le réfugié, issu des pays du Sud global, est soumis à des discours, des institutions, des lois, des mesures administratives qui le contraignent au rôle de victime, ce qui « mène parfois au refoulement d'émotions perçues comme 'non convenables' avec leur situation » (Freedman, 2017, p. 24).

Comme nous le verrons dans la prochaine partie, le récit journalistique sur les réfugiés vénézuéliens au Brésil s'appuie sur les émotions (des migrants et des lecteurs/spectateurs) de façon à associer la situation de vulnérabilité à l'image des acteurs « les plus faibles », c'est-à-dire les femmes et les enfants. Cette image du migrant vulnérable, donc de victime potentielle, est répandue dans le « journalisme narratif », qui, selon Benson (2018), oublie la dimension historique plus « globale » pour raconter les expériences individuelles. Ce regard victimaire instrumentalise les émotions et produit des amalgames qui seront renforcés ou dissous au fil du temps.

Des victimes : les migrants Sud-Sud au XXIe siècle

L'arrivée dite « massive » de Syriens au Brésil, entre 2010 et 2015, était de moins de 5 000 personnes, un nombre semblable à celui des Allemands qui y ont débarqué entre les années 1820 et 1830.

Entre 1888 et 1900, le pays a enregistré une moyenne annuelle d'arrivée de 100 000 migrants, ce qui peut se comparer aux 264 000 Vénézuéliens qui ont déjà demandé une régularisation migratoire sur le sol brésilien ou aux 80 000 nouvelles demandes d'asile reçues en 2018. Si ces deux phénomènes migratoires ont des similarités et des différences, « ne sommes-nous pas en train de réduire les 'réfugiés' à des récits de souffrance ? » (Gatelier, 2017). À cet égard, voyons quelques extraits qui font partie d'un ensemble de 39 textes, issus du journalisme narratif en ligne sur les migrations contemporaines au Brésil. Ces extraits traitent de « l'exode vénézuélien » et ont été diffusés sur différents portails d'actualité, dans les années 2018-2019 :

> *Au milieu du chœur des vendeurs de rue, un homme crie : « Qui veut vendre ses cheveux ? » Sur un tabouret en plastique, Laura Castellanos attend. La femme de 25 ans a de longs cheveux bruns. Elle n'a pas l'air à l'aise. Une femme se tient derrière elle, des ciseaux à la main. Laura est sur le point de perdre la plupart de ses cheveux. Elle porte sa fille de deux mois, Paula, sur ses genoux. L'enfant est enveloppée dans une couverture et porte un petit chapeau rose. Elle bâille en attendant patiemment dans les bras de sa mère, inconsciente du chaos de la frontière autour d'elle (BBCNews Brasil, août 2018)*[4].
>
> *Après avoir découvert les pieds sanglants, et avec un mélange de soulagement, de fatigue et de peur, ils ne voulaient plus parler ; au Venezuela parler pose problème. Avec deux reais en poche, un demi-dollar, ils sentaient qu'ils embrassaient une sorte de liberté. La réalité est qu'ils se joignaient aux milliers de Vénézuéliens retenus à Pacaraima […] Bien qu'ils se promènent tous les jours dans les rues de la ville pour demander du travail, ils ne reçoivent rien. « Pra fora » est la première chose que beaucoup d'eux apprennent en portugais (El País, novembre 2019)*[5].
>
> *Certaines femmes ont recours à la prostitution pour survivre, faute d'emploi. Il n'est pas rare qu'elles soient la cible d'insultes et de menaces de la part des Brésiliens, en raison de leur haine de l'immigration. Cependant, dans un contexte de répudiation croissante, il y a aussi des Brésiliens prêts à tendre la main aux immigrants nouvellement arrivés. Dans le quartier de Caimbé, José Oliveira distribue des préservatifs pour aider les professionnelles du sexe vénézuéliennes et propose des cours de portugais gratuits […] pour aider ces gens en situation de détresse (Vice, juillet 2019)*[6].

4 Disponible en ligne : https://www.bbc.com/portuguese/internacional-45275901. Accès le 30 janv. 2020. Traduction de l'auteur.

5 Disponible en ligne : https://brasil.elpais.com/brasil/2019/11/08/internacional/1573170768_919898.html. Accès le 30 janv. 2020. Traduction de l'auteur.

6 Disponible en ligne : https://www.vice.com/pt_br/article/43jegd/o-exodo-venezuelano. Accès le 30 janv. 2020. Traduction de l'auteur.

Des femmes avec leurs bébés sur les genoux, aux visages fanés ou sur le point de perdre les cheveux, symbole de force et de féminité, des enfants qui ne sont qu'un composant d'un paysage de misère, des hommes devenus « *infans* », du latin, celui qui ne parle pas… La catégorie de victime se construit par l'amalgame entre une supposée « fragilité individuelle » et une situation de vulnérabilité sociale. Toutefois, par son fonctionnement médiatique et sa répétition dans notre société de l'information, cette catégorie suppose des « connotations essentialistes » (Thomas, 2008). Les migrants seraient essentiellement des victimes. Selon Grinshpun (2019, p. 09) : « Les médias jouent ainsi un rôle prépondérant dans la construction de la place ou du statut de victime aujourd'hui. »

Il est vrai que nous ne disposons pas suffisamment d'archives qui offrent une perspective victimaire des immigrés européens au Brésil, au-delà de l'information sur l'arrivée des Irlandais publiée par *A Aurora Fluminense*, en 1827. Si ce regard a été répandu, le caractère éphémère des récits journalistiques n'a pas servi à l'inscrire dans l'Histoire. En outre, « la fascination pour la souffrance et l'impératif d'une position libérale d'empathie sont aussi le produit d'une histoire plus courte », d'après Lefranc, Mathieu et Siméant (2008, p. 7), qui voit le jour après la Seconde Guerre Mondiale. Depuis, non seulement les historiens mais aussi les médias et d'autres institutions mettent l'accent sur le dispositif victimaire comme façon de construire les récits et les places des « bonnes victimes ». Ainsi, dans les politiques d'accueil, par exemple, « les individus catégorisés semblent devoir […] se soumettre aux catégorisations institutionnelles afin d'obtenir les droits et prestations à destination des ayants droit qu'ils deviennent alors » (Laplanche-Servigne ; Sa Vilas Boas, 2019, p. 24).

La victime – dans les discours médiatiques à l'effet humanisant, dans le sens que lui accorde Butler (2005, p. 65), à savoir des récits qui « mettent en scène et fournissent des éléments narratifs qui définissent l'"humain" en tant qu'il est digne d'être pleuré » – suscite certes la compassion, voire la révolte ou le devoir de protection, mais en tant qu'outil théorique de compréhension d'une réalité donnée, cette catégorie ne réduirait-elle pas la complexité des migrations à « une conception victimaire » des personnes en situation précaire, liée au moment de leur passage ou de leur arrivée dans un pays quelconque ? En reprenant les mots de Grinshpun (2019, p. 07-08), « les émotions comme la compassion et l'indignation, qui participent à la construction du discours victimaire, nourrissent le dispositif médiatique de manière spectaculaire. La dramatisation du monde est primordiale pour le fonctionnement de l'appareil médiatique ». Mais ces sentiments peuvent-ils nourrir de façon productive le débat sur la portée sociale, historique et discursive des migrations ?

L'enjeu est donc de comprendre que c'est une chose de revendiquer la place de victime, en tant que groupe concerné, afin d'avoir droit à la réparation ou à la reconnaissance des perspectives dites minoritaires, c'en est une autre, très différente, d'être réduit, en tant que sujet, à la position de victime par les discours sur les migrations provenant de ceux qui les regardent d'un œil extérieur – y compris les discours institutionnel et scientifique. Ainsi, lors de l'analyse des récits sur les migrations à travers le cadrage de la « crise » des pays de destination ou de l'expérience de la précarité vécue par les migrants, il importe que nous pensions aux conditions d'apparition de ces discours et à la norme spécifique de l'histoire personnelle en dépit des projets coloniaux et civilisateurs qui rarement en débattent. Les discours sur les migrations doivent, ainsi, être remis en question en tant que pratiques historicisées, inscrites dans une série de discours qui produit le dispositif victimaire.

***

Une différence importante entre les migrations de nos jours et celles du XIXe siècle est qu'il n'existe actuellement pas d'intérêt de la part de l'État brésilien d'attirer des migrants, ni de projet[7] pour les « intégrer », ce qui nous amène à partager la réflexion de Michel Agier (2018), selon laquelle on ne vit pas une « crise de la migration » mais une crise des États-nations face à l'accueil. Une autre différence est liée au fait que les catégories qui nous aident à construire et à comprendre des phénomènes sociaux aujourd'hui, tels que les migrations, ont changé au fil du temps : en ce qui concerne les termes ou les dénominations linguistiques, bien évidemment, mais aussi en ce qui concerne les discours.

On ne parle presque pas des migrations du XIXe siècle au Brésil, on parle plutôt de la contribution des immigrés qui a été une force motrice de l'histoire du pays. L'émigration du passé n'est pas non plus historiquement construite comme un phénomène qui posait des problèmes (même s'il y en a eu beaucoup), comme c'est le cas de l'exode contemporain, ce qui demande l'analyse des différents discours qui produisent la réalité, la mémoire et l'histoire. Ainsi, au niveau discursif, c'est-à-dire socio-historique et langagier, la migration du Nord vers le sud n'est pas interprétée de la même façon que la migration du Sud vers le nord ou entre les pays du Sud global. Cela dit, dans le cas brésilien, tandis que les migrants blancs et européens du XIXe siècle illustrent un signe de

7 Il est important de signaler que l'action *Operação Acolhida*, du gouvernement brésilien, n'est pas un projet d'intégration proprement dit. Menée par l'armée, elle a pour but le maintien de l'ordre à la frontière avec le Venezuela, l'offre de services de santé parmi les plus immédiats et « l'intériorisation » des réfugiés. Elle est destinée exclusivement aux Vénézuéliens.

progrès, les migrants latino-américains du XXIe siècle semblent être des intrus, des envahisseurs et, au mieux, des victimes.

Or, dans notre société, la production de la mémoire collective et la place qui est accordée à certains individus (mais pas à d'autres) renforcent le lien étroit entre le sujet politique et le sujet historique. Le critère héroïque et le critère victimaire sont donc importants afin de pouvoir réfléchir à la façon dont les sujets s'inscrivent dans les pratiques socio-historiques. Sans placer l'émigration et l'exode, les immigrants et les réfugiés, les entrepreneurs et les victimes dans des pôles opposés, il est temps de questionner l'épopée des réfugiés européens, mais il est aussi impératif d'accorder une place aux récits audacieux et mémorables des immigrants de nos jours. La « pitié » ou la « charité », bien qu'elles soient moralement de nobles sentiments, ne sont pas toujours ce qu'espèrent les personnes en déplacement et n'exonèrent pas les responsables gouvernementaux, les journalistes et les populations de prendre une position politique dans le domaine socio-historique. Cette position est celle de l'écoute de l'autre avec qui l'on peut partager et (re)construire une histoire.

Bibliographie

Agier, Michel, *L'étranger qui vient*, Paris, Seuil, 2018.

Alzamora, Geane ; Ziller, Joana ; d'Andréa, Carlos, « Mídia e dispositivo : uma aproximação à luz de Michel Foucault", *Textualidades midiáticas*, Minas Gerais, PPGCOM, 2018, 59-81.

Angermuller, Johannes, « Catégoriser et positionner les sujets en philosophie : la controverse entre Derrida et Foucault envisagée d'un point de vue sociopragmatique », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 22, 2019, 1-17.

Aprile, Sylvie, « De l'exilé à l'exilée : une histoire sexuée de la proscription politique outre-manche et outre-Atlantique sous le Second Empire », *Le Mouvement Social*, n° 225, 2008, 27-38.

Barreto, Gustavo, *Dois séculos de imigração no Brasil*, Thèse de doctorat, UFRJ, Rio de Janeiro, 2015.

Benson, Rodney, *L'immigration au prisme des médias*, Rennes, PUR, 2018.

Calabrese, Laura ; Veniard, Marie, « Mots, discours et migration, une relation dialectique », *Penser les mots, dire la migration*, Academia, 2018, 9-31.

Clavé-Mercier, Alexandra ; Rigoni, Isabelle, « Enquêter sur les migrations : une approche qualitative », *Migrations Société*, n. 167, 2017, 13-28.

Courtine, Jean-Jacques, *Déchiffrer le corps : Penser avec Foucault*, Grenoble, Jérôme Millon, 2011.

Debord, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.

Erner, Guillaume, *La société des victimes*, Paris, La découverte, 2006.

Foucault, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Galimard, 1969.

Foucault, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Galimard, 1971a.

Foucault, Michel « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971b, 145-172.

Foucault, Michel, « Le jeu de Michel Foucault », *Dits et Écrits*, tome III, Paris, Gallimard, 1977, 298-329.

Freedman, Jane, « Peur, honte, humiliation ? Les émotions complexes des demandeurs d'asile et des réfugiés en Europe », *Migrations Société*, n. 168, 2017, 23-34.

Gatelier, Karine, « La prise de parole peut-elle émanciper de la position victimaire ? », *Le droit à la ville*, 2017.

Green, Nancy, « La xénophobie en Amérique, une longue histoire de la peur », *Esprit*, n° 5, 2017, 54-61.

Grinshpun, Yana, « Introduction. De la victime à la victimisation : la construction d'un dispositif discursif », *Argumentation et analyse du discours*, n° 23, 2019, 1-18.

Guerra, Rogerio, « Os alemães no Brasil : expedições científicas, colonização e herança intelectual », *Revista de Ciências Humanas*, n° 1, Florianópolis, 2012, 9-82.

Krotofil, Joanna ; Motak, Dominika, « A critical discourse analysis of the media coverage of the migration crisis in Poland », *Scripta Instituti Donneriani Aboensis*, n° 28, 2018, 92-115.

Laplanche-Servigne, Soline ; Sa Vilas Boas, Marie-Hélène, « Introduction. Les catégorisations des publics minorisés en question », *Catégoriser les publics minorisés*, n° 25, 2019, 5-31.

Laverge, Catherine ; Siblot, Paul, « Les fabriques du sens commun : Presse régionale et discours d'exclusion », *Hommes et Migrations*, n° 1169, 1993, 34-37.

Lefranc, Sandrine ; Mathieu, Lilian ; Siméant, Johanna, « Les victimes écrivent leur histoire. Introduction », *Raisons politiques*, n° 30, 2008, 5-20.

Pfleger, Sabine, « Las dos caras del *framing* mediático de la migración en México : las *personas-peligro* y las *personas-víctima* contra el Estado-nación », *Discurso & Sociedad*, n° 4, 2019, 651-669.

Seyferth, Giralda, « Etnicidade, política e ascensão social : um exemplo teuto-brasileiro », *MANA*, n° 5, 1999, 61-88.

Thomas, Hélène, « Vulnérabilité, fragilité, précarité, résilience, etc. : de l'usage et de la traduction de notions éponges en sciences de l'homme et de la vie », *Esquisses, recueil Alexandries*, n° 13, 2008, 13-27.

Trespach, Rodrigo, *1824 : como os alemães vieram parar no Brasil, criaram as primeiras colônias, participaram do surgimento da igreja protestante e de um plano para assassinar D. Pedro I*, São Paulo, Leya, 2019.

Migrations contemporaines et récits de vie en France et au Brésil

Glaucia Muniz Proença Lara

Malgré l'« invasion » croissante de personnes qui, pour diverses raisons, se dirigent vers l'Europe et les Amériques (dans le cas de cet article, la France et le Brésil), devenant un problème de proportions mondiales[1], peu d'espace a été donné à ces personnes vulnérables pour se manifester et faire entendre leur voix. En effet, en règle générale, ils sont représentés par des intervenants légitimes qui parlent pour eux ou à leur sujet, agissant en tant que porte-parole (experts, journalistes, agents du gouvernement, etc.), lorsqu'ils ne sont pas réduits à des chiffres, des statistiques et des pourcentages. On leur donne rarement l'occasion de raconter leurs histoires, de textualiser leurs expériences de vie.

Face à cette tendance, deux séries de rapports de migrants/réfugiés retiennent notre attention : l'exposition française *Ouvrons les portes*, organisée par Médecins du Monde, à Paris, du 15 au 18 octobre 2015, avec l'objectif plus large de « changer la vision de la migration », et l'expérience d'audition reproduite sur le site Internet HCNUR/Brésil (2019), qui partait de la proposition suivante :

> *Imaginez que vous deviez soudainement quitter votre maison et partir, pour votre sécurité, dans un autre pays, devenant ainsi un.e réfugié.e. En arrivant dans ce nouveau pays, vous auriez sans doute du mal à vous adapter à la nouvelle culture, à la langue, aux modes de vie… Le temps passant dans ce nouveau pays, qu'est-ce qui ferait que vous vous sentez chez vous, alors que*

1 Les données de l'HCNUR (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) représentaient environ 70,8 millions de personnes déplacées dans le monde à la fin de l'année 2018.
Disponible sur : https://g1.globo.com/mundo/noticia/2019/06/19. Consulté le : 25/06/2019.

vous êtes loin de votre pays ? L'Agence des Nations Unies pour les réfugiés (HCNUR) a posé cette question à certaines personnes réfugiées au Brésil, qui s'y sentent chez elles[2].

Le texte de présentation de l'exposition française était le suivant :

Ils sont comme vous et nous. Venus de partout. De là-bas, d'ici. Ils ont tous les âges, tous les genres, toutes les conditions, toutes les cultures. Ils partagent une même conviction. Le monde est plus beau, la vie est plus belle, plus riche, plus intéressante, plus humaine, quand les portes sont ouvertes ou s'ouvrent à l'autre. Cette exposition, organisée par Médecins du Monde en appui aux programmes d'aide et de soutien que l'association mène partout au service des plus vulnérables, leur donne la parole. C'est une parole de solidarité, un antidote contre la peur et la haine. Ouvrons nos portes[3] *!*

Ce sont deux espaces alternatifs qui, malgré leurs spécificités et leurs enjeux divers, ont le mérite, chacun à sa manière, de faire entendre le discours de *l'autre* (migrant/réfugié), ce qui nous permet en même temps de faire une étude comparative sur le ressenti de ces sujets déplacés/vulnérables en France et au Brésil. Poursuivant les réflexions développées dans les travaux précédents (Lara, 2017 ; 2018), notre objectif est donc d'examiner les rapports – compris comme (micro) récits de vie – de migrants/réfugiés qui vivent actuellement dans ces deux pays, en écoutant ce que ces sujets, généralement « sans-paroles » (Ducard, 2015), ont à dire sur eux-mêmes, les autres, le monde. À la lumière de l'analyse du discours français (ci-après ADF), nous entendons appréhender et évaluer les stratégies linguistiques-discursives mobilisées dans la représentation de ces voix marginales.

Avant de poursuivre, nous pensons qu'il est important de discuter, même brièvement, le (s) sens des termes *réfugié* et *migrant*, ainsi que les catégories d'individus auxquels ils se réfèrent. Comme le HCNUR l'explique, les réfugiés sont des personnes qui ont échappé aux conflits armés ou aux persécutions. Souvent, leur situation est si dangereuse qu'ils doivent traverser les frontières internationales pour rechercher la sécurité dans d'autres pays, en prenant alors le *statut* de « réfugié », ce qui leur garantit la reconnaissance internationale et l'accès à l'assistance des États, du HCNUR, et d'autres organisations. Les migrants, quant à eux, sont ceux qui choisissent de se déplacer non pas en raison de la menace de persécution ou de mort, mais principalement pour améliorer leur vie en termes de travail et/ou d'éducation et pour des raisons

2 Disponible sur : https://www.acnur.org/portugues/em-casa-no-brasil/. Consulté le : 07/09/2019. Traduit par nous.

3 Disponible sur : www.ouvronslesportes.medecinsdumonde.org. Consulté le : 20/02/2028.

de regroupement familial, entre autres. Contrairement aux réfugiés qui ne peuvent retourner dans leur pays, les migrants sont toujours sous la protection de leur gouvernement[4].

Cette distinction a été remise en cause par des chercheurs qui ont étudié le phénomène migratoire actuel. Clochard (2007, p. 5), par exemple, affirme que les explications concernant la migration internationale masquent souvent le fait que l'individu qui quitte son pays d'origine le fait, en général, en raison de facteurs complexes (non exclusivement, par exemple, pour des raisons de persécution ou autres), ce qui rend difficile la distinction entre réfugié et migrant.

Akoka (2018, p. 183), à son tour, rappelle que la définition du réfugié en tant que « persécuté » dans la Convention de Genève (1951) établit une hiérarchie entre deux types d'expériences de violence : la violence politique, considérée comme légitime donc valorisée, et la violence économique reléguée au second plan et souvent considérée comme illégitime, quand elle n'est pas davantage prise pour une injustice que pour une violence. Dans ce cas, il s'agit de l'opposition entre les « bons réfugiés » qui doivent être accueillis et les « mauvais migrants » qui doivent être refusés. Mais la question n'est pas si simple, ce qui conduit l'auteure à se demander si « mourir de faim » n'est pas aussi grave que « mourir en prison » ; ou si l'absence d'horizon socio-économique n'est pas aussi grave que le manque de liberté politique.

On voit donc que la distinction entre *réfugié* et *migrant* « couché sur le papier » ne fonctionne pas toujours dans la pratique, montrant les limites ténues entre un terme et l'autre, ainsi qu'entre les catégories de personnes auxquelles elles se réfèrent. Afin de contourner ces questions, nous utiliserons ensemble les deux termes (migrants/réfugiés, comme nous l'avons fait), ou nous parlerons simplement de « sujets déplacés », sans faire de distinction rigide entre eux ni porter des jugements de valeur sur les catégories qu'ils représentent.

Dispositif d'analyse

Dans le cadre de l'ADF, aucune méthodologie n'est prête à être utilisée. Chaque chercheur, selon son objet spécifique, ses objectifs, ses hypothèses, soit le matériau qu'il a en main, construit à partir du dispositif théorique dans lequel il s'insère, son propre dispositif d'analyse (Orlandi, 1999).

Commençons donc par le concept – au centre de nos recherches – de « récit de vie », expression introduite en France en 1976 par le sociologue D. Bertaux. Pour lui, le récit de vie constitue une description approximative d'une histoire vécue

4 Disponible sur : http://www.acnur.org. Consulté le 20 février 2018.

(objectivement et subjectivement) (Bertaux, 2005). De notre côté, en abordant les récits de vie, nous chercherons à les adapter au cadre de l'ADF en supposant une perspective analytique-discursive-qualitative, comme l'ont fait des chercheurs tels que Charaudeau (1992), Machado (2011 ; 2016) et Ducard (2015).

Ainsi, un récit de vie doit être compris, selon Machado (2011), comme le compte rendu qu'un sujet fait de sa vie et de ses relations avec le monde qui l'entoure. Par conséquent, le *je* qui écrit/parle, dans le cas présent de l'énonciation, celui du *ici* et du *maintenant*, (re)crée, à partir de certains événements, un *autre,* celui du *là* et du *puis,* donnant ainsi par le langage un meilleur aperçu de leurs expériences de vie.

Pour Charaudeau (1992, p. 712-713), le fait de se raconter est postérieur à l'existence d'une « réalité passée » (inventée ou non), impliquant simultanément la naissance d'un autre univers : « l'univers raconté ». Par conséquent, rien ne garantit qu'un récit donné puisse être « le reflet fidèle d'une réalité passée », même s'il a été vécu par le sujet qui (se) raconte. En somme, les souvenirs de quelqu'un sont toujours des reconstructions et, par conséquent, ce sont des histoires qui oscillent entre les effets de la réalité et les effets de la fiction. On se souvient cependant que pour l'ADF ce qui importe c'est la véridiction ou le « dire vrai ».

Dans le cadre de ces considérations, nous prenons les rapports des migrants/réfugiés en France et au Brésil comme des (micro) récits de vie, car ils abordent, même brièvement, la trajectoire de ces sujets entre leur pays d'origine et un nouveau pays, ainsi que leurs relations avec le passé et le présent. Ce sont donc des « petites histoires » qui tissent la « grande histoire », dans la tension entre le vécu et le revécu par la mémoire, entre l'objectivité et la subjectivité du (se) raconter (Machado, 2016). Après tout, si le texte de chaque migrant/réfugié est unique et son expérience singulière, il faut reconnaître la vocation collective de ces propos qui, au-delà des différences individuelles, manifestent des « idées-forces » qui feraient référence à un discours commun.

Pour analyser les récits de vie, nous avons recours à certaines catégories affiliées à la Sémantique Globale (2005) de Maingueneau définie comme le système de contraintes qui affecte de manière intégrée les différents plans du discours, à la fois dans l'ordre de l'énoncé et dans l'ordre d'énonciation (Maingueneau, 2005). C'est le cas des catégories telles que le vocabulaire (les nominalisations, les indices d'évaluation, etc.), les thèmes (imposés ou spécifiques ; manifestés ou réduits au silence) et le mode d'énonciation (qui fait référence à l'*éthos* – ou l'image de soi – que le locuteur construit[5]).

5 Les plans proposés par Maingueneau (2005) sont au nombre de sept : le vocabulaire, les thèmes, le mode d'énonciation, le statut de l'énonciateur et du destinataire, la deixis énonciative, l'intertextualité et le mode de cohésion. Dans cet article, pour des raisons d'espace, nous n'examinerons que les trois premiers plans.

Compte tenu du fait que le point de départ de l'analyse se réfère à des textes « réels », abordés de manière dialogique, c'est-à-dire dans leur rapport au contexte et à d'autres textes, nous dirons que l'ADF se situe dans une problématique de reconnaissance : celle d'identifier les marques énonciatives à la surface des textes pour en retirer les interprétations sur les systèmes de signification sous-jacents (les discours). Passons donc aux rapports des migrants/réfugiés en France et au Brésil.

Analyse des récits de vie en France

Dans cette section, nous présentons quelques récits de l'exposition française *Ouvrons les portes* que nous avons déjà analysés dans des travaux précédents (Lara, 2017 ; 2018) et qui seront pris ensemble pour faire ultérieurement une comparaison avec les rapports dans le contexte brésilien. Nous précisons que ces rapports nous sont parvenus déjà édités, c'est-à-dire que nous n'avons pas eu accès aux entretiens (probablement obtenus oralement) qui les ont suscités. En ce sens, même en reconnaissant que, dans la transcription de la voix parlée, les « nuances » exposées dans le discours vivant et immédiat (telles que les interruptions, les hésitations, les auto-corrections, etc.) sont perdues, nous croyons possible, dans cette « oralité transcrite » (Ducard, 2015), de conserver les idées principales de chaque récit, ce qui est suffisant pour nos besoins. Au total, quatre récits de vie ont été analysés : 1) Rime Arodaky (créatrice – Syrie) ; 2) Gyongy Cojocaru (lycéenne — Roumanie) ; 3) Madiba Kaba (réfugié – Guinée Bissau) ; 4) Salem Ali (ingénieur – Algérie). Comme nous l'avons déjà indiqué, nous privilégierons ici trois catégories ou plans de la Sémantique Globale (Maingueneau, 2005) : les thèmes, le vocabulaire et le mode d'énonciation.

Selon Maingueneau (1998, p. 139 ; italiques ajoutés), « le *thème* d'un texte correspond à ce que nous pouvons intuitivement exprimer par "De quoi parle-t-on ?" ». Pour lui, « quelle que soit sa longueur, un texte jugé cohérent doit construire une représentation et pouvoir se résumer ». L'auteur différencie les thèmes *imposés* – comme c'est le cas, pour nous, pour le thème de la migration, qui apparaît dans tous les récits de vie comme une sorte de macro-thème qui organise les autres – des thèmes *spécifiques*, ceux propres à un discours donné (Maingueneau, 2005, p. 86). On peut illustrer ce dernier cas avec le rapport du Guinéen Madiba Kaba, qui est le seul à parler du difficile parcours entre son pays d'origine et la France. Les autres n'abordent pas ce sujet[6] : « Je me suis enfuie au Mali, avant de rejoindre le Burkina Faso, le Niger et enfin la Libye.

6 Textes disponibles sur : <http://www.ouvronslesportes.medecinsdumonde.org >. Consulté le : 20/02/2018.

À Tripoli, ma mère m'a envoyé de quoi payer la traversée pour l'Europe [...] Après douze heures en mer, des marins italiens, nous ont sauvés et emmenés à Lampedusa… »

Concernant les thèmes qui se répètent dans les textes sous l'égide du (macro)thème de la migration, on peut citer : le thème de *l'idéalisation du passé*, comme le montre le récit de Rime Arondaky (TF1), qui consacre un énoncé unique et laconique à sa vie actuelle en France et le reste du texte à son ancienne vie en Syrie, qui apparaît comme un pays idyllique (même si nous savons que la Syrie fait face à une guerre civile depuis plus de cinq ans) :

> **TF1** *: Je vis et travaille en France, ma Syrie au cœur : [...] les ruelles magiques, l'accent typique qui me fait sourire, les cafés, la prière qui résonne au lever du soleil, le ciel aux nuances de rose, la musique, les restaurants en plein air dans des patios historiques, les plats de ma grand-mère, la dabké endiablée entre cousins, nos discussions sans fin sur la terrasse familiale qui sent le jasmin, la bienveillance, les sourires, les saveurs [..] la beauté des paysages, des bâtiments sculptés à la main…*

Cette *idéalisation du passé* apparaît dans d'autres récits, comme celui de Gyongy Cojocaru : « Je garde le souvenir d'une enfance heureuse, d'un pays merveilleux. Je me souviens de longues promenades dans la montagne avec mes parents, on cueillait des myrtilles et des champignons… », ce qui révèle une certaine nostalgie de la vie dans le pays d'origine. Ce thème s'oppose souvent au thème des *difficultés du présent*, comme le montre cet extrait du récit de Madiba Kaba (TF2) :

> **TF2** *: [...] Aujourd'hui, je vis dans un squat à Montreuil avec des Maliens, des Ivoiriens, des Burkinabés. Il n'y a pas d'eau, je me lave aux bains publics et je mange aux Restos du Cœur. Je me sens souvent seul, c'est difficile de communiquer avec les autres. Ma famille me manque. J'ai un fils que je n'ai jamais vu, pas même en photo. J'aimerais qu'un jour il puisse me rejoindre.*

Les difficultés rencontrées dans le nouveau pays (France) vont bien au-delà des conditions précaires de survie (infrastructure, alimentation, hygiène) et de la nostalgie de la famille, dévoilant le thème des *préjugés* et de la *dévalorisation sociale* envers *l'autre/l'inconnu/l'étranger,* comme le montrent les extraits suivants des récits de Gyongy Cojocaru (TF3) et de Salem Ali (TF4) :

> **TF3** *: Les conditions de vie sont si difficiles que je pleure tous les soirs pendant deux ans. Je sens parfois de la discrimination et de la violence. À l'école, on me dit, par exemple, que je vole des vélos après la classe. Que les Roms sont comme ça, que je n'irai pas très loin. C'est difficile de croire en ses rêves quand on vit sous une tente…*

> **TF4** *: Je suis souvent venu en France dans le cadre de mon travail. J'aime ce pays. Pourtant, l'accueil n'a pas toujours été facile. Certaines personnes nous ont dit : « Votre pays est riche ! Rentrez chez vous ! » Il y a même quelqu'un qui nous a montré une carte de l'Algérie en nous disant : « Votre place est ici. »*

On voit que si Salem Ali (TF4) est bienvenu en tant qu'ingénieur étranger qui rend des services à la France, on ne peut pas en dire autant du migrant Salem Ali, qui, comme il l'explique dans son récit, a quitté l'Algérie pour essayer de trouver un traitement médical adapté à un de ses enfants sourd et autiste. Quant à Gyongy Cojocaru (TF3), elle a immigré avec sa famille, car son père a perdu son emploi en Roumanie et a décidé de rejoindre une partie de sa famille qui se trouvait déjà en France. N'oublions pas que les Roumains – souvent identifiés comme des gitans ou comme des *Roms*, bien que tous ne le soient pas – sont associés à des stéréotypes de vol, de prédation, d'enlèvement d'enfants, etc. Ainsi, dans les deux cas, le déplacement était dû à des problèmes personnels et les sujets concernés ne « méritaient » pas le statut (légitime) de réfugiés qui, ajouté à certains stéréotypes qui circulent (encore) dans le discours commun, contribue à accentuer les préjugés et la discrimination à leur encontre.

Quant au vocabulaire, Maingueneau (2005, p. 83-85) dit qu'il est inutile de parler d'un vocabulaire spécifique à un discours donné, car le plus fréquent est qu'il y ait des explorations sémantiques distinctes (et même contradictoires) des mêmes unités lexicales par différents discours, ce qui l'amène à conclure que « la parole en soi ne constitue pas une unité d'analyse pertinente ». Cependant, puisque, dans le cas de ce travail, ce sont des textes qui traitent du même thème, on peut supposer que le vocabulaire utilisé par chacun d'eux se rapproche à certains égards, contribuant ainsi à la construction d'un discours commun.

L'un de ces aspects est le contraste qui s'établit par choix lexical entre la vie dans le pays d'origine et la vie dans le nouveau pays (c'est-à-dire la France), impliquant l'utilisation de termes positifs et négatifs, respectivement. Dans le récit de la créatrice Rime Arondaky, par exemple, pratiquement tout ce qui se rapporte à la Syrie, son pays d'origine, est marqué par une axiologie positive, mettant l'accent sur les nombreux indices d'évaluation : *allées magiques*, *ciel avec des nuances de rose*, *danse rythmée (dabké)*, *terrasse familiale qui sent le jasmin,* etc. La même procédure est adoptée par la Roumaine Gyongy Cojocaru qui parle d'une *enfance heureuse*, dans un *pays merveilleux*. À l'autre extrémité, il y a les termes négatifs utilisés par les personnes déplacées pour se

référer à la vie en France, comme le montrent, par exemple, les mots employés par le réfugié Madiba Kaba : [vivre dans un] *squat*, [être] *seule*, *difficile de* [se] *communiquer,* etc.

Concernant notre dernière catégorie d'analyse, Maingueneau (2005, p. 94-95) déclare qu'un discours est associé à une « manière de dire » spécifique, qu'il appelle *mode d'énonciation.* Selon lui, le discours, même écrit, a sa propre voix, même quand il la nie. Cette « voix » est assimilée au « ton » du discours et peut être perçue par des éléments tels que le rythme, l'intonation, le choix des mots, etc., ce qui renvoie au concept aristotélicien de *l'éthos*.

Pris dans leur ensemble, les extraits des récits de vie de/en France ne permettent pas de déceler un ton d'indignation ou de colère, comme on pourrait s'y attendre en raison de la situation difficile que les migrants/réfugiés ont rencontrée (ou rencontrent encore) dans le nouveau pays, mais on y voit plutôt de la tristesse, de la nostalgie, de la frustration et/ou de la déception. À travers leur « manière de dire » qui renvoie à une « manière d'être », ils construisent donc un *ethos* extrêmement fragile. Examinons maintenant les récits de l'HCNUR/Brésil.

Analyse des récits de vie au Brésil

Comme nous l'avons déjà mentionné, alors que l'objectif principal de l'exposition française est de sensibiliser ceux qui accueillent les sujets déplacés, à travers l'expression métaphorique : « ouvrir les portes », le site internet de l'HCNUR/Brésil présuppose que les migrants/réfugiés sont déjà adaptés au contexte brésilien, car le moment initial des difficultés, du moins en théorie, a été surmonté : « En arrivant dans ce nouveau pays, vous auriez sans doute du mal à vous adapter à la nouvelle culture, à la langue, aux modes de vie… *Le temps passant* dans ce nouveau pays, qu'est-ce qui ferait que vous vous sentez chez vous, alors que vous êtes loin de votre pays ? » (souligné par nous).

Contrairement à l'exposition française dans laquelle les textes ont été mis à la disposition du public uniquement par écrit et déjà édités, le site internet donne accès aux récits oraux des migrants/réfugiés (audios d'environ 3 à 4 min. chacun), rassemblés sous le nom « expérience auditive », comme nous l'avons commenté dans l'introduction. En outre, il présente un petit texte écrit qui fonctionne comme un résumé de ce qui a été dit avec, à la fin, une phrase (entre guillemets) mise en évidence dans le discours direct, c'est-à-dire une aphorisation (Maingueneau, 2012), qui est placée sur la photo du migrant/réfugié et qui cherche à répondre plus directement à la question : « [...] qu'est-ce qui ferait que vous vous sentez chez vous, alors que vous êtes loin de votre pays ? »

Pour conserver l'uniformité avec le (sub)*corpus* français, nous ne transcrirons pas les audios ; nous examinerons les aphorisations et les résumés écrits (édités) qui, comme nous l'avons vu, sont fidèles aux récits oraux (même s'ils sont (re) produits à la 3e personne). En ce sens, rappelons-nous que l'objectif de cet article est le plan du contenu des textes. Toujours dans un souci d'uniformité, nous avons sélectionné quatre individus issus de différents pays (Venezuela, Nigéria, Mozambique et Afghanistan/Iran), dont les récits seront analysés en utilisant les mêmes catégories – thèmes, vocabulaire et mode d'énonciation – utilisées dans la section précédente. Par ailleurs, pour accélérer la présentation, nous commenterons au cours de l'analyse, les similitudes et les différences constatées par rapport à l'ensemble des récits français.

En commençant par les thèmes, nous voyons dans le (sub)*corpus* brésilien, un thème se répéter, celui de *l'idéalisation du passé*, comme on peut le voir dans le récit (TB1) de Dayana Mejias[7] :

> **TB1** *: Sa maison à Caracas, au Venezuela, était petite, mais aussi belle parce que c'était « la mienne ». Elle avait toutes les commodités nécessaires pour une vie paisible. Dayana a vécu dans cette maison pendant 15 ans [...]. Son rêve est de reconstruire sa vie ici, d'avoir à nouveau sa propre maison, car elle vit maintenant dans un espace loué de trois pièces. Elle n'est pas avec les personnes qui pourraient partager sa vie tout le temps.*
> *« Pouvoir rêver de la possibilité de retourner dans mon pays, c'est ce qui me fait me sentir chez moi au Brésil. »*

Au Venezuela, Dayana Mejias menait une vie paisible dans une maison qui était la sienne. Au Brésil, elle vit dans un petit « espace loué » et ceux qu'elle a laissés derrière elle lui manquent. Mais ce qui est le plus intrigant dans son récit, c'est que paradoxalement « se sentir chez elle au Brésil » c'est pour elle, garder le rêve de retourner dans son pays natal, comme le révèle l'aphorisation. Son récit présente des similitudes avec celui de Rime Arodaky, qui vit physiquement en France (« je vis et travaille en France »), mais émotionnellement en Syrie (« ma Syrie au cœur »), révélant une certaine nostalgie du passé qu'on peut aussi trouver dans le récit de Lawrence Ijeh (TB2) :

> **TB2** *: Sa maison à Lagos, au Nigéria, était située dans une belle rue en toute sécurité. Les portes étaient toujours ouvertes, personne ne jetait de déchets dans les rues. Et Lawrence aimait jouer pieds nus dans la rue, courir librement. Si quitter sa maison a été difficile, Lawrence se considère au Brésil*

7 Textes disponibles sur : https://www.acnur.org/portugues/em-casa-no-brasil/. Consulté le 07/09/2019. Traduit par nous.

comme dans une nouvelle maison, car il pense que la vie dans ce pays sera meilleure parce que « le Brésil a un avenir ».
« *L'espoir d'un avenir meilleur est ce qui me fait me sentir chez moi au Brésil.* **»**

Au Nigéria, Lawrence Ijeh vivait en sécurité (« les portes étaient toujours ouvertes » ; « il courait librement dans la rue »), dans une ville propre (« nul ne jetait des saletés dans les rues »), ce qui sous-entend qu'au Brésil Lawrence n'a ni l'un ni l'autre. Cependant, son récit signale un thème que nous avons peu vu dans les récits des migrants/réfugiés dans le contexte français : celui de *l'espoir en l'avenir***.** Ce thème est également présent dans le récit (TB3) – surtout, en aphorisation – du couple Wakilahmad Tajik et Mahboubeh Khademolhosseini ci-dessous :

TB3*: Marié depuis 2005, le couple a dû quitter l'Iran et a décidé de partir en Turquie. Cependant, la Turquie leur a accordé un court séjour et ils ont bientôt dû chercher un nouveau pays. Ils ont désespérément cherché refuge dans plusieurs ambassades et seul le Brésil les a accueillis, chose remarquable pour la famille. Le fils du couple est déjà bien adapté à la réalité brésilienne ; progressivement, ils retrouvent leurs conditions d'avant.*
« Pouvoir lutter pour que notre fils ait le meilleur est ce qui me fait me sentir chez moi au Brésil. »

Le Brésil, pour le couple, offre la possibilité pour leur enfant d'avoir un meilleur avenir, ce qui se rapproche du récit de Salem Ali, qui s'est installé en France pour y trouver de meilleures conditions de vie (traitement médical) pour son enfant sourd et autiste. Dans le cas d'Ali, cependant, il y a une certaine déception par rapport à l'accueil que lui et sa famille ont eu en France, dévoilant le thème des *préjugés* et de la *dévalorisation sociale* réduit au silence dans le (sub)*corpus* brésilien, même si nous savons que les migrants/réfugiés sont également soumis à des sentiments et à des comportements similaires dans notre pays, comme le révèlent, par exemple, les données de l'enquête de Marques et Therrier (2017) sur les migrantes haïtiennes vivant à Belo Horizonte. Peut-être que ce silence est lié au stéréotype de la cordialité brésilienne qui accueille tout le monde à bras ouverts et accepte les différences, comme le montre le récit de Lara Élizabeth Lopes (TB4) :

TB4*: Sa maison à Maputo [...] était celle de sa grand-mère. Elle a laissé beaucoup de choses qu'elle aimait, qu'elle avait conquises, pour vivre au Brésil. C'est un feuilleton qui lui a fait découvrir la réalité du Brésil, où elle pourrait vivre librement sa sexualité. Elle est dans le pays depuis six ans et vivait au début dans une petite pièce. Maintenant, avec sa compagne, elle vit dans une maison qui est celle qu'elles voulaient avoir…*
« Le respect avec lequel les gens me regardent pour mon histoire et pour la personne que je suis est ce qui me fait me sentir chez moi au Brésil. »

Le « respect » exprimé par la Mozambicaine peut cependant être remis en cause par la nouvelle du Portal Uol, publiée le 20/02/2019[8], qui révèle que 8 027 personnes LGBT ont été assassinées au Brésil entre 1963 et 2018, en raison de leur orientation sexuelle ou identité de genre. Ce qui frappe dans le récit de Lara Élizabeth, c'est qu'elle s'est inspirée d'un feuilleton (peut-être de la télévision Rede Globo). En ce sens, des études comme celle de Peret (2005) montrent que les feuilletons de la TV Globo ont été marqués au XXIe siècle par l'insertion de thèmes sensibles au sein du public – l'homosexualité en fait partie – qui bien souvent sont secondaires dans la société. Ce qui a apparemment contribué à ce que la Mozambicaine se trompe et prenne ce qu'elle voyait à l'écran pour la réalité du Brésil.

Cependant, nous ne pouvons perdre de vue que la question qui a motivé les récits de vie a orienté, d'une certaine manière, les réponses, car il n'était pas donné au sujet l'option de ne pas se sentir chez lui. De plus, aucune information ne nous est fournie sur le site internet du HCNUR/Brésil concernant le choix des sujets participant à l'enquête et leurs récits (ce qui, d'ailleurs, se produit également avec l'exposition française). Nous ne savons pas, par exemple, s'il y avait eu un témoignage négatif concernant le Brésil qui aurait été éliminé.

Cette orientation « insérée » dans la proposition (en supposant que l'informateur serait déjà adapté au Brésil et que les plus grandes difficultés auraient été surmontées) semble également avoir interféré dans le thème des *difficultés actuelles*, représentées par la vie dans le nouveau pays. Ce thème, mis en avant dans les récits du contexte français, apparaît ici *en passant* – avec la Vénézuélienne qui avait sa propre maison et qui vit désormais en location ou la Mozambicaine qui a vécu au départ dans une toute petite pièce. En général, les difficultés identifiées affectent l'arrivée du migrant/réfugié au Brésil et sont placées dans le passé (un passé plus récent que celui lié à la vie dans le pays d'origine), comme on peut le voir dans le texte (TB4) de Lara Élizabeth (qui a vécu d'abord dans une petite pièce et vit maintenant avec sa compagne dans la maison qu'elles voulaient avoir).

En termes de vocabulaire, si la vie dans le pays d'origine implique des termes de valeur positive : *vie tranquille*, *belle rue en toute sécurité,* etc., en

8 Disponible sur : https://noticias.uol.com.br/cotidiano/ultimas-noticias/2019/02/20/brasil-matou-8-mil-lgbt-desde-1963-governo-dificulta-divulgacao-de-dados.htm?cmpid. Accès le : 11/09/2019.

revanche, il n'y a pas, comme dans les récits du contexte français, des mots de nature négative pour qualifier le Brésil ou la vie dans ce pays. Ceci, comme nous l'avons déjà souligné, est probablement lié au contenu de la proposition du HCNUR/Brésil. Ainsi, des mots et des expressions de nature positive sont également utilisés en référence au Brésil (à la vie au Brésil) : *nouvelle maison*, *pays du futur, respect,* etc., ce qui arrive rarement dans les reportages de l'exposition française.

Concernant le mode d'énonciation, le ton pris par les sujets qui se trouvent dans le contexte brésilien semble plus optimiste et fondé d'espoir que le ton mobilisé dans les récits du contexte français. En ce sens, l'*éthos* qui se construit avec les récits du Brésil, dans son ensemble, est celui d'individus moins fragilisés et plus confiants. Cela se voit, par exemple, dans le récit de Lawrence Ijeh (TB2), qui même s'il prend un ton nostalgique en parlant de la vie au Nigéria, exprime néanmoins avoir des espoirs au Brésil.

Dans cette perspective, l'opposition migrant clandestin (qui suscite un sentiment de rejet) *vs.* réfugié légal (celui qui doit être accueilli), que l'on a pu observer par rapport au sous-corpus français, n'est pas très productive dans le sous-corpus brésilien. Un fait attire l'attention : si le douloureux voyage en quête d'un refuge raconté par le couple afghan/iranienne (TB3) – intensifié par le terme *désespérément* – ressort, c'est surtout, semble-t-il, pour valoriser le Brésil, créant une image positive du pays. Ainsi, les thèmes négatifs, tels que l'homophobie, le manque de sécurité, la saleté dans les rues, qui pourraient dénigrer le pays, sont systématiquement réduits au silence, tandis que le stéréotype d'un peuple hospitalier, respectueux des différences est mis en évidence.

Les comparaisons entre l'ensemble des récits de la France et du Brésil nous permettent, donc, d'arriver aux images (ou représentations) de soi, des autres, du pays d'origine et du pays d'accueil que les sujets déplacés construisent dans leurs textes, ce qui est cohérent avec notre plus grand objectif qui est de « donner la parole » à ces sujets. Mais que dire du discours sous-jacent à ces textes ? Voici quelques considérations qui, bien entendu, n'épuisent pas la question.

***

Comme nous l'avons vu, si, d'une part, il existe des similitudes entre les récits qui permettent de pointer un discours commun, comme la récurrence de certains thèmes (par exemple, l'idéalisation du passé) et l'utilisation d'un lexique généralement de contenu positif, lorsque les sujets déplacés parlent de

la vie dans leur pays d'origine, en revanche, il existe des différences marquées en ce qui concerne les récits de vie collectés au Brésil et en France, ce qui démontre le caractère unique de chaque « groupe » (et de chaque migrant/réfugié au sein du « groupe »). Après tout, comme cela a été déjà souligné, nous ne pouvons pas ignorer le « poids » des propositions présentées dans l'exposition française et sur le site internet du HCNUR/Brésil pour la construction de récits de vie. Ce sont ces propositions qui, comme on l'a dit, ont orienté (de façon argumentative) certaines réponses/positions, au détriment des autres, et ont même permis de rendre les récits disponibles différemment dans les deux dispositifs. Ainsi, si les textes analysés semblent suggérer un meilleur accueil au Brésil qu'en France, cette question ne peut être généralisée sans une étude plus large et plus approfondie.

Quoi qu'il en soit, ce qui est clair pour nous, c'est que, dans les deux cas, un espace alternatif important a été ouvert pour que les habituellement « sans-paroles » puissent raconter un peu leurs histoires, rapporter leurs défis et leurs difficultés, mais aussi leurs réalisations et leurs espoirs ; construire des images de leur pays d'origine et du pays qui les a accueillis ; exposer leurs sentiments envers eux-mêmes et envers les autres ; enfin, se présenter et se représenter à travers leur discours. En ce sens, lire (écouter) ce que les individus déplacés ont à dire sur eux-mêmes, les autres, le monde, a une valeur plus convaincante que lire (écouter) leurs histoires racontées par d'autres, nous permettant d'évaluer de plus près ce que signifie être un migrant/réfugié, avec tout ce que cela implique, ce qui nous amène à partir de là à adopter des attitudes plus solidaires et moins xénophobes envers ce public en situation de vulnérabilité.

Marques et Therrier (2017, p. 8), dans leur enquête sur les femmes haïtiennes qui ont migré vers Belo Horizonte, ont constaté, de la part des personnes interrogées, « un besoin urgent de prendre la parole », en raison du peu d'espace qui leur est généralement donné pour s'exprimer, pour « parler d'eux-mêmes, de leur vie et de leurs urgences ». Des productions comme celle de ces auteurs – et, très modestement, la nôtre – impliqueraient ainsi de nouvelles façons pour les sujets déplacés de « se faire reconnaître et respecter en prenant la parole ».

Bibliographie

Akoka, Karen, « Qu'est-ce qu'un réfugié ? Des usages politiques des définitions juridiques », in : Calabrese, Laura ; Veniard, Marie (éds.), *Penser les mots, dire la migration*, Louvain-la-Neuve, Harmattan, 2018, p. 183-188.

Bertaux, Daniel, *Le récit de vie,* Paris, Armand Colin, 2005.

Charaudeau, Patrick, *Grammaire du sens et de l'expression,* Paris, Hachette, 1992.

Clochard, Olivier, « Les réfugiés dans le monde entre protection et illégalité », *EchoGéo*, v. 2, sep./nov. 2007, p. 1-8. Disponible sur : http://echogeo.revues.org/1696. Consulté le : 20 février 2019.

Ducard, Dominique, « Dar a palavra : da reportagem radiofônica à ficção documental », in : Lara, Glaucia P. ; Limberti, Rita P. (orgs.), *Discurso e (des) igualdade social,* São Paulo, Contexto, 2015, p. 109-128.

Lara, Glaucia M. P., « Abrindo as portas : a voz dos imigrantes e refugiados », *Cadernos de Linguagem e Sociedade,* Brasília, v. 18, n° 1, jun. 2017, p. 28-48. Disponible sur : http://periodicos.unb.br/index.php/les/issue/view/1665. Consulté le : 11 septembre 2019.

Lara, Glaucia M. P., « A(s) voz(es) dos vulneráveis : narrativas de vida de imigrantes e refugiados à luz da análise do discurso », In : Baronas, R. L. *et al.* (orgs.), *As ciências da linguagem e a(s) voz(es) e o(s) silenciamento(s) de vulneráveis* : reflexão e práxis, Campinas, Pontes, 2018, p. 145-166.

Machado, Ida Lucia, « Histórias discursivas e estratégias de captação do leitor », *Diadorim,* Rio de Janeiro, v. 10, 2011, p. 59-74.

Machado, Ida Lucia, « Narrativa de vida : um espaço de liberação para vozes femininas ? », in : Machado, Ida Lucia *et al.* (orgs.), *Análise do discurso. Afinidades epistêmicas franco-brasileiras*. Curitiba, CRV, 2016, p. 12-22.

Maingueneau, Dominique, *Termos-chave da análise do discurso,* Belo Horizonte, Ed. UFMG, 1998.

Maingueneau, Dominique, *Gênese dos discursos,* Curitiba, Criar Edições, 2005.

Maingueneau, Dominique, *Les phrases sans texte,* Paris, Armand Colin, 2012.

Marques, Ângela Cristina S. ; Therrier, Dina, « Imigração de mulheres haitianas em Belo Horizonte/Brasil : identidades femininas, relatos de si e autonomia », *Panorama,* Goiânia, v. 7, n° 2, ago/dez. 2017, p. 03-09.

Orlandi, Eni P., *Análise de discurso : princípios & procedimentos,* Campinas, Pontes, 1999.

Peret, Luiz Eduardo N., « De "O Rebu" a "América" : 31 anos de homossexualidade em telenovelas da Rede Globo (1974-2005) », Revista *Contemporânea*, Rio de Janeiro, n° 5, 2005, p. 33-45. Disponible sur : http://www.contemporanea.uerj.br/pdf/ed_05/contemporanea_n05_04_eduardo.pdf. Consulté le : 21/05/2020.

Modalités discursives sur l'immigration à la télévision belge : une comparaison des chaînes publique et commerciale

Valériane Mistiaen

De nombreuses analyses sur les migrations étudient le contenu des médias européens (Berry *et al.*, 2016) ou belges (De Cock *et al.*, 2019). D'autres étudient le discours médiatique (Van Dijk 2006) ou le type de cadrage que les médias utilisent (Van Gorp, 2005). Cependant, les analyses lexico-discursives (Gabrielatos & Baker, 2008) et dénominationnelles (Canut, 2016) sont moins nombreuses. Si la majorité de ces recherches se concentrent sur des corpus médiatiques écrits, peu d'études se concentrent sur les programmes télévisuels. Quelques-unes abordent l'angle du langage dans les séquences de journal télévisé (JT) traitant de l'immigration ainsi que leur impact sur les opinions (Lecheler, Bos & Vliegenthart, 2015). D'autres, plus récentes, ont analysé la manière dont le service public et la chaîne commerciale belges néerlandophones traitaient les sujets migratoires (Jacobs *et al.*, 2016) ainsi que la relation entre la consommation médiatique et l'opinion publique concernant les migrants et les réfugiés. Jusqu'ici, aucune de ses études ne s'est penchée spécifiquement sur le cas de la télévision belge francophone.

Basée sur les images et le registre langagier, les différents médias organisent leur rhétorique en accord avec ce que leur audience attend (Tétu, 2004, 9-10) mais également en fonction des logiques commerciales et de leur public (Kleemans & Hendriks Vettehen, 2009).

La présente recherche découle d'une étude précédente qui a analysé, à l'aide d'outils de la Linguistique de Corpus (LC), 300 séquences de Journaux Télévisés traitant de la « crise des réfugiés » s'étalant de mars à septembre 2015 (Mistiaen, 2019). Cette dernière dévoile que même si la chaîne publique propose des séquences plus longues, elle comptabilise moins de séquences en comparaison avec son équivalent commercial. Par ailleurs, la chaîne publique traite une plus grande variété de sujets et offre une vue plus large de la situation en incluant un plus grand nombre d'acteurs. Elle fait également davantage référence aux menaces culturelles, sanitaires et sécuritaires dans le but d'offrir une compréhension globale de la situation. L'étude du commentaire plutôt que l'image est importante car

> *[…] parfois le journal télévisé peut être écouté sans être regardé comme s'il s'agissait des informations à la radio, et dans le fait que, si on prend soin de faire un travail de comparaison d'une chaîne à l'autre, des mêmes images prennent un sens différent selon le commentaire qui les accompagne (Charaudeau, 2005, 91).*

L'objectif de cette recherche est de comprendre, à l'aide d'une analyse lexicale, comment la chaîne publique et la chaîne commerciale belges de langue française traitent la couverture de onze événements en lien avec la « crise des réfugiés » de 2015. L'hypothèse avancée est que la logique de production de chaque chaîne télévisée (publique et commerciale) se reflète dans le traitement médiatique des séquences en lien avec l'immigration. Comme l'écrit Pierre Viansson-Ponté, responsable politique et éditorialiste du quotidien *Le Monde*, « [l']objectivité absolue, la pureté de cristal, cela n'existe pas. Tout est un choix dans ce métier [le journalisme[1]] ». Dans cette recherche, les variations de langage sont étudiées via l'analyse des termes lexicaux et des dénominations. En effet, ces dernières sont :

> *« subjectives » dans la mesure où il existe toujours plusieurs unités lexicales qui, sans être synonymes, peuvent jouer concurremment ce rôle dénominatif, étant donné que tout objet est constitué d'un ensemble quasiment illimité de propriétés dont certaines seulement seront retenues […] (Kerbrat-Orecchioni, 1980, 126).*

En conséquence, l'acte de nommer ou la construction syntaxique résulte souvent d'une sélection inconsciente, qui n'est jamais innocente. D'après Kerbrat-Orecchioni, (1980, 131), « […] le discours journalistique se caractérisant précisément par le fait que même lorsqu'il ne recourt pas à des procédés […] voyants, il porte clairement la marque du lieu idéologique d'où

1 Viansson-Ponté, P. (1972) La guerre des hebdomadaires, *Le Monde*, publié le 2 octobre 1972, consulté le 11 août 2019, https://www.lemonde.fr/archives/article/1972/10/02/la-guerre-des-hebdomadaires_2402945_1819218.html

parle l'émetteur ». C'est pourquoi, il semble primordial d'étudier en détail le discours des médias sur les migrations et de ne pas se limiter aux processus classiques utilisés par les journalistes.

Cet article explore aussi le choix des acteurs (témoins, migrants, hommes politiques…) opéré par les deux chaînes francophones principales car « elles reflètent les interprétations de la question, éventuellement en faisant appel à des témoins opportuns qui sont cités et qui exposent des points de vue qui coïncident avec les convictions des journalistes[2] » (Brüggemann, 2014, 76-77). De plus, « plutôt que de proposer des réfutations de récits antagonistes, les défenseurs, les personnalités officielles et les experts réaffirment généralement leur propre compréhension de la question de l'immigration »[3] (Benson & Wood, 2015, 818). Charron et Charlton (2019, 140) ont analysé plus de 182 séquences de JT commerciaux et publics diffusées au Québec de 1960 à 2010 et concluent que « la voix des acteurs est mise au service d'un propos et d'une énonciation qui restent ceux des journalistes ». En conséquence, ces choix reflètent également la position de la chaîne de télévision ou du moins l'orientation que la rédaction souhaite donner à l'information.

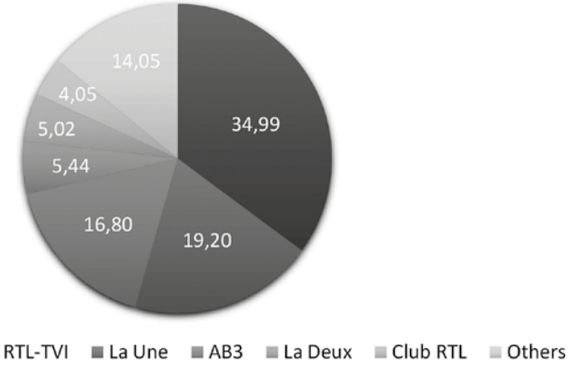
Paysage télévisuel en Belgique francophone

La Belgique compose avec trois langues nationales officielles (français, néerlandais et allemand). Le paysage médiatique est, par conséquent, divisé selon ces communautés linguistiques. Les chaînes francophones sont peu

2 « [it] reflect[s] […] interpretations of the issue at hand, possibly through the use of opportune witnesses that are quoted with views that coincide with the journalists own convictions ». Toutes les traductions sont de l'auteure.

3 « rather than offering rebuttals of rival narratives, advocates, officials, and experts alike generally restated their own understandings of the immigration issue. »

Graphique 1.
Audience TV
en Belgique
francophone.
Source : CIM, 2018.



nombreuses et sont en forte compétition avec les chaînes télévisuelles françaises (CIM, 2018), comme le montre le graphique ci-dessus.

La Belgique francophone compte cinq chaînes télévisuelles principales : *RTL-TVI*, *La Une*, *AB3, La Deux* et *Club RTL*. Ensemble, elles comptabilisent 50 % du marché télévisuel francophone. *La Une* et *La Deux* sont les principales chaînes du service public (la RTBF), les autres chaînes mentionnées appartiennent au groupe *RTL Group*. *RTL-TVI* et *La Une* sont les chaînes francophones les plus regardées et se livrent une « concurrence importante et serrée » (Burnier *et al.*, 2016). En conséquence, en début de soirée *La Une* est en compétition directe avec *RTL-TVI* (De Bens, 2004, 24).

Fondée en 1977, la Radio-Télévision Belge de la Communauté française (RTBF) est financée à 75 % par la Communauté française de Belgique. Ses autres revenus sont principalement publicitaires ou issus de sponsors. Sur son site Internet, la RTBF mentionne que ses missions sont : « [de rencontrer] les besoins et les attentes des citoyens belges francophones et […] d'informer, de divertir et d'éduquer. [Sa] première mission est de confirmer et de vérifier l'information avant de la mettre en perspective[4]. » *La Une* s'engage publiquement à fournir des informations contextuelles (par exemple, faire intervenir des experts, interviewer les protagonistes eux-mêmes) et représenter positivement les minorités (Van den Bulck & Broos, 2011).

La Radio et Télévision Luxembourgeoise (RTL-TVI) est fondée dix ans plus tard que le service public, en 1987. RTL Belgique est un groupe privé qui dit vouloir constituer un « relais de la vie de sa communauté, notamment au travers de la production d'émissions d'information et de programmes de proximité[5] ».

Le service public dépend de manière beaucoup moins importante des revenus publicitaires. Il est donc attendu qu'il vise à éclairer le débat rationnel et joue un rôle dans la construction démocratique à travers « une logique publique caractérisée par un service universel, des valeurs partagées, la qualité et la diversité comme valeurs-clés. Tandis que les productions commerciales sont dominées par une logique de marché caractérisée par une course à l'audience[6] » (Jacobs *et al.*, 2016, 643). En raison de la logique de marché, les sociétés de diffusion commerciales ont plus tendance à s'étendre sur les

4 RTBF (2018). *Missions*. Consulté le 7 juin 2018, https://www.rtbf.be/entreprise/a-propos/nos-missions/detail_les-missions-de-la-rtbf?id=9302311

5 RTL (2018). *RTL Belgique Missions*. Consulté le 23 juin 2018, https://www.rtlbelgium.be/a-propos/nos-missions/

6 « a "public logic", characterized by universal service, public value, quality and diversity as key values, whereas the commercial news production process is dominated by a market-oriented logic and is characterized by audience maximization ».

nouvelles moins sérieuses et les histoires sensationnalistes afin d'augmenter l'audimat (McManus, 1994). De plus, des recherches menées par Tink (1998, 102) montrent que « la RTBF et France 2 [service public français] sélectionnent certains sujets selon des critères éducationnels plutôt que commerciaux et […] adressent les sujets d'information d'une manière plus variée que les chaînes privées ». Récemment, Kathleen Beckers et Peter Van Aelst (2019) ont présenté les résultats d'une analyse de contenu quantitative et longitudinale de *toutes* les séquences de JT traitant des migrations diffusées par les deux sociétés télévisuelles les plus importantes de Flandre. Ils ont conclu que le service public néerlandophone se concentre sur l'intérêt humain alors que la société de diffusion commerciale se focalise sur la politisation. D'autres recherches montrent que les médias commerciaux sont de moins bonne qualité et tendent à utiliser « […] plus d'éléments sensationnels dans leur JT comparé au service public »[7] (Kleemans & Hendriks Vettehen, 2009, 236). Les médias commerciaux diffusent donc moins de « hard news » (par exemple, des sujets politiques et économiques), et plus de sujets qualifiés de « soft news » (par exemple, des scandales, des sujets de divertissement) (Esser, 1999, 293).

En comparaison aux autres médias, « l'émotion est généralement considérée par les journalistes de la télévision comme un ingrédient qui contribue puissamment à susciter l'attention du public précisément parce qu'elle favorise, voire provoque, l'identification et l'empathie » (Charron & Charlton, 2019, 148). Elles cultivent également l'empathie du téléspectateur en interviewant des témoins avec lesquels l'identification est aisée (Hendriks Vettehen, Nuyten & Peeters, 2008, 320).

Hypothèses

Ce travail est construit autour de deux hypothèses principales, basées sur les résultats d'une recherche précédemment menée (Mistiaen, 2019) ainsi que sur la revue de la littérature présentée ci-dessus. Du fait que la télévision publique offre une vision plus large des sujets migratoires et inclut un nombre plus important d'acteurs variés, nous émettons les deux hypothèses suivantes :

H1 : La chaîne publique interviewe une plus grande variété d'intervenants comparé à la chaîne commerciale.

H2 : La chaîne commerciale utilise plus de termes qui suscitent des émotions et qui cultivent l'empathie du téléspectateur. Cette seconde hypothèse, traitant de la présence de traits sensationnalistes, repose uniquement sur une analyse

7 « […] more sensational features in their news compared to public service broadcasters ».

qualitative des séquences en lien avec un événement sélectionné : la noyade de l'enfant syrien Alan Kurdi. En effet, ces séquences sont susceptibles de générer plus de réactions émotionnelles et empathiques.

Corpus et méthodologie

Cette recherche se base sur une analyse qualitative de onze événements diffusés lors des Journaux Télévisés (JT) du soir des chaînes publique et commerciale belges francophones, respectivement *La Une* et *RTL-TVI*. La période d'analyse s'étend du 27 août au 24 septembre 2015. Dans un premier temps, toutes les séquences des JT du soir qui incluaient les lemmes *migrant* et/ou *réfugié* dans le contexte de la « crise des réfugiés » ont été extraites des bases de données de deux chaînes de télévision et retranscrites : 44 séquences de JT composent le corpus et peuvent être regroupées en onze événements, cinq en lien avec la politique, cinq en lien avec les problèmes rencontrés ou causés par les migrants et un décrivant un centre d'accueil en Wallonie.

Pour répondre à la première hypothèse, les séquences ont été lues en détail et codées en fonction du type de l'intervenant interviewé ou mentionné. La deuxième hypothèse se base sur une analyse lexicale des termes utilisés. L'analyse porte sur l'« appartenance catégorielle » des termes d'émotion qui « charrient toutes sortes de jugements interprétatifs « subjectifs » inscrits dans l'inconscient linguistique de la communauté » (Kerbrat-Orecchioni, 1980, 70). L'analyse se concentre également sur le lexique utilisé dès lors que « […] *tout unité lexicale est, en un sens, subjective*, puisque les « mots » de la langue ne sont jamais que des symboles substitutifs et interprétatifs des « choses » » (*ibidem*).

Pour cette seconde hypothèse, le choix fait par chaque chaîne concernant les discours des intervenants est également étudié. Les méthodes d'analyse sont tirées des livres de Raphaël Micheli « Les émotions dans le discours » (2014) et de Catherine Kerbrat-Orecchioni « L'énonciation : de la subjectivité dans le langage » (1980).

Résultats

Description du corpus

Même si les séquences relatives à la thématique migratoire de *La Une* sont plus longues que celles d'*RTL-TVI* (Mistiaen, 2019), la chaîne commerciale tend à diffuser plus de séquences sur les sujets liés à la migration pour la

	Événements	La Une	RTL-TVI
Événements – politique			
1	Le 27 août 2015, Bart De Wever (Bourgmestre d'Anvers et président de la N-VA (Nieuwe-Vlaamse Alliantie), parti nationaliste flamand) annonce sur Terzake (un programme flamand d'affaires courantes quotidien du service public néerlandophone, la VRT) qu'il voudrait créer un statut spécial pour les réfugiés en Belgique.	2 séquences : - 27/08/2015 - 28/08/2015	2 séquences : - 27/08/2015 - 30/08/2015
2	Jean-Claude Juncker (Président de la Commission Européenne) prononce son discours sur l'Union européenne à Strasbourg, devant le Parlement Européen, le 9 septembre 2015.	09/09/2015	09/09/2015
3	Le 15 septembre 2015, Marine Le Pen, leader du Front National (FR), était l'invitée du parti nationaliste d'extrême droite flamand, le Vlaams Belang, pour tenir un discours devant le Parlement flamand.	15/09/2015	2 séquences : - 15/09/2015 - 16/09/2015
4	Le 22 septembre 2015, le professeur Carl Devos de l'Université de Gand (BE) invite Bart De Wever (N-VA) à donner la leçon inaugurale de l'année 2015-16.	3 séquences : - 22/09/2015 (2) - 23/09/2015	22/09/2015
5	Le 24 septembre 2015, le roi Philippe de Belgique, le Premier ministre, Charles Michel (président du parti libéral francophone, le Mouvement Réformateur (MR)) ainsi que le Secrétaire d'État à l'Asile, la Migration et la Simplification administrative, Theo Francken (N-VA) visitent le centre d'accueil pour demandeurs d'asile de Belgrade (BE).	24/09/2015	24/09/2015
6	« Mesures d'urgence » : le 28 août 2015, les deux chaînes annoncent la création de nombreuses places pour des demandeurs d'asile dans des centres d'accueil. Elles discutent également l'arrivée de nouveaux réfugiés.	28/08/2015	28/08/2015
Événements – menaces ou mort de migrants			
7	Un camion contenant 71 corps en décomposition a été trouvé dans la banlieue de Vienne le 27 août 2015.	2 séquences : - 27/08/2015 - 28/08/2015	4 séquences : - 27/08/2015 - 28/08/2015 - 29/08/2015 - 30/08/2015
8	Le 2 septembre 2015, les photos de la photojournaliste Nilüfer Demir du corps sans vie d'Alan Kurdi font rapidement le tour du monde et alertent l'opinion publique sur la « crise des réfugiés ».	4 séquences : - 02/09/2015 - 03/09/2015 (2) - 04/09/2015	9 séquences : - 03/09/2015 (7) - 04/09/2015 - 14/09/2015
9	Le 9 septembre 2015, des centaines de demandeurs d'asile brisent les lignes de police près du centre d'accueil de Roeszke (frontière Serbo-Hongroise) dans le but d'atteindre Budapest. Quelques journalistes présents sur place ont filmé une camerawoman de N1TV (chaîne liée au parti d'extrême-droite hongrois, Jobbik), Petra Lazlo, donner un coup de pied à un demandeur d'asile syrien (Osama Adboul Mossem) alors qu'il courait avec son fils dans les bras.	2 séquences : - 09/09/2015 - 17/09/2015	2 séquences : - 09/09/2015 - 17/09/2015
Problèmes causés par des migrants			
10	Le 2 septembre 2015, un peu plus de 2000 passagers de l'Eurostar ont vu leur voyage perturbé à cause de migrants présents sur les rails de l'Euro Tunnel.	02/09/2015	02/09/2015
Visite d'un centre d'accueil			
11	La caserne de Saint-Jean à Tournai (BE) est prête à accueillir 200 demandeurs d'asile le 1er septembre 2015.	01/09/2015	2 séquences : - 28/08/2015 - 01/09/2015
Total		**19**	**25**

Tableau 1. Description du corpus.

période étudiée (25 séquences pour 19 séquences sur *La Une*, voir Tableau 1). De plus, lorsqu'il s'agit de la mort, illustrée ici par les événements 7 et 8, *RTL-TVI* diffuse plus de séquences que *La Une*.

La chaîne publique explique plus en détail les déclarations politiques et leur contexte. Par exemple, dans la première séquence expliquant la déclaration de Bart de Wever sur Terzake, *RTL-TVI* se concentre sur la position politique stratégique adoptée par Bart De Wever et le contrôle « nécessaire » des frontières européennes (et belges), alors que *La Une* explique en quoi consiste la convention de Genève et son article 23. Dans le deuxième événement relatant le discours sur l'Union du président de la Commission Européenne, *RTL-TVI* ne fait qu'évoquer le plan de distribution européen des réfugiés et se concentre principalement sur la mort de la mère de Jean-Claude Junker alors que *La Une* ne mentionne pas cette information et traite du contenu politique de son discours. Dans sa séquence, *RTL-TVI* a tendance à dépeindre Jean-Claude Junker comme une victime selon un processus d'individualisation. En effet, même si tout le monde ne peut s'identifier au Président de la Commission Européenne, tout le monde peut être touché par la perte d'un parent proche et personne n'y restera indifférent. En conséquence, le contenu politique est relégué au second plan.

Intervenants

Il est important d'étudier les personnes qui contribuent aux séquences d'actualité parce que « les citations [...] répondent à des objectifs narratifs variés et ne servent pas toujours de support à des arguments[8] » (Benson & Wood, 2015, 803). Les intervenants cités ou interviewés dans chaque séquence sont présentés dans le Tableau 2.

Lorsqu'on compte le nombre d'intervenants qui contribuent aux séquences d'actualité, la chaîne commerciale présente plus d'intervenants que son pendant public. Cependant, ce résultat doit être nuancé. En fait, *RTL-TVI* interviewe plus de personnes quand il s'agit de la mort d'Alan Kurdi mais cet événement comptabilise également un plus grand nombre de séquences (9) que sur *La Une* (4). En conséquence, lorsqu'on rapporte cela en fréquences relatives (nombre d'intervenants par séquences), on obtient des résultats assez proches : 1,8 intervenants par séquence pour *RTL-TVI* et 1,9 pour *La Une*.

Une si petite différence n'est peut-être donc pas à attribuer à la différence public/privé mais peut être due au fait que « […] le droit de parole […] obéit à des règles journalistiques qui transcendent le temps et […] les supports médiatiques » (Charron & Charlton, 2019, 140).

8 « quotes […] fulfil varied narrative purposes not always acting as conduits for arguments. »

Évènement	La Une	RTL-TVI
1	8 (Bart De Wever (N-VA), Nahuma Lanjri (CD&V[1]), Gwendolyn Rutten (présidente de l'Open VLD[2]) et tous les partis politiques belges francophones (MR[3], PS[4], CDH[5], Ecolo[6] and FDF[7]))	7 (Bart De Wever (N-VA), Theo Francken (N-VA), Jan Jambon (N-VA), Malou Gay (Ciré[8]), le premier Ministre, Charles Michel (MR), le PS et mention du parti d'opposition, le CD&V)
2	4 (Jean-Claude Juncker (2), les premiers ministres slovaque et hongrois et Nigel Farage (UKIP[9]))	2 (Jean-Claude Juncker et un député italien du « parti d'extrême-droite la Ligue Nord »)
3	0	2 (Marine Le Pen et un des manifestants)
4	4 (Bart De Wever, deux étudiants en sciences politiques et Carl Devos, professeur spécialisé en politique et organisateur de l'événement)	2 (Bart De Wever et un étudiant de l'université)
5	3 (un demandeur d'asile, une personne en charge du centre de la Croix-Rouge et Theo Francken)	3 (deux demandeurs d'asile et le directeur du centre d'accueil de la Croix-Rouge)
6	3 (Bart De Wever, Theo Francken et Charles Michel)	0
7	3 (un policier autrichien, le Chancelier et le Secrétaire d'État Intérieur autrichien)	2 (deux policiers autrichiens et le Chancelier)
8	4 (la photojournaliste turque Nilüfer Demir, des membres de la famille d'Alan Kurdi et deux experts)	18 (parmi lesquels : passants, extraits d'auditeurs radio de *Bel-RTL*, réactions politiques européennes, Theo Francken et Didier Reynders[10] (MR), la photojournaliste turque Nilüfer Demir, des membres de la famille d'Alan Kurdi et deux experts)
9	1 (Osama Adboul Mossem)	2 (Osama Adboul Mossem et le directeur national du centre de formation des arbitres espagnols)
10	3 (un travailleur humanitaire, une réfugiée soudanaise et un voisin de la station de trains)	3 (passagers coincés)
11	1 (le directeur du centre)	5 (deux volontaires, le directeur du centre et un donneur de vêtements)
Total	**34**	**45**
Fréquences relatives	**1.9**	**1.8**

Tableau 2. Intervenants par chaînes.

1 Parti politique flamand chrétien démocrate (*Christen-Democratisch en Vlaams*).
2 Parti politique flamand des libéraux et démocrates flamands (*Open Vlaamse Liberalen en Democraten*).
3 Le *Mouvement réformateur*, parti politique libéral francophone.
4 Parti socialiste francophone.
5 *Centre démocrate humaniste*, parti centriste francophone.
6 Parti écologique francophone.
7 Francophones Démocrates *Fédéralistes*, aujourd'hui le parti s'appelle *Défi*, parti centriste et libéral.
8 Coordination et initiative pour réfugiés et étrangers, ONG belge, basée à Bruxelles.
9 Député européen du parti de l'indépendance du Royaume-Uni.
10 Ministre belge des affaires étrangères.

Intervenants	La Une		RTL-TVI	
Politiciens	18	52,94%	14	31,11%
Experts/Spécialistes	4	11,76%	3	6,66%
Travailleurs ONG	3	8,82%	5	11,11%
Témoins	3	8,82%	8	17,77%
Micro-trottoir	1	2,94%	6	13,33%
Réfugiés et demandeurs d'asile	3	8,82%	3	6,66%
Autres	2	5,88%	6	13,33%

Tableau 3. Typologie des intervenants.

Bien que les deux chaînes interviewent principalement des politiciens (52,94 % sur *La Une* et 31,11 % sur *RTL-TVI*), la seconde catégorie d'interviewés par ordre de fréquence varie : les experts pour la chaîne publique (11,76 %) et les témoins/micros-trottoirs pour *RTL-TVI* (31,1 %), catégories quasiment absentes de *La Une*. Le seul voisin interviewé sur la chaîne publique intervient dans l'événement 11 (blocage de l'Eurostar).

Lorsqu'on s'attarde sur les politiciens interviewés par les deux chaînes, on remarque que *La Une* interviewe ou cite un plus large spectre du paysage politique belge (plus de politiciens néerlandophones dans le premier événement par exemple) et européen (voir événement 2 et 7). Ces intervenants détiennent un certain degré de « pouvoir de décider » ce qui procure un « effet de décision » suite à la performativité de la citation. Et même lorsqu'il s'agit de propos rapportés, le média « gagne en factualité » (Charaudeau, 2005, 139). En ce qui concerne les experts et les spécialistes, lorsqu'ils sont interviewés, la séquence est dominée par un « effet d'autorité » dû à la « position d'autorité » qu'incarne la personne elle-même.

Sur les deux chaînes, la N-VA est le parti politique le plus représenté. Cela peut en partie s'expliquer par le fait que deux personnages clés sont issus de ce parti : Theo Francken, Secrétaire d'État à l'Asile, la Migration et la Simplification administrative à cette époque ainsi que Bart De Wever, leader du parti, et figure centrale des événements 1 et 4. Comme étudié dans une recherche en cours, « Les journalistes francophones ont tendance à considérer les déclarations de la N-VA comme des événements médiatiques à part entière. Les journalistes francophones ont tendance à considérer les déclarations de la N-VA comme des événements médiatiques à part entière[9] ». En conséquence, ils ont tendance à accorder une place prédominante à ce parti.

9 « French-speaking journalists tend to consider N-VA statements as fully-fledged media events »

La chaîne publique donne également légèrement plus la parole aux demandeurs d'asile et aux réfugiés, ce qui est susceptible de promouvoir une représentation plus positive de la migration dans l'actualité (Masini & Van Aelst, 2017). Donner la parole au plus de personnes possible procure une impression d'exhaustivité, ce qui engendre le sentiment d'être le plus objectif possible (Kerbrat-Orecchioni, 1980, 123) mais « être exhaustif, cela ne veut pas dire *tout* dire sur *tout*, mais dire tout et seulement ce qui […] est pertinent sur un sujet donné […] » (*ibidem*). Or, les interviews des témoins et les réponses aux micros-trottoirs étant « souvent sélectionnées en fonction des préjugés des journalistes sur ladite opinion[10] », donner la parole à six passants et à des auditeurs radio anonymes pose la question de la pertinence du choix opéré par *RTL-TVI* (séquence sur la mort d'Alan Kurdi, diffusée le 3 septembre 2015). La chaîne commerciale a tendance à relayer les voix des citoyens qui expriment leur appréciation des faits. Selon Charaudeau (2005, 139-140), ce procédé engendre un « effet d'opinion » du fait que l'interlocuteur « exprime un jugement ». Cet effet donne l'impression « d'être proche des citoyens » et « construit une image démocratique » (*ibidem*). Bien que « la présence des gens ordinaires a connu [récemment] une forte croissance » (Charron & Charlton, 2019, 143) dans tous les types de médias, ces résultats correspondent à ceux évoqués par Charron et Charlton pour la télévision canadienne : la chaîne commerciale donne « un peu plus de place […] à la parole individuelle, ce qui est congruent avec l'approche plus populaire et plus concurrentielle que pratique une télévision privée commerciale […] qui joue la carte de la proximité avec son auditoire » (*ibidem*).

La première hypothèse est donc vérifiée, même si nous devons rester prudents, étant donné que ce corpus n'est représentatif que d'une partie de la réalité.

Émotions

D'un point de vue narratif, *RTL-TVI* et *La Une* suivent presque le même schéma concernant les séquences consacrées à la mort d'Alan Kurdi. Premièrement, les deux chaînes racontent le naufrage. Ces séquences sont associées aux champs lexicaux du *chaos* et de la *tragédie*. Alors que *RTL-TVI* se concentre sur l'horreur de la situation, *La Une* souligne la « dignité » montrée par le père d'Alan. Elles analysent ensuite le « choc médiatique » et l'« impact » de la diffusion de ce genre de photo (*La Une*). *La Une* se concentre sur l'utilité de diffuser de telles images, insistant sur la « violence » de ces images qui sont

10 ACRIMED, Action Critique Médias, *Observatoire des médias*. Consulté le 17 juin 2020, https://www.acrimed.org/+-Micro-trottoirs-+

« profondément touchantes » mais qu'« il fallait absolument diffuser » pour « ouvrir les yeux de l'Europe sur cette tragédie humaine ». *RTL-TVI* se focalise sur l'émotion décrivant la photojournaliste Nifler Demir « glacée d'effroi » qui, à l'aide de ces « photos », tente de « relayer les cris de ce corps silencieux », soulignant « l'émotion que cette image tragique suscite ». *RTL-TVI* fait suivre ces trois séquences d'un micro-trottoir durant lequel les quidams parlent de l'« atrocité » de la situation qui « donne mal à l'estomac ». La chaîne commerciale diffuse également une interview de Theo Francken commentant les images. Une autre séquence s'attarde sur les réactions européennes et insiste sur la « responsabilité morale », le « devoir de solidarité » et les « valeurs » de l'Europe. Le jour suivant, les deux chaînes diffusent l'enterrement d'Alan Kurdi et de sa famille, l'émotion est à son comble (« submergé par l'émotion », « éloge funeste émouvante », « un père effondré », *RTL-TVI*). *La Une* montre les images des « funérailles d'une intense émotion » et décrit la scène ainsi : « enveloppé dans des draps blancs, un petit corps est longuement étreint par ses proches ». La chaîne commente également le « courage » du père qui trouve « l'opportunité d'interpeller les gouvernements arabes ». Ces nombreux exemples appartiennent au registre de l'émotion, caractérisé par le « haut degré d'intensité » et « la durée relativement courte » de l'événement (Micheli, 2014, 39).

D'un point de vue grammatical, la chaîne publique utilise nettement plus de noms et d'adverbes pour représenter les émotions alors que la chaîne commerciale utilise principalement des adjectifs.

Les noms d'émotion (« tragédie », « émotion ») mentionnés par la chaîne publique apparaissent dans la « position du sujet » alors que « l'être qui éprouve l'émotion apparaît en position de complément » (Micheli, 2014, 53), présentant une construction qui

> *tend à suraccentuer le rôle du patient de celui qui éprouve l'émotion, placé syntaxiquement en position de complément. L'émotion, quant à elle, placée en position de sujet, se présente comme prenant « possession » - selon l'expression de Goossens (2005, 29) - de l'entité humaine. On peut dire que cette construction est particulièrement apte à représenter la dimension subie (vs. choisie) […] (ibid, 54).*

Selon le classement établi par Kerbat (1980, 84), presque tous les adjectifs et adverbes, mentionnés sur *La Une* et sur *RTL-TVI*, appartiennent à la catégorie « affectifs objectifs », ils énoncent, « en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet ». Micheli (2014, 59) ajoute que « le locuteur ne se contente pas de dire

que le référent en question provoque *en lui* l'émotion dénotée par l'adjectif : il semble […] impliqué que ce référent est de nature à provoquer l'émotion *en tout être doué de sensibilité* ». Sur *RTL-TVI* ces adjectifs sont souvent en antéposition, ce qui « charge [le référent] d'affectivité » (Kerbrat-Orecchioni, 1980, 85). La plupart des adverbes (« malheureusement », « brutalement », « tragiquement ») utilisés par la chaîne publique appartiennent à la même catégorie d'« affectifs objectifs ».

Toutes les expressions catégorisées comme « affectives objectives » peuvent être considérées comme subjectives « dans la mesure où elles indiquent que le sujet d'énonciation se trouve émotionnellement impliqué dans le contenu de son énoncé » (*ibid*, 125). De plus, ce type de termes active une « fonction conative » et « […] l'émetteur espère que la répulsion, l'enthousiasme ou l'apitoiement qu'il manifeste atteindront par ricochet le récepteur, et favoriseront son adhésion à l'interprétation qu'il propose des faits » (*ibidem*). On notera également la présence de la fonction phatique qui apparaît dans la manière de questionner l'audience (« *Vous* avez été très nombreux à réagir à la photo que nous montrions dès hier soir » (*La Une*) ; « En temps normal, nous aurions décidé de ne pas *vous* montrer [cette photo] » (*RTL-TVI*).

Les verbes sont principalement des verbes locutoires (« témoigner », « raconter ») sur *La Une* et des verbes affectifs sur *RTL-TVI* (« déclencher », « dévaster »). Ceci peut s'expliquer par le fait que la chaîne publique offre une belle part aux intervenants.

À la suite de ces remarques linguistiques, deux autres différences entre les deux chaînes sont à souligner :

1-Identification vs. Généralisation

La chaîne publique introduit le sujet de la mort d'Alan Kurdi par « *La mort* a souvent quelque chose d'injuste. Celle d'un enfant est en soi terrible. » alors que la chaîne commerciale commence ainsi : « *Il* s'appelait Alan, 3 ans, mort noyé alors qu'*il* fuyait la guerre en Syrie. *Sa* photo bouleverse le monde et personnifie le drame des migrants. »

Sur la chaîne commerciale, l'utilisation des adjectifs possessifs et la manière dont les phrases sont formulées centrent le discours sur Alan Kurdi alors qu'on a l'impression que *La Une* essaie de parler de manière plus abstraite, se concentrant sur « la mort ». *RTL-TVI* mentionne également la manière dont Alan Kurdi était habillé : « Habillé comme de nombreux petits garçons de son âge, en short et en t-shirt. » Ce processus accentue la personnification et l'identification avec le protagoniste alors que *La Une* tente de généraliser, mettant l'accent sur tous les migrants noyés en Méditerranée (« cette mort », « comme tous les

migrants »). La chaîne publique se concentre autant sur la dimension universelle de l'événement 9 (les parties sélectionnées de l'interview d'Osama Adboul Mossem relatent le futur et le destin de tous les demandeurs d'asile au monde). De plus, dans l'événement 5 (visite royale d'un centre d'accueil), *La Une* ajoute que rencontrer des demandeurs d'asile « aide à humaniser », soulignant l'aspect humain de cette « crise ». Par ailleurs, *RTL-TVI* utilise le terme relationnel « papa », ce qui confirme l'hypothèse que la chaîne commerciale se sent proche de son public (Kerbrat-Orecchioni, 2014, 54).

2-Choix des citations

Un autre élément à souligner réside dans le choix des traductions (ou des parties choisies) du discours du père d'Alan Kurdi sur le déroulement des événements qui ont conduit au naufrage :

> *Lorsque nous sommes partis, la mer était très houleuse, les vagues étaient très hautes, très puissantes. Quand la première vague a heurté le bateau, on a tout fait pour rester à bord mais quand une seconde vague est arrivée, on a tous été éjectés. J'ai essayé de tenir ma femme et mes enfants mais ils sont tous morts l'un après l'autre. (La Une, 03/09/15)*
>
> *Nous avions des gilets de sauvetage mais le bateau a subitement chaviré parce que des gens se sont levés. Je tenais la main de ma femme. Mais mes enfants m'ont glissé des mains. (RTL-TVI, 03/09/15)*

Sur *La Une*, les extraits de l'interview laissent entendre que le père est l'acteur principal de l'action alors que *RTL-TVI* parle « d'un père qui survit » et qui « subit la situation », devenant presque un témoin du naufrage. On pourrait interpréter cela comme si, pour *La Une*, le père était responsable de la mort de sa famille alors que la chaîne commerciale souligne que la cause de la mort est due au fait que le bateau a chaviré et que la mort était inévitable.

***

Le but de cet article était d'étudier les différences de traitement de l'information en lien avec la migration entre les chaînes télévisées publique (*La Une*) et commerciale (*RTL-TVI*) belges. Cette analyse se base sur onze événements diffusés dans les journaux télévisés du soir entre le 27 août et le 24 septembre 2015.

Pour la première hypothèse (la chaîne publique interviewe une plus grande variété d'intervenants), une analyse de contenu a été menée sur le corpus. Ensuite, la deuxième hypothèse (pour les séquences traitant de la mort d'Alan Kurdi, la chaîne commerciale utilise plus de termes qui créent l'émotion et qui cultivent l'empathie du téléspectateur) a été vérifiée à l'aide d'une analyse lexicale approfondie.

À première vue, les deux chaînes utilisent un lexique similaire et traitent les séquences relatives à la « crise des réfugiés » de manière analogue. Cependant, une analyse plus profonde révèle des différences. Par exemple, bien que la chaîne publique présente un peu plus d'intervenants par séquence, ce n'est pas le cas lorsqu'il s'agit de la mort. Effectivement, *RTL-TVI* compte plus d'intervenants pour les événements 7 (camion transportant 71 migrants asphyxiés) et 8 (mort d'Alan Kurdi). Cependant, *La Une* interviewe plus d'experts que la chaîne commerciale qui préfère les micros-trottoirs et les témoins. Ce qui donne à l'information une valeur de vérité, de réalisme et d'authentification alors que *La Une* peut être créditée de chaîne « sérieuse » (Charaudeau, 2005, 139).

Concernant la deuxième hypothèse, les adjectifs et adverbes utilisés par les deux chaînes pour qualifier les événements en lien avec la mort d'Alan Kurdi appartiennent à la catégorie d'« affectifs-objectifs », ce qui provoque de l'émotion chez les êtres doués de sensibilité (Micheli, 2014, 59) et active la « fonction conative » du langage (Kerbrat-Orecchioni, 1980, 125) qui implique que l'émetteur espère que les sentiments qu'il manifeste atteignent le téléspectateur (Charron & de Bonville, 1996). Par ailleurs, la construction syntaxique accentue la dimension *subie* alors que la position des adjectifs sur *RTL-TVI* est pensée pour augmenter l'émotion suscitée chez le téléspectateur.

Dans le reste du corpus, on note également que la chaîne commerciale se concentre sur l'aspect émotionnel de l'information et utilise des expressions familières ainsi que des processus d'identification alors que la chaîne publique essaie d'atteindre une certaine forme d'exhaustivité et tente d'universaliser son discours.

Pour conclure, les deux chaînes expriment de fortes réactions émotionnelles quant à la mort d'Alan Kurdi mais la chaîne commerciale souligne encore plus la partie émouvante de l'histoire. Dans ce contexte émotionnel, *RTL-TVI* implique de nombreuses « personnes ordinaires », ce qui dans « des contextes émotifs, favorise chez le téléspectateur l'identification et l'empathie, et donc l'attention (Pantti et Husslange, 2009) » (cité dans Charron & Charlon, 2019, 147).

Les deux chaînes respectent la mission qu'elles présentent sur leur site Internet. Pour rester le plus proche possible de son audience, *RTL-TVI* construit un lien fort en permettant l'identification des téléspectateurs aux protagonistes. *La Une* tente de se rapprocher le plus possible de son engagement public en contextualisant et en donnant de l'information

factuelle. Les différences entre chaînes publiques et privées étant minimales, la dichotomie traditionnelle devrait être dépassée afin d'inclure la question de l'émotion dans le langage médiatique dans des recherches qui portent sur le journalisme. En effet, depuis plusieurs décennies maintenant, l'usage stratégique de l'émotion dans le langage est une dimension importante dans la dissémination de l'information (Charron & Charlon, 2019). Il faudrait donc inclure plus systématiquement cette variable dans l'étude des traitements médiatiques différenciés.

Bibliographie

Beckers, K. & Van Aelst, P. (2019). Look who's talking, *Journalism Studies, 20*:6, 872-890.

Benson, R. & Wood, T. (2015). Who says what or nothing at all ? Speakers, frames, and frameless quotes in unauthorized immigration news in the United States, Norway, and France. *American Behavioral Scientist*, 59(7), 802-821.

Berry, M., Garcia-Blanco, I. & Moore, K. (2016). *Press Coverage of the Refugee and Migrant Crisis in the EU: A Content Analysis of Five European Countries*. [Project Report]. Geneva : United Nations High Commissioner for Refugees.

Brüggemann, M. (2014). Between Frame Setting and Frame Sending : How Journalists Contribute to News Frames. *Communication Theory*, 24(1), 61-82.

Burnier, C., Domingo, D., Jacquet, A., Le Cam, F., Libert, M., Malcorps, S.,... & Wiard, V. (2016). Socio-économie des médias d'information francophones belges. *Politique*, (95), 26-31.

Canut, C., (2016). « Migrants et réfugiés : quand dire, c'est faire la politique migratoire », *Vacarme*, [on line : http://www.vacarme.org/article2901.html].

Charaudeau, P. (2005). *Les médias et l'information : l'impossible transparence du discours*. Paris : De Boeck Supérieur.

Charron, J., & Charlton, S. (2019). La polyphonie du journal télévisé. Sur le journalisme, *About journalism, Sobre jornalismo*, 8(2), 138-153.

Charron, J. & de Bonville, J. (1996). Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition, *Communication. Information Médias Théories*, *17* (2), 50-97.

CIM (2018). *Top 20 programs of French-speaking TV in June 2018*. Retrieved July 30, 2018 from https://www.cim.be/fr/television/resultats-publics

De Bens, L. (2004). Belgium. In M. Kelly, G. Mazzoleni, & D. McQuail (Eds.), *The Media in Europe. The Euromedia Research Group* (pp. 16-30). London : SAGE Publications.

De Cock, R., Sundin, E. & Mistiaen, V. (2019). The Refugee Situation as Portrayed in News Media : A Content Analysis of Belgian and Swedish Newspapers - 2015-2017 In L. d'Haenens, F. Heindryckx & W. Joris (Eds). *Image of Immigrants and Refugees : Public Debate, Media and Policy Agenda* (pp. 39-56). Leuven : Leuven University Press.

Esser, F. (1999). 'Tabloidization' of news : A comparative analysis of Anglo-American and German press journalism. *European Journal of Communication, 14*(3), 291-324.

Gabrielatos, C. & Baker, P. (2008). Fleeing, sneaking, flooding. A corpus analysis of discursive constructions of refugees and asylum seekers in the UK press, 1996-2005. *Journal of English Linguistics, 36*(1), 5-38.

Hendriks Vettehen, P., Nuijten, K. & Peeters, A. (2008). Explaining effects of sensationalism on liking of television news stories. The role of emotional arousal. *Communication Research, 35*(3), 319-338.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin.

Kleemans, M. & Hendriks Vettehen, P. (2009). Sensationalism in television news. In R.P. Konig, P.W.M. Nelissen & F.J.M. Huysmans (Eds). *Meaningful Media : Communication Research on the Social Construction of Reality* (pp. 226-243). Ubbergen : Tandem Felix.

Lecheler, S., Bos, L. & Vliegenthart, R. (2015). The mediating role of emotions : News framing effects on opinions about immigration. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, *92*(4), 812-838.

Masini, A. & Van Aelst, P. (2017). Actor diversity and viewpoint diversity : Two of a kind. Communications : *The European Journal of Communication Research*, *42*(2), 107-126.

McManus, J. H. (1994). *Market-Driven Journalism : Let the Citizen Beware ?* Thousand Oaks : Sage Publications.

Micheli, R. (2014). *Les émotions dans les discours*. Bruxelles : De Boeck Supérieur

Mistiaen, V. (2019). Depiction of immigration in television news : A comparison between public and commercial broadcasters. In L. d'Haenens, F. Heindryckx & W. Joris (Eds). *Image of Immigrants and Refugees : Public Debate, Media and Policy Agenda* (pp. 57-82). Leuven : Leuven University Press.

Mistiaen, V., Calabrese, L. & De Cleen, B. (forthcoming). The representation of the migrant crisis in Belgian media. The localized coverage of an international issue.

Tétu, J-F. (2004). L'émotion dans les médias : dispositifs, formes et figures. *Mots. Les langages du politique 75*, 9 -19.

Tink, J. (1998). *J.T. du midi, du soir et de la nuit sur la RTBF, RTL, TF1 et France 2 : similitudes et différences*. Master thesis. Université libre de Bruxelles.

Van den Bulck, H. & Broos, D. (2011). Can a charter of diversity make the difference in ethnic minority reporting ? A comparative content and production analysis of two Flemish television newscasts. *Communications : The European Journal of Communication Research, 36*(2), 195–216.

Van Dijk, T. A. (2006). Discourse and manipulation. *Discourse & Society*, *17*(3), 359-383.

Van Gorp, B. (2005). Where is the frame ? Victims and intruders in the Belgian press coverage of the asylum issue, *European Journal of Communication, 20*(4), 484-507.

Immigration et internet : le processus de distanciation dans le discours de haine contre les migrants sur *YouTube*

Laura Ascone

Parmi les débarquements de migrants en Europe, celui de l'*Aquarius* a probablement été le plus débattu. Le 10 juin 2018, le ministre de l'Intérieur italien Salvini avait émis l'ordre de fermer les ports italiens à l'*Aquarius* et aux 692 migrants qui se trouvaient à bord. Une telle décision a suscité de nombreuses réactions sur le web de la part de tout le spectre politique et idéologique. Les réseaux sociaux ont ainsi été le théâtre aussi bien d'expressions de soutien aux migrants que de messages haineux envers ces derniers. Bien que l'Italie ait été au cœur de cette crise, le débat s'est également diffusé en France.

Ainsi, cette contribution vise à examiner, d'un point de vue discursif, les réactions haineuses que les utilisateurs italiens et français ont publiées sur *YouTube*, en réponse aux vidéos traitant du débarquement de l'*Aquarius*. Plus particulièrement, nous questionnerons l'appartenance des utilisateurs italiens et français à une même communauté discursive (Maingueneau, 2002). En effet, si les discours sur les migrants partagent les mêmes *topoi* (Hart, 2010), notre objectif est de vérifier si les discours haineux contre les migrants constituent eux aussi un discours homogène.

Dans cette étude, nous adopterons la définition du discours de haine avancée par Cohen-Almagor :

> *Un discours malveillant, motivé par des préjugés, visant une personne ou un groupe pour leurs caractéristiques innées réelles ou perçues. […] Il exprime*

des attitudes discriminatoires, intimidantes, désapprobatrices, antagonistes et/ou préjudiciables à l'égard de ces caractéristiques. […] Il a pour but de blesser, […] victimiser les groupes ciblés, et de fomenter l'insensibilité et la brutalité vis-à-vis de ces derniers. (Cohen-Almagor, 2011 : 1-2)

Ce discours malveillant atteint ses objectifs à travers un processus de distanciation qui vise à opposer la communauté d'appartenance à une communauté *autre* : « en présentant explicitement autrui, [l'énonciateur] se qualifie soi-même de façon contrastive » (Bernard Barbeau, 2012). La notion d'altérité est donc cruciale dans l'analyse du discours de haine. Staszak (2008) définit l'altérité comme le résultat d'un processus discursif par lequel un groupe dominant (« Nous ») construit un ou plusieurs groupes dominés (« Eux ») en stigmatisant une différence – réelle ou perçue – présentée comme une négation d'identité et, par conséquent, comme une raison pour une potentielle discrimination (p. 2)[1]. La notion d'altérité se place ainsi au cœur de cette contribution : à travers une analyse du processus de distanciation opéré par les locuteurs anti-migrants, nous visons à déterminer si les utilisateurs anti-migrants italiens et français constituent une seule communauté discursive.

Le corpus a été constitué à partir des commentaires publiés en réponse aux vidéos dont le titre présentait le nom « Aquarius ». Le corpus français compte cinq vidéos et 311 commentaires, tandis que le corpus italien compte 10 vidéos et 311 commentaires[2]. Dans les deux corpus les commentaires anti-migrants sont plus fréquents que les commentaires pro-migrants. Afin d'effectuer une classification qui soit la plus objective possible, nous avons considéré uniquement les commentaires où les utilisateurs expriment explicitement leur soutien ou leur hostilité envers les migrants. Le tableau montre également que le corpus italien compte plus de commentaires haineux (60 % du corpus) que le corpus français (43 %).

L'adoption d'une approche qualitative en analyse du discours nous a permis d'examiner en détail l'articulation ainsi que la mise en discours du processus de distanciation. Dans un premier temps, nous examinerons la façon dont la distanciation physique entre la communauté d'appartenance et l'*autre* est perçue et verbalisée. Nous verrons ensuite que la distanciation physique est accompagnée d'une distanciation morale qui vise à mettre en avant le décalage culturel et comportemental entre les deux groupes. Enfin, nous analyserons les stratégies argumentatives mobilisées par les utilisateurs afin d'opérer une distanciation symbolique.

1 "the result of a discursive process by which a dominant group ("Us", the Self) constructs one or many dominated out-groups ("Them", Other) by stigmatising a difference – real or imagined – presented as a negation of identity and thus a motive for potential discrimination" (Staszak, 2008: 2).

2 La description du corpus est présentée en annexe.

Distanciation physique

Le processus de distanciation entre la communauté d'appartenance et l'*autre* s'opère sur trois niveaux. Le premier que nous analyserons est celui de la distanciation physique où les frontières, qu'elles soient géopolitiques ou naturelles, jouent un rôle crucial. Si pour certains locuteurs elles sont franchies illégalement par l'*autre* qui envahit leur territoire, pour d'autres elles nécessitent d'être rétablies, notamment à travers une rémigration de l'envahisseur. Nous verrons également la façon dont les utilisateurs français et italiens perçoivent ces frontières.

« On va être envahi »

Les vidéos dont nous avons étudié les commentaires traitent d'un événement bien précis qui a concerné principalement l'Italie. On aurait donc pu s'attendre à ce que l'invasion migratoire soit dénoncée par les utilisateurs italiens. Cependant, en liant cet événement au phénomène plus général de l'immigration, ce sont les utilisateurs français qui perçoivent, plus que les utilisateurs italiens, la crise migratoire comme une stratégie d'invasion. L'altérité intrinsèque au nom et au concept d'« invasion » désigne automatiquement un envahisseur et un envahi. Dans le discours de haine contre les migrants, le locuteur se présente comme membre d'une communauté envahie par l'*autre* qui, par conséquent, est présenté comme l'ennemi envahisseur. Par ailleurs, le terme « invasion » présuppose l'existence d'un territoire. Dans le discours qui a constitué l'objet de cette étude, les frontières du territoire européen ont été franchies illégalement par les ONG et les immigrés. Autrement dit, les utilisateurs anti-migrants dénoncent une violation de la distance délimitée par les frontières géopolitiques européennes.

1. *Il faut sortir de l'Europe sinon bientôt on va être envahi par l'Afrique regarde l'équipe de France.*
   *(Commentaire à la vidéo « Migrants sur l'*Aquarius *: "La situation à bord est très difficile." », 11 juin 2018, BFMTV)*

Dans l'exemple 1, l'utilisateur lie le débarquement de l'*Aquarius* au phénomène plus général de la crise migratoire qui concerne l'Europe entière. Selon le locuteur, la situation actuelle préannonce un futur encore plus préoccupant (« Il faut sortir de l'Europe sinon bientôt on va être envahi par l'Afrique »). Cet énoncé laisse transparaître un sentiment de victimisation suscité par le flux migratoire, et exprimé afin d'alimenter l'hostilité envers les migrants. Afin de donner du poids à son discours et à son point de vue, l'utilisateur fait référence à l'équipe de France comme preuve de cette invasion

africaine. Comme affirmé par Perelman et Olbrechts-Tyteca (1998), on ne peut pas argumenter contre des faits évidents. La vue semble ainsi jouer un rôle crucial dans cette stratégie argumentative, puisque ce qui est visible ne peut pas être nié.

C'est donc face à la violation des frontières physiques de la part des ONG et des immigrés, que certains utilisateurs anti-migrants font appel à une distanciation physique dont l'objectif est de revendiquer les frontières européennes et de rétablir la distance entre la communauté envahie et l'ennemi envahisseur.

« Retournez dans votre pays »

Le rétablissement de la distance entre la communauté et l'ennemi se ferait, selon certains utilisateurs, à travers une rémigration des immigrés qui se trouvent à bord de l'*Aquarius*. Il s'agit donc d'un mouvement qui ne va plus de l'extérieur vers l'intérieur, ce qui était le cas pour le verbe « envahir ». La rémigration à laquelle appellent plusieurs utilisateurs implique un mouvement qui de l'intérieur va vers l'extérieur. Par ailleurs, nous avons vu que les Français tendent à se focaliser non pas sur l'événement de l'*Aquarius* mais sur la crise migratoire de manière générale. Au contraire, directement concernés par le débarquement de l'*Aquarius*, les utilisateurs italiens commentent cet événement en particulier. De même, si les Français se focalisent sur l'invasion subie par les immigrés, les Italiens appellent davantage à la rémigration des immigrés accueillis par l'*Aquarius* (exemples 2 et 3).

2. *Ma li riportassero da andò l'hanno presi sti zozzoni*
   (Qu'ils les ramènent d'où ils les ont pris ces cochons)
   (Commentaire à la vidéo "Nave Aquarius, 600 migranti ancora in attesa dell'ok da Italia o Malta", 11/06/2018, Euronews)
3. *A : Girat a capo o cavall e turnat a cas… siamo già pieni*
   (Faites marche arrière et retournez à la maison… on est déjà plein)
   B : parole più giuste non potevi dirle. Tornatevene nel vostro paese
   (Tu ne pouvais pas trouver de meilleurs mots. Retournez dans votre pays)
   (Commentaires à la vidéo "Nave Aquarius, 600 migranti ancora in attesa dell'ok da Italia o Malta", 11/06/2018, Euronews)

Dans le commentaire 2, l'utilisateur appelle l'ONG à rapatrier les immigrés qui se trouvent à bord de l'*Aquarius*. En outre, en incitant à ce « qu'ils les ramènent d'où ils les ont pris », l'utilisateur laisse entendre qu'il fait partie de ceux qui considèrent l'*Aquarius* une ONG qui ne sauverait pas les immigrés en difficulté mais qui irait les chercher directement sur les côtes de leur pays d'origine. Dans notre corpus, on trouve des occurrences d'expressions telles

que « ces passeurs » ou « taxi migrants ». Contrairement à l'exemple 2, les utilisateurs de l'exemple 3 s'adressent directement aux immigrés : le locuteur A affirme « retournez à la maison » tandis que le locuteur B écrit « retournez dans votre pays ». Dans les deux exemples, les verbes *riportare* (« ramener », en français) et *tornare* (« retourner »), expriment à la fois un trajet qui a déjà été parcouru dans le sens inverse et un mouvement vers l'extérieur qui permettrait de rétablir la distance entre la communauté d'appartenance et l'*autre*.

« Pas de place pour eux en Europe »

Bien que la distanciation physique soit promue aussi bien par les utilisateurs français que par les utilisateurs italiens, la perception du territoire qui serait « envahi » par les migrants varie d'un groupe d'utilisateurs à l'autre. Dans notre corpus, les Italiens semblent partager l'opinion que l'Italie a été abandonnée par l'Europe et que c'est aussi aux autres pays européens de prendre un rôle actif dans la gestion de la crise migratoire. Autrement dit, les utilisateurs italiens opposent leur pays non seulement aux migrants mais aussi à l'Europe. Au contraire, les utilisateurs français semblent percevoir la France comme partie de l'Europe (exemple 4).

4. *Y en a marre de ces cadeaux empoisonnés que sont les noirs africains, ils se mettent dans la m... tout seul et après ils supplient d'être secourus, franchement faut les renvoyer d'où ils viennent, pas de place pour eux en Europe ou au Maghreb !*
   *(Commentaire à la vidéo « Migrants sur l'*Aquarius *: "La situation à bord est très difficile" », 11/06/2018, BFMTV)*
5. *L'Europe n'est pas la poubelle de l'Afrique. Qu'on les renvoie chez eux à coups de coran dans le c…! Et que monsieur et madame les aides à retourner à la case départ. Mercy…*
   *(Commentaire à la vidéo « Migrants sur l'*Aquarius *: "La situation à bord est très difficile" », 11/06/2018, BFMTV)*

Dans le commentaire 4, l'utilisateur condamne le comportement des migrants. Leur appel à l'aide ne serait pas justifié car ils décideraient de se mettre en danger. En ce qui concerne la notion d'altérité, l'Afrique noire est opposée aussi bien à l'Europe qu'au Maghreb. La référence à l'Europe et non pas à la France implique que l'utilisateur ne fait pas la distinction entre la France et l'Europe : la crise migratoire est un problème qui concerne l'Europe entière et non pas un pays en particulier. Dans le commentaire 5, le locuteur se présente comme un citoyen européen et non pas français ; pour lui, « l'Europe n'est pas la poubelle de l'Afrique ». Le fait que, contrairement à « Afrique », le terme

« Europe » est écrit avec une majuscule, pourrait constituer une façon visible de l'abaissement de l'*autre*. Par ailleurs, aucune différence n'est faite entre les migrants et les musulmans (« qu'on les renvoie chez eux à coups de coran dans le c...! »). Aucun raisonnement logique n'est présenté pour argumenter une telle convergence. Selon Deltombe et Rigouste (2005), les médias français ont contribué à cette vision stéréotypée des migrants et des musulmans. Comme dans ce commentaire, les termes « migrants » et « musulmans », et dans certains cas « terroristes » sont parfois utilisés comme des synonymes en tant que membres d'une même communauté *autre* qui menace le groupe d'appartenance.

Contrairement aux utilisateurs français, les utilisateurs italiens ne se présentent pas comme des citoyens européens. Ils marquent les conséquences négatives subies par l'Italie à cause aussi bien de l'immigration que de la politique européenne. En d'autres termes, pour les utilisateurs italiens, l'Europe représente un membre de la communauté *autre* (exemple 6).

> 6. *UE è una dittatura, ognuno pensa ai cazzi suoi, tutti gli stati UE non fanno entrare nessuno, e noi Italia siamo gli unici fessi? VAFF UE usciamo dall'euro (L'UE est une dictature, chacun pense à ses propres intérêts, tous les États de l'UE ne font rentrer personne, et nous l'Italie sommes les seuls cons? FUCK UE sortons de l'euro)*
> *(Commentaire à la vidéo "Nave Aquarius, 600 migranti ancora in attesa dell'ok da Italia o Malta", 11/06/2018, Euronews)*

Selon cet utilisateur, l'Union Européenne est une dictature, où chacun suit ses propres intérêts. Par conséquent, l'Italie est restée seule dans la gestion de la crise migratoire. La solution qui est suggérée par ce locuteur est de sortir de l'euro car la crise migratoire qui touche l'Italie serait une conséquence de la politique européenne. Autrement dit, si la perception des utilisateurs français est *(Europe (France))*, celle des Italiens est *(Europe)(Italie)*.

Distanciation morale

Le processus de distanciation opéré par les locuteurs anti-migrants ne s'effectue pas uniquement sur le plan géographique. Les utilisateurs justifient cette distanciation physique à travers l'exposition et la mise en avant des différences morales entre la communauté d'appartenance et les migrants. D'un point de vue discursif, les utilisateurs font référence, plus ou moins explicitement, à la maxime argumentative de l'acte selon laquelle la qualité d'un individu est déterminée par sa conduite (Plantin, 1993). Plus particulièrement, le locuteur transfère le jugement de l'action à l'acteur même.

« Certains sont encore à l'âge des cavernes »

Certaines différences morales auxquelles les utilisateurs font référence sont reconductibles aux us et coutumes de l'*autre*, ce qui rendrait ces différences encore plus insurmontables. Dans l'exemple 7, l'utilisateur commente une vidéo montrant des « lynchages à mort de clandestins noirs en Afrique du Sud ». Si l'*autre* est « encore à l'âge des cavernes et au Moyen Âge », la communauté d'appartenance est, au contraire, en mesure de pouvoir « les civiliser » et donc culturellement supérieure. Afin de donner du poids à son discours, le locuteur présente un exemple qui est ici mobilisé comme preuve de la véridicité de ce qui vient d'être affirmé : « La preuve 50 ans après que les colons soient partis ils ont tous repris leurs coutumes barbares et leur inculture que ça soit au Maghreb ou en Afrique noire. » Cette phrase implique une opposition entre « leurs coutumes barbares et leur inculture » et la civilisation et la culture des colons occidentaux.

> 7. *C'est terrible mais c'est le genre de doc qu'on devrait avoir le droit de diffuser à une heure du JT pour arrêter de faire toujours croire aux gens que tous les hommes se valent et sont les mêmes… On a peut-être tous le même cerveau mais c'est indéniable que certains sont encore à l'âge des cavernes et au Moyen Âge… Avant de les civiliser : bonne chance. La preuve 50 ans après que les colons soient partis ils ont tous repris leurs coutumes barbares et leur inculture que ça soit au Maghreb ou en Afrique noire. C'est juste EFFRAYANT de savoir que l'on se fait envahir de populations aussi éloignées de nos valeurs.*
> *(Commentaire à la vidéo « Migrants sur l'*Aquarius *: "La situation à bord est très difficile" », 11/06/2018, BFMTV)*

Ce décalage culturel ne permettrait pas à l'*autre* de s'intégrer dans la communauté de l'utilisateur qui considère « juste EFFRAYANT de savoir que l'on se fait envahir de populations aussi éloignées de nos valeurs ». Autrement dit, la supériorité de sa communauté est perçue comme menacée par l'arrivée de « populations aussi éloignées » non pas d'un point de vue géographique, mais d'un point de vue moral.

« Les migrants ruinent l'ouvrier français »

La distanciation morale entre migrants et occidentaux est parfois effectuée sur la base du comportement que certains immigrés adoptent sur le sol européen. Il ne s'agit donc plus des us et coutumes qu'ils peuvent avoir dans leur pays d'origine, comme nous l'avons vu dans l'exemple 7, mais d'événements constatés par les utilisateurs dans leur pays (exemple 8).

8. Marre des migrants qui viennent salir notre pays que vont devenir nos petits enfants face à cette ruée de migrants qui feront venir leurs familles et tous ça sera multiplier par 10 voir 100 on perd notre France d avant et Macron est content les migrants ruinent l ouvrier français c est une réalité Les migrants amènent avec eux des maladies mais la personnes en parle une honte on en veut plus de migrants
(Commentaire à la vidéo « Aquarius sans pavillon : quel avenir pour les sauvetages en mer de migrants ? », 24/09/2018, RMC)

Contrairement à l'exemple précédent, où l'utilisateur se focalisait sur le comportement de l'*autre* dans *son* pays d'origine, dans ce commentaire, le locuteur articule son discours autour de l'opposition entre sa communauté et l'*autre*. Il affirme, par exemple que les « migrants viennent salir notre pays […] et ruinent l'ouvrier français » et il se demande « que vont devenir nos petits enfants face à cette ruée de migrants ». Cette opposition est caractérisée par l'emploi d'adjectifs possessifs tels que « notre », « nos », et « leur », qui deviennent ici des marqueurs linguistiques de la distanciation morale opérée par ce locuteur. L'*autre* est présenté comme une entité qui est en train d'envahir et de menacer la communauté de l'internaute. Il représente donc la cause de la situation difficile qui touche actuellement le peuple français. Ce sentiment de victimisation est accompagné aussi bien par la nostalgie de « notre France d'avant » que par la certitude d'un futur encore plus préoccupant (« que vont devenir nos petits enfants »).

Bien que la cible principale du discours de haine contre les migrants soit le migrant même, les internautes expriment parfois leur hostilité aussi envers ceux qui faciliteraient l'immigration, notamment certains partis politiques et les ONG.

9. Vivement que ces pilleurs de médecins du monde arrêtent de ns débarquer ces profiteurs, amenez les au Maroc ou chez eux
*(Commentaire à la vidéo : « Aide aux migrants : l'*Aquarius *privé de pavillon », 18/09/2018, Euronews)*

Dans l'exemple 9, l'internaute opère une distanciation morale à la fois des ONG et des migrants. Les premiers sont accusés d'être des « pilleurs » qui profiteraient du flux migratoire pour s'enrichir, tandis que les migrants sont considérés comme des « profiteurs » qui viendraient en France pour profiter des aides sociales que le gouvernement peut leur offrir. Encore une fois, le sentiment de victimisation permet au locuteur de renforcer le décalage moral qui le sépare de l'*autre* qui, comme cet exemple le montre, est en réalité une figure hétéroclite car elle n'est pas représentée uniquement par

les migrants.

« On a déjà beaucoup de délinquants »

Jusqu'à présent, nous avons vu que la distanciation morale qui permet à ces internautes de se montrer supérieurs aux migrants se base sur des pratiques culturelles ainsi que sur les motivations qui pousseraient les ONG à favoriser le flux migratoire et les migrants à venir en Europe. Si dans les derniers exemples les immigrés sont accusés de menacer le peuple français d'un point de vue économique (« les migrants ruinent l'ouvrier français », « ces profiteurs »), dans l'exemple 10 ils sont accusés de menacer les Français d'un point de vue physique.

10. Stop a l'emigrazione, non controllata!!! Di delinquenti siamo già forniti abbondantemente!! Vorrei capire chi è che coordina questi arrivi di clandestini!! Solo immigrati regolari, con un lavoro per mantenersi!! Se no poi ci si lamenta che stuprano, rubano, e uccidono per un telefonino!!!! Non è paura!! È solo buon senso, stanno invadendo tutti gli angoli dell'Italia, devono pur mangiare, non sono animali!! Questo è un richiamo ai falsi buonisti, creando solo caos!!!! 🙈🙉🙊‼️‼️
(Stop à l'émigration incontrôlée !!! On a déjà beaucoup de délinquants !! Je voudrais comprendre qui coordonne ces arrivées de clandestins !! Que d'immigrés réguliers, avec un travail pour se maintenir !! Sinon après on se plaint qu'ils violent, volent et tuent pour un téléphone !!!! Ce n'est pas de la peur !! C'est juste du bon sens, ils sont en train d'envahir tous les coins d'Italie, ils doivent manger d'une manière ou d'une autre, ce ne sont pas des animaux !! C'est un appel aux bienfaiteurs, en ne créant que du chaos !!!! 🙈🙉🙊‼️‼️*)*
(Commentaire à la vidéo "Aquarius, Fico : 'L'Italia non può gestire questa situazione da sola. L'Europa ci deve aiutare'", 11/06/2018, Il Fatto Quotidiano)

Dans ce commentaire, la maxime argumentative de l'acte est la stratégie principale adoptée par l'internaute. En évoquant uniquement des actions violentes et moralement condamnables, le locuteur transfère le jugement de ces actions à l'acteur même, dans ce cas les immigrés qui n'auraient pas « un travail pour se maintenir ». Par ailleurs, cette association est présentée comme logique par l'utilisateur, selon qui le migrant qui n'a pas de travail est obligé de commettre des actes violents pour pouvoir vivre (« Que des immigrés réguliers, avec un travail pour se maintenir !! Sinon après on se plaint qu'ils violent,

volent et tuent pour un téléphone […] ils doivent manger d'une manière ou d'une autre »). Cependant, ce rapprochement associatif joue davantage sur la sphère affective que sur les liens logiques (Oléron, 1987) : la ponctuation, l'énumération d'actes violents et les figures de style telle que l'hyperbole (« ils sont en train d'envahir tous les coins d'Italie ») ont pour objectif de stimuler la sphère émotionnelle du lecteur.

Distanciation symbolique

À travers le discours, l'utilisateur mobilise des stratégies argumentatives lui permettant de rabaisser la figure de l'autre et, par conséquent, de se placer en position haute par rapport à celui-ci. Ce troisième type de distanciation, que nous appellerons ici symbolique, s'articule autour de trois éléments : la victimisation, où l'utilisateur présente sa communauté comme menacée et envahie par l'*autre*, le rabaissement, où l'utilisateur disqualifie sa figure, et l'élimination, où l'utilisateur appelle à l'éliminer physiquement.

Victimisation et théorie des attributions causales

L'ensemble des commentaires que nous avons examinés jusqu'à présent ont un élément commun : la victimisation. Dans cette section, nous verrons comment l'expression de ce sentiment, qui a pour objectif d'alimenter l'hostilité envers les migrants qui menaceraient le peuple européen, est liée à la théorie des attributions causales (Heider, 1958 ; Gosselin, 1995). Portant sur la façon dont un individu interprète les événements qui l'entourent, cette théorie examine les liens causaux entre les réussites et les échecs d'un côté, et les individus évalués positivement et négativement de l'autre. Les facteurs qui sont mobilisés pour expliquer l'attribution causale d'un événement à un individu peuvent être de deux types : internes lorsque l'événement dépend de facteurs internes à l'individu (croyances, motivations, attitudes, etc.) ; externes lorsqu'il dépend de facteurs externes à l'individu (la chance, les circonstances, etc.). Quand il s'agit d'individus évalués positivement, ses échecs tendent à être associés à des facteurs externes tandis que ses réussites tendent à être présentées comme dépendant de facteurs internes. Autrement dit, l'individu évalué positivement ne serait vraiment responsable que de ses réussites. Au contraire, quand il s'agit d'un individu évalué négativement, les échecs dépendent de sa personnalité et de ses motivations (facteurs internes) et les réussites dépendent des circonstances (facteurs externes).

Dans le discours de haine contre les migrants, où ces derniers sont perçus comme des ennemis, tout événement négatif est associé à des facteurs internes. Dans l'exemple 4, l'utilisateur affirme : « ils se mettent dans la merde tout seul

et après ils supplient d'être secourus ». Le locuteur attribue explicitement le fait de se retrouver en difficulté en haute mer aux motivations et à la volonté des migrants. Quand, en revanche, les utilisateurs font référence à la situation difficile dans laquelle se trouve sa communauté d'appartenance, le facteur qui en est à l'origine est extérieur aux Français car il est reconductible aux migrants. C'est le cas de l'exemple 8, où l'utilisateur affirme : « On perd notre France d'avant et Macron est content les migrants ruinent l'ouvrier français c'est une réalité Les migrants amènent avec eux des maladies. » La perte de la culture et des valeurs ainsi que les difficultés économiques et sanitaires sont explicitement attribuées aux immigrés et non pas à la communauté française. Le sentiment de victimisation ainsi que ce type d'attribution causal contribuent à l'abaissement et, par conséquent, à la distanciation de l'*autre*.

« Ils sont irrécupérables »

À travers l'expression du sentiment de victimisation, l'utilisateur présente sa communauté menacée par les migrants. Autrement dit, l'utilisateur se place volontairement en position basse par rapport à l'*autre* qui, au contraire, est présenté comme une figure dominante. L'expression de ce sentiment a pour objectif de susciter une réaction, parfois violente, chez les autres membres de la communauté ainsi que de justifier une telle réaction. L'utilisateur anti-migrant revendique sa position haute par rapport à l'*autre* en renversant leurs positions respectives : à travers une disqualification du migrant, l'utilisateur rabaisse sa figure. Par ailleurs, ce rabaissement du migrant lui permet de mettre en avant sa supériorité et de se replacer en position haute, comme le montre l'exemple 11.

> *11. Ha non pas du tout! Vous avez mal compris le sens de mon propos, je sais qu'ils sont irrécupérables, je visionne parfois des vidéos de leurs « exploits » et on peut dire que sur le plan civilisationnel ils en sont à l'âge de pierre, par exemple j'ai vu des lynchages à morts de clandestins noirs en Afrique du Sud, une des vidéos montre une foule grégaire amusée par un « spectacle » atroce, on y voit des Sud-Africains lyncher à mort puis brûler à l'essence des étrangers (pourtant noirs eux aussi), qu'ils accusent de leur voler leur travail, ces clandestins sont d'abord passés à tabac, ensuite on leur met un pneu autour de la taille qu'on asperge d'essence, une fois cette « ceinture de pneu » suffisamment imbibée d'essence, il y mettent le feux, bref j'ai vu tellement de vidéos de ce genre que ça me fait ni chaud ni froid, mais attends je vais t'envoyer un florilège de vidéo lynchage qui se déroule dans le sous continent noir… mais attention, comme les mises en gardes avant les films il faut que je te prévienne que certaines images peuvent heurter la sensibilité…*
> *(Commentaire à la vidéo « Migrants sur l'*Aquarius*: "La situation à bord est très difficile" », 11/06/2018, BFMTV)*

Dans cet exemple, comme dans l'exemple 7, l'utilisateur rabaisse la figure de l'*autre* en affirmant que « sur le plan civilisationnel ils en sont à l'âge de pierre » et en mettant en avant ce qui semble être normal en Afrique du Sud et qui, au contraire, est condamné par la civilisation occidentale. La distanciation par rapport à ces événements est marquée par le locuteur à travers l'emploi des guillemets (une foule grégaire amusée par un « spectacle » atroce). L'utilisateur ne prend donc pas en charge l'utilisation de ce terme pour décrire le lynchage montré dans la vidéo. Par ailleurs, ce qui semble étonner cet utilisateur est le fait que des Africains adoptent ce comportement extrêmement violent contre des étrangers « pourtant noirs eux aussi ». En d'autres termes, si pour cet utilisateur les « noirs » semblent constituer une seule communauté, le fait de voir qu'il existe une sorte de hiérarchie et de discrimination au sein même de cette communauté « noire » représente quelque chose d'étonnant, voire d'incompréhensible. Cela nous suggère que selon les schémas interprétatifs de cet internaute, l'appartenance à la communauté « noire » implique un rabaissement de l'individu et, par conséquent, son placement en position basse.

« Coulez-le en haute mer »

Le fait de se placer en position haute par rapport à l'*autre* donnerait à l'utilisateur et à sa communauté le pouvoir d'agir contre lui. La disqualification est un exemple de ce pouvoir qui à la fois rend légitime et est légitimé par la supériorité revendiquée par l'utilisateur. Cette supériorité se traduit dans certains commentaires par le pouvoir de vie ou de mort sur l'*autre* (exemple 12).

> *12. À ce rythme, l'Afrique va se déverser en Europe. Coulez le en haute mer qu'on en finisse.*
> *(Commentaire à la vidéo « Aquarius : les 58 migrants débarqueront à Malte (gouvernement maltais) », 25/09/2018, Euronews.*

Dans cet exemple, l'*Aquarius* n'est pas mentionné explicitement. Cependant, en incitant à le couler en haute mer, l'utilisateur fait clairement référence à l'ONG. Selon lui, il s'agirait de la seule solution qui permettrait d'arrêter l'arrivée des migrants en Europe. Ce flux migratoire est si important que si l'*Aquarius* ne coulait pas, l'Afrique entière se déverserait en Europe. L'emploi du verbe au futur (« va se déverser ») indique qu'il s'agit de quelque chose de certain qui, à ce rythme, ne pourra pas être évité. Cette prémisse permet à l'internaute de légitimer son appel à éliminer l'*autre*. Contrairement aux exemples 2 et 3, où les utilisateurs incitaient à ramener les migrants dans leurs pays d'origine, cet exemple suggère une solution extrême. Ainsi, l'élimination de l'*autre* représente l'étape ultime de ce processus de distanciation.

Bien que le corpus italien présente plus de commentaires anti-migrants que le corpus français[3], l'appel à éliminer l'ONG et donc les migrants à bord est propre uniquement au corpus français. Dans le corpus italien, aucun commentaire ne suggère de couler l'*Aquarius*. Par conséquent, il est important de distinguer entre la présence de la haine contre les migrants et son intensité. Cette différence entre les deux corpus pourrait nous amener à avancer l'hypothèse que les Français anti-migrants seraient plus violents que les Italiens anti-migrants. Toutefois, cela pourrait dépendre des différentes politiques adoptées par *YouTube* en France et en Italie.

***

Cette étude comparative a permis de montrer aussi bien les caractéristiques générales que les spécificités des deux corpus examinés. Le discours de haine contre les migrants se construit à travers un processus de distanciation qui a pour objectif d'opposer et d'éloigner la communauté de l'utilisateur de la communauté de migrants. Le processus de distanciation est commun aux deux corpus et il se décline sur trois niveaux : la distanciation physique, la distanciation morale et la distanciation symbolique. Cependant, cette analyse a révélé également des différences entre les deux corpus.

Bien que les vidéos dont nous avons examiné les commentaires traitent d'un événement bien précis, c'est-à-dire le débarquement de l'ONG *Aquarius* en juin 2018, les utilisateurs français semblent relier cet événement au phénomène général de la crise migratoire. Au contraire, les internautes italiens tendent à commenter l'action politique du gouvernement italien et de l'Union Européenne en réponse à cet événement. Par ailleurs, cela a révélé une différence importante dans la façon dont les Français et les Italiens perçoivent leur communauté et l'*autre*. Si pour les internautes français la France fait partie de l'Europe, les utilisateurs italiens se sentent abandonnés par l'Union Européenne, ce qui amène ces utilisateurs à considérer l'Europe comme un membre de la communauté *autre*.

Autrement dit, les similitudes entre les deux corpus concernent principalement les caractéristiques générales du discours de haine, notamment le processus de distanciation qui permet à l'utilisateur de revendiquer la supériorité de sa communauté. Cependant, les différences qui ont émergé de cette analyse font référence au contenu même de ce discours ainsi qu'à la façon dont les Italiens et les Français interprètent la crise du débarquement de l'*Aquarius*. Par conséquent, bien que les commentaires français et italiens

3 Les commentaires anti-migrants représentent 60 % du corpus italien et 43 % du corpus français.

présentent des points communs, leurs spécificités nous amènent à conclure que les internautes anti-migrants français et italiens ne constituent pas une seule communauté discursive. De même, si les discours sur les migrants partagent les mêmes *topoi* (Hart, 2010), notre étude a montré que les discours haineux contre les migrants ne constituent pas un discours homogène.

Non seulement cette étude nous a permis d'examiner en détail les dynamiques du discours de haine contre les migrants sur *YouTube* ; elle a également soulevé d'autres questions qui mériteraient une analyse plus approfondie. Il serait intéressant d'examiner l'impact de la censure sur ce type de discours en France et en Italie. Il serait ainsi possible de déterminer pourquoi seuls les utilisateurs français tendent à appeler à l'élimination de l'*autre*. Est-ce parce que les utilisateurs français anti-migrants sont plus violents ou est-ce dû aux différentes politiques de censure adoptées par ces deux pays ? Par ailleurs, la crise du débarquement de l'*Aquarius* a touché davantage l'Italie, ce qui pourrait constituer un biais dans notre analyse. Afin d'obtenir des résultats généralisables, une analyse menée sur un corpus non limité à un événement significatif, pourra se révéler décisive.

Bibliographie

Bernard Barbeau, Géneviève, « Le bashing : forme intensifiée de dénigrement d'un groupe », *Signes, Discours et Sociétés*, 8, 2012, en ligne.

Cohen-Almagor, Raphael, "Fighting hate and bigotry on the Internet", *Policy & Internet*, *3*(3), 2011, 1-26.

Deltombe, Thomas, et Rigouste, Mathieu, « L'ennemi intérieur : la construction médiatique de la figure de l'Arabe' », *La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005, 165-173.

Gosselin, André, « Les attributions causales ». *Hermès*, *16*, 1995, 153.

Hart, Christopher, *Critical discourse analysis and cognitive science : New perspectives on immigration discourse*, Springer, 2010.

Heider, Fritz, *The psychology of lnterpersonal relations*. New-York, Wiley, 1958.

Maingueneau, Dominique, « Communauté discursive », *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, 104-106.

Oléron, Pierre, *L'argumentation*, Paris, PUF, 1987.

Perelman, Chaïm, et Olbrechts-Tyteca, Lucie, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Edition de l'Université libre de Bruxelles, 1988.

Staszak, J., Other/Otherness. *International Encyclopaedia of Human Grography*. Elsevier, 2008.

Annexe : description du corpus

Titre	N° commentaires	N° commentaires anti-migrant	N° commentaires pro-migrant
Aide aux migrants : l'*Aquarius* privé de pavillon	24	10	0
Aquarius sans pavillon : quel avenir pour les sauvetages en mer de migrants ?	35	22	4
Migrants sur l'*Aquarius* : « La situation à bord est très difficile »	118	76	18
Aquarius : les 58 migrants débarqueront à Malte (gouvernement maltais)	28	11	2
Aquarius : l'Espagne va accueillir le bateau de migrants	39	16	3
Aquarius, il no di Malta e Italia : battono bandiera Gibilterra, se la veda il Regno Unito	8	6	0
Nave *Aquarius*, 600 migranti ancora in attesa dell'ok da Italia o Malta	165	94	26
Aquarius, battaglia navale tra Malta e Italia : sindaci sfidano Viminale	14	11	0
Aquarius, Fico : « L'Italia non può gestire questa situazione da sola. L'Europa ci deve aiutare »	48	21	4
Migranti : 421 su nave *Aquarius* a Catania, canti a bordo	1	1	0
L'Italia scarica *Aquarius* : "Il Regno Unito si assuma le sue responsabilità"	9	6	0
Aquarius, la Marina libica sta con il governo Conte : "Finalmente l'Italia si è svegliata"	3	1	0
Aquarius torna a navigare : salvate 11 persone davanti alla Libia	14	11	0
Giuseppe Conte : La Spagna ha deciso di accogliere la nave *Aquarius*	27	11	2
Aquarius, Salvini : "Un nuovo inizio. Evidentemente alzare la voce paga"	16	20	0

Traces du passage : le « phénomène migratoire » au prisme de la photographie de presse

Maxime Fabre

Au mois d'août 2015, sur la plage de Bodrum en Turquie, le corps du jeune Syrien Alan Kurdi est retrouvé sans vie, le visage contre le sable. Sur les lieux, Nilüfer Demir capture ce moment tragique. La photographie se retrouve très rapidement à la Une des plus grands journaux européens, reposant avec intensité la question initialement formulée par l'historien Georges Didi-Huberman, à propos des images de la Shoah. Images, dit-il, prises/à regarder, « malgré tout », malgré l'horreur du phénomène :

> *Malgré l'enfer, malgré les risques encourus. Nous devons en retour les contempler, les assumer, tenter d'en rendre compte. Images malgré tout : malgré notre propre incapacité à savoir les regarder comme elles le mériteraient, malgré notre propre monde repu, presque étouffé, de marchandise imaginaire*[1].

Cette image a mis le sujet de ce qu'on appelle alors le « phénomène migratoire » au cœur de l'actualité des années 2015 et 2016. L'objectif de cet article est d'étudier de quelle manière ce « phénomène » – entre guillemets – tant discuté, instrumentalisé, politisé, qu'est la migration, son trajet, son passage et ses traces laissées, parfois à l'abandon, parfois dans l'oubli est traité par les médias. Nous nous focaliserons plus précisément sur la photographie

1 Georges Didi-Huberman, *Images, malgré tout*, Paris, Les Éditions du Minuit, 2003, p. 11.

de presse, prise au cœur de l'actualité de ces années-là, dont certaines photographies sont « passées dans l'oubli », à côté des images ayant *a contrario* profondément marqué les consciences en Occident, comme celle du jeune Alan Kurdi.

Questionner la représentabilité, c'est à la fois s'interroger sur les conditions du « faire voir » de l'image de presse, mais aussi du « faire savoir » qu'elles proposent, qu'elles *imposent* serait un verbe plus juste, au lecteur/spectateur que nous sommes.

Décontextualisation : la « monstration » en question

La photographie de presse reconfigure, remodélise la question migratoire, car elle la *médiatise*. En réalité, il serait donc plus juste de reformuler le titre sous la forme interrogative. Car ce qui nous intéressera tout au long de l'analyse, c'est justement le caractère proprement *tensif* mais aussi *dialogique*, qui existe entre l'information d'un côté, la photographie (c'est-à-dire son imaginaire technique) de l'autre, et le fameux « phénomène migratoire », ayant marqué l'Occident – la Méditerranée dans son ensemble – durant les années 2015 et 2016.

Cela nous invite à formuler quelques problématiques importantes : quel est le rôle joué par la photographie de presse dans ce processus complexe de médiatisation ? Quels en sont les ressorts techno-sémiotiques ? Mais aussi plastiques, figuratifs ?

En cela, c'est bien l'analyse du « prisme » décidé, choisi par la photographie de presse qui nous permettra de comprendre les liens qui unissent, ou pas, ces thématiques, et ainsi de poser un certain nombre de questions, de tensions, sur la représentation médiatique des migrations.

Trois concepts dirigent notre analyse : la question de l'information, de la photographie, et des migrations, du moins le *trajet* qui les conduit. Ces trois concepts sont imbriqués à la fois dans des espaces et des supports différents : de la prise de vue sur le terrain aux magazines/journaux qui exposent les photographies, jusqu'aux concours qui les « honorent » – entre guillemets – chaque année.

Il convient à présent d'expliciter plus amplement notre corpus, ou plutôt le « corps », comme aurait dit Roland Barthes[2], que nous avons choisi d'étudier, et de montrer, comme dans le cas d'Alan Kurdi, puisqu'il s'agira de cela : de la *monstration* et de la *trace*.

Chaque année, le *World Press Photo of the Year* met à l'honneur une image qui relate un événement ou un problème ayant fait l'actualité au cours des

2 Roland Barthes, *Par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, 2015 [1975], p. 193.

douze derniers mois. Pour cette 59e édition, le jury a récompensé une image de l'Australien Warren Richardson, « Hope for a New Life », élue Photo de l'année 2015. Cette image a aussi remporté le premier prix dans la catégorie « Spot News ». Sur l'image floue, en noir et blanc, on devine une famille de migrants en train de traverser la frontière entre la Serbie et la Hongrie. Le photographe, qui vit actuellement à Budapest en Hongrie, revient sur l'histoire de cette photo :

> *[Le 28 août 2015,] je campais avec des réfugiés depuis cinq jours lorsqu'un groupe de 200 personnes est arrivé. Ils ont commencé à essayer de traverser la frontière, en tentant d'échapper à la police. Ça a duré plusieurs heures. J'ai pris cette image vers trois heures du matin, sans flash, pour éviter d'attirer les forces de l'ordre*[3].

Afin de comprendre les enjeux sémiotiques qui sous-tendent cette photographie, jusqu'au symbolique, citons Francis Kohn, président du jury et directeur photo de l'AFP :

> *[La photo] était très forte par sa simplicité et la symbolique du fil barbelé. Elle contient presque tous les éléments symbolisant la crise des réfugiés. Elle est classique et intemporelle à la fois*[4].

Puisque l'on parle de « monstration », il est nécessaire d'adopter le point de vue de la réflexivité. Qu'est-ce qui singularise cette image ? Pourquoi est-elle « honorée » par la profession ? Pourquoi décide-t-on de l'épingler, tout en haut du tableau de la distinction la plus attendue, désirée pour beaucoup, du photojournalisme comme pratique professionnelle de l'image ?

Dans sa « Sémiotique de l'exemple », Sémir Badir distingue quatre catégories : le cas remarquable, l'illustration, l'échantillon et le corpus d'exemples. Étant donné sa valeur, la force symbolique qu'elle incarne une fois distinguée – c'est-à-dire honorée mais aussi séparée, élue, choisie pour ce qu'elle semble montrer –, la photographie de Warren Richardson est un « cas remarquable ». « Le cas remarquable – explique Sémir Badir – est une manifestation particulière qui possède toutes les qualités spécifiques de son objet, là où, dans les cas ordinaires, ces qualités sont partiellement et inégalement réparties[5]. » Plus encore, ce qui nous intéresse dans la définition du cas remarquable, c'est l'exemplarité et l'esthétisation portée sur l'objet de la connaissance :

3 Source : <https://www.fisheyemagazine.fr/decouvertes/actu/world-press-photo-2016-warren-richardson/>.
4 *Ibid.*
5 Sémir Badir, « La sémiotique de l'exemple », *MethIS*, 4 (2011), p. 29

> *Le cas remarquable est exemplaire : sa propension à servir d'exemple lui est une vertu. Il ne suffit pas qu'il éclaire, précise, mette à jour, etc. ; il faut encore lui en tenir mérite. Le cas remarquable suscite une esthétisation de la connaissance : la connaissance n'est jamais aussi belle, agréable, désirable, enviable qu'à travers le cas remarquable*[6].

Le cas remarquable est une connaissance rhétorique de l'objet. Et donc, sous-entendu, il est une monstration reconstruite et soi-disant exemplaire du « phénomène migratoire », qu'il nous importe à présent de déconstruire, d'abord en reposant l'image photographique dans son contexte médiatique.

Pour le comprendre, et rendre la problématique plus évidente, nous avons reconstitué un échantillon sur la même période, par opposition, à cette représentation si particulière qu'est l'image de Warren Richardson.

On a déjà parlé de la photographie du jeune Alan Kurdi, mais citons à présent les images des photographes AFP, celles Aris Messinis, d'Angelos Tzortzinis, d'Alain Jocard, de Yasin Akgul, de Khalil Mazraawi, de Bulent Kilic ou encore de Delil Souleiman.

Différents points de vue sont adoptés par les photographes, à la fois dans le cadrage, le choix des sujets, des lieux ; comme le choix, crucial dans notre analyse, de la couleur plutôt que du noir et blanc de Warren Richardson.

Pour Yannick Mouren[7], il y a en effet une différence entre « l'image-trace (associée à la photo, au noir et blanc, au documentaire, au réalisme, à l'objectivité) » ; et « l'image-construction (associée aux couleurs, à la peinture, à l'expressivité, à l'esthétisme, à la subjectivité) ». Cette conception, ancienne, est caractéristique du passage de la photographie de presse noir et blanc à la couleur, jugée criarde, tordant la soi-disant « vérité » de l'empreinte monochromique au sein du photojournalisme.

Mais aujourd'hui, le rapport s'est inversé, comme dans le cinéma de Béla Tarr selon Patrick Barrès[8], qui rejette et inverse même l'opposition convenue qu'évoque Yannick Mouren. C'est le noir et blanc qui devient à son tour expressif, esthétique, subjectif.

Dans le cas de la photographie de Richardson, le rapport semble plus complexe, il est en tension. « Effet de réel » évoqué par ce noir et blanc, caractéristique de « l'empreinte photonique », rappelant, dans un rapport iconologique, les photographies de ce qu'on peut appeler le « sang bleu du photojournalisme », Robert Capa en tête, c'est-à-dire *en mémoire*. Mais

6 *Op. cit.*

7 Yannick Mouren, *La couleur au cinéma*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

8 Patrick Barrès, « Béla Tarr, l'invention de la couleur ». Débordements [en ligne], 1er septembre 2015, URL : < https://www.debordements.fr/Bela-Tarr-l-invention-de-la-couleur>.

aussi « déréalisation », comme une « pensée couleur du noir et blanc », nous éloignant du sujet et de l'information que la photographie est censée nous faire parvenir. Cas remarquable, donc esthétisation.

Se pose enfin la question. Qu'est-ce que cette image veut bien nous montrer ? Puisqu'il s'agit de choix, au pluriel, nous l'avons compris. D'abord, c'est un témoignage. Ici, cette pratique est d'autant plus valorisée que la prise de l'image en elle-même est un exploit, qu'elle caractérise le courage et la détermination malgré les difficultés évoquées par le journaliste – photographier « sans flash, pour éviter d'attirer les forces de l'ordre » – du photographe dans la restitution des faits.

Dans les termes de l'analyse de Jean-Marie Floch[9], cette photographie prétend être « référentielle », s'attachant à décrire « la parole du monde », « un discours, médiateur, du photographe témoin engagé à donner la parole à l'histoire ou à l'homme » ; alors qu'elle est bien plus une photographie « mythique », « construction d'une saisie logique du monde, mise en forme, articulation créatrice de sens à partir de ce matériau que sont les phénomènes perçus ». En cela, l'ostension est donc paradoxale.

Cela ne veut pas dire qu'elle nous mentirait (cela n'a pas de sens ici), mais plutôt qu'elle jouerait de la tension inhérente au photojournalisme : coincé entre la représentation esthétisante du monde perçu – ici le noir et blanc – d'une part ; et la reproduction supposément exacte – par la technique photographique – traduits en « formes de l'empreinte », d'origines photoniques sur le capteur de l'appareil, d'autre part.

On l'a en partie évoqué, avec la question, le choix plutôt, du noir et blanc par le photographe. Ce choix n'est pas qu'un simple geste esthétique, il est aussi politique, dans ce que le photojournalisme dit du monde qu'il prétend représenter, et surtout nous informer.

Le noir et blanc s'inscrit dans une longue tradition de l'image de presse, on l'a déjà dit, mais il connote ici plus amplement une certaine inquiétude du migrant essayant de faire traverser son enfant – *dramatis personae* comme dirait Roland Barthes[10] – sous les barbelés.

Il permet aussi de rappeler l'heure tardive, « vers trois heures du matin » nous dit le photographe, en noircissant les visages – celui du père notamment – et ainsi, en les rendant plus « fantomatiques ». Ce qui, d'ailleurs, entrera en résonance avec notre questionnement sur la « trace », migrante, correspondant par corrélation à la « trace », photographique ensuite.

Dans la sémiotique plastique, il y a l'opposition classique du couple /lisse/-/grené/, comme l'évoquait notamment le groupe Mu dans son *Traité du signe*

9 Jean-Marie Floch, *Les formes de l'empreinte*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1986, p. 20

10 Roland Barthes, « Structure du fait divers ». Dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 190.

visuel[11]. Or, là aussi, on ne peut faire l'impasse sur son importance dans la construction des styles énonciatifs perçus dans le photojournalisme, comme pratique professionnelle, historicisée.

Pour les raisons évidentes citées par Warren Richardson, photographier en pleine nuit, à plus de trois heures du matin, c'est obligatoirement paramétrer son appareil, même numérique, sur une plage ISO[12] très sensible à la lumière et donc, incidemment créer cet effet grené que l'on peut percevoir ici. Or, cet effet corrobore la première connotation colorimétrique. De la difficulté de prise de vue, de la difficulté pour ces migrants de traverser la frontière serbo-hongroise. Et plus largement, l'effet grené connote la granularité des pellicules argentiques et chimiques, encore aujourd'hui considérées par les institutions officielles du photojournalisme comme la référence – indubitable selon eux – en termes de véracité de l'image, face à l'effet de « lissage » du numérique. Effet d'une manipulation potentielle de la photographie.

La granularité connote ainsi la réalité de la prise de vue, et donc du témoignage. Enfin, l'effet grené est de nouveau la référence à la trace d'un passage humain.

De la même manière, le flou, renvoyant toujours à la difficulté de la capture comme du passage, est aussi un effet véridictoire de l'image de presse. Il suffit, pour cela, de se remémorer la célèbre image du photojournaliste américain Robert Capa lors du débarquement en Normandie, « Face in the surf », hautement symbolique dans la profession et dans l'iconologie photojournalistique.

La plasticité de « Hope for a New Life » a toutes les caractéristiques de ce qui fait, dans le jargon professionnel, une « bonne image de presse ». À ceci près que cela démontre, par là-même, un retour institutionnel de ce style énonciatif, pourtant écarté des dernières éditions du festival, de même que des codes conventionnellement établis par les grandes agences de presse aujourd'hui.

Nous pensons, par exemple, à la banalisation des codes esthétiques à l'Agence France-Presse, au « langage moyen » adopté par celle-ci pour traiter de l'actualité[13]. Pour reprendre le vocabulaire de la sémiotique de l'exemple : plus près de l'illustration que du cas remarquable.

Évidemment, on pouvait s'en douter, le point de vue figuratif ne vient pas contredire l'analyse plastique. Elle ne fait que le renforcer, avec une évidence, encore plus certaine, encore plus puissante : celle du stéréotypage discursif de

11 Groupe Mu, *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil, 1992.

12 En photographie, la sensibilité ISO est la mesure de la sensibilité à la lumière des pellicules et des capteurs numériques.

13 Maxime Fabre. *Photographie de presse. Régimes de croyance.* Liège, Academia/L'Harmattan, 2020.

l'image de presse, comme a pu le montrer Dominique Ducard dans un article du même nom[14].

Francis Kohn avait évoqué la « symbolique du fil barbelé ». Cette symbolique, ostensive, presque dérangeante, mais non explicitée par ce dernier, rappelle les motifs iconiques des barbelés des « camps » de concentration. Repensons pour cela à *Nuit et Brouillard*, au jeune homme horriblement coincé dans les fils montré par Alain Resnais, Le visage, défiguré, du père syrien, a été anticipé par le *Cri* de Munch imaginé à l'aube du XXe siècle : les rides chez Munch figurent l'intensité comme l'émotion du moment, ô combien difficile de cette famille au bord de la frontière, et aussi au bord du précipice – le risque d'arrestation par les milices hongroises, créées à cette époque par le président Viktor Orban.

Sémiotiques plastiques et sémiotiques figuratives construisent ensemble la symbolique d'une photographie à vocation mythique.

Traces du passage, la corrélation expressive

Si l'on a tenté de comprendre l'effet ostensif de cette image, tant de fois primées, du point de vue photojournalistique, il nous reste encore à comprendre quel est concrètement l'impact d'une telle photographie sur la représentation de la « crise migratoire », et plus amplement sur le trajet d'un migrant.

Or, il apparaît qu'il y a une certaine « corrélation expressive », pour reprendre le terme utilisé par Walter Benjamin dans *Le livre des passages*[15], entre la technique photographique d'une part, et la trajectoire migratoire de l'autre. Cette corrélation se joue à partir du concept de la *trace*.

Dans les études sémiotiques sur la photographie, notamment issues du philosophe et logicien américain Charles Sanders Peirce, on a coutume d'associer le processus photographique au signe indiciaire, parce qu'il y aurait un lien contigu entre la réalité capturée, et l'empreinte photonique sur la pellicule – et plus tard le capteur numérique[16].

Cependant – notamment chez Daniel Bougnoux ou Pierre Barboza – le signe indiciaire est devenu, avec un certain glissement métaphorique, une « trace ». Citons en exemple ce dernier : « La présence d'empreinte photonique du référent sur le cliché apporte une information inédite sur la réalité. La trace

14 Dominique Ducard, « Stéréotypage discursif d'une image de presse ». *Communication & langages*, 2010/3 (N° 165), pp. 3-14. DOI : 10.4074/S0336150010013013. URL : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2010-3-page-3.htm>.

15 Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle : Le Livre des passages*, Paris, Cerf, 1997.

16 Maxime Fabre. « Pour une sémiosis du devenir photographique : du régime chimique au régime numérique ». *Signata* [En ligne], 10 | 2019, mis en ligne le 30 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/signata/2335> ; DOI : 10.4000/signata.2335

indicielle d'un corps, d'un objet ayant existé dans le passé peut être conservée et observée au présent[17]. » De l'empreinte on glisse progressivement vers la trace, alors associée au signe indiciaire.

En espagnol, il y a un seul mot : « huella » et donc deux en français. La différence paraît mineure entre empreinte et trace, elle est pourtant cruciale. Car si l'indice est une référence explicite à la sémiotique peircienne et construit le postulat de croyance en la « révélation du réel » par le processus photographique, la trace fournit à son tour au régime indiciaire un certain imaginaire de la divination, où l'on déduit le possible – l'objet dans la réalité – à partir de l'existant – l'image produite par la photographie, sans intervention d'une machine quelle qu'elle soit, « une instanciation sans ingérence humaine », comme révélée par le processus photonique.

La métaphore de la trace est heuristique à bien des égards, car elle emprunte tout autant aux arts divinatoires – astrologie, onirocritique et mantique – qu'à la cynégétique et l'enquête policière, « arts qui ont ceci de commun qu'ils s'appuient sur des signes, trouvés ou suscités, pour parvenir, à partir de leur "lecture", à la connaissance de leur "cause"[18] ».

La trace serait alors ce résidu – photonique – autorisant la connexion au réel, véritable « morceau de réalité » et témoignage de son « avoir-été-là », toujours proche du signe magique et de son épiphanie présomptive. La croyance est d'autant plus performante qu'elle réside dans cette combinaison entre technique d'un côté, et divination de l'autre.

Pour parler du référent, il est à noter que Roland Barthes préfère le terme de *spectrum* dans *La Chambre Claire*[19], un concept qui oscille entre le spectacle et le spectre, qui n'est pas sans rappeler la forme prise par le visage du migrant, fantomatique, spectrale, tentant de traverser la frontière.

Si les qualités techniques propres à l'appareil photographique renvoient au régime de croyance de la trace, laissée sur la pellicule, le capteur ; elles permettent ensuite de *tracer*, pour filer la métaphore, le trajet du migrant des années 2015 et 2016 en Europe du Sud-Est. L'image suit le fil de la biographie, même rapide, instantanée, d'une famille syrienne. Une « image précaire », pour reprendre le terme utilisé par Jean-Marie Schaeffer[20]. Précaire dans sa plastique, précaire dans sa figurativité, précaire parce qu'elle n'est qu'une « trace », justement, d'un moment de vie. « Hope for a New Life » de Warren Richardson prouve qu'il est possible *de croire* à une sémiotique de la trace migratoire. Et si l'on regarde la série complète effectuée ce jour-là

17 Pierre Barboza, *Du photographique au numérique*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 199.
18 Denis Thouard, *L'interprétation des indices*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, p. 77
19 Roland Barthes, *La chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980.
20 Jean-Marie Schaeffer, *L'image précaire. Du dispositif photographique*, Paris, Seuil, 1987.

par le photographe, on peut en effet, par la force du montage, d'associations, reconstruire une trajectoire, même momentanée, d'un parcours.

Une trace donc, trace du phénomène humain, par et pour le phénomène humain. Trace de quelque chose de passé, du passé, le reste de la perte. En tout état de cause, cet appel de la trace convoque l'expérience sensible et l'expérience existentielle du photographe et du regardeur, nous, ici et maintenant. Plus qu'une simple « source d'information », cette trace biographique suscite une archéologie. Archéologie du vivant pourrait-on dire, de cette famille partie, on ne sait où. Mais qui est aussi le point de départ d'une réflexion postérieure : « ça-a-été », c'est vrai, mais en même temps, qu'en est-il aujourd'hui ? Que reste-t-il de cette trace photo-biographique ? Le titre, à ce propos, « Hope for a New Life », est presque une gageure. C'est surtout une interrogation, comme nous l'évoquions au début de notre intervention. Car si on conçoit la trace d'un point de vue sémiotique, à la différence de l'indice, une trace est produite « sans intention de désigner », ainsi que l'explique Denis Thouard dans *L'interprétation des indices*. Cette photographie est donc à la fois une mémoire, mémoire d'un passage rapide, sous le danger ; et une projection, une invitation à *re-tracer* justement, un parcours de vie.

***

La trace est donc à la fois machinique (l'appareil photographique) et humaine (le *spectrum* face à nous). Elle figure avant tout le « passage » dans la globalité de la trajectoire migratoire. Mais elle ne nous renseigne pas plus que cela. Du point de vue photojournalistique, on peut même se demander quelle information, quelle connaissance elle nous apporte.

Finalement, la photographie de Richardson fait problème, *pose problème*. « D'un côté on veut croire que grâce à l'objet, le sujet, l'acte, le passé, l'instant vont être retrouvés. De l'autre, on doit savoir qu'elle ne nous les redonne jamais : au contraire, elle est l'épreuve de leur perte et de leur mystère[21] » de la disparition. On ne sait rien de plus sur cette famille. Quelle trace, le migrant, l'humain, laisse-t-il derrière lui, derrière la photographie, derrière le média ?

21 François Soulages, « La trace ombilicale », dans Danièle Méaux & Jean-Bernard Vray. *Traces photographiques, traces autobiographiques.* Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2004.

Bibliographie

Badir, Sémir, « La sémiotique de l'exemple », *MethIS*, 4, 2011.

Barboza, Pierre, *Du photographique au numérique*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Barrès, Patrick, « Béla Tarr, l'invention de la couleur », Débordements [en ligne], 2015, URL : < https://www.debordements.fr/Bela-Tarr-l-invention-de-la-couleur>.

Barthes, Roland, « Structure du fait divers », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964.

Barthes, Roland, *Par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015 [1975].

Barthes, Roland, *La chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980.

Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle : Le Livre des passages*, Paris, Cerf, 1997.

Didi-Huberman, Georges, *Images, malgré tout*, Paris, Minuit, 2003.

Ducard, Dominique, « Stéréotypage discursif d'une image de presse », *Communication & lang*ages, n° 165, 2010.

Fabre, Maxime, *Photographie de presse. Régimes de croyance,* Liège, Academia/L'Harmattan, 2020.

Fabre, Maxime, « Pour une sémiosis du devenir photographique : du régime chimique au régime numérique », *Signata* [En ligne], 2019, URL : <http://journals.openedition.org/signata/2335>.

Floch, Jean-Marie, *Les formes de l'empreinte*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1986.

Groupe Mu, *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil, 1992.

Mouren, Yannick, *La couleur au cinéma*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

Schaeffer, Jean-Marie, *L'image précaire. Du dispositif photographique*, Paris, Seuil, 1987.

Soulages, François, (2004), « La trace ombilicale », dans Méaux, Danièle, & Vray, Jean-Bernard, *Traces photographiques, traces autobiographiques*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2004.

Thouard, Denis, *L'interprétation des indices*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2007.

La présence des migrants dans les espaces ruraux en France : Une inversion des représentations par les médias ?

Claire Courtecuisse

Inscrites dans les réflexions menées sur les « représentations médiatiques » des migrations, les idées ici développées se proposent de considérer la présence des migrants dans les espaces ruraux en France et l'éventuelle inversion des représentations opérée par les médias. Pourquoi entrer dans ce sujet ? S'il existe d'un côté des programmes d'études sur les migrants en milieu rural[1], sur leur accueil, leur insertion ou difficultés d'insertion, et de l'autre des recherches sur la représentation des migrants dans les médias[2], il est intéressant de croiser ces questionnements et voir si la ruralité joue un rôle, si elle a un impact

1 L'Association Internationale pour la Recherche Interculturelle (ARIC) a notamment organisé son 17ème congrès en juin 2019 sur le thème « Migrations, relations interculturelles et rapports de pouvoir » dans lequel un axe a été consacré aux *Ancien·ne·s habitant·e·s, nouveaux arrivant·e·s : inégalités et dynamique sociales en contextes urbains et ruraux*. Ou encore le programme CAMIGRI, programme de recherche financé par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) et la Région Nouvelle-Aquitaine qui « entend revisiter l'étude des campagnes françaises au prisme des migrations internationales et de la diversification croissante des formes de mobilité. Le projet a démarré le 01/10/2016 », cf. https://camigri.hypotheses.org/

2 Bonnafous, Simone, « La médiatisation de la question immigrée : état des recherches », *Etudes de communication*, n° 22, 1999, p. 59-72. Gastaut, Yvan, *La représentation des réfugiés et des migrants dans les médias : le poids des stéréotypes*, Rapport pour France Terre d'Asile, Notes de l'Observatoire, n°6 – nov. 2011. Daghmi, Fathallah ; Amsidder, Abderrahmane ; Toumi Farid, « Médias et migrations/immigrations : images, imaginaires et représentations », *Revue de recherches francophones en sciences de l'information et de la communication*, n° 5, 2018. Georgiou Myria ; Zaborowski, Rafal, Rapport du Conseil de l'Europe, *Couverture médiatique de la « crise des réfugiés » : perspective européenne*, Rapport du Conseil de l'Europe, 2017. Musée de l'histoire de l'immigration, *La crise migratoire dans la presse et les médias*, CLEMI (Centre pour l'éducation aux médias et à l'information), 2019.

dans le traitement de la présence des migrants par les médias ? Autrement dit, la ruralité est-elle un facteur particulier dans la façon de représenter médiatiquement les migrants ? Quel est/serait l'impact de la ruralité dans les représentations médiatiques des migrants ?

Une réponse peut être apportée à ces questions de manière partielle et partiale : on peut constater l'organisation d'un jeu médiatique d'invisibilité et de visibilité des migrants en milieu rural, en fonction de l'évolution des nécessités et finalités. En effet, la question de l'in/visibilité des migrants en milieu rural a toujours été organisée, d'hier à aujourd'hui, par les médias et elle n'a rien d'anodin car elle montre comment ces « médias » occultent sciemment ou, tout au contraire, s'intéressent volontairement au phénomène migratoire, en fonction de groupes de migrants particuliers.

Cette étude se propose de faire une synthèse sur le temps long, du XIXe siècle à nos jours, exercice qui comporte évidemment des écueils car obligeant à certains raccourcis, certaines assertions méritant des nuances, des tempéraments, des subtilités, qui ne pourront être développés ici. Mais malgré ces défauts et dangers, en croisant les domaines, les champs et les périodes, les représentations médiatiques des migrants en milieu rural soulèvent moult interrogations, qui permettent d'inscrire l'intérêt du sujet dans l'espace, dans le temps, ce qui conditionne d'ailleurs la méthodologie de travail adoptée.

Inscrire l'intérêt du sujet dans l'espace, c'est se tourner vers la ruralité. Cette ruralité souvent boudée, ignorée, semblant lointaine, dépeinte comme subissant des fractures territoriales[3] ressenties comme profondes. On l'oublie ou au contraire on l'isole un peu plus encore, à l'exemple de ce projet à l'été 2018 de faire entrer dans la constitution française la reconnaissance d'une *différenciation territoriale*[4] qui, sous couvert des libertés territoriales, ancrerait plus avant certaines disparités entre les territoires et serait donc néfaste à l'indivisibilité de la République. Pourtant, aujourd'hui la ruralité, qui vise les communes de moins de 2000 habitants, constitue l'essentiel du territoire français. Tandis que 83 % de la population française vit dans une grande aire urbaine, les grandes aires urbaines ne couvrent pourtant que 41 % de la superficie du territoire national[5]. Raison pour laquelle la ruralité peut être

3 Courtecuisse, Claire, « L'accueil des migrants en milieu rural : « une orientation directive » pour combler les discontinuités territoriales ? », in *Discontinuités territoriales et droit public*, https://discontinu.hypotheses.org/, et Éditions Dalloz, Paris, 2020.

4 Kada, Nicolas, *La différenciation territoriale : virage politique, mirage juridique*, https://www.adgcf.fr/31-864-79-interview-nicolas-kada.html, 23 juillet 2019.

5 [https://www.cget.gouv.fr/ressources/publications/quel-equilibre-entre-les-territoires-urbains-et-ruraux]

sollicitée par des politiques publiques visant à orienter les migrants[6] vers elle. D'hier à aujourd'hui, les campagnes ont été mobilisées, sont mobilisées, en imposant[7] à certains groupes de migrants de s'y rendre[8]. C'est ainsi qu'afin d'absorber, hier, de potentiels foyers d'agitation politique ou aujourd'hui pour revigorer certains territoires ruraux en désertification démographique, les migrants ont été/sont invités à se diriger vers les campagnes.

Le contexte rural dessiné, l'intérêt du sujet s'impose encore à un double titre : quant aux hommes et quant aux époques. En effet que fait-on entrer sous le vocable de *migrants* ? Quand leur présence a-t-elle été « pointée du doigt » ? Les époques successives ont vu des appréhensions diverses et variées mais ont eu aussi des ressorts communs. Si la définition du migrant semble tardive[9], c'est-à-dire finalement récente, résultante des travaux aux lendemains de la Seconde Guerre Mondiale de l'ancienne *Organisation Internationale pour les migrations* [actuel Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR)], les migrations sont un phénomène ancien et stable face à l'évolution de la population mondiale[10]. La France ayant longtemps été à cet égard le premier pays d'immigration en Europe et ce dès le XIXe siècle[11]. En effet, la France a accueilli dès le premier XIXe siècle les *réfugiés étrangers* qui ont suscité l'adoption des premières lois de mars et avril 1832 visant les réfugiés politiques[12]. Le second XIXe siècle, lui, est celui de la Révolution industrielle et de son besoin de main-d'œuvre étrangère, la France manquant de bras pour s'industrialiser[13]. À ce moment-là une massification des migrations s'opère, voire s'accentue avec les années 1880, atteignant le million d'individus[14].

6 Depuis juillet 2018, l'article 1er de la Constitution est soumis aux réflexions politiques quant à son évolution ; un nouvel amendement a été réfléchi et adopté à l'Assemblée nationale visant à inscrire dans l'article 1er que la France « reconnaît la diversité de ses territoires par son organisation décentralisée ». Évidemment, ce qui peut engager à des disparités de traitement des individus car éloignés des services publics, et confrontés à une plus grande difficulté d'insertion sociale et professionnelle.

7 Slama, Serge, « De la défaillance systémique à la "policiarisation" des conditions d'accueil des demandeurs d'asile en France », *La Revue des droits de l'homme* 2018-14.

8 Courtecuisse, Claire, « Lorsque les politiques publiques françaises invitent les habitants des espaces ruraux à relever le défi de la cohabitation migratoire », intervention dans le panel 3.17 – *Anciennes/anciens habitant.e.s, nouvelles/nouveaux arrivant.e.s : quels défis pour la cohabitation en zone rurale et/ou de montagne ?,* XVIIe Congrès international de l'ARIC (Association internationale pour la recherche interculturelle), 17-21 juin 2019.

9 https://www.iom.int/fr/qui-est-un-migrant : Un « migrant » s'entend de toute personne qui, quittant son lieu de résidence habituelle, franchit ou a franchi une frontière internationale quels que soient : 1) le statut juridique de la personne ; 2) le caractère, volontaire ou involontaire, du déplacement ; 3) les causes du déplacement ; 4) la durée du séjour.

10 https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/memos-demo/focus/les-migrations-dans-le-monde/

11 Héran, François, *Parlons immigration en 30 questions*, La Documentation française, Paris, 2016, p. 42-43.

12 Diaz, Delphine, *Un asile pour tous les peuples ? Exilés et réfugiés étrangers dans la France au cours du premier XIXe siècle*, Paris, Armand Colin, 2014. Mondonico-Torri, Cécile, « Les réfugiés en France sous la monarchie de Juillet : l'impossible statut », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2000/4, 47-4, p.731 -745.

13 Le Bras, Hervé, *Le sol et le sang : les théories de l'invasion*, Éd. de l'Aube, 2007.

14 Hubscher, Ronald, *L'immigration dans les campagnes françaises…,* Paris, O. Jacob, 2005, pp.31 et s.

Cette présence de main-d'œuvre étrangère ne se tarit pas dans le temps, même après la décision de l'arrêt de l'immigration de travail en 1974 après les chocs pétroliers. Aujourd'hui si le débat sur la présence, considérée comme « massive »[15], des migrants est omniprésent, c'est qu'il a été renouvelé depuis la crise syrienne de 2015. Depuis, d'ailleurs, toutes les autres problématiques liées notamment au travail saisonnier des migrants étrangers sont mises de côté[16].

Malgré ces différences de nature dans les migrations – dont il sera question plus loin –, malgré les différences de physionomie migratoire, malgré les différences de besoins des migrations successives, il n'en demeure pas moins que le phénomène est bien présent d'hier à aujourd'hui : les migrants politiques ou économiques se sont déplacés/se déplacent encore vers les milieux ruraux, ce qui autorise une analyse diachronique, les débats se perpétuant autour de leur accueil.

Mais pour mener une analyse diachronique, encore faut-il avoir des « traces », des « textualités » de ces migrations en ruralité. Et il faut admettre, avec les spécialistes des migrations et ceux de la ruralité, que celles-ci sont rares. Ces derniers soulignent les difficultés à évaluer leur présence, leur vie en ruralité, parce qu'est plutôt soulignée la « rareté de la parole paysanne »[17], monde tourné vers l'oralité et le labeur. Malgré ces difficultés, certains ont réussi à exhumer des traces anciennes grâce à des enquêtes universitaires ou à celles menées par les pouvoirs publics nationaux, locaux ou préfectoraux[18] au cours du dernier siècle, ou encore aujourd'hui grâce aux programmes réalisés sur le terrain pénétrant la vie migratoire en ruralité. Ce monde rural marqué par la discrétion, confinant parfois à un certain hermétisme, a donc conditionné la façon d'appréhender la question. Pour pallier les carences textuelles, certains se sont tournés naturellement vers les médias et vers leur façon d'appréhender les migrations.

Et la presse s'est imposée comme le média privilégié pour plusieurs raisons. Elle est le premier des médias, qui de surcroît est accessible et connu depuis le XIXe siècle. Aujourd'hui elle est évidemment concurrencée par d'autres médias

15 Pour des chiffres, cf. https://www.migrationsenquestions.fr/content/uploads/2019/05/MEQ-CHIFFRES-2eme-edition.pdf

16 Et si les médias s'y intéressent, ils n'hésitent pas parfois à détourner les propos des chercheurs. Cf. un communiqué de l'équipe CAMIGRI publié en octobre 2019, suite à la diffusion d'un article dans *Libération* qui détournait les propos des chercheurs : « Pour donner suite à la parution d'un article travesti par le Journal *Libération* le jeudi 3 Octobre 2019, nous publions le texte original transmis pour publication au quotidien. Nous espérons que les personnes impliquées sur nos terrains de recherche ne se seront pas senties trop gênées par ce titre d'article qui n'est pas le nôtre et duquel nous nous désolidarisons complètement. https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/3777/files/2019/10/Quand-les-migrations-entrent-en-campagne_V3.pdf

17 Hubscher, Ronald, *L'immigration dans les campagnes françaises, XIXe-XXe siècle*, éd. cit., p.145.

18 Schor, Ralph, *L'opinion Française et les étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, p. 373.

puissants (télévision, internet, réseaux sociaux, etc.). Pourtant aujourd'hui encore on lui reconnaît des qualités de traitement de l'information que les autres n'ont pas. Surtout certains soulignent que la presse, dans un monde de l'instantanéité et du « toujours plus vite », garde un temps d'avance sur les autres médias[19], qui semblent être souvent de simples « suiveurs »[20].

La presse tient donc une place particulière en France dans le traitement des migrations, notamment celles en milieu rural, et ce depuis les années 1880[21]. Ainsi, qu'il s'agisse de la presse d'hier ou celle d'aujourd'hui, il faut souligner que les mêmes ressorts fondés d'un côté sur la proximité avec le lectorat et de l'autre sur les accointances avec les pouvoirs publics ont conditionné/conditionnent encore la construction du discours médiatique à l'égard des migrants. Et c'est ainsi que, de manière paradoxale, la presse a pu tout d'abord souvent rendre *invisibles* les migrants du monde rural lorsqu'il n'était pas encore opportun de les viser, tandis qu'elle cherche à les rendre visibles depuis que le cadre médiatique est devenu « humanitaire ».

Une invisibilité ancienne des migrants dans les espaces ruraux ou une présence souvent occultée par la presse

Cette première période, qui s'écoule de la fin du XIXe au XXe siècle, permet de comprendre que les représentations des migrants développées par la presse ont répondu principalement aux fluctuations et aléas économiques. Aussi, lorsque les crises économiques des années 1880 secouent la France, les étrangers sont évidemment visés par la presse, qui elle de son côté, a parallèlement évolué dans ses finalités. Si la focalisation sur les étrangers se fait à travers elle, en revanche le monde rural se tient éloigné *de facto* des représentations des migrants que la presse tente d'imposer à ce moment-là.

Une focalisation sur l'étranger dans la presse des années 1880

Durant tout le premier XIXe siècle, la presse, qu'elle soit « officielle » parfois dite « presse départementale » car rattachée au pouvoir en place ou non, est

19 Évidemment le support télévisuel est important pour diffuser les revendications des maires en matière de migrations : https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/isere/grenoble/grenoble-eric-piolle-signataire-lettre-au-gouvernement-accueil-digne-migrants-1659698.html : Treize maires ont adressé une lettre au gouvernement pour dénoncer les conditions d'accueil des réfugiés. Parmi eux, les maires de Paris, Lille, Bordeaux ou encore Grenoble. Publié le 24/04/2019 France 3. Parmi les signataires, figure le maire de Grenoble Eric Piolle, ainsi que les maires de Paris, Lille, Bordeaux, Saint-Denis, Aubervilliers, Rennes, Troyes, Metz, Toulouse, Strasbourg, Nantes et Grande-Synthe.

20 Benson, Rodney, *L'immigration au prisme des médias*, Rennes, PUR, 2018, p.127.

21 Fréminville, Solange de, *L'Émergence de la figure de l'immigré dans la presse du XIXe siècle*, https://telemmig.hypotheses.org/105

une presse politique plus qu'un vecteur de diffusion de l'information[22]. De surcroît le lectorat est encore constitué par les élites alphabétisées et urbaines[23]. Ce positionnement politique de la presse officielle ne l'empêche toutefois pas de commencer à sensibiliser ses lecteurs dès le début de la Monarchie de Juillet aux problématiques posées par les « faux étrangers »[24] qui parviennent à se soustraire aux obligations nationales.

Mais c'est la fin du XIXe siècle qui marque l'évolution de la presse, notamment locale, vers la volonté d'informer son lectorat. C'est à partir de ce moment que pensant l'informer au mieux, la presse cherche à créer des liens de proximité avec lui pour mieux refléter l'opinion publique. La presse locale veut parler à son lectorat de proximité[25]. C'est ce qui permet de comprendre sa focalisation sur le thème de l'étranger dans les années 1880[26] alors que des sensations d'« invasion » migratoire se développent dans le pays, en proie au ralentissement de la croissance de la population française depuis le milieu du XIXe siècle, au tarissement de l'émigration française[27] et surtout des crises économiques qui se succèdent et qui frappent le monde industriel et avec lui ses ouvriers. Ce sentiment d'« invasion » migratoire est corroboré par des représentations visuelles attisant là encore les craintes et angoisses, suite à la publication des *Lois de la migration* et de la première carte des flux migratoires par Ernst Ravenstein en 1885[28]. La presse ne se fait finalement que le relais de ces sentiments mêlés et de ce discours de plus en plus assumé tournant à la xénophobie. Laurent Dornel a montré la grande hostilité à l'encontre des

22 Charle, Christophe, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004, p.23.

23 *Ibid.*, p.25.

24 Voir par exemple aux Archives départementales de l'Isère, côte PER432/1, *Le Courrier de l'Isère* le 8 septembre 1832, la presse locale relaye une décision judiciaire relative aux problématiques des étrangers : « Le tribunal de Grenoble a déclaré français le jeune Joseph Savoye, né sur le sol actuel de la France d'un père originaire de Savoie, attendu qu'il est né en France d'un père qui était alors français par l'effet de la réunion du Piémont à la France et que la qualité de français, une fois acquise, il n'aurait pu la perdre. Si cette décision est confirmée, elle sera accueillie avec d'autant plus de satisfaction que l'on voyait depuis longtemps des *étrangers prétendus* se soustraire aux charges communes en jouissant de tous les avantages qui appartiennent aux nationaux », cf. Claire Courtecuisse, « L'intégration des Piémontais par un double droit du sol obligatoire ? Divergences d'interprétation juridique en Isère dès 1832 », XI PRIDAES, Colloque portant sur « L'intégration des étrangers et des migrants dans les États de Savoie depuis l'époque moderne », 2017, Turin, Italie ; voir aussi Courtecuisse, Claire, « La Réception des codifications pénales dans la presse locale de l'Isère, 1810-1848 », *L'Irascible*, n°4, décembre 2013.

25 Dornel, Laurent, *La France hostile, socio-histoire de la xénophobie (1870-1914)*, Paris, Hachette, 2004. Schor, Ralph, *L'opinion Française et les étrangers, 1919-1939*, éd. cit.

26 Fréminville, Solange, « L'Émergence de la figure de l'immigré dans la presse du XIXe siècle », https://telemmig.hypotheses.org/105

27 Le Bras, Hervé, *Le sol et le sang : les théories de l'invasion*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube, 2007. Du même auteur, *L'invention de l'immigré*, L'Aube, 2012, pp. 26-27.

28 Bahoken Françoise, « Sur la première carte des flux réalisée avec des flèches (Ravenstein, 1885) », *Confins - Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia*, Voir aussi « L'évolution de l'image cartographique du flux au prisme de l'analyse des interactions spatiales », *Siècles* [En ligne], 46 | 2019.

étrangers développée aussi bien dans la presse nationale que locale[29]. Les termes d'« invasion », d'« envahissement », de « flot submergeant la France » sont utilisés, le chercheur évoquant notamment *Le Petit Provençal* qui écrit dans ses colonnes en juillet 1893 « La France se meurt ![30] ». Toute la rhétorique de l'envahissement est née, aidée par une presse locale qui s'adresse à son lectorat de proximité qui, dans les villes, est en difficulté sociale.

Et c'est ici qu'il faut donc souligner que si l'étranger est devenu objet de crainte et d'anxiété dans la presse nationale ou locale, il s'agit essentiellement de l'ouvrier étranger qui prend le travail des nationaux dans les industries et usines. Le migrant en ruralité, pour sa part, est souvent oublié car il aide à amortir l'exode rural, voire il enthousiasme le milieu agricole français par ses apports innovants en technicité, en cultures, etc. (à condition évidemment que l'étranger n'ait pas de velléités à s'approprier les terres…). Ce qui explique que le monde agricole soit resté quelque peu hermétique à l'influence de la presse.

Un monde agricole resté quelque peu hermétique à l'influence de la presse

Évidemment, quant à la perception des migrants dans le milieu agricole, l'exemple développé par Solange de Fréminville dans sa thèse *La xénophobie dans le Midi viticole (1880-1914)*[31] évoque le rejet des ouvriers agricoles étrangers. Mais il faut aussi admettre que ces derniers jouissent d'une certaine « invisibilité » dans la presse locale, car les grands propriétaires fonciers ont besoin d'eux[32]. Sur le million de migrants présents sur le territoire national, dans les années 1880, près de 30 % d'entre eux se dirigent vers le secteur agricole[33], ce qui représente des effectifs conséquents. Pour autant, ils ne suscitent pas de crainte aussi exacerbée que dans les centres urbains car les agriculteurs français les sollicitent pour amoindrir l'exode rural qui touche le pays. Ils défendent un monde, leur monde qui disparaît. Raison pour laquelle d'ailleurs les pouvoirs publics accordent des avantages aux étrangers qui acceptent d'aller travailler dans les campagnes agricoles : ils obtiennent plus facilement des papiers d'identité et de travail[34], ne sont pas soumis aux lois de préférence nationale professionnelle

29 Dornel, Laurent, *La France hostile, socio-histoire de la xénophobie (1870-1914)*, éd. cit., pp. 167-193.

30 *Ibid.* p.179.

31 Fréminville, Solange (de), *La xénophobie dans le Midi viticole (1880-1914)*, Paris, thèse EHESS, 2011.

32 Charle, Christophe, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004.

33 Hubscher, Ronald, à propos d'une « dynamique des effectifs », *op.cit.*, p. 31 et s.

34 Voir notamment sur les papiers d'identité, About, Ilsen, Denis, Vincent, *Histoire de l'identification des personnes*, Paris, La Découverte, 2010.

(comme celle du 10 août 1932)[35] et voient leur naturalisation facilitée[36]. Les ouvriers agricoles étrangers ont pu être d'une certaine manière au service de la vision agrarienne de l'époque[37], étant de surcroît restés très dispersés dans des exploitations diverses. Ils ne constituaient pas une menace[38].

À ce moment-là, la presse n'a pas encore vraiment pénétré les milieux ruraux, les journaux n'y étant pas distribués[39]. Le monde agricole peut donc rester indépendant de son influence[40] et constater, tout au contraire, les bienfaits liés à la présence de cette population étrangère laborieuse et courageuse[41], qui peut être source d'inventivité et de développements de techniques agricoles nouvelles, suscitant souvent l'admiration du monde agricole[42]. Le monde rural a pu évidemment avoir ses journaux agricoles très hostiles à la présence étrangère lorsque celle-ci pouvait avoir des prétentions sur les terres. Mais décrit souvent comme hermétique, fermé, taiseux, le monde agricole a su aussi conserver une certaine indépendance de pensée, privilégiant la vie réelle faite de labeur et d'acharnement à celle racontée dans les journaux. Et de manière tout à fait factuelle, on peut comprendre cette appréhension de la présence étrangère en milieu agricole car la ruralité a les moyens d'être plus accueillante, ne connaissant pas les mêmes tensions ni économiques ni sur l'habitat et ne craignant pas le regroupement des étrangers pour qu'ils constituent des foyers d'agitation[43].

Resté indépendant, parce qu'éloigné aussi géographiquement, de l'influence de la presse, le monde agricole a intégré ces étrangers pétris de labeur et de travail. La presse a pu les oublier lorsque la crise économique touchait le monde industriel et qu'elle souhaitait s'adresser à son lectorat ouvrier concentré dans

35 Voir Schor, Ralph, *Histoire de l'immigration en France de la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1996. Wihtol de Wenden, Catherine, « Ouverture et fermeture de la France aux étrangers. Un siècle d'évolution », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2002/1 (no 73), pp. 27 à 38.

36 Weil, Patrick, *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*, Paris, Folio, 2005.

37 Jessenne, Jean-Pierre, « L'idéologie de la terre. Entre glorification des terroirs, mystique de l'unité et interrogations sur la ruralité, l'idéologie paysanne occupe une place centrale dans l'univers politique contemporain » [https://www.reseau-canope.fr/tdc/fileadmin/docs/tdc_1040_paysans/article.pdf]

38 Hubscher, Ronald, éd. cit., p.10.

39 Charle, Christophe, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, éd. cit., p. 24 : « Les lecteurs impossibles sont tous ceux qui n'ont ni la capacité technique de lire (on dénombre 53 % d'analphabètes en 1832) ni la compétence linguistique (les patoisants ou non francophones qui se confondent en grande partie avec les précédents), ni les moyens financiers pour cette dépense ou sa mise en commun en cercles restreints. Les paysans des régions reculées et non alphabétisées se confondent souvent avec ceux des régions pauvres et non francophones. Toutefois même dans les régions rurales plus prospères, relativement alphabétisées ou francophones, une large fraction de la population ne dispose pas du surplus financier qui ouvre l'accès au journal. […] Pour l'essentiel, les classes rurales sont donc pratiquement exclues du lectorat par ces obstacles sociaux et culturels aggravés par les barrières financières. Or, ces catégories représentent alors 80 % de la population française ».

40 Schor, Ralph, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, éd. cit., p.373.

41 Hubscher, Ronald, éd. cit., p.148.

42 Hubscher, Ronald, éd. cit., p.312-322.

43 Schor Ralph, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, éd. cit., p.10.

les bassins urbains. Si les ressorts médiatiques se perpétuent, en revanche le cadre médiatique se focalise sur les aspects humanitaires des migrations depuis les années 1970, ce qui a rendu une certaine visibilité aux migrants présents dans les milieux ruraux.

Une visibilité actuelle des migrants dans les espaces ruraux ou une présence sciemment soulignée par la presse

Si la première période, de la fin du XIXe au XXe siècle, permettait de comprendre que les représentations des migrants développées par la presse ont répondu principalement aux fluctuations et aléas économiques, celles-ci ont évolué avec les finalités que s'est assignée la presse depuis quelques décennies. Le positionnement actuel de la presse française se focalise dorénavant sur les aspects humanitaires des migrations. La presse participerait-elle involontairement au projet politique actuel de dynamiser les milieux ruraux avec les populations migrantes nouvellement arrivées, en visant alors des groupes spécifiques ?

Le positionnement actuel de la presse française nationale et locale

La nouvelle visibilité des migrants politiques depuis ces dernières décennies dans la presse nationale française relève de la volonté de donner un cadre « humanitaire » aux migrations, comme l'explique Rodney Benson dans son ouvrage *L'immigration au prisme des médias*[44] publié en 2018. Cette presse nationale est suivie dans cette nouvelle finalité par la presse locale, à condition évidemment que les élus locaux soient eux-mêmes sensibilisés et acteurs à l'égard de ces populations[45], comme l'illustre la presse locale des villes-refuges[46].

44 Benson, Rodney, *L'immigration au prisme des médias*, éd. cit., pp.128-129 : « Depuis les années soixante-dix, le cadre « humanitaire » a régulièrement été le cadre dominant dans le traitement médiatique de l'immigration en France, avec un taux de présence d'au moins 70 %. Ce n'est qu'en 1991, qu'il a été concurrencé par un autre cadre, celui de l'ordre public. Le cadre « économie globale », présent dans environ un tiers des informations tout au long de la période a, lui aussi, joué un rôle relativement important, surtout dans les journaux. […] Les associations de défense des droits des immigrants ont joué un rôle majeur pour faire émerger l'immigration dans le débat public à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, en la présentant comme un problème de droits humains et de racisme. Au cours des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, le gouvernement socialiste est devenu à son tour le principal promoteur du cadre humanitaire. […] Il y a dans cet effort de sensibilisation, une forte adéquation entre l'habitus des journalistes et les membres des associations. Les journalistes français travaillant dans les grands médias nationaux sont très souvent diplômés en sciences sociales et humaines et sont issus des universités les plus prestigieuses ou des grandes écoles ».

45 Voir notamment Ngagne Fall, *Construction des problèmes publics par la presse quotidienne régionale : couverture de la crise des migrants par le* Dauphiné Libéré, Mémoire UFR Langues, lettres et arts du spectacle, information et communication, 2016.

46 Furri Filippo, « Villes-refuge, villes rebelles et néo-municipalisme », *Plein Droit* 2017/4, nº 115, p. 3-6. Voir Braud Fanny, Fischer Bénédicte et Gatelier Karine, « L'hébergement des demandeurs d'asile à l'épreuve d'administrations françaises en crise. Une analyse locale : l'exemple de Grenoble », *La Revue des droits de l'homme*, 2018.

Si les élus locaux sont hostiles à ces populations, la presse locale donne une tout autre visibilité plus sécuritaire. En agitant les angoisses des ruraux, les journaux locaux s'adressent dans ce cas aux lecteurs de proximité et adoptent des positions épidermiques, voire xénophobes à l'encontre de ces migrants, la peur de l'« invasion migratoire » refaisant surface[47]. L'attitude des élus est donc réellement déterminante pour comprendre le choix du traitement « humanitaire » des migrations par la presse locale. Le positionnement politique des édiles locaux impulse le positionnement d'un journal local[48]. Un cercle vertueux peut se mettre en place, dans lequel presse et élus locaux entretiennent réciproquement un soutien dans l'accueil des populations migrantes[49]. Même si l'on ne peut pas résumer les représentations migratoires par la presse locale à de la seule bienveillance, ces dernières décennies ont permis de déplacer le cadre et traitement journalistiques des migrations dans le champ *humanitaire* plus que *sécuritaire*. Cette évolution des représentations permet notamment une meilleure visibilité sur une population migrante particulière dans laquelle des espoirs politiques sont même fondés, pour participer à la dynamisation des espaces ruraux en profitant de ses qualités et compétences.

47 Cf. la presse nationale qui relaie la presse locale quand elle évoque l'annulation des fêtes nationales dans des villages ruraux où la présence des migrants est vécue comme une atteinte à la tranquillité des habitants. cf. l'exemple -parmi beaucoup d'autres- de ces villages des Alpes-de-Haute-Provence ou du Var qui ont annulé leur fête nationale du 13 juillet, respectivement en 2016 à Champtercier et en 2018 à Châteaudouble, pour protester contre l'arrivée de migrants : « Champtercier, village tranquille rattrapé par la crise migratoire », #FrançaisesFrançais – Ce village des Alpes-de-Haute-Provence se prépare à accueillir, d'ici un mois, une centaine de migrants érythréens et soudanais, à la suite du démantèlement de la « jungle » de Calais, par Enora Ollivier, publié le 17 octobre 2016. Et aussi par exemple : « Pas de fête nationale cette année pour le petit village de Châteaudouble, 380 âmes, situé dans le Var. Prévues vendredi dernier, les festivités du 14-Juillet ont été annulées dans le but de protester contre l'installation de migrants dans la commune, a relayé *France3* selon une information du quotidien *Var matin*, information relayée dans *Ouest France*, https://www.ouest-france.fr/provence-alpes-cote-dazur/var/un-village-du-var-annule-sa-fete-nationale-pour-protester-contre-les-migrants-5882184

48 Si l'on prend même la presse locale en Rhône-Alpes, le quotidien *La Montagne* du 16 octobre 2018 qui aime relayer ces trajectoires migratoires, avec un maire Michel Tabutin (PCF) très engagé dans l'accueil des réfugiés : « Deux familles maliennes doivent arriver prochainement » : « Tous les aspects de leur intégration ont été abordés avec la population. Quelques jours avant l'arrivée de deux familles de réfugiés maliens, Michel Tabutin, le maire, et son conseil municipal ont convié la population à une réunion publique, pour annoncer et préparer leur venue très prochaine. *Vraie pédagogie avant l'arrivée des réinstallés dans le but de réussir leur accueil*: Le maire, Michel Tabutin – Maire PCF- à l'appui d'un diaporama, a présenté dans le détail les raisons et les moyens mis ou à mettre en œuvre, pour réussir leur accueil. Il a également présenté ces deux familles de six et cinq enfants venant du Camp de réfugiés de Barey au Niger

49 Toutefois il ne faut pas occulter « les visions des acteurs politiques et des professionnels des médias dans la constitution de la "question immigrée" en tant que "problème"», cf. De Souaza Paes, Paula, *Communication publique et pratiques journalistiques au prisme des mutations sociales : la question de l'immigration en France (1980-2010),* Thèse de doctorat, 2014, Université de Grenoble. Voire des constructions négatives fantasmées sur les migrations, cf. Daghmi Fathallah, Amsidder Abderrahmane, Toumi Farid, « Médias et migrations/immigrations : images, imaginaires et représentations », *Revue de recherches francophones en sciences de l'information et de la communication*, 5-2018. Egalement Gastaut Y., *La représentation des réfugiés et des migrants dans les médias : le poids des stéréotypes*, éd. cit., p. 4. Et p.6 : « Aussi irrationnelles soient-elles, toutes ces formes de rejet s'appuient sur des vérités partielles : tout est vraisemblable et personne ne cherche à aller plus loin. […] toutes ces situations mettent en scène des discriminations ordinaires fondées sur des préjugés que les instances de pouvoir, partis politiques, médias, associations et groupements divers reprennent à leur compte voire contribuent à développer ».

Visibilité sur une population migrante particulière pour dynamiser les espaces ruraux

La France, comme l'Europe, a connu un contexte migratoire sans précédent avec la crise syrienne de 2015 où 1,8 million de migrants ont pénétré dans l'espace Schengen. Pour répondre à ce défi, le plan « Répondre au défi des migrations » a été adopté par lequel la France s'engage à accueillir plus de 30 000 réfugiés sur le territoire national, parmi lesquels les *réinstallés*[50]. Cette population migrante particulière[51] entre dans le « cadre humanitaire » développée par la presse française, ce qui rend par ailleurs invisibles les migrations saisonnières de travail[52] et leur exploitation éventuelle[53]. Les réinstallés, quant à eux, bénéficie dans le champ politique de toutes les attentions et d'une confiance particulière de la part des autorités publiques. En effet, on peut lire dans le rapport relatif à la « Stratégie nationale pour l'accueil et l'intégration des réfugiés[54] » de juin 2018 : « Malgré ces fragilités, les bénéficiaires de la protection internationale font preuve d'une grande capacité d'intégration

50 La réinstallation est un dispositif spécifique de protection de réfugiés identifiés par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (HCR). Elle vise à transférer les réfugiés depuis leur premier pays d'asile – généralement un pays pauvre – vers un État tiers. Ce dernier s'engage auprès du HCR à les accueillir et à leur accorder un statut de résidence permanente ainsi que tous les droits civils, politiques, économiques, sociaux et culturels liés. Pour une critique de la réinstallation, cf. Tissier-Raffin, Marion, « Réinstallation – Admission humanitaire : solutions d'avenir pour protéger les réfugiés ou cheval de Troie du droit international des réfugiés ? », *La Revue des droits de l'homme* 2018-13.

51 Les considérations humanitaires semblent en revanche s'envoler si l'on considère le dispositif visant les demandeurs d'asile, issu de la loi nº 2018-778 du 10 septembre 2018, cf. Slama Serge, « De la défaillance systémique à la "policiarisation" des conditions d'accueil des demandeurs d'asile en France », *La Revue des droits de l'homme* 2018-14.

52 Sauf lorsque la Covid 19 met en lumière la nécessité de trouver des bras pour travailler dans les champs, car le manque de bras saisonniers des migrants se fait sentir, cf. "Agriculture : les migrants saisonniers récoltent ce que le Covid-19 a semé", Pécoud Antoine, *The Conversation*, 10 juin 2020, http://icmigrations.fr/2020/06/15/antoine-pecoud-the-conversation-10-juin-2020/

53 Ce qui occulte presque complètement les migrations saisonnières de travail et les problématiques d'« esclavage moderne » dont les migrants peuvent être l'objet, cf. juillet 2020, le procès pour travail « dissimulé » contre les vignobles de Champagne, suite à la découverte du traitement subi par 200 migrants saisonniers, pouvant être considéré comme de « l'esclavage moderne », https://www.infomigrants.net/fr/post/25742/france-trois-entreprises-agricoles-accusees-d-exploiter-des-migrants-dans-les-vignes-de-champagne, cf.https://www.20minutes.fr/faits_divers/2550187-20190626-marne-travailleurs-etrangers-exploites-durant-vendanges-10-personnes-interpellees, https://www.francebleu.fr/infos/faits-divers-justice/proces-dans-le-monde-du-champagne-c-est-une-esclavagiste-des-temps-modernes-1593625155 :
« Au total, en août 2018, les enquêteurs découvrent quatre lieux d'hébergement insalubres différents qui sont "tenus" par le sous-traitant Rajviti, dont un à Oiry dans la Marne. Le 28 août, le contrôle dans l'ancien hôtel de la gare -pour lequel il n'y a aucune autorisation d'hébergement collectif- doit être interrompu car "l'odeur est pestilentielle", rapporte le président du tribunal. Là, les enquêteurs trouvent 77 vendangeurs, entassés, qui dorment sur des matelas à même le sol et qui n'ont pas d'eau chaude. La gérante du sous-traitant se défend : "Il fallait allumer la chaudière." Et elle rejette la faute sur des "chefs d'équipes" dont on ne connaît parfois pas le nom. Pas d'explication non plus sur la viande avariée découverte à Oiry, dans un camion frigorifique pourtant loué par ses soins. »

54 Comité interministériel à l'intégration, « Stratégie nationale pour l'accueil et l'intégration des réfugiés », juin 2018.

en France[55]. » Cette confiance explique aussi le choix de la France d'inciter les *réinstallés* à s'installer en milieu rural[56], afin de redynamiser les territoires ruraux à long terme et rechercher un équilibre territorial nécessaire[57] pour soulager les espaces tendus démographiquement[58].

Mais au-delà des *réinstallés*, les migrations ont évolué dans leur physionomie. François Héran, Professeur au Collège de France, titulaire de la Chaire *Migrations et sociétés* a montré leurs nouvelles complexités. Au regard des données chiffrées portant sur les migrations, communiquées par le ministère de l'Intérieur français le 16 janvier 2018, les principaux mouvements migratoires sont fondés sur des motifs humanitaires (+ 35 %) et étudiants (+ 19,6 %). Comme aussi il souligne qu'aujourd'hui « pour migrer, il faut un minimum de moyens. Ce sont les pays aux revenus « moyens faibles » ou « moyens élevés » qui migrent le plus[59] ». Les migrations changent donc dans leur physionomie. La France qui avait privilégié les migrations peu qualifiées[60] évolue dans ses positions. Sous l'impulsion des pouvoirs publics, ce sont des migrations qualifiées et pourvues de hautes compétences que l'on tente de capter et de diriger notamment vers les espaces ruraux, en adoptant des politiques susceptibles d'attirer « les meilleurs et les plus brillants[61] ». Cette confiance n'est que l'illustration de la pensée économique actuelle[62] qui estime qu'il faut diversifier les migrations pour bénéficier de compétences nouvelles. Ces nouvelles migrations sont mises en valeur dans la presse nationale ou locale à un double titre : d'un accueil humanitaire, il s'agit aussi de montrer le potentiel démographique et économique de celles-ci.

***

55[https://www.france-terre-asile.org/images/stories/newsletters/strategie-nationale-dintegration-1.compressed.pdf]

56 Il n'est pas question (en principe) de répartition géographique en France pour les réinstallés, Réseau européen des migrations, *Programme de réinstallation et d'admission humanitaire en Europe – qu'est-ce qui fonctionne ?*, nov. 2016, p. 7.

57 Rieufort, Laurent, « La ruralité en France : des potentiels oubliés ? », *Population & Avenir* 2017/1, p. 4-7.

58 Fromentin, Julie, « Des migrations comme les autres ? Les migrations internes des immigrés dans les campagnes françaises (2011 - 2015) », *Espaces, Populations, Sociétés*, 2019-2.

59 Héran, François, « Les migrations à rebours des idées reçues », *Le journal du Cnrs,* 10 déc. 2018.

60 Rapoport, Hillel, *Repenser l'immigration en France, un point de vue économique*, Paris, éd. rue d'Ulm, 2018 : « La France s'est enfermée dans un cercle vicieux où faible quantité, faible qualification et faible diversité de son immigration se renforcent mutuellement… »

61 *72 propositions pour une politique ambitieuse d'intégration des étrangers en France*, Paris, La Documentation française, févr. 2018. Le rapport prône une diversification dans les provenances des migrants : « L'intégration économique et sociale est positive à la fois pour les publics accueillis sur le territoire et pour la société d'accueil elle-même. L'immigration, surtout lorsqu'elle est diverse et qualifiée, a un impact économique positif sur le pays receveur », p.16.

62 Rapoport, Hillel, *Repenser l'immigration en France, un point de vue économique*, éd. cit.

On peut alors se demander pour conclure si la presse française ne s'achemine pas, elle aussi, progressivement vers l'option retenue par les États-Unis dans le traitement des migrations, qui a toujours été de les inscrire dans un « cadre économique global[63] ». Seule l'étude de la presse française en matière de représentations des migrations dans la décennie prochaine pourra répondre à cette question.

63 Benson, *L'immigration au prisme des médias*, éd. cit.

Bibliographie

About Ilsen, Denis Vincent, *Histoire de l'identification des personnes*, Paris, La Découverte, 2010.

Bahoken, Françoise, « Sur la première carte des flux réalisée avec des flèches (Ravenstein, 1885) », *Confins - Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia*, 2013, n° 17.

Bahoken, Françoise, « L'évolution de l'image cartographique du flux au prisme de l'analyse des interactions spatiales », *Siècles*, 2019, 46.

Benson, Rodney, *L'immigration au prisme des médias*, Rennes, PUR, 2018.

Bonnafous, Simone, « La médiatisation de la question immigrée : état des recherches », *Études de communication*, n° 22, 1999, p. 59-72.

Braud Fanny, Fischer Bénédicte et Gatelier Karine, « L'hébergement des demandeurs d'asile à l'épreuve d'administrations françaises en crise. Une analyse locale : l'exemple de Grenoble », *La Revue des droits de l'homme*, 2018.

Charle, Christophe, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004.

Courtecuisse, Claire, « La Réception des codifications pénales dans la presse locale de l'Isère, 1810-1848 », *L'Irascible*, n° 4, décembre 2013.

Courtecuisse, Claire, « L'accueil des migrants en milieu rural : « une orientation directive » pour combler les discontinuités territoriales ? », in *Discontinuités territoriales et droit public*, https://discontinu.hypotheses.org/, et Éditions Dalloz, Paris, 2020.

Daghmi Fathallah, Amsidder Abderrahmane, Toumi Farid, « Médias et migrations/immigrations : images, imaginaires et représentations », *Revue de recherches francophones en sciences de l'information et de la communication*, n°5, 2018.

De Souaza Paes, Paula, *Communication publique et pratiques journalistiques au prisme des mutations sociales : la question de l'immigration en France (1980-2010)*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble, 2014.

Diaz Delphine, *Un asile pour tous les peuples ? Exilés et réfugiés étrangers dans la France au cours du premier XIXe siècle*, Paris, Armand Colin, 2014.

Dornel, Laurent, *La France hostile, socio-histoire de la xénophobie (1870-1914)*, Paris, Hachette, 2004.

Fréminville, Solange (de), *La xénophobie dans le Midi viticole (1880-1914)*, Paris, thèse EHESS, 2011

Fréminville, Solange (de), *L'émergence de la figure de l'immigré dans la presse du XIXe siècle*, https://telemmig.hypotheses.org/105

Fromentin, Julie, « Des migrations comme les autres ? Les migrations internes des immigrés dans les campagnes françaises (2011 - 2015) », *Espaces, Populations, Sociétés*, 2019, 2.

Furri, Filippo, « Villes-refuge, villes rebelles et néo-municipalisme », *Plein Droit* 2017/4, nº 115, p. 3-6.

Gastaut, Yvan, *La représentation des réfugiés et des migrants dans les médias : le poids des stéréotypes*, Rapport pour France Terre d'Asile, Notes de l'Observatoire, n°6, nov. 2011.

Georgiou Myria, Zaborowski Rafal, *Couverture médiatique de la « crise des réfugiés » : perspective européenne*, Rapport du Conseil de l'Europe, 2017.

Héran, François, *Parlons immigration en 30 questions*, Paris, La Documentation française, 2016.

Héran, François, « Les migrations à rebours des idées reçues », *Le journal du Cnrs,* 10 décembre 2018.

Hubscher, Ronald, *L'immigration dans les campagnes françaises…,* Paris, O. Jacob, 2005.

Kada, Nicolas, *La différenciation territoriale : virage politique, mirage juridique*, https://www.adgcf.fr/31-864-79-interview-nicolas-kada.html, 23 juillet 2019.

Le Bras, Hervé, *Le sol et le sang : les théories de l'invasion*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2007.

Le Bras Hervé, *L'invention de l'immigré*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2012.

Mondonico-Torri Cécile, « Les réfugiés en France sous la monarchie de Juillet : l'impossible statut », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2000/4, 47-4, p.731 -745.

Musée de l'histoire de l'immigration*, La crise migratoire dans la presse et les médias*, CLEMI (Centre pour l'éducation aux médias et à l'information), 2019.

Ngagne, Fall, *Construction des problèmes publics par la presse quotidienne régionale : couverture de la crise des migrants par le* Dauphiné Libéré, Mémoire UFR Langues, lettres et arts du spectacle, information et communication, Université de Grenoble, 2016.

Rapoport, Hillel, *Repenser l'immigration en France, un point de vue économique*, Paris, éd. Rue d'Ulm, 2018.

Réseau européen des migrations (REM), *Programme de réinstallation et d'admission humanitaire en Europe – qu'est-ce qui fonctionne ?*, novembre 2016. Rapport en ligne publié par l'Union Européenne.

Rieufort, Laurent, « La ruralité en France : des potentiels oubliés ? », *Population & Avenir* 2017/1, p. 4-7.

Schor Ralph, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985.

Schor, Ralph, *Histoire de l'immigration en France de la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1996.

Slama, Serge, « De la défaillance systémique à la "policiarisation" des conditions d'accueil des demandeurs d'asile en France », *La Revue des droits de l'homme* 2018-14.

Tissier-Raffin Marion, « Réinstallation – Admission humanitaire : solutions d'avenir pour protéger les réfugiés ou cheval de Troie du droit international des réfugiés ? », *La Revue des droits de l'homme* 2018-13.

Weil, Patrick, *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*, Paris, Folio, 2005.

Wihtol de Wenden, Catherine, « Ouverture et fermeture de la France aux étrangers. Un siècle d'évolution », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2002/1, n° 73, pp. 27 à 38.

Migration : du mot au concept politique et journalistique. Un parcours sémiotique

Sémir Badir

À partir d'un mot, je voudrais proposer un parcours cherchant à atteindre un concept politique et journalistique. Quel mot au juste, c'est ce qui appelle déjà une réflexion, car plusieurs se proposent d'emblée à l'enquête : *migration*, *migrant*, *migrer*, mais aussi, pour s'en tenir à ceux retenus dans les contributions au présent recueil, émigration, immigration, émigré, *immigré* ou *migratoire*. Plusieurs possibilités, donc, et certainement le choix d'un mot devra-t-il s'éclairer et se justifier par ses voisins lexicaux. Quant à l'aboutissement du parcours, là aussi, il paraît de prime abord délicat d'attribuer aux discours politique et journalistique un concept en cette matière, alors que les mots employés y sont souvent tenus à distance, entourés de guillemets et de paraphrases d'explicitation, et qu'il y est régulièrement observé que « migrant » ne fait l'objet d'aucune définition juridique.

Cependant, le parti-pris de suivre un parcours méthodique dissuade de se contenter d'une notion de « migration » qu'on entourerait d'un commentaire plus ou moins inspiré. En outre, s'il n'y a pas de concept établi (notamment par le droit actuel) du migrant et de la migration, le débat même que l'usage du mot suscite[1], de préférence à tel autre, montre qu'on ne saurait débonnairement se contenter

1 Voir par exemple l'article de Jean Birnbaum paru sur le site du *Monde* à la date du 10 septembre 2015, « La crise des migrants est aussi une crise des mots ».

d'une notion rendant ces mots équivalents. Enfin, l'usage de ces mots dans le discours politique et journalistique est directement dépendant de l'usage qu'en font, depuis plusieurs décennies, les historiens et les sociologues, où la migration est un terrain reconnu d'investigation et l'objet de conceptions spécialisées.

Le parcours proposé n'est pas toutefois d'ordre généalogique. Sans doute serait-il précieux d'apprendre dans le détail comment le mot *migrant*, apparu comme adjectif dans les années 1950 (principalement au sein du syntagme « travailleurs migrants »), substantivé dans les années 1960, notamment sous l'impulsion de l'association La Cimade[2], et finalement lexicalisé par le dictionnaire dans les années 1970[3], a fini par s'imposer, au côté de *réfugié*, dans le discours politique et journalistique. Cette enquête ne sera pas la mienne. Conformément à l'approche sémiotique, le parcours proposé sera d'ordre « génératif », c'est-à-dire qu'il cherchera à rendre compte de l'engendrement du sens qui s'agrège au mot au fur et à mesure que l'on considère son insertion dans le discours. Trois jalons serviront ainsi à décrire l'inscription d'un mot du lexique dans un discours : un premier jalon s'accrochera aux relations de contraste sémantique que le mot entretient avec d'autres ; un second l'intégrera dans la phrase pour en considérer les dimensions aspectuelles ; le troisième y ajoutera les dimensions modales qui achèvent son devenir discursif.

1. Migrant, résident

Dans un premier temps, on cernera donc la disponibilité sémantique d'un mot dans une catégorie construite à partir des relations d'opposition et de négation. Le lecteur, ou la lectrice, aura compris que c'est sur le mot *migrant* que mon choix s'est arrêté, dès lors que ce mot se trouve au centre des débats politiques et journalistiques relatifs aux événements de migration actuels.

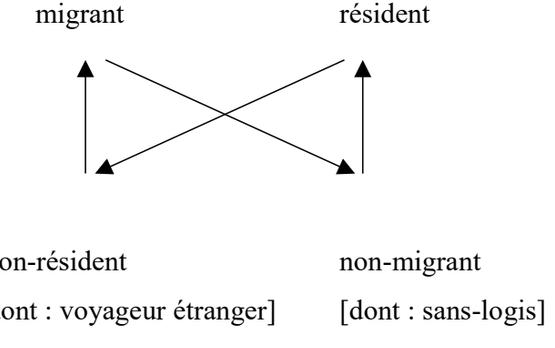
Or, face au migrant, il n'y a pas de mot clairement attesté dans le discours politique ni dans celui de la presse qui dise à quoi on l'oppose. La modélisation théorique du carré sémiotique va permettre d'en faire une hypothèse à partir d'une relation de contradiction. Qu'est-ce qu'un « non-migrant » ? Quelle caractéristique minimale peut suffire à le définir ? La catégorie de « non-migrant » n'existant pas, il faut, pour la susciter, supposer que l'action invoquée dans *migrant*, à savoir la migration, reste porteuse de sens. Dans sa formulation la plus simple, la définition de la migration en fait un *déplacement* de personne, d'animal ou de chose (par exemple des capitaux). Comme il

2 La Cimade a été divisée en quatre secteurs, dont l'un réservé aux « Migrants », distinct du secteur « Réfugiés » et d'un troisième répertorié comme « Tiers Monde ». Blanc-Chaléard (2013), qui a retracé l'histoire de La Cimade, note que le secteur « Migrants » fut toujours le plus fragile, sinistré à la fin des années 1970.

3 Dans *Le Robert*, *migrant* apparaît pour la première fois en 1974, dans le volume de *Supplément*.

n'y a pas de sens à supposer qu'une personne non migrante soit incapable, *stricto sensu*, de déplacement, la forme de déplacement du migrant s'oppose vraisemblablement à quelque autre forme de déplacement, propre au non-migrant. Ce n'est pas exactement le pays ou la nation qui puisse faire, à tous les coups, la différence entre déplacement migrant et déplacement non migrant, puisque des migrations intérieures à un pays sont envisagées, tant pour les êtres humains que pour des animaux. Il semble que la différence se situe autour de ce que les textes légaux appellent le « lieu de séjour ». Le migrant se déplace en dehors de son lieu de séjour (non que cela suffise à le définir), tandis que les déplacements du non-migrant s'opèrent au sein de son lieu de séjour – et, puisqu'il s'agit d'une catégorie non lexicalisée mais simplement produite par l'hypothèse théorique, supposons que cette caractéristique suffise à définir le non-migrant. Le non-migrant est celui qui se déplace dans un lieu suffisamment délimité pour qu'on puisse dire qu'il y séjourne, autrement dit qu'il y *habite*. Non-migrant, cela veut dire *habitant*.

La catégorie est trop peu définie pour donner une représentation *opposée* au migrant[4], car d'un sans-abri, d'un SDF, on peut certainement dire qu'il habite un lieu. D'ailleurs l'administration n'a jamais hésité, déjà au Moyen-Âge, à assigner un lieu de séjour à ses mendiants et ses sans-logis. Mais le carré sémiotique facilite son hypothèse puisque le contraire d'un migrant doit être, selon cette modélisation théorique, impliqué par la catégorie du non-migrant tout en lui ajoutant quelque caractéristique supplémentaire.



4 On rappellera qu'une opposition n'est pas établie par une contradiction (simple opération de défection) mais par une contrariété (mise en tension de deux valeurs positives).

Cette caractéristique découle de tout ce qu'un lieu de séjour permet d'avoir, notamment un logis stable, un domicile (le siège de la fortune) et un revenu (un domicile fiscal). Mon hypothèse est ainsi que le contraire du migrant est le *résident*. La dynamique inverse à l'œuvre dans le carré sémiotique, à savoir la dynamique qui prend pour point de départ la catégorie de « non-résident », confirme le bien-fondé de l'hypothèse, puisqu'il faut préalablement ne pas (ne plus) résider pour être considéré comme un migrant.

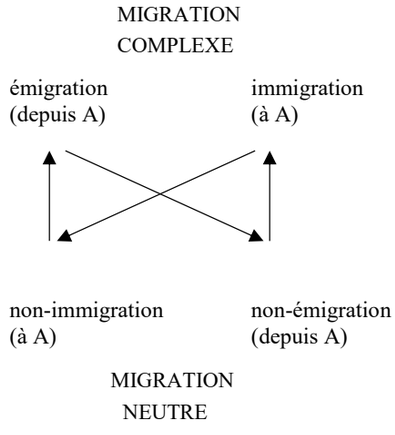
Contrairement à la catégorie du « non-migrant », celle du « non-résident » est ordinairement pourvue d'un statut juridique. En France, elle définit toute personne dont le lieu de séjour principal, le lieu d'activité professionnelle ou le centre d'intérêt économique est situé en dehors du territoire français.

Chacune des principales catégories de personnes auxquelles la qualité de migrant a été associée répond de l'une ou de l'autre de ces caractéristiques propres au non-résident. *Travailleur migrant* : son centre d'intérêt économique est en dehors du territoire pris en référence ; *migrant environnemental* : son lieu de séjour principal est en dehors dudit territoire ; *migrant politique* : le lieu d'activité professionnelle, à quoi l'on pourrait ajouter, en fonction de ce que l'administration canadienne appelle « liens de résidence », les liens familiaux et les liens sociaux, se trouve en dehors du territoire.

En passant, remarquons que les catégories subcontraires (*non-résident* et *non-migrant*) ne s'opposent pas de la même façon que les catégories contraires (*migrant* et *résident*) mais que leur différenciation peut faire sens, par exemple pour distinguer les *gens du voyage* (sans résidence) et les *nomades* (qui se déplacent plus que les sédentaires, certes, mais toujours au sein de ce qui leur sert de lieu(x) de séjour).

Chose rare, les deux parcours dynamiques prévus dans le précédent carré sémiotique (du *résident* au *migrant* et du *migrant* au *résident*) sont eux-mêmes lexicalisés, ce qui conforte la plausibilité de la reconstruction théorique des contraires. Ces parcours désignent tout bonnement les termes contraires de l'émigration et de l'*immigration*. Pour le phénomène de la migration, cela permet d'envisager deux catégorisations possibles : la catégorisation du *complexe*, qui fait de la migration un processus d'émigration et d'immigration[5] ; et celle du neutre, faisant de la migration un processus qui n'est ni (exactement) une émigration ni (exactement) une immigration.

5 Complexité que donne bien à entendre par exemple Nuselovici (2013, p. 5) au sujet de l'exil : « l'exilé est à la fois, et non pas successivement, un émigrant et un immigrant ».



La vraisemblance de l'une et l'autre catégorisations est attestée par les emplois de la migration aux « choses » : la *migration des capitaux* en fait un *transfert* de A à B, accomplissant la totalité d'un processus économiquement complexe ; la *migration de l'âme* en revanche donne surtout à entendre le *passage* entre A et quelque B selon un processus qui, du point de vue de la physique, est vague et neutralisé.

2. La migration inachevée

D'un mot considéré dans son lexique on se propose à présent de passer au mot regardé en fonction de son comportement dans la phrase, c'est-à-dire aux emplois grammaticalisés et, cette fois, c'est à partir du verbe *migrer* que seront éclairées les valeurs sémantiques du migrant.

Il est évident que la migration et le migrant réfèrent à un procès. De quel type de procès s'agit-il ? L'analyse linguistique peut nous renseigner là-dessus, en révélant ses potentialités aspectuelles. L'aspect est en effet l'une des voies principales d'accès au discours dès lors qu'il engage le point de vue d'un *sujet*, lequel s'avère indispensable pour situer le procès en question. Le syntacticien Laurent Gosselin (1996) en a donné une description théorique relative aux aspects en langue française que l'on synthétisera ici avant d'en proposer une application aux procès qui nous intéresse.

L'aspect prend en français deux formes principales : dans la catégorisation des prédicats lexicalisés, d'une part, dans la flexion morphologique de ces prédicats, d'autre part. Selon la première de ces deux configurations

grammaticales, l'aspect, défini selon trois critères sémantiques (dynamicité, bornage et ponctualité), permet de classer les prédicats en quatre grandes catégories : les états (sans changements), les activités (série indéfinie de changements), les accomplissements (série finie de changements) et les achèvements (changements ponctuels).

	Dynamicité	Bornage	Ponctualité	
État	–	–	–	être fatigué
Activité	+	–	–	*manger des fruits, marcher*
Accomplissement	+	+	–	*manger une pomme*
Achèvement	+	+	+	*atteindre un sommet*

Il paraît peu contestable qu'émigrer et *immigrer* expriment des accomplissements : ils impliquent une série de changements qui ont un but, raison pour laquelle ils sont bornés, soit au départ de la série soit à la fin.

Migrer, selon l'hypothèse donnée plus haut des deux acceptions possibles que la migration entretient vis-à-vis de ces prédicats, sera tenu soit pour l'accomplissement d'un déplacement (doublement borné), soit pour une activité indéfinie de déplacement (non borné).

[————————> émigrer
————————>] *immigrer*
[————————>] *migrer* (émigrer et immigrer)
————————> *migrer* (ni émigrer, ni immigrer à proprement parler)

Sans doute les lecteurs et lectrices voudraient qu'on apporte des preuves que ces deux acceptions sont attestées en discours. Elles le sont, en effet. Mais retardons-en la vérification car l'analyse linguistique présente l'intérêt d'offrir des tests basés sur l'acceptabilité sémantique de paraphrases, lesquelles permettent d'infirmer ou de confirmer la caractérisation aspectuelle d'un prédicat sans même avoir à recourir aux discours.

L'un de ces tests consiste à mettre un prédicat au passé composé et à l'associer à un circonstanciel. Si le circonstanciel peut être introduit par *pendant* de manière acceptable, le prédicat est une activité ; si, en revanche, il peut être introduit par *en*, il est un accomplissement. En principe ces deux possibilités s'excluent l'une l'autre. Or, selon l'énoncé de départ (ici, 1-2 ou 5), on constate que *migrer* les admet toutes deux (4 et 6).

Si l'énoncé de départ est par exemple :

(1) Luc migre pour fuir la guerre

ou, au passé,

(2) Luc migra pour fuir la guerre

le test donne à *migrer* le sens d'une activité :

(3) ? Luc a migré en deux mois pour fuir la guerre
(4) Luc a migré pendant deux mois pour fuir la guerre.

Mais si on prend pour énoncé de départ la phrase suivante :

(5)Luc migra de Bordeaux au Pérou

le test donne cette fois au prédicat le sens d'un accomplissement :

(6)Luc a migré en deux mois de Bordeaux au Pérou
(7) ? Luc a migré pendant deux mois de Bordeaux au Pérou

Un autre test consiste à construire le prédicat avec *mettre [une certaine durée] pour*. Il signale un achèvement si la construction admet une paraphrase construite avec *avant de* + infinitif ; dans le cas contraire, le prédicat signifie un accomplissement.

L'énoncé (8) n'est pas paraphrasable par l'énoncé (9) sans changer le sens qui s'y donne par défaut.

(8) Luc a mis deux mois pour migrer de Bordeaux au Pérou
(9)Luc a mis deux mois avant de migrer de Bordeaux au Pérou[6].

Le procès exprimé par *migrer* peut donc bien avoir le sens d'un accomplissement, bien que dans certaines phrases il prenne le sens d'une activité indéfinie.

Venons-en au mot *migrant*. Il va de soi que *migrant* exprime un état, comme le confirme le test de dynamicité, puisqu'il n'est pas compatible avec la locution verbale *est en train de* :

(12) ? Luc est en train d'être un migrant
(13) ? Luc est en train d'être migrant

Il convient toutefois de distinguer entre deux types d'état : état nécessaire ou état contingent. L'état contingent connaît un début et une fin, quoique

6 Il est à remarquer qu'émigrer et *immigrer* offrent des résultats contrastés.
(10) Luc a mis deux mois pour émigrer de Bordeaux vers le Pérou
rend acceptable le remplacement par *avant de*, tandis que
(11) Luc a mis deux mois pour immigrer au Pérou depuis Bordeaux
le rend improbable. L'émigration est ainsi un achèvement, quand bien même il suppose un procès succédant, alors que l'immigration ne peut être qu'un accomplissement.

ceux-ci ne soient pas montrés dans le procès auquel il renvoie ; l'état nécessaire n'est pas temporalisé (il est inapte à faire événement). Un test pour distinguer entre ces deux types d'état est d'insérer *commencer à* ou *cesser de* dans l'énoncé de base.

Au regard de ce test, *migrateur* désigne assurément un état nécessaire, qu'il soit ou non précédé d'un article.

(14) Cet oiseau est un migrateur
*(15) * Cet oiseau commence à / a cessé d'être un migrateur*

(16) Cet oiseau est migrateur
*(17) * Cet oiseau commence à / a cessé d'être migrateur*

Le cas de *migrant*, en revanche, offre un contraste entre son usage avec ou sans l'article indéfini[7] :

(18) *Cet homme est un migrant*
(19) *Cet homme a cessé / a commencé d'être un migrant en 2015.*
(20) *Cet homme est migrant*
(21) ? *Cet homme a cessé d'être migrant*

Ainsi, *migrant* offre la possibilité linguistique d'être conçu comme un état soit contingent, soit nécessaire[8]. État nécessaire, qu'est-ce à dire dans ce cas ? Cela suppose que l'accomplissement, voire l'activité propre à la migration, n'a pas de répercussion sur l'état de l'agent de ce procès. Autrement dit, la

7 La construction avec l'article indéfini est de loin la plus fréquente, mais l'absence d'article n'en est pas moins largement attestée. Une consultation (5 février 2020) du moteur de recherche Google sur des locutions exactes (qu'on lira en commençant par les lignes avant de compléter par les colonnes) donne les chiffres d'occurrence suivants :

	… un migrant	… migrant
[…] être…	52 300	9 260
… est…	225 000	12 800
… a été…	21 300	358
… était…	44 500	589
… fut…	11 300	28
… sera…	14 200	141
… va être…	0	1

À noter que de nombreux articles savants et d'articles de presse utilisent la locution « Être migrant ». Exemples dans le corpus savant : Être migrant et Haïtien en Guyane (Laëthier, 2011), « Être migrant, être sédentaire dans la petite sibérie française : une affaire de lignées familiales ? » (Hanus, 2009), « Être migrant et vivre en squat » (Bergeon & Hoyez, 2015). Exemples extraits du corpus de presse : « Être migrant, c'est quoi ? Ali, 22 ans, réfugié afghan, l'a raconté aux 4e de Beaucamps-Ligny » (Besse, 2019), « Être ou ne pas être mineur, quand on est migrant » (Birchem, 2019), « Être migrant n'est pas un crime! » (Magid, 2019).

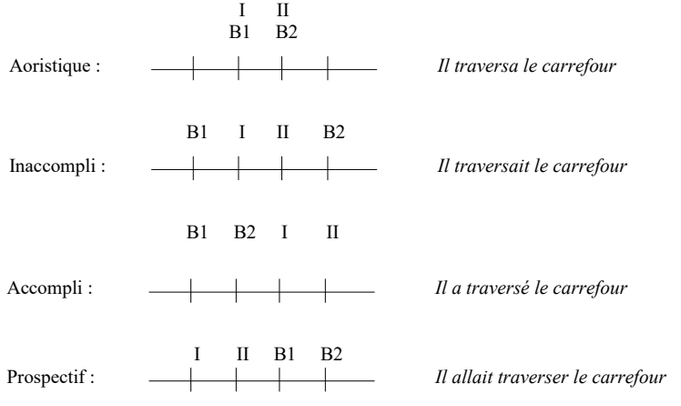
8 Ce cas nous paraît remarquable dans la mesure où la structure morphologique n'y prédispose pas. En effet, les mots dont la terminaison est en *-ant* et qui désignent une personne renvoient à n'importe quel aspect *sauf* l'état nécessaire : état contingent (*amant, assistant, cohabitant, malvoyant, habitant*), activité (étudiant, *exposant*, *militant, participant*), accomplissement (étudiant, *participant*), achèvement (*arrivant*, *débutant*).

migration semble pouvoir demeurer inachevée lorsqu'elle en vient à qualifier le migrant.

Nous allons voir à présent que cette supposition se renforce par l'analyse de l'aspect selon la flexion morphologique. Rappelons à ce sujet qu'on retient ordinairement quatre aspects en français (d'après Gosselin, 1996, p. 22) :

- dans l'*aoristique* le procès est montré dans sa globalité,
- l'*inaccompli* (ou imperfectif) en présente une vue partielle,
- l'*accompli* fait voir l'état résultant du procès, et
- le *prospectif* en montre l'état préparatoire.

Soit, sur une ligne de temps où le procès est borné par B1 et B2 et où ce qui en est perçu (et montré) se situe entre I et II :



Si, bien entendu, le verbe *migrer* est compatible avec chacun de ces aspects, il vaut la peine d'observer par quelles paraphrases il se laisse substituer par *migrant.* On doit considérer en effet que certaines paraphrases sont discutables ou irrecevables et que d'autres, contre toute attente, sont peut-être recevables (signalées par !).

(22)Luc migra *! Luc est un émigré*
! Luc est un immigré
Luc était un migrant
! Luc est un migrant
! Luc est migrant

(23)Luc migrait *Luc était un migrant*
! Luc est un migrant
? Luc est migrant

(24)Luc a migré *? Luc était un migrant*
Luc est un migrant
Luc est migrant

La possibilité de paraphrase de l'accompli et de l'aoristique par un état montré comme coprésent à l'énonciation confirme les tests relatifs à l'aspect lexicalisé, comme si les bornes de la migration étaient susceptibles de reculer indéfiniment, avant comme après son procès.



On constate ainsi qu'il n'est pas nécessaire de tenir le discours pour seul responsable des valeurs sémantiques qui font du phénomène de la migration considéré dans son ensemble autre chose qu'un « déplacement ».

3. Migrant, étranger

Voyons à présent comment les énonciateurs discursifs prennent en charge les valeurs sémantiques attachées au migrant.

Premier exemple : lorsque, dans un reportage publié dans *Paris-Match*, le journaliste écrit que « 2000 migrants survivent dans cette poubelle géante, bidonville indigne à 3 kilomètres du Sacré-Cœur »[9], il paraît évident que les migrants dont il est question sont désignés tels en fonction d'un procès accompli et que désormais ce procès accompli qualifie leur état, dont le journaliste décrit la *situation*, c'est-à-dire, aspectuellement parlant, l'état contingent.

Dans le deuxième exemple, Michel Perladi (2008) va plus loin : en employant l'expression « condition migrante », il donne à entendre que l'état de migrant n'est pas entièrement contingent mais peut devenir un état nécessaire, lié à une ou des « conditions » temporellement stables, sans le début et la fin propres aux événements.

Les migrants, comme les sans-abri, deviennent ainsi une *catégorie* bien capable d'identifier des personnes, et non plus des comportements, des activités ou des dispositions.

L'aspect d'accomplissement caractéristique du procès de la migration peut être relayé par des néologismes avancés dans les discours dès lors que

9 Arnaud Bizot, « À Paris, le camp de la honte », *Paris-Match,* 28/01/2020.

le mot *migrant* ne l'exprime plus suffisamment (renforçant par là même le déni de cet aspect pour ce mot). Tel est le cas de *primo-arrivant*, repris dans le discours du journaliste de *Paris-Match*, il est vrai avec des guillemets : « À Aubervilliers, comme ailleurs en France et en Europe, ces "primo-arrivants" représentent 25 % seulement des migrants. » Une reformulation par *occupants* est alors introduite pour les 75 % restants : « 75 % des occupants de la porte d'Aubervillliers sont arrivés en Europe en 2015, qu'ils sillonnent depuis quatre ans. » À nouveau, l'analyse aspectuelle est éloquente : *primo-arrivant*, comme *arrivant*, renvoie à un procès d'achèvement[10], tandis qu'*occupant* exprime une activité[11]. En outre, le journaliste donne à voir l'ambivalence et la précarité des migrants, assimilés successivement et simultanément aux sans-abri et aux gens de voyage (« ils sillonnent l'Europe depuis quatre ans »).

Transmigrant, beaucoup employé par les hommes politiques des partis belges flamands, et largement relayé par la presse tant néerlandophone que francophone du pays depuis 2015, évoque quant à lui un accomplissement (la transmigration) dont la migration devient l'achèvement[12]. Ainsi lit-on par exemple dans une dépêche : « La victime, un transmigrant qui séjournait illégalement en Belgique, n'a pas survécu à l'accident[13]. » Comme on le voit, le séjour, qui assimilerait le migrant au sans-abri, est disqualifié, de sorte que c'est d'un autre procès que dépend la qualification du « transmigrant ».

Que l'état du migrant puisse devenir un état non seulement contingent mais même nécessaire, c'est ce que donne à entendre d'autres équivalences, dont on peut supputer qu'elles ont un pouvoir de transitivité. Par exemple, celle-ci : « Ce qui compte principalement est le fait que l'immigré est un étranger. » Si l'immigré est un migrant, le migrant n'est-il pas, somme toute, un étranger ? Ce type d'équivalence contribue à stabiliser l'état du migrant, à le faire passer d'un état contingent à un état, certes transitoire, mais nécessaire, tant en vue de sa conceptualisation que de son institution juridique.

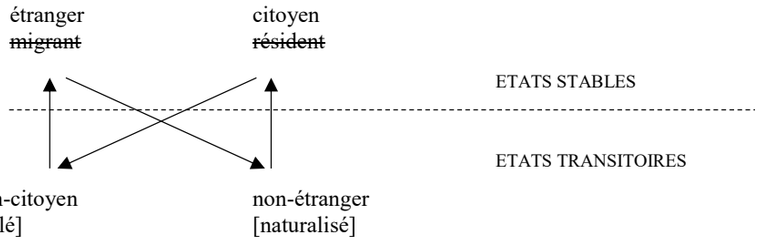
Aux contraires du migrant et du résident, sont substitués alors les contraires de l'étranger et du citoyen (ou du national), comme n'hésitent pas à le faire, dans un souci de transparence et de dénonciation, des historiens tels Noiriel (1991) et Weil (2005).

10 *Luc a mis deux mois pour arriver à destination = Luc a mis deux mois avant d'arriver à destination.*

11 *Luc a occupé pendant deux mois le local* ; * *Luc a occupé en deux mois le local.*

12 Dans le discours sociologique, le « transmigrant » est désigné par des expressions telles que « migrants de passage » ou « réfugiés en transit ». Cf. Alain Tarrius.

13 Dépêche diffusée notamment le 30 janvier 2018 sur le site de la télévision flamande VRT. https://www.vrt.be/vrtnws/fr/2018/01/30/un_migrant_traversantle40ajabbeketueparunevoiture-1-3135265/ (consulté le 1er février 2020).



Où se situe le migrant dans cette nouvelle représentation ? Précisément à la place qui lui est déniée, c'est-à-dire à celle de l'étranger. Dès lors, le procès de la migration compte pour rien ; et la dynamique sémiotique qui conduit du migrant au citoyen est suspendue ou neutralisée.

C'est certainement pour contrer cette dérive identificatoire qu'Abdourhamane Seck (2014) intitule « Le migrant introuvable » une étude dans laquelle, à partir d'un récit de vie, il montre que le phénomène de la migration, non récusable, reste cependant insaisissable, et l'identité du migrant essentiellement ambivalente.

4. Asile, accueil

Le troisième jalon de notre parcours va franchir plus explicitement le seuil du discours, puisque celui-ci ne sera plus seulement convoqué pour attester de la vraisemblance d'une analyse linguistique mais qu'il sera directement visé par l'analyse. Si l'analyse de l'aspect implique un sujet percevant le procès (comme celui-ci est montré dans l'énoncé), l'analyse de la modalité implique quant à elle un sujet pensant qui relève de l'énonciation, c'est-à-dire du discours. Ce sujet est habilité à doter les prédicats de causes et de buts, de moyens et de finalités. Dans les termes techniques de la sémiotique, on dira que les modalités vont nous permettre d'interroger la *destination* de la migration : qui ou quoi l'occasionne ? et pour qui ou pour quoi se fait-elle ? Les discours savants comme les discours politiques et journalistiques sont évidemment tout entiers investis par de telles questions auxquelles le dictionnaire se garde généralement de répondre.

Par exemple, quand Timera envisage une équivalence selon laquelle « l'émigration peut aussi se représenter comme une forme d'auto-bannissement, d'auto-mutilation » (2014, p. 32), il active un destinateur (l'émigrant lui-même), un mobile (une faute, réelle ou imaginaire, individuelle ou collective) et un objectif (réparer la faute) pour un destinataire (la famille,

le pays d'origine). Or ce sont des modalités qui engagent cette paraphrase, modalités très fréquemment activées dans le discours : d'une part la *volonté* du sujet (telle qu'elle sert ordinairement de critère catégorisant : « migration volontaire »), d'autre part le *devoir* du sujet ou du destinataire (le cas évoqué par Timera est celui de pêcheurs tunisiens émigrant vers l'Italie afin de protester contre la passivité de l'État tunisien « face à la pêche au chalutage qui les appauvrit » ; c'est donc le destinataire à qui revient la modalité déontique de la migration).

Les quatre types de modalités le plus souvent retenues dans la tradition logique et grammaticale interviennent régulièrement dans la conception de la migration.

- Modalités bouliques : migration volontaire / involontaire.
- Modalités déontiques : migration clandestine (= devoir ne pas migrer).
- Modalités aléthiques : migration environnementale pour laquelle il est débattu si elle est rendue obligatoire par la nécessité (ne pas pouvoir ne pas migrer) ou facultative.
- Modalités épistémiques : passeurs, victimes (savoir faire migrer, ne pas savoir migrer).

Le pouvoir de ces modalités est encore accru lorsqu'on l'applique, non au procès, mais au migrant lui-même, car les modalités ont le pouvoir d'affecter un sujet, c'est-à-dire de faire du migrant un sujet passionnel (et non pas seulement un sujet actant). Ces modalités sont inscrites jusque dans le lexique, par la morphologie et l'usage prototypique :

- la différence entre *migrateur* et *migrant* passe notamment par un savoir-être, inné chez les oiseaux, problématique pour l'être humain ;
- *migrant* s'emploie plus souvent au pluriel qu'émigrant ou *immigré*, et la passivation est frappante dans des expressions telles que « flux migratoires » (Bizot, 2020), « mouvements migratoires » (Silbert, 1999).

On comprend dès lors que les modalités soient les instruments de discours privilégiés lorsqu'il s'agit d'entreprendre un questionnement critique des représentations de la migration.

- Modalités bouliques : Timera (2014) par exemple interroge les discours d'héroïsation que des États africains ont à l'égard de leurs émigrants, car c'est évidemment sous-entendre leur bonne volonté à émigrer.
- Modalités déontiques : elles engagent les questionnements les plus sensibles, sur les droits d'asile et les devoirs d'accueil. Ainsi, l'article déjà évoqué de *Paris-Match* reprend en intertitre la citation du porte-parole d'une association militante : « Ce n'est pas une crise migratoire, c'est une crise d'accueil ! ».

- Modalités aléthiques : elles sont activées lorsque le chercheur met le doigt sur le « vide catégoriel » (Venturini *et al.*, 2012) ou qu'une association déplore l'absence de définition juridique[14] relative au concept (ou pseudo-concept) de migrant. Elles appellent un travail de requalification[15], dont on sait depuis Goffman (1975) l'enjeu qu'il représente pour les sujets.
- Les modalités épistémiques, enfin, sont susceptibles de revaloriser les migrants en les dotant de compétences et de propriétés spécifiques à leur condition ou à leur expérience, comme tant d'articles le mettent en avant (par exemple, pour ce qui est des compétences, dans un numéro des *Cahiers d'ethnomusicologie* consacré aux « Migrants musiciens » en 2019 ; et, pour ce qui est des propriétés, le numéro de *Hommes & Migrations* dédié aux expositions de migrants, « Exposer les migrants », en 2018).

***

Pour terminer sur une remarque personnelle : le questionnement attaché aux modalités déontiques met en balance deux modèles d'organisation politique, que j'appelle, pour l'un, « démocratique » parce qu'il est régulé par le « devoir pouvoir agir » que garantit l'égalité, pour l'autre, « aristocratique », régulé par la liberté d'un « pouvoir vouloir agir » (Badir, 2018).

Selon le modèle démocratique, l'absence de liberté qui est considérée comme déterminante par ceux qui défendent la cause des migrants appelle la réclamation d'un droit à l'égalité (vis-à-vis de cette liberté) et d'un devoir de fraternité (pour que ce droit soit réalisé).

Selon le modèle aristocratique, en revanche, la liberté de la migration, qu'elle soit réelle ou représentée, s'accompagne encore d'un devoir de fraternité vis-à-vis de celles et ceux qu'on a quittés (comme le rappelle notamment Hugon [2019], à propos de l'émigration espagnole aux XVIe et XVIIe siècle, ou Timera pour l'immigration sénégalaise en France dans les décennies 1960-1970) et s'appuie sur un droit à une vie meilleure.

14 Par exemple, sur le site de La Cimade (https://www.lacimade.org/faq/qu-est-ce-qu-un-migrant/).

15 Beaucoup commenté a été à cet égard le parti-pris de Barry Malone, journaliste d'*Al-Jazeera English*, de renoncer à appeler tels les réfugiés syriens en Méditerranée.

Références bibliographiques

Anne et Marie-Paule, « Migrants et réfugiés », La linguistique sauvage (blog en ligne), publié le 8 septembre 2015.

Badir, Sémir, « Aristocratie, démocratie, écologie », *Les Temps modernes*, 699, 2018, p. 166-200.

Bergeon, Céline et Hoyez, Anne-Cécile, « Être migrant et vivre en squat », *L'Espace Politique*, 26 [mis en ligne le 23 juillet 2015, consulté le 11 février 2020.

DOI : https://doi.org/10.4000/espacepolitique.3517].

Besse, Anne-Gaëlle, « Être migrant, c'est quoi ? Ali, 22 ans, réfugié afghan, l'a raconté aux 4e de Beaucamps-Ligny », *La Voix du Nord,* 13/11/2019.

Birchem, Nathalie, « Être ou ne pas être mineur, quand on est migrant », *La Croix,* 18/04/2019.

Blanc-Chaléard, Marie-Claude, « Réfugiés, migrants, étrangers : les mots et les causes de la Cimade (années 1970-1990) » in Kévonian D., Dreyfus-Armand G. & Blanc-Chaléard M-C. (éds), *La Cimade et l'accueil des réfugiés*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2013, p. 225-244.

Goffman, Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.

Gosselin, Laurent, *Sémantique de la temporalité en français*, Bruxelles, Duculot, 1996.

Hanus, Christophe, « Être migrant, être sédentaire dans la petite sibérie française : une affaire de lignées familiales ? », *Recherches familiales*, 6/1, 2009, p. 117-130.

Hugon, Alain, *La Grande Migration. De l'Espagne à l'Amérique 1492-1700*, Paris, Vendémiaire, 2019.

Laëthier, Maud, Être migrant et Haïtien en Guyane, CTHS (= Le regard de l'ethnologue), 2011.

Magid, Magid, « Être migrant n'est pas un crime! », *Mediapart* [« le club »], 13/11/2019.

Nuselovici, Alexis, « Étudier l'exil », *Position Paper 9*, Paris, Fondation Maison des sciences de l'homme, 2013 [en ligne : halshs-00861243 ; consulté le 9/07/2014].

Seck, Abdourahmane, « Le « migrant » introuvable », *Cahiers d'études africaines,* 213-214, 2014 [mis en ligne le 27 juin 2016, consulté le 19 avril 2019.

DOI : 10.4 000/etudesafricaines.17697].

Silbert, Nathalie, « La noria des grandes migrations », *Les Échos*, 3 novembre 1999.

Timera, Mahamet, « Mots et maux de la migration. De l'anathème aux éloges », *Cahiers d'études africaines,* 2014, p. 213-214 [mis en ligne le 27 juin 2016, consulté le 1er mai 2019. DOI : 10.4000/etudesafricaines.17580].

Venturini, Tommaso, Gemenne, François et Severo, Marta, « Des migrants et des mots : Une analyse numérique des débats médiatiques sur les migrations et l'environnement », *Cultures & Conflits,* 88, 2012 [mis en ligne le 15 mars 2014, consulté le 20 avril 2019.
DOI : 10.4000/conflits.18594].

Résumés

Première partie
L'émigration en Amérique latine au cours du long XIXe siècle : recrutements et migrations collectives

Claude Mehats

Samuel Lafone et Alfred Bellemare, détonateur et promoteur de l'émigration basque vers le Rio de la Plata

Ce chapitre présente le rôle de ceux qui ont pendant longtemps été considérés comme les initiateurs de l'émigration basque contemporaine sous une forme massive et organisée à destination du continent américain. Voilà pourquoi les personnages de Samuel Lafone et d'Alfred Bellemare ont ici une place centrale. Leurs relations professionnelles (de préférence), sont évoqués. Les sources utilisées pour réaliser ce travail sont principalement issues des archives nationales uruguayennes et elles sont croisées avec quelques coupures de la presse locale du département des Basses-Pyrénées.

Mots-clés : Émigration basque, Uruguay, Argentine, Pays basque, XIXe siècle, agent d'émigration

Isabelle Tauzin-Castellanos

Les agents d'émigration à Bordeaux

À partir de la mise en place d'une législation sous le Second Empire pour accorder des autorisations aux agents d'émigration et surveiller leurs activités, le nombre de demandes d'exercer ce métier est demeuré stable au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, malgré l'accroissement des départs. Le présent chapitre s'intéresse aux cas qui ont motivé les enquêtes de police plus poussées sur

Bordeaux. Ce sont leurs parcours de vie qui sont étudiés ici, les agents Lagoanère, Lévy et Depas faisant l'objet de graves accusations qui illustrent la vulnérabilité des émigrants. Puis, dans les années 1870 Jules Mortier est choisi par les autorités étrangères pour favoriser l'émigration au Pérou. Après 1880, l'agence Colson occupe la place bordelaise en particulier pour envoyer des migrants au Chili. À la fin du siècle, les procédures sont allégées et les dossiers des agents d'émigration réduits aux autorisations d'exercer et aux remboursements des cautionnements.

Mots-clés : Histoire de l'émigration, émigrants, Amérique du Sud, XIXe siècle, histoire de Bordeaux, histoire de la navigation, Lagoanère, Mortier, Colson

Beñat Çuburu-Ithorotz

Émigrer au Mexique à 15 ans
La correspondance de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)

Les récits de voyage et les documents de type épistolaire ont grandement contribué au départ d'autres émigrants et ils constituent une source d'information de premier ordre pour étudier le phénomène de l'émigration. Le 21 septembre 1902, Jean-Baptiste Lissarrague, jeune émigrant de quinze ans originaire d'Hasparren au Pays basque et fils de tanneur, embarquait à Saint-Nazaire sur le vapeur *La Navarre* à destination de Veracruz au Mexique. Il allait rejoindre son oncle et ses deux cousins émigrés dans les années 1880 à Guanajuato où ils possédaient un commerce de tissus réputé, *La Bufa*. Jean-Baptiste Lissarrague rédigea un journal détaillant les péripéties de son voyage qu'il envoya à Hasparren pour que sa famille et ses amis le lisent. Ce document ainsi qu'une centaine de ses lettres nous sont parvenus, exhumés du « coffre à souvenirs » de sa famille.

Mots clefs : Émigration, XIXe-XXe siècle, Mexique, histoire du Pays basque, Jean-Baptiste Lissarague

Maryse Esterle

L'autre et le lointain : étrangers/émigrés, regards croisés en Béarn à travers la presse locale

Dans le courant du XIXe siècle, le Béarn a connu un double mouvement migratoire, celui des Espagnols venus des régions limitrophes et celui des Béarnais émigrés en Amérique. La ville d'Oloron-Sainte-Marie accueillit ainsi de nombreux Aragonais et Navarrais, hommes et femmes, venus travailler dans les fabriques de sandales, de bérets, les filatures, les fermes alentour, etc. Dans le même temps, des Béarnais partaient « faire l'Amérique ».

Les hebdomadaires *Le Glaneur d'Oloron et des Basses-Pyrénées* et *Le Messager d'Oloron et des Basses-Pyrénées* s'en font l'écho dans le dernier tiers du siècle : les articles dessinent des représentations de l'étranger en tant que personne (les Espagnols) et en tant que pays (l'Argentine principalement), liées à des considérations économiques et sociales propres à cette période. Nous interrogerons les nuances entre ces représentations suivant l'activité des personnes concernées et les liens entre étrangers et émigration à partir du dépouillement de numéros du *Glaneur d'Oloron* de 1870 à la fin du siècle et du *Messager d'Oloron* de 1879 à 1881, disponibles à la Bibliothèque nationale de France à Paris.

Mots-clés : Émigration, Espagnol, étranger, Argentine, journal, représentations

Carmela Maltone

Les pionniers italiens au Brésil et en Argentine au XIXe siècle Itinéraires et mémoire

Vers la fin du XIXe siècle, des centaines de milliers de paysans ou artisans du nord de l'Italie traversèrent l'Atlantique pour tenter leur chance au Brésil et en Argentine, entassés dans des paquebots spécialisés dans le transport des migrants. La majorité fut envoyée dans les vastes territoires du Rio Grande do Sul, Santa Catarina ou Santa Fe et Cordoba que les deux États destinaient à la colonisation européenne. À la lisière de la forêt vierge, rejointe en pirogue, en charrette ou à pied, les pionniers bâtirent des cabanes, cultivèrent les terres, donnant naissance à des villages, les colonies italiennes. La terre promise fut un dur combat tant contre un milieu naturel méconnu que contre les Indiens spoliés de leurs terres. Au fil des années, ces premières colonies sont devenues des centres urbains florissants et une ressource pour ces pays. L'histoire de cette colonisation italienne dans ces terres lointaines nous est restituée au travers des documents d'archives officielles ou de lettres envoyées à la famille en Italie. Cette correspondance est une trace inestimable des espoirs, du désenchantement, de la ténacité ainsi que de la réussite de ces immigrants.

Mots-clés : Pionniers, migration, immigration, émigration, colonisation, colonie, Brésil, Argentine, Pampa Gringa, Italiens.

Deuxième partie
Projets individuels et représentations dans le pays d'accueil

Ronald Soto-Quirós

Victor Herran et la promotion d'un projet pour le Costa Rica (1849-1854)

Dans l'optique d'approfondir l'étude des relations historiques économiques, culturelles et diplomatiques entre l'Amérique centrale et la France, et en particulier avec la région de la Nouvelle Aquitaine, le présent essai analyse la relation du

Français Victor Herran avec un projet de colonisation et de route interocéanique dans la région du Pacifique Sud du Costa Rica. Le travail propose une première approche sur la vie de ce personnage ; sa participation en tant qu'un des premiers diplomates costariciens en France et la promotion de ce projet par Herran.

Mots-clés : Victor Herran, diplomatie, colonisation, route interocéanique, France, Amérique centrale

Alexis Medina

De la Lorraine à Quito : Sébastien Wisse, ingénieur et scientifique au service de l'Équateur (1843-1863)

Ingénieur lorrain de l'École des Mines de Paris, Sébastien Wisse est embauché comme ingénieur d'État par l'Équateur en 1843. Pendant ses deux séjours en Équateur, de 1843 à 1850 et de 1861 à 1863, il contribue au développement des sciences et techniques, en se consacrant à la construction de voies de communication, l'enseignement scientifique, la cartographie et l'étude des volcans équatoriens. Wisse parvient aussi à tisser des liens avec des membres des élites équatoriennes, comme le président Gabriel García Moreno. Il reste également en contact avec des institutions scientifiques et des savants européens, comme Boussingault et Humboldt. C'est donc le rôle de Wisse dans l'histoire de la science équatorienne, mais aussi sa participation à des réseaux scientifiques liant l'Équateur et l'Europe, qui sont à définir.

Mots-clés : Ingénieurs, science, cartographie, histoire atlantique, voies de communication, Équateur

Carlos Estela-Vilela

« Indios » et « incas » : les types indigènes dans la photographie d'Émile Colpaërt, explorateur français à Cuzco

Les aspects les plus marquants des missions de l'explorateur français Émile Colpaërt sont présentés dans ce chapitre ; nous pourrons identifier les intérêts et les objectifs qui les ont motivées. Nous tenterons ensuite de comprendre comment elles s'inscrivent dans la réflexion sur les richesses du territoire péruvien menée par diverses personnalités influentes du monde scientifique de l'époque. En ce sens, nous nous arrêterons notamment sur les études de géographie, de métallurgie, d'agriculture et d'élevage des auquénidés car elles présentent un intérêt particulier pour ces activités au Pérou, et parce que tout au long de ses écrits, Colpaërt développe un imaginaire sur ce pays, ses ressources, ses habitants et la relation qu'il entretient avec eux, ce qui nous permettra de donner un contexte à son travail photographique. Nous nous intéressons particulièrement à la manière dont cette interaction entre images

et textes s'inscrit dans un récit colonialiste qui est susceptible de contribuer à la construction externe des identités américaines.

Mots-clés : XIXe siècle, Pérou, Colpaërt, photographie, colonialisme, représentation

Bernard Lavallé

André Cazaux l'Indien béarnais : l'émigration dans la pampa, du témoignage à la création littéraire selon Alfred Ébelot

Alfred Ebelto est un Français de Saint-Gaudens émigré en Argentine et qui participa aux campagnes de 1876 et 1878 sur la frontière de la pampa. Il a donné de cette expérience deux versions, une technique et testimoniale, plusieurs fois rééditée et bien connue, une autre romanesque et oubliée. Même si dans cette dernière, Ébelot laisse libre cours à son imagination et sacrifie à des modèles littéraires alors en vogue, l'ingénieur qu'il était, attentif aux réalités, y donne néanmoins une vision intéressante et significative de situations extrêmes vécues par certains émigrants, dans sa *novella* une famille béarnaise.

Mots-clés : Ébelot, pampa, émigration, renégats, captives

Rosmeliz Alva

Sur les traces du peintre péruvien Ricardo Grau

Le présent essai fait suite à une recherche dans les archives de Bordeaux pour connaître les origines du peintre péruvien Ricardo Grau, né en France et considéré comme le plus français des artistes péruviens de la seconde moitié du XXe siècle. Grau est influencé par Cézanne et Lhote et refuse l'orientation indigéniste qui s'impose dans la peinture à partir des années 30. D'autres artistes contribuent à ce front du refus à partir de la génération des années 50, toujours fascinée par l'Europe au point de s'installer en France pour de nombreuses années.

Mots-clefs : Pérou, XXe siècle, Ricardo Grau, histoire de l'art latino-américain, André Lhote, Cézanne, migrations artistiques

Troisième partie
Des représentations médiatiques au parcours sémiotique : migrations/migration

Marluza Da Rosa

La construction de l'image des migrants au Brésil : interroger les dispositifs victimaire et médiatique

Cette contribution porte sur le discours journalistique au Brésil et met en perspective l'amalgame entre la représentation des migrations et la catégorie

socio-historique-discursive de victime. Afin de faire la lumière sur les mots et les images de la migration, on propose une réflexion qui remonte aux migrations européennes vers le pays à la fin du XIXe siècle, lors de la production d'une image héroïque de l'immigré en tant que travailleur, entrepreneur et pionnier. Ce regard permet de réfléchir sur des migrations contemporaines, qui se dessinent dans les médias comme porteuses des traces de passivité et de fragilité, représentées à plusieurs reprises par des corps infantiles et féminins. Ni pionniers, ni aventuriers, les migrants d'aujourd'hui ne semblent être que des victimes. Nous soutenons l'hypothèse selon laquelle ces images se produisent en raison de différentes conditions de production socio-historiques, ainsi que de différentes façons de textualiser le discours médiatique. Cette analyse se fait aux niveaux linguistique et discursif et montre comment les migrations s'inscrivent dans la mémoire collective.

Mots-clés : Brésil, migration, discours, médias, dispositif, catégorisation.

Glaucia Muniz Proença Lara

Migrations contemporaines et récits de vie en France et au Brésil

Malgré la recrudescence actuelle du flux migratoire pour l'Europe et pour les Amériques, les sujets migrants se voient rarement donner l'opportunité de textualiser leurs expériences de vie, étant plutôt représentés par des « porte-paroles » ou réduits à des chiffres. À l'inverse de cette tendance, deux ensembles de récits attirent notre attention : celui de l'exposition *Ouvrons les portes* (Paris, 2015) et celui de l'expérience audio *Em casa, no Brasil* (HCNUR/Brésil, 2019). Notre objectif est d'en examiner et d'en comparer plusieurs à la lumière de l'Analyse du Discours Française (ADF), au moyen de catégories telles que les récits de vie, thèmes, vocabulaire et mode d'énonciation. Les résultats montrent des thèmes communs, comme, par exemple, une certaine idéalisation du passé, mais aussi des différences importantes, comme le registre plus optimiste des récits dans le contexte brésilien.

Mots-clés : Migration, récits de vie, Brésil, France.

Valériane Mistiaen

Modalités discursives sur l'immigration à la télévision belge : une comparaison des chaînes publique et commerciale

Comment les bulletins d'information publics et commerciaux de la télévision belge de langue française sont-ils différents dans la couverture de onze sujets d'actualité similaires sur l'immigration diffusés du 28 août au 24 septembre 2015 ? Sur la base d'images et d'interfaces linguistiques, les différents médias organisent leur propre rhétorique en fonction de ce qu'ils pensent que leur public attend mais aussi en fonction des logiques commerciales et de leur propre environnement. Afin de comparer les corpus, une analyse qualitative, suivie d'une analyse lexicale détaillée ont été menées. Le résultat principal montre que les deux chaînes ont une façon similaire de traiter les informations relatives à la « crise des réfugiés ». Cependant, lorsqu'on approfondit l'analyse, des différences dans le contenu des informations elles-mêmes, dans le nombre ou la position des intervenants interviewés et dans le lexique utilisé par les deux chaînes apparaissent.

Mots-clés : Belgique, Moyen Orient, migrants, réfugiés, Journal télévisé, chaîne publique, chaîne commerciale

Laura Ascone

Immigration et internet : le processus de distanciation dans le discours de haine contre les migrants sur *YouTube*

Cette étude se propose d'analyser, d'un point de vue discursif, les réactions haineuses que les utilisateurs italiens et français ont publiées sur *YouTube*, en réponse aux vidéos traitant du débarquement de l'*Aquarius* en juin 2018. Nous questionnerons l'appartenance des utilisateurs italiens et français à une même communauté discursive. L'adoption d'une approche qualitative en analyse du discours nous permettra d'examiner en détail la façon dont les internautes français et italiens opposent leur communauté aux migrants. Plus particulièrement, nous analyserons l'articulation ainsi que la mise en discours du processus de distanciation opéré par ces internautes. Il sera ainsi possible d'identifier les spécificités du discours de haine français et italien et, par conséquent, de déterminer si les utilisateurs anti-migrants français et italiens constituent une seule communauté discursive.

Mots-clés : discours de haine, *YouTube*, *Aquarius*, distanciation, communauté discursive, Italie

Maxime Fabre

Traces du passage : le « phénomène migratoire » au prisme de la photographie de presse

Le présent essai s'intéresse au concept de la « trace », à la fois mobilisé dans le registre biographique, pour signaler le passage humain, mais aussi dans le cadre des théories portées sur la photographie, notamment en sémiotique, où la trace est le signe d'une connexion immédiate avec le réel, véritable « morceau de réalité ». Cette combinaison, appliquée à l'analyse d'une photographie représentant la trajectoire de migrants à la frontière serbo-hongroise, nous permet d'interroger la représentabilité de ce que l'on appelle le « phénomène migratoire ». Questionner

la représentabilité, c'est à la fois s'interroger sur les conditions du « faire voir » de l'image de presse, mais aussi du « faire savoir » qu'elles proposent, qu'elles *imposent* serait un verbe plus juste, au lecteur/spectateur.

Mots-clés : Trace, migration, photojournalisme, sémiotique

Claire Courtecuisse

La présence des migrants dans les espaces ruraux en France : une inversion des représentations par les médias ?

La question de l'in/visibilité des migrants en milieu rural a toujours été organisée, d'hier à aujourd'hui, par les médias. Elle n'a rien d'anodin car elle montre comment ces « médias » occultent sciemment ou, tout au contraire, s'intéressent volontairement au phénomène migratoire, en fonction de groupes de migrants particuliers.

Mots-clés : Migrants, espaces ruraux, médias, visibilité, invisibilité

Sémir Badir

Migration : du mot au concept politique et journalistique Un parcours sémiotique

Dans cette étude, le sens du mot *migrant* est analysé à partir d'une méthode sémio-linguistique considérant, premièrement, la structure lexicale d'opposition dans laquelle il s'insère, deuxièmement, les divers aspects de procès et d'état qu'il véhicule dans la phrase, enfin, troisièmement, les modalités prédicatives qui le saisissent dans les discours, principalement journalistiques et politiques. Bien que le lexicographe se borne à définir la *migration* comme un déplacement, c'est-à-dire comme un procès d'accomplissement, voire d'achèvement (comme l'est l'émigration), celle-ci est plutôt considérée, en discours, comme une activité sans but objectif, ce qui tend à conférer au migrant un statut délié, relativement ou potentiellement délié, des contingences.

Mots-clés : Migrant, migration, aspect, modalité, sémio-linguistique

Resúmenes

Parte I
La emigración a América Latina en el largo siglo XIX : reclutamiento y migraciones colectivas

Claude Mehats

Samuel Lafone y Alfred Bellemare, instigador y promotor de la emigración vasca al Río de la Plata

Esta investigación pretende establecer o restablecer el papel de aquellos a los que durante mucho tiempo se ha considerado como los iniciadores de la emigración vasca contemporánea de forma masiva y organizada al continente americano. Por eso, los nombres de Samuel Lafone y Alfred Bellemare tendrán un lugar central en nuestros escritos. También se evocarán sus relaciones profesionales (preferentemente). Las fuentes utilizadas para llevar a cabo este trabajo proceden principalmente de los archivos nacionales uruguayos y, además, se completarán con algunos recortes de la prensa local del departamento de Bajos Pirineos.

Palabras clave : Emigración vasca, Uruguay, Argentina, País Vasco, siglo XIX, agente de emigración

Isabelle Tauzin-Castellanos

Agentes de la emigración en Burdeos

A partir de la legislación del Segundo Imperio con Napoleón III, para conceder autorizaciones a los agentes de emigración y controlar sus actividades, el número de solicitudes se mantuvo estable durante la segunda mitad del siglo XIX, a pesar del aumento de las salidas. En este capítulo se examinan los casos que dieron lugar a investigaciones policiales desde Burdeos. Se examinan aquí

las biografías de los agentes marítimos Lagoanère, Lévy y Depas enfrentados a graves acusaciones, que ilustran la vulnerabilidad de los emigrantes. Luego, en la década de 1870, Jules Mortier fue elegido por las autoridades peruanas para fomentar la migración a Lima. Después de 1880, la agencia Colson se dedicó a enviar migrantes a Chile desde Burdeos. A finales del siglo, los tramites se simplificaron y los documentos de los agentes de emigración se limitaron a autorizaciones para ejercer y a devolución de fianzas.

Palabras clave : Historia de la emigración, emigrantes, América del Sur, siglo XIX, historia de Burdeos, historia de la navegación, Lagoanère, Mortier, Colson

Beñat Çuburu-Ithorotz

Emigrar a México a los 15 años.
La correspondencia de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)

Los relatos de viaje y las cartas han contribuido en gran medida a la partida de otros emigrantes y son una importante fuente de información para estudiar el fenómeno de la migración. El 21 de septiembre de 1902, Jean-Baptiste Lissarrague, un emigrante de quince años de Hasparren en el País Vasco Norte e hijo de un curtidor, se embarcó en Saint-Nazaire en el vapor "La Navarre" con destino a Veracruz en México. Iba a unirse a su tío y a sus dos primos que habían emigrado en la década de 1880 a Guanajuato donde tenían un famoso negocio de telas, "La Bufa". Jean-Baptiste Lissarrague escribió un diario detallando las aventuras de su viaje que envió a Hasparren para que lo leyeran sus familiares y amigos. Este documento, así como un centenar de sus cartas han llegado hasta nosotros, exhumadas del baúl de la memoria de su familia.

Palabras clave : Emigración, siglo 19-20, México, historia del País Vasco, Jean-Baptiste Lissarague

Maryse Esterle

El otro y lo lejano : extranjeros/emigrantes, miradas cruzadas en Béarn a través de la prensa local

A lo largo del siglo XIX, hubo en Bearn un doble movimiento migratorio, el de los españoles de las regiones vecinas y el de los bearneses emigrados a América. La ciudad de Oloron-Sainte-Marie albergó a muchos hombres y mujeres aragoneses y navarros, que llegaron para trabajar en las fábricas de alpargatas y boinas, las hilanderías, las fincas circundantes, etc. Al mismo tiempo, los bearneses iban a « hacer la América ».

Los semanarios *Le Glaneur d'Oloron et des Basses-Pyrénées* y *Le Messager d'Oloron et des Basses-Pyrénées* se hicieron eco de esto en el último tercio del siglo XIX : los artículos esbozan representaciones de extranjeros como tipo (el español) y como país (Argentina principalmente), vinculadas a consideraciones económicas y sociales específicas de aquel período. Cuestionaremos los matices entre estas representaciones de acuerdo con la actividad de las personas involucradas y los vínculos entre extranjeros y emigración a partir del estudio de varios números de *Le Glaneur d'Oloron* desde 1870 hasta fines de siglo y de *Le Messager d'Oloron* desde 1879 hasta 1881, disponibles en la Biblioteca Nacional de Francia en París.

Palabras claves : Emigración, español, extranjero, Argentina, periódico, representaciones.

Carmela Maltone

Los pioneros italianos en Brasil y Argentina en el siglo XIX. Itinerarios y memoria

A finales del siglo XIX, centenares de miles de campesinos y artesanos del norte de Italia cruzaron el Atlántico para probar suerte en Brasil y en Argentina, amontonados en paquebotes especializados en el transporte de emigrantes. La mayoría fue dirigida hacia Rio Grande do Sul, Santa Catarina o Santa Fe y Córdoba, vastos territorios destinados por los dos Estados a la colonización europea. En las inmediaciones de la Amazonía, a la que llegaron en piraguas, en carretas o caminando, los pioneros construyeron cabañas, cultivaron tierras, crearon pueblos : las colonias italianas. La tierra prometida fue un duro combate tanto contra el entorno natural como contra los indios despojados. Con el paso de los años, esas primeras colonias se transformaron en prósperos centros urbanos y en fuente de recursos para esos países. La historia de la colonización italiana de esas tierras lejanas nos es devuelta hoy por documentos de archivo, por medio del prisma de la memoria, los relatos de los pioneros en cartas enviadas a la familia en Italia. Esta fuente es un rastro inestimable de las esperanzas, del desencanto, de la tenacidad, así como del éxito de esos inmigrantes.

Palabras clave : Pioneros, migración, inmigración, emigración, colonización, colonia, Brasil, Argentina, Pampa Gringa, italianos.

Parte II
Proyectos individuales y representaciones en el país de acogida

Ronald Soto-Quirós

Víctor Herrán y la promoción de un proyecto para Costa Rica (1849-1854)

En la perspectiva de profundizar los estudios de las relaciones históricas económicas, culturales y diplomáticas entre América Central y Francia y, en

particular, con la región de Nueva Aquitania, el presente artículo analiza la relación del francés Victor Herran con un proyecto de colonización y vía interoceánica en la región del Pacífico sur de Costa Rica. El trabajo propone un primer acercamiento sobre la vida de este personaje ; su participación como uno de los primeros diplomáticos de Costa Rica en Francia y la promoción que hace Herran sobre este proyecto.

Palabras clave : Victor Herran, diplomacia, colonización, vía interoceánica, Francia, Centroamérica

Alexis Medina

Desde la Lorena hasta Quito: Sebastien Wisse ingeniero y científico al servicio de Ecuador (1843-1863)

Sebastien Wisse, ingeniero lorenés de la Escuela de minas de París, fue contratado como ingeniero de Estado por el Ecuador en 1843. Durante sus dos estadías en Ecuador, de 1843 a 1850 y de 1861 a 1863, contribuyó al desarrollo de la ciencia y la técnica dedicándose a la construcción de vías de comunicación, la enseñanza científica, la cartografía y el estudio de los volcanes ecuatorianos. Wisse también logró crear lazos con miembros de las élites ecuatorianas, como por ejemplo el presidente Gabriel García Moreno. Asimismo, mantuvo contacto con instituciones científicas y eruditos europeos, como Boussingault y Humboldt. Trataremos de definir entonces el papel de Wisse en la historia de la ciencia ecuatoriana, pero también su participación en redes científicas que conectaban Ecuador y Europa

Palabras clave : Ingenieros, ciencia, cartografía, historia atlántica, vías de comunicación, Ecuador

Carlos Estela-Vilela

"Indios" e "incas" : los tipos indígenas en las fotografías de Emilio Colpaert, explorador francés en el Cusco

En este estudio, resumiremos primero los aspectos más llamativos de las misiones del explorador francés Émile Colpaërt en el Perú ; podremos identificar los intereses y objetivos que las motivaron. A continuación, trataremos de entender cómo encajan en la reflexión sobre la riqueza del territorio peruano llevada a cabo por varias figuras influyentes del mundo científico de la época. En este sentido, nos centraremos especialmente en sus estudios de geografía, metalurgia, agricultura y ganadería de auquénidos porque son de especial interés para estas actividades en el Perú, y porque a lo largo de sus escritos, Colpaërt desarrolla una imaginería sobre este país, sus recursos, sus habitantes y la relación que tienen con ellos que nos permitirá dar un contexto a su trabajo fotográfico. Nos interesa particularmente cómo esta interacción entre imágenes y textos es parte de una narrativa colonialista que puede contribuir a la construcción externa de las identidades americanas.

Palabras clave : Siglo XIX, Perú, Colpaert, fotografía, colonialismo, representación

Bernard Lavallé

André Cazaux el indio bearnés : la emigración a la pampa entre el testimonio y la creación literaria según Alfred Ébelot

Este artículo analiza los escritos de Alfred Ébelot, francés de Saint-Gaudens emigrado a Argentina que participó en las campañas de la frontera de 1876 y 1878 en la pampa. Dio dos versiones de lo vivido entonces, una técnica y testimonial, varias veces editada y bastante conocida, otra novelesca y olvidada. Aunque en ésta Ébelot dejara rienda suelta a su imaginación y siguiera los modelos literarios entonces en boga, sin embargo, el ingeniero que fue atento a las realidades, dio una visión interesante y llena de significado de situaciones extremas vividas por ciertos emigrantes, en su novela breve, acerca de una familia de emigrantes bearneses.

Palabras clave : Ebelot, pampa argentina, emigración, renegados, cautivas.

Rosmeliz Alva Zapata

En los pasos del pintor peruano Ricardo Grau

Este artículo es el resultado de una investigación en los archivos de la ciudad francesa de Burdeos, sobre los orígenes del pintor peruano Ricardo Grau, nacido en Francia y considerado el más francés de los artistas plásticos peruanos de la segunda mitad del siglo XX. Grau está influenciado por Cézanne y Lhote y rechaza la orientación indigenista que domina en el Perú desde antes de 1930. Otros artistas contribuyen al mismo rechazo en la generación de los años 50, tan fascinada por Europa como para instalarse en Francia durante muchos años.

Palabras clave : Perú, siglo XX, Ricardo Grau, historia del arte latinoamericano, Cézanne, André Lhote, migraciones artísticas

Parte III
Entre las representaciones mediáticas y el recorrido semiótico : migraciones/migración

Marluza Da Rosa

La construcción de la imagen de los migrantes en Brasil : interrogar los dispositivos victimario y mediático

Este artículo aborda el discurso periodístico en Brasil y discute la amalgama entre la representación de las migraciones y la categoría sociohistórica-

discursiva de víctima. Con el fin de comprender las imágenes de la migración, ofrece una mirada que se remonta a las migraciones europeas a Brasil a fines del siglo XIX, durante la producción de una imagen heroica del inmigrante como trabajador, emprendedor y pionero. Esta mirada nos permite reflexionar sobre las migraciones contemporáneas, que emergen en los medios como portadoras de rastros de pasividad y fragilidad, representados en varias ocasiones por cuerpos infantiles y femeninos. Ni pioneros ni aventureros, los migrantes de hoy parecen ser solo víctimas. Apoyamos la hipótesis de que estas imágenes se producen debido a diferentes condiciones de producción socio-históricas, así como a diferentes formas de textualizar el discurso de los medios. Este análisis se realiza a nivel lingüístico y discursivo y muestra cómo se inscriben las migraciones en la memoria colectiva.

Palabras clave : Brasil, migración, discurso, medios, dispositivo, categorización.

Glaucia Muniz Proença Lara

Migraciones contemporáneas y relatos de vida en Francia y en Brasil

A pesar de la migración creciente de personas hacia Europa y hacia las Américas, poco espacio ha sido dado para que esos sujetos en situación de vulnerabilidad puedan "textualizar" sus experiencias de vida, puesto que ellos son, en general, representados por portavoces o reducidos a números. A contracorriente de esa tendencia, dos conjuntos de relatos de migrantes/refugiados llaman nuestra atención : el de la exposición *Ouvrons les portes* (Paris-Francia, 2015) y el de la experiencia auditiva *Em casa, no Brasil* (ACNUR/Brasil, 2019). Nuestro objetivo es examinar y comparar algunos de estos relatos, a la luz del Análisis del Discurso de línea Francesa (ADF), movilizando categorías como narraciones de vida, temas, vocabulario y modo de enunciación. Los resultados apuntan a temas comunes, como, por ejemplo, la idealización del pasado, pero también a diferencias notables como el "tono" más optimista de los relatos del contexto brasileño.

Palabras clave : Migración, narrativas de vida, Brasil, Francia.

Valériane Mistiaen

Modalidades de discusión sobre la inmigración en la televisión belga : una comparación de los canales públicos y comerciales

En este artículo se examina la forma en que los telediarios públicos y comerciales de la televisión belga de lengua francesa difieren en su cobertura de once noticias similares sobre inmigración emitidas del 28 de agosto al 24 de septiembre de 2015. Sobre la base de las imágenes y las interfaces lingüísticas, los diferentes medios de comunicación organizarán su propia retórica de acuerdo con lo que creen que espera su público, pero también de acuerdo con la lógica comercial y su propio entorno. A fin de comparar la información sobre los telediarios similares seleccionados, se realizó un análisis cualitativo, seguido de un análisis léxico detallado. El resultado principal muestra que ambos canales tienen una forma similar de manejar la información relacionada con la « crisis de los refugiados ». Sin embargo, tras un análisis más detallado, aparecen diferencias en el contenido de la información propiamente dicha, en el número o la posición de los interesados entrevistados y en el léxico utilizado por los dos canales.

Palabras clave : Bélgica, Oriente Medio, migrantes, refugiados, telediarios, televisión pública, televisión comercial

Laura Ascone

La inmigración e Internet : el proceso de distanciamiento en el discurso de odio contra los migrantes en YouTube

El sentido de este estudio es analizar, desde el punto de vista lingüístico y discursivo, los comentarios de odio contra los migrantes que los internautas italianos y franceses han publicado en respuesta a los videos sobre el desembarco del Aquarius en junio de 2018. Interrogaremos la pertenencia de los internautas italianos y franceses a la misma comunidad discursiva. La adopción de un enfoque cualitativo en el análisis del discurso nos permitirá examinar en detalle la manera en que los internautas oponen sus comunidades a los migrantes. En particular, analizaremos la articulación y la verbalización del proceso de distanciamiento operado por esos internautas. Así será posible identificar las especificidades del discurso de odio italiano y francés y, por tanto, determinar si los internautas anti-migrantes italianos y franceses constituyen una sola comunidad discursiva.

Palabras clave : Discurso de odio, *YouTube*, Aquarius, distanciamiento, comunidad discursiva, Italia

Maxime Fabre

Huellas de paso : el "fenómeno de la migración" a través del prisma de la fotografía de prensa

Este artículo se centra en el concepto de "huella", referido al registro biográfico, para señalar el paso humano, y al contexto de las teorías sobre la fotografía, particularmente en la semiótica, donde el rastro es el signo de una conexión inmediata con lo real, un verdadero "trozo de realidad". Esta combinación, aplicada al análisis de una fotografía que representa la trayectoria de los migrantes en la frontera serbohúngara, permite cuestionar la

representatividad de lo que se denomina "fenómeno migratorio". Cuestionar la representatividad significa tanto cuestionar las condiciones de "hacer ver" la imagen de la prensa, como las de "hacer saber" que proponen, que se *imponen* sería el verbo más preciso, al lector/espectador.

Palabras clave : Huella, migración, fotoperiodismo, semiótica

Claire Courtecuisse

La presencia de los migrantes en las zonas rurales de Francia : ¿Una inversión de las representaciones de los medios de comunicación ?

La cuestión de la in/visibilidad de los migrantes en las zonas rurales siempre ha sido organizada, desde ayer hasta hoy, por los medios de comunicación. Es muy relevante porque muestra cómo estos « medios » ocultan conscientemente o, por el contrario, se interesan voluntariamente por el fenómeno de la migración, según los grupos particulares de migrantes.

Palabras clave : Migrantes, zonas rurales, medios de comunicación, visibilidad, invisibilidad

Sémir Badir

Migración : de la palabra al concepto político y periodístico. Un recorrido semiótico

En este estudio, el significado de la palabra migrante se analiza mediante un método semilingüístico que considera, en primer lugar, la estructura léxica de la oposición en la que se inserta, en segundo lugar, los diversos aspectos de proceso y estado que conlleva en la frase, y en tercer lugar, las modalidades predicativas que la ubican en los discursos, principalmente periodísticos y políticos. Aunque el lexicógrafo se limita a definir la migración como un desplazamiento, es decir, como un proceso de realización, o incluso de finalización (como lo es la emigración), se considera más bien, en el discurso, como una actividad sin una meta objetiva, que tiende a conferir al migrante un status desvinculado, relativa o potencialmente desvinculado de las contingencias.

Palabras clave : Migrante, migración, aspecto, modalidad, semilingüística

Abstracts

Part I
Emigration in Latin America during the long 19th century : recruitment and collective migration

Claude Mehats

Samuel Lafone and Alfred Bellemare, instigators and promoters of Basque emigration to the River Plate

This research aims to establish or re-establish the role of those who for a long time were considered to be the initiators of contemporary Basque emigration in a massive and organised form to the American continent. This is why the characters of Samuel Lafone and Alfred Bellemare will have a central place in our writings. Their professional relationships (preferably) will also be mentioned. The sources used to carry out this work come mainly from the Uruguayan national archives and they will nevertheless be cross-referenced with a few clippings from the local press of the Lower Pyrenees department.

Keywords : Basque emigration, Uruguay, Argentina, Basque Country, 19th century, emigration agent

Isabelle Tauzin-Castellanos

Emigration agents in Bordeaux

From the introduction of legislation during the Second Empire to grant authorisations to emigration agents and monitor their activities, the number of applications to practise remained stable during the second half of the 19th century, despite the increase in departures. This chapter examines the cases that prompted further police investigations. It is the life courses that will be

studied here, with agents Lagoanère, Lévy and Depas facing serious charges that illustrate the vulnerability of emigrants. Then, in the 1870s, Jules Mortier was chosen by foreign authorities to encourage emigration to Peru. After 1880, the Colson agency took over the Bordeaux area, in particular to send migrants to Chile. At the end of the century, procedures were streamlined and the files of emigration agents were reduced to authorisations to practice and the reimbursement of guarantees.

Keywords : History of emigration, emigrants, South America, 19th century, history of Bordeaux, history of navigation, Lagoanère, Mortier, Colson

Beñat Çuburu-Ithorotz

Emigrating to Mexico at the age of 15. The correspondence of Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)

Travel stories and letter-type documents have greatly contributed to the departure of other emigrants and they are an important source of information for studying the phenomenon of emigration. On 21 September 1902, Jean-Baptiste Lissarrague, a fifteen-year-old emigrant from Hasparren in the Basque Country and son of a tanner, embarked in Saint-Nazaire on the steamer "La Navarre" bound for Veracruz in Mexico. He was going to join his uncle and his two cousins who had emigrated in the 1880s to Guanajuato, where they owned a famous fabric business, "La Bufa". Jean-Baptiste Lissarrague wrote a diary detailing the events of his journey which he sent to Hasparren for his family and friends to read. This document as well as about a hundred of his letters have come down to us, exhumed from his family's "memory box".

Keywords : Emigration, 19th-20th century, Mexico, history of the Basque Country, Jean-Baptiste Lissarague

Maryse Esterle

The other and the faraway : foreigners/emigrants, crossed eyes in Béarn through the local press

Over the course of the 19th century, the Bearn experienced a double migratory movement, that of the Spaniards from neighbouring regions and that of the Bearnais who emigrated to America. The town of Oloron-Sainte-Marie thus welcomed many Aragonese and Navarrese, men and women, who came to work in the sandal and beret factories, spinning mills, surrounding farms, etc. At the same time, many Bearnais were leaving to "make America".

Le Glaneur d'Oloron et des Basses-Pyrénées and *Le Messager d'Oloron et des Basses-Pyrénées* weeklies echoed this double movement in the last third of the century : articles sketched both representations of the foreigner (i.e. Spaniard) and foreign countries (mainly Argentina), linked to economic and social considerations specific to this period. We will question the nuances between these representations according to the activity of the people concerned and the links between foreigners and emigration from the thorough examination of *Le Glaneur d'Oloron* issues from 1870 to the end of the century, and *Le Messager d'Oloron* issues from 1879 to 1881, available at the National Library of France in Paris.

Keywords : Emigration, Spaniard, foreigner, Argentina, newspaper, representations.

Carmela Maltone

Italian pioneers in Brazil and Argentina in the 19th century. Itineraries and memory

Toward the end of the XIXth century, hundreds of thousands of peasants or artisans from northern Italy crossed the Atlantic Ocean for a chance at a better life in Brazil or in Argentina, crowded into ocean liners that specialised in migrant transport. Most of them were directed to the vast territories of Rio Grande do Sul and Santa Catarina, or to Santa Fe and Cordoba, which those two countries had designated for European colonization. At the edge of the virgin forest, connected by canoe or dugout, by cart, or on foot, these pioneers built cabins and cultivated the land, giving birth to villages, Italian colonies. The promised land was a hard struggle against both an unknown natural environment and against the Natives robbed of their lands. Over the years, these first colonies became thriving urban centres and an asset for these states. The history of Italian colonization in these distant lands was restored to us through archives of official documents, or letters sent to the families that remained in Italy. This correspondence is an invaluable record of the hopes, disillusionment, tenacity, and achievements of these immigrants.

Keywords : Pioneers, migration, immigration, emigration, colonisation, settlement, Brazil, Argentina, Pampa Gringa.

Part II
Individual projects and representations in the country of destination

Ronald Soto-Quirós

Victor Herran and the promotion of a project for Costa Rica (1849-1854)

In the perspective of deepening the studies of historical economic, cultural and diplomatic relations between Central America and France, and in particular with the region of New Aquitaine, this article analyses the relationship of the

Frenchman Victor Herran with a project of colonization and interoceanic route in the South Pacific region of Costa Rica. The paper proposes a first approach to the life of this character ; his participation as one of the first Costa Rican diplomats in France and, finally, Herran's promotion of this project.

Keywords : Victor Herran, diplomacy, colonization, interoceanic route, France, Central America

Alexis Medina

From Lorraine to Quito : Sébastien Wisse, engineer and scientist at the service of Ecuador (1843-1863)

Sébastien Wisse, a lorrainer engineer form the Paris School of Mines, was hired as a state engineer by Ecuador in 1843. During his two stays in Ecuador, from 1843 to 1850 and from 1861 to 1863, he made a contribution to the development of sciences and technology as he dedicated himself to the construction of roads, the teaching of sciences, cartography and the study of Ecuadorian volcanoes. Wisse was also able to create ties with members of Ecuadorian elites, like, for instance, president Gabriel García Moreno. He also stayed in touch with European scientific institutions and scholars, as Boussingault and Humboldt. We will attempt to assess Wisse's role in Ecuadorian history of science, as well as his participation in scientific webs that tied Ecuador and Europe.

Keywords : Engineers, science, cartography, Atlantic History, roads, Equator

Carlos Estela-Vilela

"Indians" and "Incas": the indigenous types in the photographs of Emilio Colpaert, French explorer in Cusco

In this study, we will first summarize the most striking aspects of the missions of French explorer Émile Colpaërt in Peru. We will be able to identify the interests and objectives that motivated them. We will then try to understand how they participate on the study of the wealth of the Peruvian territory carried out by various influential personalities of the scientific world at the time. In this sense, we will focus in particular on his studies of geography, metallurgy, agriculture and the breeding of South American camelids because they are of particular interest for these activities in Peru, and because throughout his writings, Colpaërt develops a discourse about this country, its resources, its inhabitants and the relationship they have with them that will allow us to give a context to his photographic work. We are particularly interested in how this interaction between images and texts is part of a colonialist narrative that is likely to contribute to the external construction of American identities.

Keywords : 19th century, Peru, photography, colonialism, representation

Bernard Lavallé

André Cazaux the Bearn Indian : emigration in the pampas from testimony to literary creation according to Alfred Ébelot

This article analyses Alfred Ébelot's works. He was a Frenchman born in Saint-Gaudens who emigrated to Argentina and took part in the 1876 and 1878 campaigns on the pampa border. He wrote two versions of his experience : a technical and testimonial one which is well-known and published several times and an other fictional one which is forgotten. Even though in the latter, Ébelot gives free rein to his imagination and conforms himself to literary models in fashion at that time. However, as an engineer aware on realities, he gives in his *novella* about a family from Bearn an interesting and significant account of the extreme situations some emigrants were living through.

Keywords : Ebelot, Pampa, emigration, renegades, captive women.

Rosmeliz Alva Zapata

Traces of the Peruvian painter Ricardo Grau

This essay presents a search in the Bordeaux archives for the origins of the Peruvian painter Ricardo Grau, born in France and considered the most French of the artists of the second half of the 20th century. Grau is influenced by Cézanne and Lhote and denies the indigenist orientation that was already evident in Peru since before the 1930s. Other artists contributed to this front of denial from the 1950s onwards, always fascinated by Europe to the point of settling in France for many years.

Keywords : Peru, 20th century, Ricardo Grau, history of Latin American art, Cézanne, André Lhote, artistic migrations

Part III
From media representations to the semiotic path : migrations/ migration

Marluza Da Rosa

The construction of the image of migrants in Brazil : questioning the victim and media devices

This paper analyses journalistic discourse in Brazil and aims to put into perspective the amalgam between the representation of migrations and the socio-historical-discursive category of victim. In order to shed light on the words and images of migration, it offers a look that goes back to European migrations to Brazil at the end of the 19th century, during the production of

a heroic imagination of the immigrant as worker, entrepreneur and pioneer. This look allows us to reflect on contemporary migrations, which emerge in the media as carrying traces of passivity and fragility, represented on several occasions by children and female's bodies. Neither pioneers nor adventurers, today's migrants seem to be only victims. We support the hypothesis that these images occur due to different socio-historical production conditions, as well as different ways of textualizing media discourse. This analysis is done at the linguistic and discursive levels and shows how migrations are inscribed in the collective memory.

Keywords : Brazil, migration, discourse, media, apparatus, categorization.

Glaucia Muniz Proença Lara

Contemporary migrations and life stories in France and Brazil

Despite the increasing migration of people to Europe and the Americas, little space has been given for these vulnerable individuals to textualize their life experiences, since they are, in general, represented by "spokespersons" or reduced to numbers. Against this trend, two sets of reports of migrants / refugees call our attention : that of the exhibition Ouvrons les portes (Paris-France, 2015) and that of the hearing experience Em casa no Brasil (ACNUR, Brazil, 2019). Our objective is to examine and compare some of these reports in the light of French Discourse Analyses (ADF), using categories such as life stories, themes, vocabulary and mode of enunciation. The results point out to common themes, such as the idealization of the past, but also to important differences such as the more optimistic "tone" in the Brazilian context.

Keywords : Migration ; life stories ; Brazil ; France.

Valériane Mistiaen

Discursive modalities on immigration on Belgian television : a comparison of public and commercial channels

This paper investigates how public and commercial Belgian French-language TV newscasts diverge in the coverage of eleven similar immigration news items broadcasted from the 28th of August to the 24th of September 2015. Based on images and language interfaces, different media will organize their own rhetoric according to what they think their audience expects but also according to commercial logics and their own environment. To compare the selected twin news items, we led an in-depth qualitative analysis, followed by a lexical analysis. The main result shows that both channels have a similar way to process news items related to the "refugee crisis". Although, when we go deeper, we noticed some differences in the content of the news items themselves, in the number or position of speakers interviewed and the lexis used by both channels.

Keywords : Belgium, Middle East, migrants, refugees, Televise Newspaper, public channel, commercial channel

Laura Ascone

Immigration and the internet : the process of distancing in hate speech against migrants on YouTube

This study aims at analysing, from a discursive perspective, the hateful comments published on *YouTube* by both Italian and French users in reaction to the videos about the Aquarius landing (June 2018). We will question whether the Italian and the French users constitute a same discursive community. By adopting a qualitative approach in discourse analysis, we will examine the way these users oppose their communities to the migrant one. More precisely, the verbalisation of the distancing process operated by the users will be investigated. This way, it will be possible to identify the specificities of both the Italian and the French hate speech against migrants and, therefore, to determine whether the Italian and the French anti-migrant users constitute one discursive community.

Keywords : Hate speech, *YouTube*, Aquarius, distancing, discursive community, Italy

Maxime Fabre

Traces of passage : the "migratory phenomenon" through the prism of press photography

The present article is interested in the concept of the "mark", both mobilized in the biographical register, to signal the human passage ; but also in the framework of the theories carried on photography, notably in semiotics, where the trace is the sign of an immediate connection with the real, a true "piece of reality". This combination, applied to the analysis of a photograph representing the trajectory of migrants on the Serbo-Hungarian border, allows us to question the representability of what is called the "migratory phenomenon". Questioning representability means both questioning the conditions of "showing" the press image, but also of "making known" that they propose, that they *impose* would be a more accurate verb, to the reader/spectator.

Keywords : Mark, migration, photojournalism, semiotics

Claire Courtecuisse

The presence of migrants in rural areas in France : A reversal of media representations ?

The question of the visibility or invisibility of migrants in rural areas has always been organised, from the past to the present, by the media. It is not trivial because it shows how these media knowingly conceal or, on the contrary, voluntarily take an interest in the migration, according to particular groups of migrants.

Keywords : Migrants, rural areas, media, visibility, invisibility

Sémir Badir

Migration : from the word to the political and journalistic concept. A semiotic journey

In this paper, the meaning of the word 'migrant' is analyzed from a semio-linguistic method considering, first, the lexical structure of oppositions in which it holds a position, secondly, the various aspects of process and state that it conveys in the sentence, and, finally, the predicative modalities that occur, mainly in journalistic and political discourse. Although the dictionaries define 'migration' as a displacement, that is to say as a process of accomplishment, even of completion (as 'emigration' is), it is rather considered, in discourse, as an activity without an objective purpose, which tends to confer on migrants a status free, relatively or potentially free, from contingencies.

Keywords : Migrant, migration, aspect, modality, semio-linguistic

Présentation des auteurs

Rosmeliz Alva Zapata prépare un doctorat en études ibériques et ibéro-américaines sur les peintres voyageurs entre l'Amérique latine et l'Europe, après des études d'Histoire de l'art à l'Université Nationale de San Marcos à Lima et un double master obtenus à l'université Lyon 2 et à l'université Bordeaux Montaigne où elle est chargée de cours d'espagnol.

Contact : rosmeliz.alva-zapata@u-bordeaux-montaigne.fr

Laura Ascone est docteure en Sciences du langage et a travaillé sur les stratégies discursives de la propagande djihadiste, du contre-discours institutionnel et du discours de haine contre les migrants, en ayant recours à des méthodologies quantitatives et qualitatives en analyse du discours. Chargée de cours d'anglais à Cergy Paris Université. Ses recherches portent principalement sur l'analyse de la communication médiée par les réseaux sociaux et l'analyse des émotions. Contact : laura.ascone@cyu.fr

Sémir Badir, maître de recherches du Fonds de la Recherche Scientifique-FNRS à l'université de Liège, est un linguiste spécialisé en sémiotique. Ses intérêts de recherche visent les aspects épistémologiques des théories linguistiques et sémiotiques ainsi que les modèles conceptuels appliqués aux formes artistiques. Ses derniers ouvrages : *Les pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (Lambert-Lucas, 2021), *Magritte et les philosophes* (Les Impressions Nouvelles, 2021). Contact : semir.badir@uliege.be

Claire Courtecuisse est maître de conférences-HDR en histoire du droit à la Faculté de droit de Grenoble. Après l'obtention de son doctorat en 2003 avec une thèse portant sur *La Police de Grenoble au XVIIIe siècle : des enjeux locaux d'influence ? (1699-1789)* et une habilitation à diriger des recherches, soutenue

en 2015. Ses recherches l'amènent à étudier la police des étrangers, et plus largement les migrations par le prisme, notamment, de l'accueil des migrants dans les milieux ruraux. Contact : claire.courtecuisse@univ-grenoble-alpes.fr

Beñat Çuburu-Ithorotz est enseignant d'espagnol à l'IUT de Bayonne depuis 1994 après avoir enseigné le français à l'Alliance Française et à l'Université d'Oriente à Santiago de Cuba. Doctorant en cotutelle à l'Université Bordeaux Montaigne et à l'Université du Pays basque, il prépare une thèse intitulée « Tanneurs et cordonniers d'Hasparren dans l'espace hispano-américain. Étude micro-historique d'une émigration spécialisée (XVIIIe-XXe siècles) », et a publié *Émigrer au Mexique à quinze ans* (Bayonne, 2020).

Contact : benat.cuburu@univ-pau.fr

Marluza da Rosa est enseignante au Département de Sciences de la Communication de l'Université Fédérale de Santa Maria (UFSM/FW, Brésil) où elle coordonne le projet de recherche *Discours, Pouvoir et Politiques de l'Invisibilité* (DISPOLI). Ses recherches portent sur les discours institutionnel et médiatique dans les domaines des études discursives et migratoires.

Contact : marluza.rosa@ufsm.br

Carlos Estela-Vilela, après des études de lettres à l'Université Nationale San Marcos à Lima, a obtenu un master recherche Études ibériques et hispano-américaines à l'Université Bordeaux Montaigne où il est lecteur d'espagnol. Il prépare une thèse sur l'œuvre du photographe Eugène Courret et la représentation des migrants français au Pérou et contribue au projet régional de Nouvelle-Aquitaine : EMILA Écritures Migrantes Latino-américaines.

Contact : carlos.estela-vilela@u-bordeaux-montaigne.fr

Maryse Esterle est sociologue, enseignante-chercheure honoraire de l'Université d'Artois. Ses recherches ont d'abord porté sur la délinquance des jeunes et le décrochage scolaire. Elle-même descendante d'arrière-grands-parents espagnols installés en Béarn et de leurs enfants émigrés vers l'Argentine entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, ses investigations et ses écrits sont aujourd'hui centrés sur l'émigration aragonaise vers le Béarn et celle des Pyrénéens vers l'Argentine. Elle contribue au projet EMILA par plusieurs communications sur ces thématiques. Contact : maryse.esterle@gmail.com

Maxime Fabre est enseignant-chercheur en Sciences de l'information et de la communication au laboratoire du MICA (Université Bordeaux Montaigne-ISIC). Il poursuit des recherches dans le domaine du journalisme, du numérique et de la sémiotique visuelle, et est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Photographie de presse. Régimes de croyance* (2020).

Contact : maxime.fabre@u-bordeaux-montaigne.fr

Bernard Lavallé est professeur émérite de l'université Paris Sorbonne Nouvelle, auteur de nombreux ouvrages sur l'Amérique coloniale et plus récemment d'une histoire du Pacifique. Pendant plusieurs décennies, il a mené également des recherches sur l'histoire de l'émigration aquitaine en Amérique du Sud (Chili, Équateur et Venezuela) ainsi que dans la Caraïbe.

Contact : blavallebe59@numericable.fr

Carmela Maltone est maîtresse de conférences en histoire politique et sociale de l'Italie contemporaine à l'Université Bordeaux Montaigne. Carmela Maltone a consacré une partie de ses publications à l'immigration italienne en France dans l'entre-deux-guerres. Elle a étudié ce phénomène dans ses composantes historique, économique et politique. Dans ses recherches elle fait une large place aux témoignages et aux représentations sociales des immigrés italiens. Contact : carmela.maltone-bonnenfant@u-bordeaux-montaigne.fr

Alexis Medina est maître de conférences en études latino-américaines à l'Université de Franche-Comté. Ses recherches portent sur l'histoire de l'Amérique latine et en particulier de l'Équateur au XIXe siècle. Ses domaines de recherche comprennent l'histoire de l'État-nation et des pratiques politiques, l'histoire de l'éducation, de la science et des voies de communication.

Contact : alexis.medina@univ-fcomte.fr

Claude Mehats est docteur en histoire de l'université Michel de Montaigne Bordeaux III avec une thèse publiée : *Organisation et aspects de l'émigration des Basques de France en Amérique : 1832-1976* (Eusko jaurlaritzaren argitalpen zerbitzu nagusia. Prix Andrès de Irujo 2004) et a aussi présenté et traduit un recueil de bertsu d'un bas-navarrais installé aux États-Unis : *Iholditik Arizonara 1952-1959. Les chants basques de Charles Uhalde*. En 2020, il est vice-président d'Eusko Ikaskuntza en charge de la diaspora.

Contact : Claude.Mehats1@ac-bordeaux.fr

Valériane Mistiaen est doctorante au centre de recherche en information et communication (ReSIC) de l'ULB-Université libre de Bruxelles et au centre de recherche sur la démocratie, signification et résistance (DESIRE) de la VUB-Vrij Universiteit Brussel. Ses recherches portent sur la dénomination des personnes en déplacement dans les médias belges francophones et néerlandophones lors

de la « crise des réfugiés » (avril 2015- juillet 2017). Enseignante en analyse de discours à l'ULB.

Contact : valeriane.mistiaen@ulb.be

Glaucia Muniz Proença Lara est titulaire d'un doctorat en sémiotique et linguistique générale à l'Université de São Paulo (USP) et enseignant-chercheur à la Faculté des Lettres et au Programme de troisième cycle en études Linguistiques (PosLin) de l'Université Fédérale de Minas Gerais (UFMG), travaillant dans le domaine des études du texte et du discours. Actuellement, ses recherches portent sur les discours de sujets en situation de vulnérabilité, en particulier les migrants et réfugiés. Contact : gmplara@gmail.com

Ronald Soto-Quiros est maître de conférences d'Études Ibériques et Ibéro-américaines à l'Institut Universitaire de Technologie de l'Université de Bordeaux et chercheur du Centre Recherches Américanistes du laboratoire AMERIBER de l'Université Bordeaux Montaigne. Ses recherches portent notamment sur l'histoire de l'Amérique centrale des XIXe et XXe siècle : les catégories ethno-raciales, les migrations et les voyageurs nord-américains et européens. Contact : ronald.soto-quiros@u-bordeaux.fr

Isabelle Tauzin-Castellanos est spécialiste de l'Amérique latine, professeure à l'université Bordeaux Montaigne, membre senior de l'Institut Universitaire de France, membre correspondant de l'Académie Péruvienne. Auteure de nombreuses publications, elle coordonne le projet régional EMILA dédié à l'histoire de l'émigration en Amérique latine des XIXe et XXe siècles.

Contact : Isabelle.Tauzin@u-bordeaux-montaigne.fr

Mise en page et suivi de fabrication
Atelier Graphique Cairn
Achevé d'imprimer en décembre 2020
sur les presses de GN Impressions
pour le compte des Éditions Cairn
14 rue des Bruyères - 64160 Morlaàs
Tél. : 05 59 27 45 61 Fax : 05 59 98 84 89
communication@editions-cairn.fr – www.editions-cairn.fr
Dépôt légal : janvier 2021